Guy Rachet

NEFERTITI
Reine du Nil

l'Amour et la Gloire

ROBERT LAFFONT

GUY RACHET

NÉFERTITI
Reine du Nil

Pour Maud.
et pour tous ceux qui vivent
dans l'éblouissement de la lumière d'Amarna.

PREMIÈRE PARTIE

LES JARDINS DU SOLEIL

Chapitre premier

C’était la période de l’inondation, le moment où l’étoile Sothis, précédant le lever du soleil, scintille sur l’horizon oriental pour annoncer aux hommes de la Terre Noire la montée des eaux vivifiantes du Nil. Le fleuve divin s’était gonflé lentement, ses eaux débordantes avaient envahi les champs alentour pour les féconder de ses limons, ne laissant plus surgir que des tertres bourbeux pareils au Taténem, la butte primitive dans l’océan primordial, sur laquelle Thot déposa l’œuf d’or d’où jaillit le soleil, aux jours lointains de la création. Dense était la chaleur car haut dans le ciel brillait le soleil triomphant. La torpide touffeur de ce ciel éclatant laissait les paysans amorphes dans leurs terreuses demeures pressées sur d’étroites collines qu’en vain le flot tentait d’engloutir. La vie semblait s’être réfugiée dans les basses forêts verdoyantes de roseaux et de papyrus, de lotus et de nénuphars qui s’étendaient tout au long des rives du fleuve : une vie secrète et puissante qui se manifestait par de sourdes rumeurs, des cris perçants d’oiseaux, des coassements, des froissements d’ailes. Effrayés par on ne savait quelle étrangère intrusion, canards et sarcelles, oiseaux à becs aplatis ou pointus aux plumages bleus ou cendrés, aux ailes tissées de délicats velours diaprés s’envolaient soudainement des fourrés profonds. Peu après surgit d’un canal mouvant qui serpentait parmi les îlots flottants de végétation, une barque légère. C’était un radeau de forme oblongue fait de bottes de papyrus étroitement liées, redressés à chaque extrémité où ils s’épanouissaient en forme d’amples éventails. Sur la proue se dressait un grand chat tigré tout hérissé, l’œil aux aguets, prêt à s’élancer sur la proie qui passerait à sa portée ; près de lui était agenouillée une adolescente qui portait sur le côté droit la large tresse de l’enfance, à l’arrière de l’embarcation se tenait debout une autre jeune fille qui d’une main sûre poussait la longue gaffe avec laquelle elle se dirigeait. Ni l’une ni l’autre n’avaient de vêtement, seulement une ceinture de tissu ceignait leurs hanches ; en revanche, leurs poignets étaient chargés de bracelets, des anneaux ornaient leurs oreilles et sur leurs gorges pendaient de larges colliers d’or et de perles de lapis-lazuli. Celle qui maniait la gaffe portait longue son opulente chevelure d’un brun clair aux reflets mordorés, éclatée

en mille nattes fines, un bandeau orné de festons maintenant sur son front une fleur de lotus. Elle avait passé l'âge de la puberté, ses seins hauts et pleins, ses épaules rondes, ses bras fins mais musclés, ses longues jambes élancées, annonçaient la jeune maturité de la femme alors que sa compagne affichait encore ces marques ingrates de l'adolescence, avec sa poitrine menue, ses creux aux épaules, ses cuisses minces.

— Vois ! s'exclama cette dernière tandis que disparaissaient derrière les touffes blanches des fleurs de papyrus, les oiseaux effrayés, tu vas trop vite ! toujours les oiseaux s'enfuient avant que nous approchions.

— Tu parles à l'aise ! Crois-tu qu'il soit facile de maintenir l'embarcation dans ce courant ?

— Ne trouves-tu pas que nous nous sommes aventurées trop loin ? Es-tu sûre de retrouver le chemin dans cette forêt ? s'inquiéta la petite.

— Il n'y a rien à craindre. Là est notre guide dans le ciel, répondit l'aînée en levant la tête vers le soleil.

D'un coup de rein gracieux elle avait poussé la gaffe de biais ; la barque glissa au-delà d'une avancée de hautes tiges de papyrus ; alors apparut l'immense étendue du Nil qui roulait ses flots profonds vers la grande mer verte.

— Vois donc ! s'écria l'aînée, tous ces oiseaux se sont posés là-bas. Je les surprendrai.

— Kiya, répliqua la petite en prenant le chat, fais attention à ne pas te laisser prendre par le courant. C'est ce que père répète toujours quand il nous emmène dans ces marais sur sa grande barque pour y voir de belles choses et y chasser les canards.

— Vraiment, Mouti, tu es peureuse comme une grenouille ! À peine aperçois-tu la queue d'un hippopotame que tu te caches les yeux et si tu le pouvais tu plongerais au fond de l'eau pour ne pas le voir.

— Que Sekhet nous protège ! C'est toi qui es trop audacieuse. Ti le dit bien, tu aurais dû être un garçon, tu serais devenu un bon soldat de sa Majesté.

— Tais-toi plutôt, tu vas effrayer ces beaux oiseaux. Et relâche le chat afin qu'il soit prêt à bondir.

Tout en parlant ainsi Kiya s'arc-bouta sur la perche flexible et engagea l'embarcation dans le courant vif qui faisait ployer les tiges de papyrus. Elle se baissa pour saisir un court bâton courbé qu'elle glissa sous son aisselle afin de conserver libres ses mains sur la gaffe.

Le frêle esquif entraîné par le flot glissa le long des fourrés. La jeune fille s’accroupit pour poser la perche, puis elle saisit le bâton de jet par une extrémité et demeura ainsi immobile, comme une panthère aux aguets. Au détour d’un bosquet apparurent les oiseaux : spatules à longs becs, dressées sur des îlots d’herbes flottantes, sarcelles et canards qui lentement glissaient sur les eaux, huppes coiffées d’aigrettes purpurines, bouvreuils à la gorge de feu, vanneaux au plumage gris comme une aube d’hiver. Lentement, la barque s’approcha ; les deux jeunes filles demeuraient silencieuses et immobiles tandis que se ramassait sur lui-même le chat prêt à bondir. Le souffle suspendu, elles se remplissaient les yeux des formes et de la chatoyance des couleurs des plumages sur le rideau de verdure tissé par quelque main divine, et les oreilles, des chants, des appels stridents et des pépiements de ce monde aérien. Le chat le premier se détendit, toutes griffes dehors ; aussitôt les oiseaux effrayés s’envolèrent accompagnés de cris et de sourds battements d’ailes sous le regard passif d’un héron cendré, l’oiseau bennou sacré adoré à Héliopolis. Dans le même temps Kiya s’était redressée et d’un geste rapide avait lancé le bâton qui saisit en plein vol une sarcelle à la robe mordorée tandis que retombait dans l’eau le chat vainqueur d’une huppe.

En des gestes précis et rapides Kiya avait repris la gaffe et en quelques mouvements habiles elle amena l’embarcation jusqu’au chat qu’attrapa sa compagne Mouti pour le ramener tout ruisselant sur le pont de tiges tressées ; dans sa gueule il tenait l’oiseau sanglant.

— Vite Kiya, cria la petite. Le courant emporte ton canard avec le bâton.

La jeune fille plongeait en cadence la gaffe dans le flot et rapidement s’avança le léger esquif. Mais les caprices du courant l’emportaient à droite et à gauche, et chaque fois d’un coup de la perche Kiya redressait sa course indécise ; cependant le corps de la sarcelle s’éloignait vers le large et pareillement se laissait entraîner la barque fragile.

— Kiya ! s’exclama Mouti, abandonne ! vois, nous sommes emportées vers le milieu du fleuve !

Kiya avait serré les dents et elle s’acharnait dans sa vaine poursuite. Mais bientôt le fond manqua et la gaffe devint inutile. Elle la reposa auprès d’elle et s’accroupissant, elle se servit de ses mains comme de pagaies ; en mouvements vifs, elle faisait progresser l’embarcation, la maintenant dans le courant, sans écouter les cris de la petite qui s’effrayait en voyant la berge couverte de papyrus défiler sous ses yeux à une allure qui lui donnait le

vertige. Bientôt Kiya poussa un cri de triomphe et se penchant au risque de tomber à l'eau, elle saisit la sarcelle par le cou et la tira hors de l'eau.

— Je savais que je l'aurais, assura-t-elle, Sekhet me protège.

— Maintenant, répliqua Mouti, invoque plutôt Sébek, pour que nous ne rencontrions pas de crocodiles…

— Aide-moi plutôt à ramer avec tes mains pour revenir vers le rivage !

— Kiya, qu'allons-nous devenir ? Regarde où nous entraîne ton audace ! Vois là-bas, les fourrés sont de plus en plus denses. C'est la région habitée par ces bouviers qui sont pires que les démons du désert, à ce qu'assure Ti. Si nous abordons par là, ils vont nous enlever et nous faire les pires misères.

— Tais-toi ! Ces bouviers, je ne les crains pas. Il faut aller vers ces fourrés car jamais nous ne pourrons remonter le courant.

— Tout ça pour une sarcelle ! soupira la petite en enfonçant mollement la main dans le flot.

— Cesse donc de gémir et ne fais pas semblant de diriger la barque avec ta main ! Cette sarcelle, quand nous la mangerons, elle nous paraîtra meilleure que les canards les plus tendres qu'apportent nos paysans ; nous l'aurons conquise par notre seul mérite.

— Encore faudrait-il que nous soyons de retour à la maison.

Kiya haussa les épaules et reprit :

— Et puis, sait-on ce que nous réserve Amon, Seigneur du Perséa ? Cet oiseau va peut-être nous avoir entraînées dans un monde inconnu ! Il pourrait aussi bien être à l'origine d'une aventure merveilleuse.

— Comme tu rêves facilement ! Moi j'ai peur que pour toute aventure nous ne soyons violentées par ces bouviers qui ne craignent ni Amon-Rê le roi des dieux ni la chienne d'Osiris.

— Tu m'agaces avec tes bouviers… tiens, ce n'en serait pas un, justement ?

Sur une butte couverte d'une dense végétation, parmi les papyrus de la berge qui se rapprochait peu à peu, elles virent surgir un homme d'un fourré. Nul vêtement ne couvrait son corps lourd et puissant, une longue chevelure poisseuse et hirsute tombait sur sa nuque taurine et son visage épais respirait quelque chose de bestial qui fit pousser un cri d'effroi à la petite. L'homme s'avança au bord de l'eau et leur fit des signes tout en les interpellant dans un langage rude dont elles ne comprenaient pas un traître mot.

— Bonne Thouëris ! s’écria la petite en invoquant la déesse hippopotame, maîtresse des naissances, comme il est laid ! Oh ! Kiya, vois ce qu’il fait ! Et il vient vers nous !

Un rire béat tordait les lèvres lippues de l’homme qui en s’avançant dans le fleuve secouait sa verge.

— S’il nage jusqu’à nous, je lui casse ma perche sur la tête, assura Kiya avec véhémence.

Elle se mit à pagayer plus vivement encore avec ses mains, s’éclaboussant le visage et le corps. L’homme était revenu sur sa butte d’où il disparut dans les fourrés. Mais il leur apparut qu’il tentait de les suivre par la rive, car elles voyaient se mouvoir en un long sillage les têtes penchées des papyrus.

— Vois, décidément il nous suit ! s’écria la petite. Kiya, j’ai peur…

— Cesse donc de gémir ! il va vite se fatiguer à nous suivre ainsi.

— Peut-être, mais comment ferons-nous pour rentrer ? Il nous faudra bien repasser par les canaux parmi ces marais : alors il lui sera facile de nous attraper.

Kiya préféra ignorer cette éventualité, et elle s’en remit à Amon et surtout à Rê, le dieu soleil qui était la véritable divinité suprême, comme ne cessait de le répéter son père Aÿ, bien que celui-ci montrât une grande tendresse pour Min, le dieu de Coptos et Khent-min, pour la raison fort simple qu’il était lui-même né dans cette cité de la Haute-Égypte où son propre père avait été prêtre du dieu.

Kiya porta la main à l’œil oudjat, l’œil d’Osiris en lapis-lazuli qui pendait au bas de son collier, dans le creux des seins : elle se sentit plus sûre d’elle, sous la protection magique de cette amulette qui éloignait le mauvais œil et les esprits hostiles.

— Hein ! triompha la petite, tu ne réponds rien. Tu vois bien que tu nous as entraînées dans une affreuse aventure. Et tout cela pour attraper cette sarcelle, alors qu’à la maison, nous avons tous les canards que nous désirons. D’ailleurs, je commence à avoir faim.

— Mouti, vraiment parfois je te déteste ! Nous irons jusqu’à la terre ferme où nous trouverons bien un paysan qui nous donnera du feu. Ensuite nous rentrerons à pied à la maison et nous enverrons des gens chercher l’embarcation.

— Quoi ! nous ne pouvons pas rentrer comme nous sommes là. Voilà, avec tes idées stupides, nous avons laissé près du ponton nos robes et nos

sandales.

— Qu’importe ? Nous les reprendrons avant de rentrer à la maison.

— Et nous allons parcourir toute cette route nu-pieds ?

— Pourquoi pas ? Il suffira de suivre le bord de l’eau pour ne pas nous abîmer les pieds sur les pierres des chemins.

Tout en parlant ainsi, la jeune fille s’était redressée avec la perche qu’elle enfonça dans l’eau : elle sentit la résistance du fond vaseux et poussa sur la gaffe pour se rapprocher des massifs saillants de papyrus. Bien qu’il lui semblât que l’homme eût renoncé à les suivre, elle n’osait s’engager déjà dans l’un des profonds canaux qui s’enfonçaient dans les fourrés. Aussi laissa-t-elle l’esquif aller au fil de l’eau sur le front de ce mur végétal. Une trouée large et profonde lui parut enfin suffisamment hospitalière pour qu’elle décidât d’y engager la nacelle qu’elle dirigea avec fermeté vers l’ouverture d’un canal. De larges feuilles de nénuphars qui semblaient flotter sur les eaux devenues soudain calmes et lisses comme le ciel qu’elles reflétaient servaient de refuge à des lézards d’eau et à des grenouilles au regard inquiet. À l’approche de l’embarcation, elles cessaient brusquement de coasser ; puis, au signal de l’une d’entre elles, elles plongeaient dans l’onde verdissante.

Les deux jeunes filles demeuraient silencieuses, autant pour ne pas effrayer les oiseaux dissimulés dans les bosquets que par crainte d’attirer l’attention de quelque bouvier en quête d’une bonne fortune. On n’entendait plus que le chuintement de l’eau fendue par la perche et le froissement de l’esquif contre les feuilles de nénuphars, lorsque s’éleva, soudain, le cancanement d’une sarcelle. Avec précaution, Kiya dirigea l’embarcation vers l’appel, par-delà les fourrés qui formaient une avancée. Elle avait empoigné un nouveau bâton de jet et se tenait à l’affût, prête à le lancer lorsqu’au-dessus des fleurs de papyrus surgit un volatile.

Sans se laisser surprendre, elle projeta l’arme et elle la vit retomber en même temps que la bête.

— Sekhet est avec nous ! s’exclama-t-elle joyeusement en poussant la gaffe.

L’esquif fila par-delà le bosquet derrière lequel s’ouvrait un profond plan d’eau. Les deux jeunes filles poussèrent dans le même temps un cri de surprise en découvrant une autre embarcation de papyrus tressés sur laquelle se tenaient deux jeunes hommes. Leurs pagnes de lin blanc, les bijoux qui paraient leurs bras et leurs poitrines, leurs élégantes perruques

témoignaient de leur bonne naissance, mais Kiya n’y prêta aucune attention, ni à leurs mines avenantes et à leurs corps souples et musclés ; avec colère elle vit que l’un d’entre eux se penchait pour s’emparer de la sarcelle abattue.

— Voleur ! s’écria-t-elle. Tu n’es qu’un hippopotame glouton. Cette bête est à moi ! C’est moi qui viens de l’attraper. Vois, mon bâton flotte auprès d’elle.

— Par la Dorée ! dit en riant le garçon, tu es, toi, comme la déesse lointaine lorsqu’elle est saisie de fureur. Vois, mon bâton est plus près de cet oiseau que le tien, car je l’ai touché le premier.

— Ce n’est pas vrai ! Ce n’est pas vrai ! Je l’ai bien vu tomber après que je l’ai eu frappé. Et si tu ne me le rends pas, je te jette à l’eau avec ma perche… et je saurai bien te le reprendre cet oiseau. Il ne sera pas pour ta vilaine bouche. Vraiment tu es un gros crocodile, mais je ne te crains pas.

— Horemheb, dit à son tour sur un ton enjoué le jeune homme qui se tenait à l’arrière avec sa propre gaffe, ne cours pas de si gros risques pour un si médiocre enjeu et donne ta prise à cette terrible lionne du désert.

— Tu as raison, Thoutmès, je capitule sans condition face à un si redoutable adversaire. Voilà pour toi, ma toute belle.

Il tendait vers elle le volatile tandis que son compagnon amenait leur esquif contre celui des deux jeunes filles. Kiya esquissa une moue qu’elle voulait dédaigneuse en prenant la tête, mais la petite éclata de rire et son aînée rit à son tour.

— Tu es un bon garçon, dit-elle au jeune homme, mais il n’empêche que c’est moi qui ai capturé cette sarcelle.

Il leva les mains en riant :

— Je ne te la conteste pas, Maât m’en est témoin. Faisons la paix, si tu le veux bien.

— D’autant plus volontiers qu’il n’y a pas de guerre entre nous, reconnut la jeune fille.

— Mais dis-moi, nous ne t’avons jamais encore vue par ici. Or, avec mon ami Thoutmès, nous venons souvent chasser dans ces marais.

— Nos parents ont leur demeure plus en amont du fleuve. Le courant nous a entraînées jusqu’ici.

— Vos parents sont bien insouciants de laisser deux si jeunes filles aller seules dans les marais.

— Vos parents à vous, ils vous laissent bien y aller, repartit Kiya.

— C’est que nous ne sommes plus des enfants. Nous sommes sortis de l’École de Vie de Memphis et mon ami est déjà un jeune capitaine dans l’armée de sa Majesté. Et moi, je suis officier des chars, dans la forteresse du Mur Blanc.

— Voilà qui est bien. Vous allez alors pouvoir nous escorter pour remonter vers le sud à travers les marais.

— Oh, oui ! renchérit la petite. Nous avons rencontré plus haut un bouvier qui avait l’air terrible et moi, j’ai peur de m’en retourner par là sous la seule protection de ma sœur.

— Quoi ? Que peux-tu craindre avec une pareille guerrière ? railla Horemheb.

— Nous vous reconduirons, assura Thoutmès. Vous avez été imprudentes de vous aventurer dans ces marais. Ces bouviers ne sont pas méchants, seulement un peu sauvages.

— Tu es bon ! assura la petite en joignant les mains. Qu’Amon, protecteur des faibles, te soit favorable.

— Suivez-nous, je connais bien tous ces marais, assura Thoutmès.

D’un habile coup de la gaffe il fit tourner l’embarcation et s’enfonça dans le dédale des canaux. Kiya poussa son esquif à leur suite, mais elle restait boudeuse, contrariée par le persiflage d’Horemheb.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Thoutmès.

— Moi, c’est Moutnedjemet, déclara la petite, et ma sœur, c’est Kiya.

— Kiya ? Ce n’est pas un nom égyptien.

— Non, c’est un petit nom étranger que lui a donné sa mère, car elle était une dame de haute noblesse dans son pays, loin en Asie, assura la petite en redressant fièrement la tête comme s’il s’agissait d’elle.

— De quel pays est donc cette illustre dame ?

— Du Naharina : un puissant royaume voisin de celui des Hittites. Sa mère était l’une des suivantes de la reine Kirguipa, la fille du roi Sutarna, celle qui maintenant a épousé sa Majesté, Vie Santé Force qui règne dans le grand palais de Thèbes. Mais le vrai nom de ma sœur est Néfertiti.

— Pourquoi dis-tu que c’était sa mère ? N’est-elle pas aussi la tienne, puisque Kiya est ta sœur ?

— Nous sommes sœur par notre père. Sa mère est allée devant Osiris, vers le Bel Occident, c’est ma mère Ti, la seconde épouse de notre père Aÿ qui a été sa nourrice.

— Mouti, intervint Kiya avec agacement, cesse de parler ainsi. Pourquoi racontes-tu toutes ces histoires de famille à des étrangers ? En quoi cela peut-il les intéresser ?

— C'est eux qui m'ont interrogée, répliqua la petite d'un air renfrogné tout en caressant le chat.

Le regard de Néfertiti se porta sur Horemheb. Il était resté silencieux, mais il ne cessait de la dévisager, ce qui l'irritait tout en la flattant car elle sentait qu'elle ne lui déplaisait pas. Il prenait un grand plaisir à admirer son corps dans ses mouvements dont la vivacité ne nuisait pas à la grâce, sa peau dorée ruisselante de gouttelettes d'eau qui luisaient sur ses épaules, roulaient sur ses seins, s'irisaient dans les poils bouclés du pubis bombé. Poitrine haute, taille fine, hanches étroites, ventre doucement ondulé, attaches délicates, mains allongées, elle réunissait là l'idéal des formes féminines pour un Égyptien. Mais plus que tout, le charmaient son cou particulièrement long, ce qui lui conférait une élégante fragilité, son visage aux traits d'une délicatesse extrême, où les pommettes saillantes apportaient un piquant singulier, son nez fin aux narines palpitantes, ses lèvres au parfait dessin naturellement rouges, et surtout ses yeux, dont une ligne noire de khôl soulignait l'étirement vers les tempes et rendait plus lumineux leur iris sombre dans lequel se reflétait le ciel.

Elle-même songea qu'il était beau, comme un grand lévrier, se dit-elle ; elle le préférait décidément à son compagnon dont le visage exprimait une mollesse malsaine qui la mettait mal à l'aise. Entre eux s'établit un silence pesant que rompit le premier, Horemheb.

— C'est une divinité favorable, Hathor la Dorée peut-être, qui vous a entraînées jusqu'ici pour que se croisent nos destinées.

— Tu vois trop loin, repartit Néfertiti. Nos chemins peuvent se croiser sans qu'il en soit de même pour nos destinées.

— Mon père possède près d'ici un domaine et moi-même je suis né à Memphis. Nous sommes voisins et pourtant nous ne nous sommes jamais rencontrés.

— La chose est faite maintenant. Mais vois : il y a près de quinze ans que je suis née ici même ; bien souvent je suis venue avec mon père chasser et voir de belles choses dans ces marais, avec lui je suis allée sur un char pour capturer des bêtes sauvages vers le désert de Keraha où j'ai aidé à la cueillette du miel, et encore je l'ai suivi dans la grande ville de Memphis,

dans le temple de Ptah, mais jamais je ne t'ai rencontré. Aussi quinze ans peuvent à nouveau s'écouler sans que je te revoie.

— C'est à nous de ne pas laisser encore passer tant de temps, loin l'un de l'autre. J'ai entendu parler de ton père Aÿ car il est scribe et prêtre de Ptah comme l'était mon propre père, et moi-même il est facile de me trouver dans notre domaine ou encore dans la forteresse du Mur Blanc, où j'ai aussi un logement.

— Pourquoi tiens-tu tant à me revoir ?

— Parce que ton nom est Néfertiti, la Belle est venue ; or c'est un nom qui te convient à la perfection, et je crois que tu es prédestinée…

Il se tut car ils venaient de pénétrer dans une sorte de grand lac entouré de fourrés de papyrus, au fond duquel se dessinait la berge bourbeuse et en son milieu évoluaient deux embarcations légères montées par des hommes qui de là mouillaient un long filet ; et dans le même temps ils navigueraient vers le rivage en directions divergentes. Tout en exécutant cette manœuvre, ils s'encourageaient, s'interpellaient en cette langue barbare qu'avait utilisée l'homme que les deux sœurs avaient fui et qui semblait n'avoir aucun rapport avec l'égyptien raffiné que parlaient les filles du scribe Aÿ.

En voyant approcher les deux nacelles, les pêcheurs se mirent à leur faire des signes en leur criant des mots incompréhensibles ; Horemheb leur répondit dans le même langage, ce dont s'étonna Néfertiti. Tout d'abord il lui parut qu'ils se querellaient tant le ton lui semblait haut et vif, puis quelques-uns se touchèrent le bas du ventre car ceux qui n'étaient pas entièrement nus ne portaient qu'un chiffon sur les reins qui ne dissimulait pas leur sexe ; leurs compagnons se mirent à rire et Horemheb partagea leur hilarité.

— Comment se fait-il, lui demanda Néfertiti, que tu comprennes le langage de ces hommes ? Ce ne sont que rauques grognements de bêtes sauvages.

— C'est le seul jargon qu'ils connaissent car ils ne sont pas nés dans de nobles demeures. Ces pêcheurs comme les bouviers qui vivent dans ces marais, ne voient guère d'autres humains que les régisseurs des domaines auxquels ils appartiennent et qui viennent chercher le tribut de poissons et de bœufs. Ils se sont ainsi créé un langage propre dans lequel nombreux sont les termes égyptiens, mais ils les ont tellement déformés et les prononcent d'une manière si rude qu'une oreille peu attentive ne sait les discerner. Pour moi, il m'est souvent arrivé lorsque j'étais plus jeune, de

venir parmi eux pour pêcher et les regarder vivre. C’est ainsi que j’ai appris à parler leur langue. Malgré leurs airs de brutes ce sont de bons compagnons et tu dois leur pardonner leurs gestes obscènes car ils vivent sans femmes. Lorsqu’ils en voient, et surtout lorsqu’elles sont aussi jolies que ta sœur et toi, tu dois comprendre qu’ils deviennent fous de désirs. Mais avec nous, vous n’avez rien à craindre.

— Que te disaient-ils donc et pourquoi ces rires ?

— Ils nous demandaient si vous étiez nos épouses ou nos filles. Comme je lui ai répondu par la négative, ils m’ont demandé de vous échanger contre un demi-bœuf et du poisson, de quoi faire votre poids à toutes deux. Je leur ai dit que vous n’étiez pas bonnes à manger et qu’il valait mieux pour eux du bœuf et du poisson grillé. Certains ont montré alors ce avec quoi ils voulaient vous manger, ou plutôt ce qu’ils voulaient vous faire manger, et c’est ce qui les a fait rire.

— Mais toi, que leur as-tu répondu ?

— Que vous n’aviez pas faim.

— Pourtant moi, je commence à avoir faim, soupira Moutnedjemet. Je dévorerais volontiers l’une de ces sarcelles à moi toute seule, surtout si elle est bien rôtie.

— Qu’à cela ne tienne ! répliqua Horemheb. Nous allons aborder ici même et préparer un bon repas. Ces gens ont dans leurs huttes le moyen de faire du feu.

Chapitre II

Le soleil était bas sur l'horizon occidental lorsque les deux sœurs rentrèrent chez leur père. Moutnedjemet marchait la tête basse derrière sa sœur qui allait d'un pas rapide, l'air agressif. Ces attitudes opposées qu'elles avaient adoptées, chacune selon son tempérament, avaient pour cause le fait qu'en revenant vers le ponton où elles avaient laissé leurs robes afin de ne pas les souiller dans les marais, elles ne les avaient plus retrouvées. Néfertiti avait pesté, injurié les hyènes puantes qui les avaient volées tandis que sa sœur s'était mise à pleurer dans la crainte d'être grondée par sa mère.

— Qu'allons-nous dire pour nous justifier ? avait demandé Moutnedjemet.

— La vérité : que nous sommes allées chasser dans les marais, que nous y avons rencontré deux beaux garçons avec qui nous avons partagé nos sarcelles et leurs poissons, enfin les poissons que leur ont donnés ces pêcheurs, que nous avons fait avec eux une belle fête dans les champs, et que des singes pelés nous ont volé nos robes.

Ti était une femme de basse origine qu'Aÿ avait prise en sa demeure pour allaiter Néfertiti. Elle venait alors, elle-même, de mettre au jour un garçon, appelé Nakhtmin : ainsi avait-elle nourri les deux enfants qui avaient grandis ensemble comme frère et sœur, car la mère de Néfertiti était morte peu de temps après avoir enfanté. Aÿ l'avait rencontrée dans le palais que le pharaon Nébmarê Aménophis, troisième roi à porter ce dernier nom dans la dynastie, s'était fait construire sur la rive gauche du Nil, à Thèbes, la grande cité du Sud, palais qui portait le nom de « château qui se réjouit dans l'horizon ». Aÿ y exerçait alors la fonction de scribe royal, sous la protection de la reine Tiyi. Cette dernière n'était pas de sang royal. Son père Youya était un simple prêtre attaché au temple du dieu Min à Khent-min[1] et sa mère Touya était une femme d'origine nubienne. Aménophis s'était si follement épris de Tiyi qu'il avait vue un jour qu'il était allé en visite au temple de Min, que non content de l'épouser, il en avait fait sa Grande Épouse Royale, de manière que cette fille de prêtre, à demi égyptienne, était devenue la première dame de l'empire, au détriment des princesses comme

précisément la fille du roi de Mitanni, Gilukhipa que les Égyptiens appelaient Kirguipa. Homme faible, le roi Aménophis s'était délicieusement laissé dominer par son épouse dont la puissante personnalité le fascinait, plus encore que son aspect physique, de manière que Tiyi régentait l'empire. Celle-ci avait reporté les faveurs royales sur sa famille : son père Youya était devenu premier prophète de Min et surintendant de ses troupeaux, puis maître du cheval et lieutenant des chars du pharaon, c'est-à-dire qu'il était le chef des armées impériales ; Touya, sa mère, avait reçu les charges enviées de Supérieure des harems de Min et d'Amon, ce qui en faisait la directrice de toutes les femmes attachées aux temples de ces deux divinités : le frère de la Grande Épouse, Aanen, avait été nommé grand-prêtre de Rê-Atoum à Héliopolis. Son cousin Aÿ avait profité de la manne royale en devenant scribe au palais et flabellifère à la droite du roi, mais sa passion pour la mère de Néfertiti lui avait aliéné la faveur royale. Tiyi qui voulait régenter aussi bien les affaires de l'empire que celles de sa famille envisageait de lui faire épouser une princesse royale, l'une des seize filles que le pharaon avait eu de ses concubines, mais Aÿ s'était élevé contre les prétentions de sa cousine à décider même de son mariage et il avait enlevé la suivante de Gilukhipa, qu'il avait emmenée dans le petit domaine qu'il possédait entre Memphis et Héliopolis, à la pointe du delta. Tiyi n'avait pas cherché à s'opposer à cette union car elle savait que son parent se serait refusé à se plier à sa volonté, mais elle lui avait fait savoir qu'il serait malvenu de se présenter au palais royal tant qu'il persisterait dans sa résolution de garder auprès de lui son épouse étrangère. Aÿ était aussi opiniâtre que sa cousine de manière qu'après la mort de sa femme, il n'avait point cherché à revenir à la cour où on ne l'avait pas rappelé, décidé à ne pas faire la première avance qui aurait permis sa réhabilitation. Sa nature entière l'avait même enclin à défier une nouvelle fois sa royale parente en épousant Ti qui avait perdu son mari moins d'un an après la mort de la mère de Néfertiti, en vue de donner à celle-ci une seconde mère dans sa nourrice. Un an après naissait de cette union Moutnedjemet.

Si malgré sa mésaventure Néfertiti allait la tête haute, sans manifester la moindre crainte à la suite de l'abandon et du vol de leurs robes, c'est qu'elle était reine en la demeure de son père : celui-ci avait pour sa fille aînée toutes les faiblesses ; à l'affection paternelle qu'il lui portait se mêlait un amour plus trouble car il retrouvait en elle la beauté et le caractère de sa mère, de manière qu'il se plaisait à l'emmener avec lui aussi bien lorsqu'il

allait chasser dans le désert que lorsque sur son char il visitait les paysans de son domaine, pour inspecter les récoltes ou la tenue des troupeaux ; ainsi s'étaient noués entre eux les liens d'une subtile complicité que renforçait l'admiration qu'il portait à sa fille pour son audace tranquille, son intelligence claire, son esprit de décision. Quant à Ti, non seulement elle partageait l'admiration de son époux pour sa nourrissonne, mais elle lui marquait une affection pétrie de respect pour la fille d'une femme de la haute noblesse mitanienne. Ti, petite, au corps de robuste paysanne, à la noire chevelure, avait été fascinée par la prestance de la mère de Néfertiti, son port noble et gracieux dont avait hérité sa fille, et surtout sa chevelure de la couleur de l'or de Nubie, à laquelle Néfertiti devait la teinte claire de ses propres cheveux qu'elle se refusait à dissimuler sous une perruque comme le faisaient les Égyptiennes. Ainsi, bien qu'elle l'ait nourrie de son lait, qu'elle l'ait portée sur ses genoux tout enfant et l'ait élevée, Ti se sentait comme un être infime en face de sa nourrissonne qui lui apparaissait comme une créature animée d'un esprit quasi divin, à qui les dieux avaient ménagé la plus radieuse destinée.

Dès qu'elle aperçut Ti sous le portique de la demeure qui vint vers elle en levant les bras vers le ciel et en invoquant tous les dieux, en voyant rentrer les deux filles si tard et sans leurs robes, Néfertiti prit l'initiative de l'attaque :

— Vois ! s'écria-t-elle, n'y a-t-il plus de prince dans ce pays ? Les voleurs courent-ils la campagne impunément ? Vois, nourrice, des brigands, des crocodiles gloutons nous ont dérobé nos robes que nous avions laissées sur la rive pour aller nous promener dans les marais et y voir de belles choses. Je veux que mon père aille chez le prince de cette province à Memphis afin que soient saisis ces voleurs et châtiés comme il convient.

— Mes pauvres enfants ! s'exclama Ti. Ne vous ont-ils pas fait quelque violence ?

— Quels mots sont sortis de ta bouche ? Nous ne les avons même pas vus ! Sinon ils auraient tâté à mon bâton de jet !

— Mais pourquoi rentrez-vous si tard ? Pauvres petits oiseaux !

— Nous rentrons trop tôt à mon goût, car nous avons fait une belle fête dans les champs avec deux beaux garçons, des officiers des chars qui sont à Memphis.

— Qu'Hathor protectrice des vierges nous vienne en aide ! Vous allez avec les premiers garçons venus…

— Tais-toi, nourrice, je vais avec qui me convient. Ce ne sont pas les premiers venus mais de jeunes nobles, officiers des chars de sa Majesté. Des garçons, nous en avons vu souvent dans le domaine ou à Memphis, mais avec aucun nous n'avons fait de belles fêtes. Eux, c'est différent.

Néfertiti savait pourquoi en réalité Ti avait pris un air scandalisé lorsqu'elle lui avait dit qu'elle avait fait une belle fête avec ces deux inconnus. Ti avait vu d'un œil favorable une sorte de lien amoureux se tisser entre la jeune fille et son frère de lait. Ils avaient été élevés ensemble avec cette grande liberté qu'autorisaient les mœurs de cette époque, de manière qu'ils n'avaient jamais songé à dissimuler le désir mutuel qui consumait leurs cœurs. Aussi Ti encourageait son fils dans ses entreprises car elle n'aurait pas été fâchée qu'un mariage entre Nakhtmin et sa nourrissonne les conservât auprès d'elle : par ailleurs, une telle union élevait officiellement dans les rangs de la noblesse, son propre enfant dont le père n'était qu'un homme d'obscure naissance, et en faisait l'héritier des biens d'Aÿ. Cette rencontre de Néfertiti avec des étrangers alarmait en conséquence Ti qui craignait que la fréquentation de jeunes gens nobles ne troublât la jeune fille et l'éloignât de Nakhtmin.

Sans plus écouter Ti, Néfertiti était entrée dans le vestibule qui par trois larges portes s'ouvrait sur la grande salle centrale au plafond surélevé par quatre colonnes oblongues en bois peint pourvues de chapiteaux en forme de palmes et posées sur des assises de pierres circulaires. De là, elle parvint dans son propre appartement par une suite de pièces et de galeries. Elle occupait la chambre qui avait été celle de sa mère. C'était une pièce de belles proportions pourvue d'une alcôve où était construite l'estrade de brique sur laquelle étaient amassés coussins de plumes, draps de lin fin et couvertures de laine aux teintes vives. Sur les murs se développaient des scènes vivantes puisées dans la nature, peintes par un artiste crétois, car depuis quelques années les Égyptiens s'étaient épris de l'art de ce peuple appelé par eux Keftiou, dans lequel on se plaisait à représenter la nature avec sa vie prise sur le vif. Ainsi y voyait-on des veaux bondir parmi une dense végétation, des singes cueillir des figues dans des figuiers aux branches tordues, une jeune fille nue diriger un esquif en papyrus dans des fourrés d'où s'envolaient des oiseaux aux brillants plumages, enfin, sur la paroi orientale, le disque lumineux du soleil s'élevant au-dessus d'une mer dans laquelle on voyait nager des poissons aux vives couleurs, sous l'étrave d'une longue barque pourvue d'un mât et mue par plusieurs rameurs. Ce

paysage marin avait toujours fait rêver Néfertiti qui n'avait jamais vu la mer. Elle savait que c'était là une vision propre au Crétois qui avait peint ces murs, car il vivait dans une île lointaine où la mer était partout présente. Elle aimait particulièrement s'abîmer dans la contemplation de ce panneau qui faisait face à son lit ; il symbolisait pour elle, non seulement un monde mystérieux qui exerçait sur son esprit une fascination singulière, mais il revêtait, en outre, un caractère divin par la représentation du soleil. Pour les Égyptiens, cet astre était la manifestation sensible de Rê, divinité par excellence d'Héliopolis, mais il s'était paré aux yeux d'Aÿ d'un lustre nouveau grâce à l'influence de son épouse asiatique chez qui il était l'une des divinités suprêmes.

Néfertiti ôta sa ceinture et ses bijoux puis passa dans une petite salle voisine où était aménagée une douche grâce à des jarres disposées sur le toit que des serviteurs veillaient à maintenir en permanence pleines d'une eau puisée dans le bassin du jardin et que chauffait le soleil pendant le jour. Elle lava avec soin son corps souillé par la fange du rivage et la sueur, puis revenant dans sa chambre elle s'assit sur un coussin auprès de la table en ébène où étaient rangés dans des coffrets marquetés d'ivoire, fards, parfums et bijoux. Un miroir rond en bronze poli pourvu d'un manche ciselé pareil à une tige oblongue de lotus dans une main, elle se farda légèrement les lèvres, allongea ses yeux d'un trait de khôl puis entreprit d'arranger sa coiffure. D'habitude Ti venait l'aider dans sa toilette car, bien que vivant dans une aisance relative, depuis qu'il avait quitté la cour, Aÿ ne disposait plus que des revenus de son domaine, ce qui n'était pas suffisant pour qu'il pût ajouter à la domesticité indispensable à l'entretien de la demeure, une servante pour ses filles. Les beaux objets que Néfertiti possédait, ses bijoux et parures, avaient appartenu à sa mère, et comme les quelques meubles luxueux de la maison, ils représentaient les reliquats d'une époque de plus en plus lointaine où sa position à la cour permettait à Aÿ de vivre dans l'opulence.

L'image d'Horemheb et les scènes de cette journée ne cessaient de l'assaillir tandis qu'elle faisait sa toilette. Il s'était montré à ses yeux sous le jour le plus flatteur : non seulement il lui était paru d'un aspect avenant, mais il avait encore su la charmer par son esprit, les poèmes amoureux qu'il lui avait dits, l'ambition qu'il avait affichée. Car il avait déclaré qu'avec son compagnon Thoutmès, ils étaient décidés à devenir de grands officiers de Sa Majesté afin d'affermir son autorité dans l'empire, autorité que

contestaient certains vassaux ; ils aspiraient même à étendre plus loin encore les frontières de l'empire afin de recevoir les tributs de toute la terre, jusqu'au sud de la Nubie, le pays de Koush, et au nord jusqu'aux îles qui sont au milieu de la mer. Ils abattraient aussi l'orgueil du roi des Hittites qui osait se dresser contre l'autorité du pharaon dans le pays de Kharou, au nord de la Syrie.

Elle parait ses bras et ses poignets de bracelets lorsqu'un grattement contre le chambranle de la porte attira son attention. Aussitôt après entrait Nakhtmin.

— Tu arrives à point pour m'aider à nouer mon collier l'entreprit-elle aussitôt.

Bien que son origine paysanne se révélât dans la robustesse de ses membres et de ses attaches, chevilles et poignets, le jeune homme avait un beau visage épanoui au menton volontaire que sa lourde perruque munie d'une frange régulière qui descendait bas sur le front faisait paraître plus ramassé tout en lui conférant un charme enfantin accentué par un air boudeur. Elle s'était redressée et avait relevé sa chevelure pour dégager sa nuque. Il vint se placer derrière elle.

— Il paraît que tu as fait une belle fête cet après-midi, lança-t-il d'un air détaché en nouant les cordelettes de suspension du large collier qui formait, sur sa gorge, jusque sur les épaules, une sorte de collerette arrondie où chatoyaient les verts de la malachite, les bleus du lapis-lazuli, les rouges de la pâte de verre et les fils d'or de la monture.

— Oui, nous nous sommes bien amusées en fin de compte. Mouti a eu bien peur. Te l'a-t-elle dit ?

— Il y avait deux beaux garçons et surtout un… plus plaisant que moi.

— Différent…

Elle se raidit en sentant ses lèvres se poser sur sa nuque. Elle relâcha sa chevelure. Il l'enlaça en se pressant contre son dos et emprisonna dans ses mains ses deux seins.

— Kiya, souffla-t-il, en entendant Mouti me raconter ce qui s'est passé, j'ai senti dans mon cœur une chose toute nouvelle… je ne connais pas ce garçon mais déjà je le déteste.

— Pourquoi puisque tu ne le connais pas ?

Elle regarda l'une des mains hâlées du jeune homme glisser sur son torse jusque sur son ventre ; ce chaud contact provoquait en elle une profonde émotion qui lui procurait la plus agréable sensation.

— N’est-ce pas ce qu’on appelle la jalousie ? souffla-t-il à son oreille en serrant le lobe entre ses lèvres.

Elle demeura rêveuse un court instant, se laissant envahir par ses caresses, puis, d’un ton grave :

— Nakhtmin, soupira-t-elle, chasse loin de ton cœur toute jalousie si tu ne veux pas souffrir.

— Dis-moi comment je puis être maître de mes sentiments, Kiya ? Nous avons tant de choses en commun depuis le même sein que nous avons sucé à peine étions-nous venus dans la lumière du soleil !

— Nakhtmin, cesse de me caresser ainsi. Je sens en toi la vigueur de Min lentement te saisir et me mordre les reins.

— Kiya, ne sommes-nous pas comme l’époux avec l’épouse ? Et chaque fois que je te prends dans mes bras, je sens l’amour de la Dorée me rapprocher de toi, et Min, Taureau de sa mère, m’accorde sa puissance pour te donner tout le plaisir que tu désires. Je suis à toi comme tu m’appartiens.

Elle prit sa main qui s’était glissée jusqu’à la fourche des cuisses et l’éloigna en se dégageant.

— Nakhtmin, lui dit-elle en marchant vers un grand coffre devant lequel elle s’agenouilla, je ne sais si tu es à moi, mais moi, je ne t’appartiens pas… Je n’appartiens à personne, m’entends-tu ? Ce que je t’ai accordé ne te donne aucun droit sur moi, sache-le.

Elle se releva après avoir choisi une robe si légère qu’elle semblait tissée dans l’air. Nakhtmin se tenait devant elle, les traits du visage tendus. Sans que nulle parole ne sortit de sa bouche il la saisit à bras le corps et, la serrant fortement contre lui, il l’entraîna vers le lit.

— Relâche-moi ! s’exclama-t-elle, tu vas défaire mes parures.

Sans l’entendre, il la coucha parmi les coussins.

— Laisse-moi, reprit-elle, je ne veux pas… Tu m’es aussi odieux que Seth.

Il écrasa ses lèvres contre sa bouche, arrêtant ses protestations, la paralysant sous son propre corps. Elle se défendit sans grande conviction ; bien vite il sentit faiblir sa détermination.

— Tu m’étouffes ! gémit-elle.

Elle ne chercha pas à le fuir quand il desserra son étreinte. Elle avait détourné la tête et restait immobile ; elle marqua un sursaut et laissa échapper un soupir lorsqu’elle le sentit en elle puis elle entoura son torse de ses bras.

— Je te déteste ! lança-t-elle en se remettant droite tandis qu'il nouait son pagne.

Il sourit et la regarda ; en de petits gestes secs et impatients elle remettait de l'ordre dans sa coiffure.

— Vraiment, Kiya, tu es belle comme Hathor, la Dorée lorsqu'elle descend de sa couche après qu'Amon-Rê l'a visitée.

Elle haussa les épaules, et passa dans la salle de douche.

— Tu n'es qu'un vilain babouin, cria-t-elle depuis la pièce. Crois-tu te faire mieux aimer par de telles manières ?

— Il n'y a pas de meilleur moyen pour se faire aimer des filles, assura-t-il en passant la tête par-delà la tenture de séparation, surtout quand elles sont comme toi aussi ardentes que le soleil de midi.

Elle lui lança au visage l'eau d'une bassine et il s'enfuit en riant. Lorsqu'elle revint dans la chambre, Nakhtmin était parti. Elle se drapa dans la robe qui laissait transparaître les formes de son corps et la teinte nacrée de sa peau. Elle avait eu tôt fait d'adopter cette mode récente des drapés transparents qui mettaient en valeur les courbes et les accidents du corps féminin, car elle flattait sa sensualité et sa coquetterie ; elle se savait belle et parfaite dans les proportions de son torse et de ses membres, d'où elle considérait que ces attraits ne devaient pas être dérobés aux regards.

Lorsqu'elle entra dans la grande salle éclairée par de nombreuses lampes, chaque membre de la famille était assis devant sa propre table chargée de nourriture ; son père siégeait sur une haute chaise, les pieds prenant appui sur un tabouret rembourré, à côté de Ti qui avait aussi droit à un tabouret de pied.

Sous la chaise de Ti s'était assis l'un des chats tigrés de la maison qui attendait qu'on lui jetât des reliefs du festin tandis que sur le dossier du siège du maître avait pris place son petit singe favori qu'il avait acquis d'un marchand venant de Nubie.

Nakhtmin et Moutnedjemet se tenaient en face d'eux, sur des chaises plus basses ; Néfertiti vint embrasser son père et prit place entre sa sœur et son frère de lait. Pendant tout le repas, Aÿ parla de sa journée consacrée à une visite au temple d'Héliopolis où il était parti dès l'aurore, puis il manifesta sa satisfaction car la crue était parvenue à son plus haut niveau et laissait présager une année favorable aux récoltes.

— Il était temps qu'Hapi nous devienne favorable, déclara-t-il évoquant le dieu du Nil. Le trop grand débordement de l'an passé après la maigre

crue qui l’avait précédé nous ont causé bien du tort ! Si cette année avait encore été mauvaise, j’aurais dû me résoudre à aller demander l’aumône à ma royale cousine. Ah ! elle aurait bruyamment triomphé ; je la connais bien !

Néfertiti ne lui prêtait qu’une oreille distraite, tout en se demandant si Ti avait parlé à son père de sa rencontre de l’après-midi. Dans le cas contraire, ou encore si son père ne lui posait aucune question à ce propos, elle soupesait le pour et le contre pour savoir si elle s’ouvrirait à lui sans tergiverser ou si, au contraire, elle attendrait d’avoir plus de certitudes quant à ses futures relations avec Horemheb.

Après le repas, par les beaux jours d’été, Aÿ avait l’habitude de goûter la douceur du soir dans le jardin ou sous le portique éclairé par des lampes en compagnie de Ti, des enfants et des gens de la maison ; l’intendant du domaine, le maître des domestiques et leurs familles, et les serviteurs qu’il aimait et qu’il voulait honorer. Mais ce soir-là, lorsque chacun se leva pour aller au-dehors, il demanda à Néfertiti de l’accompagner dans sa chambre. Elle le suivit de bonne grâce en songeant que, décidément, Ti lui avait parlé.

Aÿ s’installa sur un siège.

— Veux-tu me servir du vin ? lui demanda-t-il en prenant une coupe en albâtre placée sur une table légère auprès de lui.

Elle prit un flacon de fine poterie et la passoire qu’elle tint au-dessus de la coupe où elle laissa couler un filet de vin qui moussa en pétillant. Lorsqu’elle eut reposé le récipient, il but quelques gorgées puis, frappant sa propre cuisse :

— Viens t’asseoir, lui dit-il.

Bien souvent, lorsqu’elle était enfant, il la prenait sur ses genoux et la caressait en la faisant jouer. Par la suite, à mesure qu’elle devenait adolescente, il l’avait ainsi prise de plus en plus rarement et depuis plus d’un an, il ne l’avait jamais refait. Il l’enlaça tendrement et poussa un grand soupir en la contemplant.

— Comme tu es belle, plus encore que ta mère ! Vraiment les Sept Hathors se sont favorablement penchées sur ton berceau à ta naissance.

Elle sourit et passa son bras autour de son cou.

— Ma petite Kiya, reprit-il, tu es maintenant une femme accomplie, tu es parvenue à l’âge où les filles se choisissent un époux.

Elle esquissa une moue.

— Pour choisir, encore faut-il voir des jeunes gens. Or, ici, à part les paysans du domaine et Nakhtmin…

— Nakhtmin est charmant et je sais qu'il t'aime bien.

— Moi aussi je l'aime bien.

— Tu ne voudrais tout de même pas l'épouser.

— J'ai d'autres ambitions.

— Peut-être un jeune homme que tu viens de rencontrer ?

— Peut-être.

— Quel est son nom ?

— Horemheb. Ses parents possèdent un domaine, en aval du nôtre.

— Je connais ces voisins. Ils sont de noble souche, mais ils n'ont que peu de biens.

— Il suffit qu'ils aient la faveur de Sa Majesté !

— Rien m'assure que ce jeune homme l'obtiendra. Vois : je suis disposé à faire pour toi ce que j'ai refusé jusqu'à ce jour. Je veux écrire à ma cousine Tiyi, la Grande Épouse Royale et à la reine Kirguipa qui avait beaucoup d'affection pour ta mère ; je leur demanderai de te recevoir à la cour, elles ne peuvent me refuser cela ; je le ferai avec joie car si une démarche pour moi serait humiliante, il n'en va pas de même lorsqu'il s'agit de toi.

— Que ferais-je au palais ?

— Tu y connaîtras de riches et puissants seigneurs, de grands scribes royaux. Nombreux sont ceux qui ont des fils qui leur succéderont dans leurs fonctions : ainsi tu pourras choisir celui qui conviendra à ton cœur.

— Horemheb est plein d'ambitions et j'ai la conviction qu'il deviendra quelqu'un de puissant.

— L'aimerais-tu déjà pour parler avec tant d'assurance ?

— Je ne sais encore, mais j'ai du désir pour lui et je le trouve charmant, d'une compagnie bien agréable. Père, laisse-moi mieux le connaître.

— Mon enfant, l'interrompit Aÿ, je t'ai toujours laissée faire ce que tu désirais. Maintenant, je crains d'avoir été trop faible avec toi : je vois que tu as pris trop d'indépendance et que tu es prête à t'abandonner à tes sentiments sans te soucier de l'avenir. Entraîné par une folle passion, moi-même j'ai brisé une carrière destinée à me conduire aux plus hauts postes et mon orgueil a fait que je me suis refusé à reconnaître ma faute devant la Grande Épouse Royale. Ta seule présence m'empêche de regretter d'avoir agi avec tant de légèreté, mais je ne veux pas que toi-même gâche ton

avenir à la suite d'une si futile aventure. Comment peux-tu croire que tu as quelque penchant pour un garçon que tu as vu si peu de temps ? Non, il est de mon devoir de t'empêcher de faire quelque folie de ton côté. J'en ai décidé ainsi : dès demain j'écris à la reine Tiyi pour lui demander de te recevoir au grand palais, parmi ses suivantes. Elle saura bien te trouver un époux qui te convienne, avec qui tu vivras heureuse.

Néfertiti était descendue des genoux de son père :

— Je ne veux pas aller dans la grande ville du Sud…

— Kiya, tu m'obéiras, cette fois.

Il lui avait dit ces mots d'un ton sévère comme jamais encore il l'avait fait ; le ton qu'il prenait pour s'adresser aux serviteurs indisciplinés, avant qu'il n'ordonnât que leur fût donnée la bastonnade. Elle en demeura un instant muette de stupeur puis, sans ajouter un mot, elle se détourna et partit en courant. Dans sa chambre où elle alla se réfugier sa jeune chienne vint la rejoindre. C'était un petit lévrier, animal charmant et sensible, au poil clair qui sur l'échine prenait des teintes fauves ; les Égyptiens appelaient kebket ces sortes de levrettes au corps élancé : Néfertiti qui l'avait eue toute petite lui avait donné le nom de Nébet, « Dame », tant elle lui trouvait une grâce altière dans son port. Elle se jeta sur son lit et laissa l'animal se blottir contre elle, entre ses bras. Un instant elle s'abandonna à son chagrin et versa d'abondants pleurs, puis tout en reniflant, elle se reprocha sa propre faiblesse.

— Nébet, ma petite gazelle, murmura-t-elle alors à l'adresse de la chienne qui lui léchait le visage comme pour effacer ses larmes, ne crois pas que je vais me lamenter encore longtemps. Je suis bien sotte de prendre les choses de cette manière. Papa oubliera, mais s'il persiste à vouloir m'envoyer auprès de la Grande Épouse Royale, il verra que je ne suis plus une enfant qui fait tout ce qu'on lui impose.

Chapitre III

Lorsque Néfertiti quitta sa chambre le lendemain matin, après une nuit agitée, Aÿ venait de partir pour Memphis. Dans la grande salle, elle rencontra Ti qui avait préparé sur une table du lait et des dattes :

— Tu as dormi bien tard, lui dit sa nourrice. Sans doute ton escapade d'hier l'a-t-elle fatiguée.

— Pourquoi as-tu rapporté à mon père que j'avais rencontré un garçon ? l'attaqua-t-elle aussitôt en prenant un air furieux.

— Pour t'empêcher de faire quelque bêtise, repartit la nourrice après une hésitation.

— Est-ce bien là ton affaire ?

— Ne suis-je pas un peu comme ta mère ? Tu es encore trop jeune pour savoir ce qui est ton bien.

— Je le sais mieux que toi.

— Assieds-toi et mange. Voici du lait fraîchement trait.

— Je n'ai pas faim.

Sur cette réponse lancée d'un ton rogue, elle passa dans la salle voisine où son père tenait enfermé dans un coffre le matériel de scribe. C'est là qu'il s'installait pour écrire mais aussi il y rassemblait les trois enfants pour leur transmettre son savoir, car il avait voulu se charger entièrement de cette partie de leur éducation. Non pas qu'il désirât que les deux filles devinssent des scribes, bien que depuis quelque temps on voyait des filles de plus en plus nombreuses entrer dans les maisons de vie pour s'y former dans cette profession, mais il voulait que Néfertiti en particulier fût, par son savoir, digne d'épouser un haut fonctionnaire tandis qu'il destinait Nakhtmin à devenir l'intendant de son domaine.

Néfertiti choisit une palette avec des roseaux finement taillés, quelques chutes de rouleaux de papyrus et, ainsi munie de ce qui lui convenait, elle sortit de la maison.

— Mon petit oiseau, lui dit alors Ti en venant vers elle, où vas-tu maintenant ?

— Où il me plaît de me rendre.

— À la suite du danger que vous avez couru hier, toi et ta sœur, votre père m'a bien dit ceci : « Ma bonne Ti, veille que les filles n'aillent plus en barque tant que baissera le fleuve. Il y a plein de courants dangereux et aussi des crocodiles. Je ne voudrais pas qu'il leur arrive malheur par notre faute. » Et moi non plus je ne voudrais jamais d'une telle chose. Aussi, jure-moi par Thouëris la bonne déesse que tu n'as pas l'intention d'aller chasser dans les marais.

— Tu es bête comme une oie, s'exclama Néfertiti avec colère, tu vois bien que je ne vais pas aller chasser avec ma palette de scribe.

Sur ces paroles sévères elle s'éloigna furieuse d'une interdiction qui la contrariait au plus haut point. Elle se dirigea vers les rives du fleuve. Là, sur une petite hauteur, un bosquet de perséas et de sycomores dont les branches feuillues formaient un frais ombrage, lui était depuis longtemps déjà une agréable retraite. Elle s'assit à la manière des scribes, genoux écartés, chevilles unies sous elle, le dos appuyé à l'écorce d'un arbre, et elle resta un long moment à rêver. La décision inattendue de son père lui avait fait paraître plus précieuse la rencontre d'Horemheb et plus elle songeait à lui, plus elle se persuadait qu'une flamme d'amour croissait dans son cœur. Son regard s'égarait sur l'immense surface tourbillonnante du fleuve, si large en suite de l'inondation, qu'elle distinguait à peine la rive opposée qui tremblait dans la lumière du soleil. Sur sa droite se développait la forêt de papyrus et de joncs, toute grouillante de vie. Par ce côté, elle espérait en secret que surgirait une embarcation conduite par Horemheb venu lui rendre visite. Plusieurs bateaux passèrent au loin, et chaque fois son cœur se mettait à palpiter, puis elle baissait la tête, déçue de les voir s'éloigner. Alors elle tournait les yeux vers la gauche, en direction de Memphis : sans doute il se trouvait là-bas, dans la forteresse du Mur Blanc. Ne lui avait-il pas dit la veille, au moment de la séparation, qu'avec son ami Thoutmès, ils devaient retourner dès le lendemain dans la grande ville ?

Alors elle trempa la pointe d'un roseau dans un petit vase rempli d'eau, la gratta contre une pastille noire insérée dans un godet aménagé dans l'ivoire de la longue palette rectangulaire, puis elle traça d'une main sûre et nerveuse :

Vois, mon cœur s'est éloigné en silence.
Il est parti vers un lieu familier,
Vers le sud, vers la grande Memphis.

Pourquoi ne puis-je l'accompagner ?
Je suis assise en attendant que revienne mon cœur.
Il me dira comment est Memphis,
car je n'ai pas de nouvelles de celui que j'aime
et mon cœur est dans l'inquiétude.
Ptah, Dieu de vérité, emmène-moi à Memphis.
Permets que là-bas je le vois.
Tout le long du jour rêve mon cœur,
Car mon cœur n'est plus dans mon corps.

— Kiya ! Kiya !

La voix de Moutnedjemet la fit sursauter et elle laissa son calame en suspens.

— Ah ! tu es là ! je te cherche partout.

Sa sœur s'arrêta devant elle, la main sur sa poitrine haletante.

— Que fais-tu ? lui demanda-t-elle en s'asseyant auprès d'elle.

— Je m'exerce à écrire. Pourquoi me cours-tu après ? Tu ne peux me laisser seule un moment ?

Néfertiti avait pris un air excédé en lui parlant ainsi. La petite lui lança un long regard puis :

— Ne m'en veux pas, Kiya. C'est maman qui m'a envoyée à ta recherche. Elle a peur que tu rencontres Horemheb en secret.

— Oh ! la…

Néfertiti retint ses mots sur ses lèvres.

— Tu sais bien que je ne dirai rien, s'empressa d'ajouter Moutnedjemet, mais il y a Nakhtmin. Il est jaloux tu sais. Il te cherche de son côté.

— Tu sais aussi bien que moi qu'Horemheb est à Memphis, lança Néfertiti retrouvant son calme.

— C'est ce que j'ai dit à maman, mais elle semble ne pas m'avoir crue.

— Elle en sera pour sa peine ! Me faire espionner ! Parfois je la déteste !

La colère s'était à nouveau emparée d'elle. Elle se leva brusquement, ramassa son écritoire et les feuilles de papyrus, et elle s'éloigna en courant vers la maison.

Pendant les trois jours suivants elle retourna au bord du fleuve dans l'espoir de voir surgir Horemheb, mais vaine fut son attente. Sa sœur venait chaque fois la retrouver, déléguée par Ti, mais Néfertiti s'était assuré la discrétion de Moutnedjemet en lui jurant que dans le cas où viendrait le

jeune homme, si elle en avisait sa mère elle ne lui adresserait plus jamais la parole. Or, le soir du troisième jour, Aÿ manifesta une grande gaieté au cours du repas, gaieté dont Néfertiti connut la cause avec consternation lorsqu'il se décida enfin à lui confier :

— Réjouis-toi, ma chère enfant. J'ai rencontré Aanen, le Grand Voyant de Rê à Héliopolis. Aanen doit cette haute fonction à sa sœur Tiyi. Or, c'est sans doute un dieu bienveillant, Amon, Seigneur du Perséa, qui a fait croiser nos routes. Je lui ai parlé de toi et de ce qui me préoccupe. Notre cousin est dans les meilleures dispositions à notre égard. Sache qu'il doit partir pour Thèbes dans trois jours afin d'y être fait par Sa Majesté, second prophète d'Amon. Il accepte de t'emmener avec lui et de te présenter à la Grande Épouse Royale et à Sa Majesté : on ne peut avoir une meilleure introduction de manière que j'aie la certitude que tu seras bien reçue par la reine, et elle le fera connaître des jeunes hommes de l'entourage royal parmi lesquels tu pourras faire ton choix.

— Je ne voudrai aucun d'eux ! s'exclama spontanément la jeune fille. Je refuse de le suivre à Thèbes.

Aÿ lui lança un regard sévère :

— Voilà que tu me parles avec trop de désinvolture ! Tu m'obéiras car je sais qu'ensuite tu me seras reconnaissante de ne pas t'avoir laissé faire un caprice susceptible de briser ta vie. Je ne veux pas que la fille d'Aÿ devienne l'épouse oubliée d'un obscur soldat. J'ai de l'ambition pour toi et je désire que tu brilles de tout ton éclat dans la cour de Sa Majesté. Tu deviendras l'épouse d'un haut dignitaire flabellifère à la droite du roi, ou même vizir. Pourquoi pas ? Tu es belle, intelligente, tu écris aussi bien qu'un scribe sorti de la Maison de vie, tu sais chanter et jouer du luth : quel haut seigneur ne désirerait t'avoir pour épouse, d'autant que tu auras la faveur royale et chacun saura que tu es la petite cousine de la Grande Épouse Royale et que, par ta mère tu es parente de la reine Kirguipa.

— Je me moque de tous les princes ! s'exclama Néfertiti. Je veux demeurer ici dans le pays où je suis née, auprès de Memphis, là où se trouve tout ce que j'aime.

— Kiya, ne m'irrite pas. Tu feras ce que j'ai décidé. Maintenant, retire-toi dans ta chambre car je sens que tu deviens insolente et je regretterais de devoir sévir.

Le ton d'Aÿ était si péremptoire qu'elle ne chercha pas à le fléchir ni à discuter. Elle courut dans sa chambre où elle se jeta sur son lit, en répétant

entre ses dents :

— Non, je n’obéirai pas ! Jamais je ne suivrai ce Aanen dans la grande cité du Sud.

Cette nuit encore, elle dormit fort mal, mais au matin, sa décision était prise. Ti, qui s’attendait à la voir triste ou en colère, s’étonna de la découvrir souriante.

— Vois nourrice, lui dit Néfertiti, Ptah est venu me visiter cette nuit en rêve et il m’a rendu la sagesse. Oui, mon père a raison et je regrette de m’être montrée méchante et insoumise. Je partirai avec Aanen et tu me vois contente d’aller dans la grande ville du Sud.

— Chère enfant ! s’exclama Ti, en la prenant dans ses bras, comme je suis contente de te voir soudain en de si bonnes dispositions ! C’est ton père qui sera heureux !

— Crois-tu qu’il va me pardonner pour hier soir ?

— Il t’aime tant ! Il a certainement déjà tout oublié. Il est parti de bonne heure pour acheter à Memphis tout ce qu’il faut pour ton voyage. Tu vois combien il prend souci de toi ! « Ti, m’a-t-il dit avant de partir avec deux serviteurs, prends bien soin de ma petite Kiya. Elle a été bouleversée par une telle nouvelle, il faut la comprendre car elle va devoir soudainement quitter tout ce qu’elle aime, tout ce qu’elle connaît depuis sa naissance. Mais tout cela, je le fais pour son plus grand bien, elle s’en convaincra bientôt et m’en remerciera. » C’est vraiment Ptah qui t’a donné sa sagesse pour que tu aies si promptement répondu aux vœux de ton père.

— C’est certain, bonne nourrice, admit-elle.

— Moi, reprit Ti, je vais de mon côté préparer tes robes et tout ce que tu emporteras pour ce grand voyage.

— C’est très bien. N’oublie pas ma palette d’écriture ni mon luth : ils me seront certainement très utiles.

Dès que Ti se fut éloignée, Néfertiti courut aux cuisines installées au fond de la cour, sur le derrière de la maison. Elle profita que les servantes fussent occupées à écraser les galettes d’orge et les dattes destinées à fabriquer la bière, pour remplir un sac d’osier de pains, de fromages, de dattes, de figues, tout en dévorant une cuisse de canard. Elle alla dissimuler le tout au pied d’un arbre, hors de l’enceinte de la maison où elle revint chercher des pièges à oiseaux et de la glu. Elle se munit ensuite d’un couteau à la lame de bronze bien affûtée et de quelques bâtons de jet.

Elle espérait pouvoir s’éloigner sans être vue, mais en sortant elle rencontra Moutnedjemet en compagnie de son frère.

— Où t’en vas-tu ainsi ? lui demanda Nakhtmin.

— Je vais disposer quelques pièges à oiseaux : c’est sans doute la dernière fois que je pourrai tenter d’augmenter ma volière. J’espère que tu en prendras soin, déclara-t-elle avec assurance.

— Attends-nous, nous allons t’accompagner.

— Je ne te veux pas, tu es aussi bruyant qu’une oie et tu ferais fuir les oiseaux.

— Moi, je peux venir ? demanda Moutnedjemet.

— Si tu veux me rejoindre tout à l’heure, nous irons faire une promenade dans les champs pour voir travailler les gens du domaine et puis nous nous baignerons dans le courant du fleuve.

Cette rencontre l’avait contrariée car la présence de sa sœur pouvait compromettre ses desseins, mais elle avait su dissimuler son mécontentement et se montrer avenante. Elle attendit qu’ils fussent rentrés dans la maison pour hâter le pas. Avant de ramasser le sac rempli de nourriture elle jeta un regard autour d’elle pour s’assurer que personne ne l’observait, puis elle s’éloigna, courant à demi.

Déjà dans les champs à peine libérés par le retrait des eaux, les paysans, pataugeant dans la boue, retournaient le sol noir avec leurs courtes houes en bois, suivis des femmes qui jetaient les semences puisées dans leurs paniers d’osier suspendus à leur épaule. Derrière eux, des jeunes garçons poussaient un petit troupeau de chèvres qui de leurs fins sabots enfouissaient le grain ainsi répandu, afin que dans les fertiles sillons s’accomplisse le mystère de la germination. Ils saluèrent la jeune fille qui leur sourit en faisant un signe de la main. Souvent il lui arrivait de s’arrêter pour leur parler, mais ce matin elle avait trop de hâte de parvenir aux berges du fleuve pour s’attarder auprès d’eux.

À peine atteignit-elle les bords du Nil qu’elle entendit un aboiement joyeux : elle reconnut Nébet qui venait vers elle en courant. Elle déposa son bagage sur le ponton de bois où était posé l’esquif de papyrus, et poussa un soupir tandis que la rejoignait la levrette. Elle sautait autour d’elle tout en jappant et remuant sa grande queue recourbée.

— Reste éloignée ! Ne m’approche pas, tu es toute pleine de boue ! tu vas mouiller ma robe ! Oh ! ça y est ! vois : tu m’as sali tout le bas !

Elle était en même temps furieuse et heureuse ; elle avait laissé la bête dans sa propre chambre afin qu'elle ne cherchât pas à la suivre, mais elle avait eu vite fait de sauter par la fenêtre et de retrouver sa piste : ce témoignage d'amour et de fidélité la touchait, mais d'un autre côté elle n'osait l'emmener sur la barque de crainte qu'elle ne tombât à l'eau. D'habitude, elle confiait Nébet à un serviteur pour qu'il la gardât, mais ce jour elle avait évité de le faire dans la crainte que cela n'éveillât les soupçons, car elle n'avait pas oublié l'interdiction qui lui avait été faite d'aller sur le fleuve jusqu'à la fin de la décrue. Mais, maintenant qu'elle était là, elle ne pouvait faire autrement que de l'emmener.

Elle se dépouilla de sa robe légère qu'elle attacha à une tige de papyrus de la barque afin que le vent ne l'emportât pas, puis se laissa approcher par la chienne qu'elle prit dans ses bras :

— Tant pis ! soupira-t-elle, tu l'auras voulu. Je t'emmène avec moi, mais il faudra que tu te tiennes tranquille.

Elle la reposa sur le ponton puis tira l'esquif dans l'eau. Elle y chargea son sac, y fit monter Nébet puis le poussa dans le courant et se hissa à l'arrière. En quelques coups vigoureux de la gaffe elle s'éloigna rapidement et bientôt disparut dans la forêt de hauts papyrus.

Sans la moindre crainte elle se dirigea vers ces parties les plus étendues des marais et les plus denses en végétation où vivaient les bouviers et les pêcheurs. Elle avait remarqué le respect qu'ils avaient montré à l'égard de Horemheb et elle mettait en lui toute sa confiance lorsqu'il lui avait assuré, avant qu'ils ne se quittent, qu'elle pouvait désormais aller parmi eux sans courir le moindre risque. Elle était d'ailleurs d'un naturel si audacieux et si indépendant, que même n'aurait-elle eu cette assurance, elle aurait cherché refuge chez ces hommes frustres pour échapper aux recherches de son père à qui elle avait décidé de ne pas obéir ; se considérant capable d'assumer son propre destin, elle ne pouvait admettre qu'un tiers, serait-il son père et prétendrait-il agir pour son plus grand bien, lui imposât ses volontés en opposition avec ses propres désirs. En ces instants, elle n'envisageait que le futur immédiat sans prendre le moindre souci des suites de ses actes ; or, elle n'avait guère eu le choix ; il lui fallait soit se soumettre, soit s'enfuir ; ayant opté pour la seconde alternative, quel plus sûr asile pouvait-elle trouver que ces fourrés inextricables, parmi des hommes que nul n'aurait imaginé qu'elle eût osé affronter, enfin en un lieu où elle savait que fréquentait Horemheb vers qui allaient désormais toutes ses pensées.

Des sortes de barrissements étouffés attirèrent soudain son attention. Elle n'avança plus qu'avec prudence jusqu'à ce qu'au détour d'un haut fourré de papyrus, elle aperçoive un groupe d'hippopotames. Seuls sortaient de l'eau peu profonde le haut de leur dos. Nébet commença à grogner doucement ; elle se hâta de lui serrer le museau dans ses mains après s'être agenouillée auprès d'elle, afin de l'empêcher d'aboyer. Elle se demandait si elle allait tirer vers le large, au risque de se faire prendre par le courant, car il lui paraissait imprudent de risquer de les irriter en passant près d'eux, lorsqu'elle vit surgir deux longues barques en papyrus, montées chacune par trois hommes. Ils ne virent pas la jeune fille encore à demi dissimulée derrière un léger rideau de roseaux ; toute leur attention se portait sur les mastodontes fluviaux vers lesquels ils poussèrent leurs embarcations.

Afin de ne pas alarmer les bêtes, ils demeuraient silencieux et communiquaient entre eux par signes. L'un des esquifs glissa en tête vers les hippopotames ; à l'avant se dressa un homme armé d'un long harpon à la pointe de bronze, lié à une longue corde dont il tenait l'extrémité dans la main gauche. Son corps aux muscles saillants, hâlé par le soleil, respirait une vigueur impressionnante ; derrière lui, un compagnon tenait deux autres harpons tandis qu'en gestes précis, le troisième poussait la nacelle droit vers les monstres chevalins. L'un de ceux-ci, inquiet de l'approche des hommes, se tourna vers eux en poussant un fort barrissement. Voyant que, loin d'être impressionnés par cette manifestation de sa puissance, les nouveaux venus continuaient de glisser vers lui, l'animal ouvrit une gueule béante qui laissait voir les deux longues dents menaçantes de la mâchoire inférieure. Or, c'est sans doute ce qu'attendait le harponneur : son corps se détendit brusquement tandis que jaillissait le pieu acéré qui vint se ficher dans la gorge offerte de la bête. Il la referma avec un hurlement sourd et plongea à demi sous l'eau en faisant jaillir des flots écumeux qui secouèrent la fragile embarcation. Mais déjà le harponneur avait saisi une seconde arme qu'il projeta d'une main sûre dans le flanc de la bête ; elle fut agitée par de violents soubresauts et fit des efforts pour fuir, mais elle entraînait la barque de ses assaillants qui n'avaient pas lâché les cordes liées aux harpons. Étonnés par ce tumulte, les autres pachydermes se mirent à brailler en s'éloignant, multipliant les remous.

Néfertiti, fascinée, observait en silence cette chasse, qui répétait la guerre des serviteurs d'Horus contre les partisans du dieu Seth, incarnés dans les hippopotames. Ainsi ne s'aperçut-elle pas que le léger courant avait peu à

peu entraîné l'esquif par-delà l'abri des fourrés ; lorsqu'elle réalisa soudain que les hippopotames en fuite venaient droit sur elle, en vain tenta-t-elle de s'éloigner à l'aide de la gaffe : il y avait déjà trop de fond pour qu'elle pût l'utiliser ! La levrette se mit à aboyer furieusement contre l'un des monstres qui venait vers eux si rapidement qu'avant d'avoir pu réagir, la jeune fille sentit le sol mouvant se soulever et elle se vit projetée dans le flot. Elle poussa un cri, s'enfonça sous l'eau, d'un coup de rein revint à la surface. Déjà l'hippopotame s'éloignait tandis que la nacelle renversée était entraînée dans les tourbillons du fleuve. Sa première pensée fut pour Nébet qu'elle vit se débattre, la tête hors de l'eau. Elle nagea rapidement vers elle et lui mit la main au collet pour ne pas la laisser happer par le courant.

Entre-temps, les pêcheurs de la seconde barque avaient lancé leurs harpons contre l'hippopotame blessé, l'achevant ainsi, et, après avoir abordé, ils entreprenaient de le tirer vers le rivage. Néfertiti nageait vers eux sans lâcher la chienne, sous les regards étonnés des pêcheurs demeurés sur le premier esquif, lorsqu'elle vit deux naseaux, deux yeux enchâssés dans des visières écailleuses, venir vers elle à grande allure : son cœur lui parut éclater en reconnaissant un crocodile. Accélérant sa nage, elle invoqua Sébek le dieu crocodile et Hapi maître du Nil ; jamais elle n'aurait le temps d'atteindre la berge, songea-t-elle avec désespoir. Au même instant l'homme qui avait le premier assailli l'hippopotame, se saisit du dernier harpon que tenait encore son compagnon, plongea et nagea rapidement vers Néfertiti qui voyait le crocodile s'approcher d'elle inexorablement. L'intrépide chasseur passa près d'elle en un éclaboussement d'écume et aussitôt brandit le harpon en approchant le monstre. Il attendit que la bête, parvenue tout prêt de lui, ouvrit sa gueule pour y projeter le harpon qu'il sembla avaler. Aussitôt le crocodile parut être englouti dans un remous ensanglanté. Sans plus s'en occuper l'homme rejoignit la jeune fille prête à défaillir ; se tournant sur le dos, il la reçut dans un bras et nagea ainsi en la ramenant vers le rivage. Néfertiti qui avait senti ses forces la quitter s'abandonna à cette puissante étreinte sans lâcher la petite chienne.

Lorsqu'il put reprendre pied, il l'enleva entre ses bras et la déposa sur la berge où elle resta un instant chancelante.

— Qu'Amon-Rê et Hathor te comblent de leurs bienfaits, lui dit-elle. Sans ton intervention, cette vilaine bête aurait fait de nous son festin.

— Mon nom est Mahou, répondit-il. Je t'ai vue l'autre jour, lorsque tu es venue avec le Seigneur Horemheb. Tu lui diras que je t'ai sauvée de la

méchanceté de Sébek.

— Tu peux être assuré que je lui parlerai de toi, lorsque je le verrai.

Elle tordit sa chevelure ruisselante d'eau puis, sans balancer, dénoua son lourd collier et le lui tendit :

— Déjà, prends-le pour toi et sois mon protecteur.

Il lui jeta un regard étonné en recevant le bijou.

— Pourquoi me demandes-tu de te protéger ?

— Vois, j'ai perdu avec ma barque tout ce que j'avais : ma robe et mon panier rempli de provisions. Me voici devant toi dépouillée de tout. Or, je voudrais demeurer dans les marais pendant quelques jours. Je te demande ton hospitalité.

— Tu l'auras, tu l'auras. Sois certaine que personne ici ne t'offensera car tous craignent Mahou.

Il se tourna vers ses compagnons.

— Vous autres, leur lança-t-il alors dans le patois des gens des marais, dépecez l'animal. Moi, je vais avec cette jeune fille. Et souvenez-vous que je la prends sous ma protection.

Chapitre IV

Néfertiti ouvrit les yeux, tirée de son sommeil par des cris et des rires. Une lumière diffuse se glissait par toutes les fentes des claies de roseaux de la hutte qui depuis six jours qu'elle s'était réfugiée dans les marais était devenue sa demeure ; une demeure fragile et exiguë, mais où elle se plaisait, malgré la dureté de sa couche qui consistait en une natte jetée sur un lit fait de têtes de papyrus. Mahou, aidé par quelques bouviers, l'avait élevée en quelques heures pour lui servir d'abri, le jour même où il l'avait sauvée. Néfertiti ne cessait d'ailleurs de se féliciter de cette rencontre voulue par un dieu bienveillant. Mahou était le chef de ces habitants des marais. Ils appartenaient au temple de Rê d'Héliopolis ; pour les gens du temple, ils élevaient des grands bœufs à longues cornes arquées et ils coupaient les papyrus destinés à fabriquer le papier que prêtres et scribes consommaient en abondance. Ils ne pouvaient distraire des troupeaux une seule tête, car chaque bête était marquée et recensée par les scribes ; mais ils vivaient largement de la pêche, de la chasse aux canards et aux oiseaux, de la cueillette des fleurs de nénuphars, dont ils faisaient leur nourriture.

Durant ces jours, Néfertiti avait appris à admirer ces hommes qui savaient se satisfaire de ce que leur procurait cette nature. Ils y trouvaient une nourriture abondante et se construisaient des abris avec roseaux et tiges de papyrus. La clémence de la température leur permettait de faire l'économie de vêtements et ceux qui craignaient la fraîcheur des nuits d'hiver se couvraient de peaux de chèvres qu'ils allaient échanger dans les villages voisins contre poissons, volatiles capturés et vanneries tressées à partir de roseaux et de papyrus. Ces marchandises leur permettaient aussi d'aller parfois faire une belle fête dans les faubourgs d'Héliopolis ou de Memphis où ils trouvaient des femmes faciles qui leur donnaient du plaisir à peu de frais.

Néfertiti s'étira longuement puis, se tournant sur le côté, elle enlaça Nébet couchée tout contre elle. Après lui avoir donné quelques baisers, elle soupira.

— Voilà une nouvelle journée qui commence, dit-elle à l'adresse de la petite chienne qui tenait fixés sur elle ses yeux doux. Je serais parfaitement

heureuse ici si j’avais avec moi mon luth et Horemheb… Je ne comprends pas qu’il ne soit pas encore venu chasser par ici… Crois-tu qu’il m’a déjà oubliée ? S’il ne vient pas, je me demande ce que je vais faire. Père doit me chercher partout… et la pauvre Ti doit être affolée comme une oie que vient agacer un singe farceur !

Cette idée la fit rire. Elle se dressa sur son séant et caressa la chienne qui s’était assise auprès d’elle.

— Bien, reprit-elle, nous allons encore rester cachées ici quelques jours. Ensuite, il faudra que nous nous résignions à rentrer à la maison. Oh, je suis sûre que père aura compris qu’il ne pourra m’imposer sa volonté ; je lui déclarerai d’ailleurs que s’il persiste à vouloir m’envoyer à Thèbes, je m’enfuirai à nouveau, jusqu’à Byblos s’il le faut, et même jusqu’au Naharina où vit la famille de ma mère… il est vrai que c’est bien loin !… Pourtant, je le ferai si je m’y vois contrainte… J’ai faim…

Une agréable odeur de canard rôti était venue lui chatouiller les narines qu’elle dilata pour mieux la humer. Elle bondit sur ses pieds, noua sa ceinture sur ses hanches coiffa sommairement ses tresses à l’aide de ses doigts ouverts qui lui constituaient un peigne élémentaire et sortit.

Sur la place de terre battue circonscrite par quelques cabanes et l’oppressante forêt de papyrus, des hommes s’occupaient à préparer le repas de la communauté ; tandis que les uns achevaient de plumer oies et sarcelles, d’autres, accroupis autour de foyers en brique, attisaient à l’aide d’éventails en roseaux, les braises au-dessus desquelles rôtissaient les volailles.

Néfertiti, devenue familière avec chacun d’eux, les salua et vint s’asseoir auprès de Mahou qui tressait une natte tout en surveillant les préparations culinaires.

— Tu as bien dormi, constata Mahou en tournant la tête vers le soleil qui s’élevait au-dessus des houppes de papyrus.

Elle fit une moue tout en prenant quelques brins de roseaux pour commencer la fabrication d’un panier.

— J’ai au contraire mal dormi, répliqua-t-elle. Je me suis réveillée souvent cette nuit. Tu n’as toujours pas de nouvelles d’Horemheb ?

Il secoua la tête et sourit :

— C’est lui qui t’a tenue éveillée. Prends patience, il viendra bientôt. Tu sais qu’on te cherche ?

— Je me doute bien que mon père doit me faire chercher partout.

— Ce matin, en allant aux pâturages visiter les bêtes, j’ai rencontré un compagnon ; il est comme moi, responsable d’un petit troupeau du dieu Rê. Il m’a demandé si je n’avais pas vu une jeune fille aux cheveux clairs. Je lui ai demandé pourquoi il me posait cette question : il m’a répondu que voici deux jours, sont passés des hommes qui l’ont interrogé ; ils lui ont posé cette question.

— Mais toi, que lui as-tu répondu ?

— Que je n’avais vu aucune jeune fille, mais que je serais bien content d’en rencontrer une.

— Merci Mahou. Crois que je saurai t’être reconnaissante de tout ce que tu fais pour moi.

Il lui lança un regard si aigu qu’elle en détourna la tête car elle imaginait trop bien la manière dont il espérait qu’elle pût lui exprimer sa reconnaissance. Sans doute, malgré la rudesse des traits de son visage et ses cheveux hirsutes, il avait un corps splendide et un regard qui exerçaient sur la jeune fille un charme certain. La liberté dans laquelle elle avait été élevée, commune d’ailleurs aux mœurs de son époque, sa sensualité aussi, auraient enclin Néfertiti à s’abandonner à une étreinte qu’elle désirait au fond d’elle-même et qu’elle pensait devoir lui apporter des sensations différentes de celles que lui procuraient les caresses de Nakhtmin ; sa curiosité naturelle pour tout ce qui lui paraissait nouveau, son goût du plaisir, la dette qu’elle se croyait envers Mahou qui l’avait protégée contre les entreprises brutales des bouviers, lui avait donné un toit et de la nourriture, lui enseignait l’art du façonnage des vanneries, l’entourait de soins constants, c’étaient là des raisons suffisantes pour qu’elle lui accordât ce qu’il désirait d’elle ; elle l’aurait fait volontiers, s’il n’y avait eu Horemheb, si l’image du jeune homme n’avait pris peu à peu en elle une telle importance qu’elle occupait maintenant tout son esprit et tous ses sens.

— Tu dois être prudente lorsque tu t’éloignes, reprit-il. Les marais sont immenses, mais c’est surtout par là que les gens de ton père doivent te chercher. Ils viendront forcément ici, un jour ou l’autre. J’ai averti mes compagnons : ils déclareront ne pas t’avoir aperçue, mais encore il ne faut pas que te voient ceux qui te recherchent. Nous risquons tous de recevoir une rude bastonnade si l’on apprend que nous t’avons cachée.

— Merci Mahou. Tu peux assurer tes compagnons que chacun recevra quelque chose de moi.

— Ils ne font pas cela pour être payés : ils agissent ainsi parce que je le leur ai ordonné, et aussi peut-être parce qu'ils ont du plaisir de te voir parmi eux.

Elle lui lança un regard étonné :

— Pourquoi auraient-ils du plaisir ?

— Parce que tu es belle, répondit-il.

Elle ne put retenir un sourire puis trouva une distraction dans l'arrivée d'un homme qui portait au travers de l'épaule un bâton aux extrémités duquel étaient liés par les ouïes les poissons qu'il venait de prendre dans sa nasse.

Néfertiti déjeuna d'une cuisse et d'une aile de canard accompagnées de tiges bouillies de nénuphar. Elle se munit ensuite des pièges à oiseaux qu'elle s'était confectionnés pour remplacer ceux qu'elle avait perdus lors de son naufrage puis, accompagnée de Nébet qui gambadait autour d'elle, la queue en panache, elle s'enfonça dans les fourrés verdoyants. Elle ne progressait que lentement, s'arrêtant sans cesse, soit pour observer un oiseau aux vives couleurs perché dans la chevelure d'un papyrus, soit pour chercher sous les plantes couvrant le sol quelque insecte au cri strident, soit pour surprendre des sarcelles ou des hérons cendrés installés dans un plan d'eau qu'enserrait la végétation à la moite luxuriance. Elle aimait à aller ainsi au hasard dans cette puissante nature à laquelle elle se sentait profondément participer, dans laquelle elle avait le sentiment de s'intégrer jusqu'à former avec elle un tout dont elle ne pouvait être dissociée.

En levant la tête pour observer un vol bruyant de cormorans, son regard s'accrocha à une ombelle derrière laquelle semblait se cacher le disque éclatant du soleil. Elle baissa les yeux, un instant éblouie puis, elle cueillit quelques jeunes pousses de papyrus et les élevant à bout de bras vers le ciel, elle murmura :

— Je lève mon regard vers toi, Rê, toi qui règnes dans le ciel, dispensateur de toute vie ; mes mains sont purifiées. Vois, pour toi, ces tiges de papyrus vert : elles sont force et vigueur. Sois-moi propice, toi qui es en vérité le plus grand des dieux.

Elle réunit les tiges en un bouquet qu'elle déposa sur le sol, en un point où convergeaient les rayons du soleil, à travers le voile formé par l'ensemble des ombelles bleutées.

Des cris et des rires attirèrent son attention, à peine avait-elle repris sa route. Progressant dans cette direction, elle déboucha sur une sorte d'étroite

clairière. Là, une dizaine d'hommes, tous des bouviers qu'elle connaissait, s'affairaient à couper des longues tiges de papyrus à l'aide de courtes serpes en pierre. Ils en faisaient de grandes bottes qu'ils liaient étroitement à l'aide de courts cordons, afin de les emporter plus aisément. En apercevant la jeune fille, ils la saluèrent avec des plaisanteries dans leur patois qu'elle ne parvenait toujours pas à comprendre. Elle leur adressa un signe de la main et s'éloigna en direction d'un plan d'eau qu'elle distinguait à travers une trouée parmi les fourrés. Là, elle découvrit ce qu'elle cherchait : sur la surface plate de la lagune de grands nénuphars déployaient leurs feuilles, manteau de verdure jeté sur le bleu de l'eau arraché au ciel.

— Attends-moi là, dit-elle à Nébet près de laquelle elle déposa ses pièges.

La bête tourna sa tête avec inquiétude en voyant sa maîtresse entrer dans le flot où elle s'avança lentement, repoussant avec ses mains les lourdes feuilles flottantes. L'eau monta aux genoux puis à mi-cuisses, pour parvenir à la taille ; lorsqu'elle eut atteint le milieu de la lagune libre de toute plante aquatique, elle se mit alors à nager en mouvements souples et mesurés. Elle se redressa afin de frotter tout son corps avec ses deux mains, et ensuite son visage. Elle s'était penchée et lorsque moururent les vagues annulaires créées par ses mouvements, elle put voir sa propre image se refléter dans le miroir fuyant de l'onde. Elle poussa un soupir en se disant qu'elle devait être bien laide, ainsi mal coiffée, sans que nul fard ne colorât son visage. Elle se dirigea vers les nénuphars. À son approche, une grenouille accroupie sur le lit d'une feuille plongea au sein de l'eau tandis que s'envolait un martin-pêcheur perché sur la tige fragile d'un roseau.

Elle cueillit quelques fleurs aux blancs pétales éclatés, qui laissaient surgir en leur cœur l'or poudreux des étamines. Mouches et insectes qui y avaient trouvé refuge, s'envolèrent précipitamment.

De retour sur le rivage, elle s'assit sur un lit de feuillages humides puis elle piqua les courtes tiges des fleurs dans le bandeau de ses cheveux de manière à s'en faire une couronne. Elle avait réservé la plus grosse pour la fixer au haut du front sur lequel elle se courba pour y exhaler son parfum. Elle se pencha sur l'eau pour admirer l'effet de sa coiffure, en quelques gestes arrangea avec coquetterie des fleurs mal disposées puis, enfin satisfaite, elle se leva pour reprendre sa promenade, toujours suivie par la levrette.

Ainsi erra-t-elle au hasard de sa fantaisie. Pareillement, chaque jour, elle explorait ce domaine mouvant des marais dans lequel elle communiait avec la vie intense qu'y avait enfanté le mariage de l'eau et du soleil depuis les premiers matins du monde. Pour traverser les nappes miroitantes des petits étangs ébauchés au creux des fourrés frémissants, elle prenait Nébet dans ses bras et s'avançait à pas prudents car ses pieds s'enfonçaient dans la vase des fonds dont elle dérangeait la vie mystérieuse. Mais chaque fois avant de s'y engager, elle scrutait les rives alentour de crainte que quelque crocodile ne veillât sous l'abri de la dense végétation qui les couvrait.

Elle progressait dans une dense forêt de papyrus dont les têtes radieuses, haut au-dessus d'elle, se balançaient dans la brise du nord qui venait de se lever, lorsqu'elle perçut des cris et des appels. Elle avança dans leur direction, repoussant avec effort les longues tiges qui se refermaient sur son passage ; bientôt elle distingua aussi des clapotis d'eau accompagnés de rires ; enfin, en écartant un dernier rideau de végétation, elle découvrit un vaste plan d'eau sur lequel évoluaient deux longues embarcations aux extrémités gracieusement redressées. Elles étaient chacune montée par plusieurs hommes qui s'affrontaient avec de longues perches. C'était un jeu fort prisé des habitants des marais ; il consistait à pousser à l'eau tous les occupants de la barque adverse. L'un d'eux, ainsi renversé dans le flot, ce qui avait dû provoquer les rires des vainqueurs, faisait des efforts pour se hisser dans son esquif tandis que ses compagnons se défendaient contre les assauts renouvelés de leurs adversaires.

Si son cœur se mit à battre soudain violemment et lui sembla descendre vers ses talons, ce ne fut pas à cause de ce spectacle ; elle venait d'apercevoir une nacelle surgie dans le chenal qui menait au fleuve ; elle était montée par un seul homme qui maniait vigoureusement la gaffe. Contrairement aux gens des marais qui allaient nus ou parfois les reins ceints d'une tresse de tiges de papyrus et avaient pour toute parure un collier végétal supportant une fleur de lotus, il portait un long pagne blanc tandis que sur sa gorge pendait un lourd collier ; cela suffit pour attirer l'attention de Néfertiti, mais, malgré son éloignement, elle reconnut Horemheb.

Elle referma le rideau végétal derrière lequel elle se dissimula, l'oreille tendue. Elle s'accroupit et posa la main sur la tête de la chienne, la priant de ne pas aboyer. Elle repoussa quelques tiges pour glisser un regard vers l'esquif : il était maintenant proche de ceux des jouteurs qu'il salua puis,

mettant à sa bouche sa main en porte-voix, il leur adressa la parole dans leur dialecte. Si elle ne comprit guère ses paroles, Néfertiti reconnut son nom ; elle ne douta pas qu'il les interrogeait à son propos et elle se réjouit qu'ils répondissent en secouant la tête négativement. Il parut insister puis, comme les bouviers se détournaient pour reprendre leur jeu, il poursuivit sa route vers le fond de l'étang. Elle entreprit alors de le suivre par la rive, encore incertaine de l'attitude qu'elle allait adopter ; alors qu'elle attendait ce moment depuis tant de jours, elle se trouvait soudain prise de court et n'osait se montrer. Elle dut courir pour ne pas le perdre de vue jusqu'à ce qu'il aborde finalement à l'extrémité d'un chenal. Après avoir lié l'esquif à une touffe de hauts roseaux, il s'assit au bord de l'eau et demeura méditatif.

Néfertiti s'était approchée en silence. Avec précaution elle repoussa les tiges qui encore la séparaient de lui et l'observa un moment avant de se décider à sortir de sa cachette. En la voyant surgir soudainement devant lui, il demeura un instant muet de stupeur puis il sourit en sautant sur ses pieds.

— Kiya ! s'exclama-t-il. Est-ce bien toi ? Je ne rêve pas ?

Il s'était exprimé avec une exaltation qui la surprit tout en l'enchantant.

— Tu ne rêves pas, et je suis bien Kiya, le rassura-t-elle.

Après un silence, il reprit :

— Tu m'apparais comme une divinité de ces marais, mais aussi belle qu'Hathor aux boucles parfumées de myrrhe.

— Alors, sois le bienvenu dans mon royaume, Horemheb, lui répondit-elle en riant.

Nébet l'avait devancée et vint renifler ses jambes et son pagne. Il lui accorda une caresse et reprit :

— Je te cherchais.

— Moi ? Voulais-tu me parler ?

— J'étais venu hier chez ton père pour te voir. Là-bas, tout le monde est en deuil car on te croit morte, noyée dans le Nil.

— Et toi l'as-tu cru ?

— Tout à l'heure, lorsque ces paysans m'ont assuré qu'ils ne t'avaient pas vue, j'ai commencé à le croire. J'ai vu ton père.

— Que t'a-t-il dit ? Est-il furieux que je me sois enfuie ?

— Furieux ? Oh non ! il est plutôt triste comme l'âme d'un mort qu'ont oublié les vivants. Il m'a appris que tu as disparu depuis plusieurs jours. Il t'a d'abord fait chercher partout, jusqu'à Héliopolis et Memphis. On lui a ensuite ramené ton esquif qu'on a retrouvé au nord échoué parmi des

papyrus : ta robe y était restée accrochée. C’est alors qu’il a eu la certitude que tu t’étais noyée. Mais moi je n’ai pu le croire et je suis venu te chercher ici, car c’est le seul endroit que n’ont pas visité les gens envoyés par ton père à ta recherche.

— Vraiment, la sagesse de Ptah est assise dans ton cœur car tu ne t’es pas trompé, lança-t-elle d’un air joyeux en s’asseyant auprès de Nébet.

— Pourquoi te caches-tu dans ces marais comme Isis lorsqu’elle était poursuivie par Seth ?

— Parce que mon père veut m’envoyer auprès de la Grande Épouse Royale afin que l’on m’y trouve un époux. Et moi je ne veux pas y aller.

— Tu ne veux pas d’époux ? lui demanda-t-il en s’accroupissant auprès d’elle.

Elle le regarda en plaçant un brin d’herbe entre ses lèvres.

— Pourquoi es-tu venu me chercher ? Je ne suis rien pour toi. À peine nous sommes-nous vus quelques instants il y a plusieurs jours déjà.

— Un après-midi entier… mais même quelques instants auraient suffi pour que je désirasse te revoir.

— Vraiment ?

— Sinon, serais-je ici ? Mais pourquoi toi-même as-tu choisi ce même lieu ?

— Je savais qu’on ne songerait pas à m’y chercher. Tu as raison, ces bouviers ignorent les bonnes manières et paraissent bien grossiers, mais en réalité ce sont de bons garçons lorsqu’on les connaît. L’un d’eux m’a prise sous sa protection : c’est un homme fort, un grand chasseur d’hippopotame.

Le regard d’Horemheb s’assombrit :

— Comment s’appelle-t-il ? demanda-t-il en prenant un ton hargneux.

— Mahou.

— Je le connais bien ! Il est fort comme un de ces hippopotames qu’il aime chasser mais stupide comme une oie. Le pauvre garçon est bien laid, un vrai rustaud.

— Je ne partage pas ta mauvaise opinion.

Elle sauta sur ses pieds, heureuse au fond de son cœur d’avoir suscité en lui un mouvement de jalousie. Elle s’étira pour lui faire admirer les courbes élancées de son corps puis elle entra dans l’eau.

— Il fait si chaud ! Je vais me baigner dit-elle alors, puis elle se mit à nager lentement.

Il la suivait des yeux, l’air grave.

— Horemheb, tu me parais sérieux comme un gros scribe : même la vue d'une belle gazelle ne l'émeut pas.

Le jeune homme sourit en secouant la tête.

— Sais-tu le chant des amants au bord de l'eau ? lui demanda-t-elle en revenant vers lui.

Elle s'accrocha à une longue tige penchée sur l'onde et demeura étendue en battant doucement des pieds. Alors elle se mit à chanter d'une voix suave et mélodieuse :

— Mon dieu, mon aimé, qu'il est doux de me baigner devant toi, au fil du flot, afin que tu voies ma beauté dans ma tunique du lin royal le plus fin. Avec toi, j'entre dans l'eau, pour l'amour de toi. J'ai pris un poisson rouge, tout heureux de se trouver entre mes doigts. Toi mon aimé, viens et regarde-moi.

Horemheb souriait en l'écoutant. Elle se tut et rit pour cacher son trouble. À son tour il reprit la suite du chant :

— Sur l'autre rive est l'amour de l'aimée, le fleuve nous sépare et le crocodile est tapi sur le sable. Mais je me jette à l'eau, je nage dans le flot. Dans l'eau une grande vigueur se saisit de mon cœur, et le courant prend sous mes pieds la fermeté du sol : mon amour pour elle me donne toute ma force, il a jeté un charme dans le fleuve. Lorsque j'enlace ma bien-aimée et qu'elle m'ouvre ses bras, je suis tout imprégné de parfums, c'est comme si je revenais des rives balsamiques du Pount.

En terminant ce vers il s'était penché pour lui prendre le poignet et avec une force irrésistible il l'attira vers lui. Elle ne sut comment elle se retrouva entre ses bras, son visage tout près du sien, son corps serré contre lui, et il murmura la suite du chant :

— Quand ses lèvres s'entrouvrent et que je l'embrasse, je suis un homme ivre sans avoir bu ni bière ni vin.

Elle aussi se sentait saisie d'une sorte d'ivresse et alors qu'elle avait eu l'intention de jouer à la coquette et de se faire longtemps désirer, elle s'abandonna à cette étreinte contre laquelle elle se sentait sans force, incapable de lutter.

Chapitre V

Cette fugue avait donné à Néfertiti une plus grande assurance. Après une journée et une nuit passées en compagnie d'Horemheb, ce dont elle avait conservé un souvenir émerveillé, il lui avait déclaré :

— Il est temps que je te ramène auprès de ton père.

— Comment peux-tu déjà me parler ainsi, lui avait-elle répondu sans dissimuler sa contrariété. Trouverais-tu si peu de plaisir en ma compagnie pour déjà vouloir que nous nous séparions, peut-être pour toujours ? Car mon père se hâtera de m'envoyer à Thèbes.

— Détrompe-toi : je peux t'assurer qu'il te gardera auprès de lui et ne s'opposera pas à nos amours.

— Je ne puis te croire. Ignorerais-tu que c'est précisément lorsqu'il a appris que la Dorée avait allumé en mon cœur la douce flamme d'amour pour toi qu'il a pris la soudaine décision de m'éloigner de Memphis ?

— Entre-temps, je lui ai parlé, j'ai trouvé les mots qui convenaient pour fléchir son cœur et vois : « Si tu me la ramènes, a-t-il finalement déclaré, elle pourra demeurer ici et faire selon son désir, je le jure par Rê-Harakhtis qui voit tout ce qui est sur la terre et dans nos cœurs. » Ton absence pèse sur son âme comme une masse de bronze et elle est toute rongée de chagrin. Tu dois en hâte retourner auprès de lui pour lui rendre sa joie. Moi-même je ne puis demeurer plus longtemps absent de Memphis où m'appelle ma tâche d'officier. Il faut que ce soir je sois rentré et je ne veux te laisser encore ici parmi ces hommes, auprès de ce Mahou qui porte sur toi des regards d'envie.

Par de telles paroles il était parvenu à la persuader de le suivre. Ils avaient pris place sur l'esquif et il l'avait ramenée jusqu'au seuil de sa demeure où l'attendait son père. Alors qu'elle craignait qu'il ne l'accablât de reproches, Aÿ l'avait prise dans ses bras, l'avait couverte de baisers et de caresses en louant tous les dieux, Hapy et Thouëris, de lui avoir rendu sa fille vivante et comme le lui avait assuré Horemheb, il lui avait dit que puisqu'elle était prête à faire de telles folies pour ne pas aller à Thèbes et agir selon sa propre volonté, il lui permettait de rester auprès de lui et de rencontrer Horemheb afin de décider si elle voulait l'épouser, car après

réflexion il représentait un meilleur parti qu'il ne l'avait tout d'abord pensé. De son côté, Ti avait poussé des cris et des gémissements comme une pleureuse aux jours de deuil.

— Ma petite chatte ! chère petite nourrissonne ! Que de craintes tu m'as causé ! J'en avais le cœur sur la main et à chaque instant je croyais voir la sombre couleur. Je redoutais tant qu'Osiris t'ait appelée devant son tribunal, qu'un crocodile ou les flots du Nil t'aient engloutie dans leurs entrailles !

Ainsi divagua-t-elle longtemps en la cajolant comme un nouveau-né, au point que la jeune fille s'en était irritée et l'avait repoussée durement en lui rétorquant :

— Ma bonne Ti, cesse de pleurnicher ainsi. Je suis bien vivante et réjouis-t'en plutôt, car si encore tu m'importunes de tes lamentations, je repartirai et même je me jetterai dans le Nil pour ne plus t'entendre.

Seule Moutnedjemet n'avait pas parue émue.

— Moi, lui dit-elle, je me doutais bien que tu t'étais enfuie dans les marais. C'était très malin ton histoire d'abandonner la barque avec ta robe pour laisser croire que tu avais été noyée, mais je n'y ai pas cru un instant, tu sais trop bien nager. Si tu avais vu la tête que tout le monde a fait tous ces jours-ci ! C'est ce qui m'ennuyait le plus : la prochaine fois tu pourras m'avertir ! Tu sais bien que moi, j'ai un caillou sur la langue dans un tel cas. Vraiment, tu aurais pu me faire confiance.

Seul Nakhtmin se montra hargneux et désolé car il ne voyait pas sans chagrin se briser tous ses rêves d'adolescence et la jeune fille se détacher de lui d'une manière aussi rapide qu'inattendue.

— Ainsi, lui avait-il déclaré, tu ne penses plus qu'à ce garçon que Seth a mis sur ta route dans sa volonté perverse de rompre les liens qui nous unissaient. En un jour, tu as tout oublié, nos rêves, nos serments d'amour.

— Nakhtmin, avait-elle répondu, tu le sais bien, ce n'étaient que jeux d'enfants. Nous voulions continuer dans la réalité ce qui n'avait été que divertissements de frère et sœur. Tout cela ne pouvait être sérieux.

— Ne sommes-nous pas allés au-delà d'un simple jeu ? N'avons-nous pas été réellement comme deux époux ? N'est-ce pas là s'engager totalement l'un envers l'autre ? Je vois simplement que tu ne m'aimais pas.

— Détrompe-toi, je t'aimais et je t'aime toujours ; non pas comme un époux mais comme un frère, même si je t'ai donné plus que je n'aurais dû.

— Alors il ne fallait pas me donner de tels gages.

— Voudrais-tu me le faire regretter ?

Elle avait posé sa main sur son bras et comme il baissait la tête en exhalant un soupir :

— Non, Nakhtmin, ne sois ni amer ni jaloux. Réjouis-toi en te disant que nous avons fait ensemble de belles fêtes et que cela nous a apporté bien des joies à tous les deux, mais que ce bonheur, comme toutes choses devait avoir une fin. Car sache que de toute façon mon père n'aurait pas accepté que je t'épouse. Ne voulait-il pas m'envoyer auprès de la Grande Épouse Royale pour qu'elle me donnât un noble époux parce qu'il trouvait Horemheb de trop obscure origine ?

— Je sais trop bien que je suis né dans la boue ! avait-il admis avec aigreur en se tournant vers elle. Sans doute dois-je t'être reconnaissant d'avoir daigné m'accorder ton amour.

— Je n'ai jamais songé à des choses pareilles car je t'ai toujours considéré comme un frère. C'est à toi que tu fais mal en parlant ainsi. Nakhtmin, il est préférable que nous cessions ici cette dispute car elle ne peut rien nous apporter de bon.

Elle l'avait quitté sans plus vouloir l'écouter et depuis ce jour il n'avait plus tenté de l'entretenir d'une question dont il voyait qu'elle ne désirait plus entendre parler. Il s'était convaincu que ce n'était là qu'un caprice, une amourette éphémère faite du charme de la nouveauté et qu'elle en reviendrait bien vite ; il croyait suffisamment la connaître pour être sûr de son fait et d'un autre côté, son orgueil lui interdisait de s'abaisser à la supplier, d'autant que sa finesse lui dictait de ne pas l'importuner de plaintes qui ne pouvaient que l'éloigner plus encore de lui.

Or, trois jours s'écoulèrent sans que reparut Horemheb. Le matin du quatrième jour, dès l'aurore Néfertiti était levée. Elle avait revêtu le pagne court propre aux jeunes filles qui tombait au-dessus du genou et s'évasait sur l'avant tout en lui moulant les reins, lui laissant ainsi une grande liberté de mouvement. Elle avait aussi particulièrement soigné sa coiffure, paré sa gorge d'un large collier qui descendait jusqu'à la racine des seins, et ses bras de lourds bracelets.

Elle avait fait atteler deux chevaux blancs ornés d'aigrettes entre les oreilles, au char léger que lui avait offert son père pour l'accompagner dans ses promenades vers le désert. Lorsqu'elle y prit place, Ti vint près d'elle en courant :

— Où vas-tu à cette heure-ci, avec ton char ? Qu'Hathor nous protège ! Que va dire ton père ?…

— Nourrice, cesse d’accourir dès que je fais un geste, répliqua Néfertiti sèchement. Je ne suis plus une enfant à peine capable de tenir sur ses jambes : de cela il faut te faire une raison.

— Mais que dirai-je à ton père s’il te demande ?

— Que je suis allée à Memphis rendre visite à celui que j’aime. Je serai de retour ce soir avant la tombée de la nuit.

Sur ces mots elle secoua vivement les rênes pour donner le signal du départ. Les bêtes fougueuses s’élancèrent aussitôt au trot tandis que Ti s’écriait encore :

— Aller ainsi, seule, une fille ! Et ces bêtes qui sont si fougueuses ! Mon époux est bien faible de passer ainsi tous les caprices de ma nourrissonne !

C’était toujours un grand plaisir pour la jeune fille de pousser les chevaux au galop lorsqu’elle allait en char ; elle s’enivrait de vitesse, de la vision du chemin qui semblait fuir entre les pattes rapides des chevaux, et aussi elle éprouvait une véritable volupté à sentir le vent frapper son visage et son corps, faire voler ses cheveux sur sa nuque.

Ainsi eut-elle tôt fait de parvenir à l’embarcadère d’où partait le bac qui la fit passer sur la rive opposée avec son équipage. Bientôt elle pénétra dans les faubourgs de Memphis. Les bêtes ne purent plus qu’aller au pas dans la foule qui encombrait les rues poussiéreuses. Cependant les passants regardaient avec un étonnement mêlé de respect cette fille qui allait ainsi sur un char car ce n’était pas un spectacle commun qu’elle leur offrait.

— Sans doute est-ce une femme de haut rang, murmuraient certains, car c’est un char de noble qu’elle monte. Peut-être la fille de quelque prince.

— Elle doit appartenir à la cour de Sa Majesté, renchérissaient d’autres badauds, car ce n’est que là-bas qu’une femme peut prendre l’audace d’aller seule sur un char de guerre. Car voyez, c’est bien un char de guerre avec sur ses flancs les gaines remplies de flèches et de javelots.

Elle poursuivait sa route sans paraître entendre les réflexions des passants ou voir leurs regards tournés vers elle, mais au fond de son cœur fière de l’intérêt qu’elle suscitait parmi le peuple. Il ne lui était que rarement arrivé de venir dans la grande ville du Nord, toujours en compagnie de son père. Aussi, portait-elle avec curiosité ses regards sur tout ce monde encore nouveau pour elle, paysans qui apportaient au marché leurs volailles et leurs légumes, coiffeurs ambulants qui dans l’ombre des sycomores rasaient crânes et visages de leurs clients assis à terre en discutant des nouvelles, vieillards jouant à une sorte de jeu de l’oie appelé serpent ou au *senen*

semblable à un jeu de dames, sauniers venus depuis les lointaines oasis du désert libyque écouler les produits du désert et leur sel, nomades avides d'échanger moutons, coussins de cuir et peaux de bêtes sauvages contre armes de bronze et objets sortis des ateliers de Memphis. Aux portes de la ville, un cochon poursuivi par deux jeunes garçons faillit faire broncher les chevaux qu'elle maintint en tirant fortement sur la bride, en suite de quoi elle injuria les adolescents qui traquaient ainsi la bête : ils lui répondirent par des grimaces et s'éloignèrent en courant.

Elle parvint enfin devant l'antique forteresse du Mur Blanc qui remontait aux origines de la ville mais avait, depuis tant de siècles, été maintes fois réparée et reconstruite. Aux gardes qui s'interposèrent, elle déclara :

— Je viens voir l'officier de char Horemheb.

Ils la regardèrent avec étonnement puis l'un d'eux répondit :

— Horemheb ? On connaît pas. Si tu veux, je peux le remplacer.

La remarque fit rire ses compagnons. Elle lui lança un regard hautain puis :

— Tu n'es qu'une oie ignorante ! s'exclama-t-elle. Comment peux-tu ne pas connaître Horemheb, le compagnon du capitaine Thoutmès. Tous deux sont de mes amis.

À peine terminait-elle de parler ainsi qu'un homme qui portait une canne, signe de sa haute position, se hâta vers elle et s'inclinant à demi en levant les bras :

— Pardonne à ce soldat car il est nouveau ici. Le Seigneur Thoutmès et Horemheb sont partis tôt dans la matinée pour aller à la chasse.

— À la chasse ? demanda-t-elle désappointée.

— Oui, et ils ne rentreront qu'au coucher du soleil.

— Dis-moi où sont-ils allés chasser ?

— Vers le désert occidental, par-delà la nécropole de Sokaris.

— Je te remercie, dit-elle en faisant tourner les chevaux.

— Tu ne vas pas y aller seule ! s'exclama son interlocuteur.

— C'est pourtant mon intention.

— Il n'est pas sûr que tu les trouves et ils vont chasser le lion. Ce peut être dangereux.

— Tes paroles ne m'y feront pas renoncer. Ce ne sera pas la première fois que je participerai à une chasse.

Elle s'éloigna rapidement au galop de ses chevaux. Bientôt se dessina dans le ciel d'un bleu éclatant, la silhouette découpée de la pyramide de

Djeser qui dominait la nécropole. En s’approchant elle avisa un prêtre du culte dans la ville des morts, auquel elle demanda s’il avait vu passer des soldats en char qui allaient chasser dans le désert.

— Sans doute veux-tu parler de la chasse conduite par Thoutmès le grand prêtre de Ptah.

— Il y avait bien parmi ces hommes un jeune capitaine du nom de Thoutmès.

— C’est bien cela. Il est venu ce matin en belle compagnie et après avoir offert un sacrifice à Sokaris et à la déesse Sekhmet, ils sont allés vers le nord par-delà les pyramides de Khoufoui et de ses fils…

Sans plus attendre elle s’éloigna dans un nuage de poussière. Tout en maintenant l’allure de ses chevaux elle s’interrogea sur Thoutmès : « Qui peut être ce jeune homme pour accumuler la plus haute charge dans l’armée avec la grande prêtrise du dieu de Memphis ? » Horemheb ne m’avait pas dit qu’il avait une si importante fonction dans le clergé.

Elle remit ses bêtes au pas en approchant des trois grandes pyramides dont les revêtements calcaires scintillant dans le soleil, absorbaient sa clarté comme pour la réfléchir dans un éblouissement de gloire. L’endroit était étrangement solitaire, accablé de chaleur car le soleil était maintenant proche du zénith dans sa navigation diurne. Néfertiti évoqua les démons fils de Seth, le dieu rouge, qui à l’heure méridienne sortent de leurs antres pour parcourir le désert. Son regard s’arrêta sur le grand sphinx gardien de la nécropole qui dressait à peu de distance sa silhouette massive. En vain chercha-t-elle à distinguer les chasseurs dans la lumière fauve qui semblait trembler sur les étendues sablonneuses.

Avec décision elle poussa le char en direction du Sphinx, incarnation de Rê-Harmakhis dieu céleste de l’horizon. En s’approchant, elle aperçut un homme assis contre l’une des pattes allongées de la monumentale statue, vers l’entrée du sanctuaire qui avait été aménagé sous le poitrail du lion à tête humaine. Il était vêtu d’un pagne simple et ne portait pas de bijoux : ce ne pouvait être ni un prêtre ni un noble. « Sans doute est-ce l’un des gardiens de la nécropole », se dit-elle. Espérant qu’il pourrait la renseigner sur le passage des chasseurs, elle s’arrêta près de lui. Il n’avait pas levé la tête qu’il tenait baissée, comme s’il s’était assoupi. Néfertiti l’interpella pour le tirer de son sommeil. Il tourna vers elle son visage et elle fut étonnée de voir qu’il était tout jeune. Son menton lourd quoique pointu, ses lèvres épaisses et sensuelles, sa face allongée et osseuse, ses pommettes

saillantes, ses yeux grands et étirés, son regard profond et grave, constituaient un ensemble d'une étrange beauté qui la surprit au point qu'elle se demanda s'il n'était pas né dans un autre pays lointain.

— Pardonne-moi de te tirer de ton sommeil, dit-elle alors. N'aurais-tu pas vu passer des chasseurs qui se dirigeaient vers le désert ?

Il cligna des yeux et referma ses lourdes paupières sans répondre.

« Ce doit décidément être un étranger et il n'a pas compris mes paroles », pensa-t-elle. Cependant, elle ne se découragea pas.

— Je te demande si tu n'as pas vu passer des hommes sur des chars, des soldats de Sa Majesté.

Il rouvrit les yeux et la regarda avec une telle intensité qu'elle se sentit gênée et s'écria :

— Serais-tu muet ou ne comprends-tu pas l'égyptien ? À moins que tu ne sois pas encore tiré complètement de tes rêves.

Un léger sourire étira ses lèvres, ce qui irrita plus encore la jeune fille qui descendit du char et marcha jusqu'à lui.

— Vraiment, tu me parais bien insolent. Ai-je l'air si méprisable que tu ne daignes même pas me répondre. Dans ce cas, je saurais bien redresser ton jugement bien que je sois une femme.

Elle se tenait droite dans le soleil, jambes écartées, poitrine haute, poings sur les hanches et lui jetait un regard furieux qui ne sembla pourtant pas impressionner le jeune homme.

— Je vois des armes dans ton char, dit-il alors. Prétendrais-tu aller chasser avec ces jeunes soldats ?

— Je sais tirer à l'arc et même lancer le javelot, répliqua-t-elle. Mais sache que j'ai aussi un fouet pour frapper les insolents.

Il sourit et secoua la tête.

— J'admire ton audace. Dis-moi encore, sais-tu lire ?

— Je sais lire et aussi écrire comme un scribe, assura-t-elle, quoique surprise par cette question.

D'un geste de la main il désigna une inscription placée au-dessus de la porte du sanctuaire. Elle déchiffra les cartouches entourant les noms royaux qui surplombaient une scène où l'on voyait deux personnages affrontés qui faisaient des offrandes à deux lions à tête humaine couchés sur des façades de temples. Elle lut ensuite les hiéroglyphes habilement gravés au-dessous. Quand elle eut terminé, elle ramena son regard sur l'inconnu :

— Dois-je te lire ce qui est écrit ? s’enquit-elle, pensant qu’il était un pauvre paysan analphabète.

— À ton avis, de quoi s’agit-il ? lui demanda-t-il.

— C’est le roi justifié, le père de Sa Majesté qui est maintenant dans le grand palais de Thèbes, Menkheperoura Thoutmosis le quatrième à porter ce nom royal. Il y déclare qu’un jour, alors qu’il n’était que prince, il s’était endormi dans l’ombre de la statue. Alors il reçut en rêve la visite d’Harmakhis, l’Horus de l’horizon qui est Amon. Le dieu lui déclara qu’il était son père et qu’il lui accorderait la royauté des Deux-Terres, qu’il ferait pleuvoir sur lui tous les biens de l’Égypte et lui donnerait une longue vie car il est l’élu du soleil, à condition qu’il ôte le sable qui ensevelissait alors la statue. Et c’est ce qu’a fait Thoutmosis lorsqu’il eut reçu la double couronne. Es-tu satisfait, maintenant que tu sais ce que contient cette stèle ? En revanche, réponds donc à ma question.

— En vérité, toi non plus tu ne sais pas lire, assura-t-il.

— Que dis-tu là ? Faut-il que je te lise chaque mot pour te convaincre du contraire ? Et comment peux-tu parler avec tant d’aplomb, toi qui parais bien ne pas être capable de déchiffrer un seul de ces signes !

Il secoua la tête.

— J’aime ta fougue, mais tu ne sais pas contrôler tes sentiments. Je te vois rouge d’indignation alors que je me contente seulement d’éclairer ton esprit.

— Tu te moques de moi, tu n’es qu’un paysan et j’ai bien envie de te frapper.

— Fais-le si vraiment tu dois en ressentir un soulagement.

— Ne me provoque pas en songeant que je ne suis qu’une fille, car sache que je n’ai pas peur.

— Je ne doute pas de ton courage, sinon tu ne serais pas ici, seule avec ton char, en plein midi, sans souci des bêtes sauvages ou simplement des bédouins ou des brigands. Mais il n’empêche que tu ne sais ni lire ni dominer ton âme.

— Je sais lire, je sais lire… Tiens, là il est écrit : « Car ma face t’appartient, mon cœur est à toi, nul autre que toi n’est à moi… »

— Tu crois savoir lire parce que tu déchiffres les signes, mais en vérité tu ne les comprends pas. Console-toi cependant, car rares sont les humains qui savent voir les choses cachées, qui vont au-delà des apparences, dont le regard pénètre dans le monde des dieux dissimulé derrière le monde des

vivants, car les vivants sont en réalité des morts et les morts sont des vivants.

— Quel langage étrange me tiens-tu là ? s'étonna-t-elle.

— Un langage qui n'est pas le tien, un langage que tu ne peux comprendre. Mais le roi Thoutmosis lui-même n'en a pas plus percé le mystère, car en effet, il a fait retirer le sable qui ensevelissait le monument divin, sans penser que vain était ce travail que le temps et les vents du désert ont tôt fait de détruire. Et de nouveau le temple sera enseveli : car il a vu par les yeux de la chair et non par ceux de l'âme.

Néfertiti était si étonnée par ces considérations inattendues qu'elle en oubliait son premier propos et elle admirait qu'à mesure qu'il parlait le visage de l'inconnu s'animait et semblait rayonner d'une lumière intérieure. Elle s'accroupit face à lui :

— Pardonne-moi de t'avoir parlé brutalement, dit-elle alors. Tes paroles éveillent en moi je ne sais quel trouble et je voudrais encore t'écouter.

— Ne cherches-tu pas tes amis partis chasser, Thoutmès et Horemheb ? lui demanda-t-il alors tandis qu'un sourire doux détendait ses lèvres.

— Comment sais-tu que c'est eux que je cherche ? s'étonna-t-elle.

Mais sans répondre à sa question, de nouveau il changea de sujet et, levant la tête vers le ciel, il reprit :

— Tu as tout à l'heure, prononcé le nom d'Amon. Mais vois, là-haut le soleil dans sa barque de lumière : ce n'est pas Amon.

— Je sais bien que lorsqu'il se trouve au zénith comme en ce moment, c'est Rê aux multiples splendeurs. Et lorsqu'il se lève à l'orient, c'est l'enfant Khepri et le soir quand il descend sur l'horizon occidental, c'est Atoum revêtu de son suaire de pourpre.

— Bien. Tu as nommé les apparences. Mais derrière celles-ci se manifeste le dieu créateur qui a pour nom Aton.

Néfertiti s'apprêtait à répondre, l'étonnement qu'avaient provoqué en elle les discours de l'inconnu se muant au fil de la conversation, en une sorte d'émerveillement, lorsqu'elle vit surgir un homme, jeune lui aussi, mais dont le crâne rasé et la peau de panthère jetée en travers des épaules révélaient qu'il était un prêtre de Rê d'Héliopolis. Il s'approcha d'un pas rapide, lança un regard à la jeune fille puis, s'arrêtant devant l'inconnu :

— Aménophis, lui dit-il, nous te cherchions partout. Ton frère commençait à s'inquiéter mais je l'ai rassuré car je pensais justement que tu t'étais retiré par ici.

L’inconnu soupira et se levant, s’adressa à Néfertiti.

— Sans doute es-tu Kiya ?

Elle hocha la tête, de plus en plus surprise. Il lui tendit la main.

— Viens, nous allons te conduire auprès de ceux que tu cherches.

Elle saisit la main ferme et douce qu’il avançait et il la ramena vers son char. Il y prit place avec elle sans qu’elle cherchât à s’offusquer d’une pareille familiarité. Il désigna alors le prêtre qui avait pris l’un des deux chevaux par le mors :

— Mon compagnon s’appelle Osarsouf.

Ce dernier entraîna les chevaux jusqu’au-delà de la statue du Sphinx où elle aperçut un char attelé de deux chevaux, sur lequel il monta à son tour.

— Viens-tu avec moi ? demanda-t-il à Aménophis.

— Si Kiya veut m’obliger et si elle ne me prend plus pour un paysan qu’elle aimerait frapper, je lui demanderai de m’emmener dans son char.

— Je te prendrai volontiers avec moi, déclara-t-elle en souriant. Et elle ajouta :

— Si tu n’as pas peur que je te renverse.

— Je suis certain que tu sais maîtriser les chevaux. Suis Osarsouf.

Elle secoua les rênes pour se mettre dans le sillage de l’autre véhicule que le jeune prêtre avait lancé à vive allure. Elle s’appuyait contre la rambarde qui couronnait la caisse galbée du char, tandis qu’Aménophis s’était placé derrière elle, les bras écartés pour se tenir de part et d’autre de la rampe. Elle le sentait derrière elle et parfois, dans les secousses du chemin, il se rapprochait jusqu’à la frôler, ce qui lui causait un étrange trouble. Sans tourner la tête, toute son attention se portant sur la conduite des chevaux qui avaient pris le galop, elle lui demanda à brûle-pourpoint :

— Serais-tu prêtre comme ton ami Osarsouf ?

— Nous avons tous deux étudié dans la maison de Vie du temple de Rê d’Héliopolis, mais moi, je ne suis pas prêtre de Rê.

— Comment connais-tu mon nom alors que tu ne m’as jamais vue ?

— Horemheb m’a parlé de toi.

— En quels termes ?

— Flatteurs aux yeux des gens du commun.

— Entends-tu par là qu’ils ne l’étaient pas à tes yeux ?

— Je ne me suis pas prononcé. L’aimes-tu ?

Cette question abruptement lancée, la surprit et elle se tourna vers lui :

— Qu’est-ce qui te le ferait croire ?

— Le fait que tu sois ici. Tu ne serais pas venue de si loin si tu n'éprouvais pas quelque sentiment pour lui.

— Ce frère auquel Osarsouf a fait allusion, c'est lui ? demanda-t-elle en se détournant.

— Non, mon frère est Thoutmès. Il est mon aîné d'un an.

— Vous vous ressemblez bien peu.

— Ressemblé-je plus à Horemheb ?

— Nullement. À franchement parler, je ne pensais pas que tu fusses un Égyptien lorsque je t'ai vu tout à l'heure. Tu ne ressembles à personne.

— Toi non plus tu ne ressembles à personne et on pourrait aussi croire que tu n'es pas de la Terre Noire.

— Ma mère venait du Naharina.

— Je le sais.

— Ah ! Vraiment tu as l'air de tout savoir… aussi bien de moi que des dieux.

Elle avait ajouté cette constatation avec une pointe d'ironie. Mais sans paraître y prêter quelque attention, il répliqua :

— Ce n'est encore là qu'une apparence. T'arrive-t-il de tuer des animaux ?

La manière dont il passait du coq à l'âne, sans doute pour ne pas répondre à certaines questions ou pour mettre un terme à une conversation dont il n'aimait pas la tournure qu'elle prenait, la désarçonnait.

— Cela m'arrive, mais je n'aime pas tuer des bêtes.

— C'est une bonne chose. Les hommes et les animaux sont tous enfants du dieu créateur. Leur esprit est tout aussi rempli de la vie divine… Tiens, voilà ceux que tu cherches.

Ils étaient parvenus au haut d'une colline basse d'où ils dominaient les blondes étendues désertiques qui s'étiraient jusqu'à l'horizon à l'infini. En contrebas, ils aperçurent trois chars montés chacun par un seul homme et qui roulaient lentement côte à côte. Osarsouf avait poussé ses chevaux qui accélérèrent leur vitesse. Néfertiti secoua les rênes en claquant de la langue. Le char qui avait ralenti fut à nouveau emporté à vive allure. Lorsqu'elle retint les bêtes et s'arrêta auprès des trois chasseurs, elle remarqua que le visage d'Horemheb s'était rembruni, sans doute en la voyant en compagnie d'Aménophis. Mais aussitôt après il sourit et la salua avec le plus grand naturel.

— Hanis est mon ami, lui dit-il ensuite en désignant le troisième chasseur, un garçon robuste et de grande taille qui semblait ne devoir redouter ni rien ni personne.

— N’es-tu pas surpris de me retrouver ici ? lui demanda Néfertiti.

— Rien ne m’étonne plus de ta part, assura-t-il.

— Cette chasse peut être dangereuse, avança Thoutmès. Nous avons repéré des traces de lions.

— Tant mieux, ce sera plus passionnant, répliqua Néfertiti qui, se tournant vers Aménophis, ajouta : reste avec moi, je serai ton cocher. Tu as pu voir que je sais bien diriger mon char. Mon père m’a même appris à le conduire les rênes nouées autour des reins pour conserver les mains libres.

— J’admire que ton père t’ait élevée comme un garçon.

— Comme le garçon qu’il aurait aimé avoir. C’est aussi pourquoi il m’a appris à lire et à écrire.

Ils avaient repris leur route, l’œil fixé sur l’horizon. Horemheb fut le premier à distinguer un troupeau d’oryx ; aussitôt il lança ses chevaux au galop, suivi par les autres chars. Celui de Néfertiti, du fait de sa double charge, se retrouva en arrière. Comme elle encourageait les chevaux pour leur faire accélérer la cadence Aménophis lui prit un bras et, dans ce mouvement se trouva serré contre elle.

— Laisse-les aller en avant, lui dit-il en élevant la voix pour dominer le bruit des roues et des sabots sur le sol dur.

— Certainement pas ! répliqua-t-elle en agitant les rênes. Je veux montrer à ces bons guerriers qu’une fille comme moi peut leur rendre des points à la chasse.

— Il est inutile de nous montrer ton audace. Il me déplairait que tu tues l’une de ces belles bêtes. Je hais la chasse et la guerre, il faut éviter de tuer. Le dieu créateur nous a donné son pouvoir de créer et d’engendrer, mais c’est nous qui nous sommes attribués celui de tuer : c’est voler des vies qui ne nous appartiennent pas.

— Sans doute, Aménophis, admit-elle en ralentissant l’allure des chevaux, mais la vie se nourrit de la vie, et si l’on ne se défend pas contre ses ennemis on devient aussitôt leur proie. Vois, Sekhmet et la déesse lointaine qui dans sa colère avait entrepris de détruire l’humanité, ne nous ont-elles pas donné l’exemple ? Et sa Majesté elle-même, lorsqu’elle combat sur son char, ne détruit-elle pas les ennemis de l’Égypte ? N’est-ce pas alors une juste guerre ?

— Il n’y a pas de juste guerre, Kiya. Il faut condamner toute guerre car même les ennemis de Pharaon sont des hommes et leur vie leur appartient.

Étonnée par ces considérations, elle avait laissé les chevaux aller au pas. Elle se tourna vers lui : leurs visages se trouvèrent alors si proches qu’elle sentit son souffle sur son front.

— Améni, dit-elle, tu peux parler ainsi parce que tu es un simple homme : si tu étais le roi, jamais tu ne pourrais accorder tes actes à ta pensée, au risque de conduire ton pays à sa ruine et le jeter en pâture aux barbares, aux Asiatiques qui ne rêvent que d’envahir la Terre Chérie.

Il la regarda avec une telle intensité qu’elle détourna la tête.

— Néfertiti, je ne suis pas un simple homme, as-tu déjà entendu parler comme je le fais devant toi ?

— Jamais encore, mais déjà mon père m’a entretenu d’Aton qui a pris rang à la cour de sa Majesté.

— Il n’a pourtant pas encore été reconnu.

Au loin, les autres chasseurs traquaient les sveltes oryx. Horemheb se trouvait en tête et d’une main habile il perça d’un javelot une bête en pleine course. À son tour Hanis dont la vigueur permettait de projeter très loin son arme, abattit un autre oryx alors qu’il bondissait en espérant éviter la sombre couleur.

— Vois, reprit Aménophis, n’est-ce pas un acte abominable de frapper ces bêtes paisibles que les dieux ont faites belles pour le plaisir de leurs yeux ?

— Sans doute et mon cœur en éprouve aussi une douleur. Mais combien de ces animaux périssent sous les griffes des lionnes ?

— Si le dieu nous a donné une âme qui comprend les choses de la vie et de la mort, n’est-ce pas justement pour nous différencier des fauves aveugles ? Sinon, à quoi nous sert de pouvoir discerner le bien du mal et de faire une différence entre vie et mort ?

— Ne sacrifie-t-on pas des bêtes sauvages sur les autels des dieux ? Et ces sacrifices ne leur sont-ils pas agréables car ils leur permettent de se sustenter et de renouveler chaque jour le monde ?

— C’est là une croyance vulgaire car en vérité le dieu n’a pas besoin de sacrifices, sinon il ne serait pas vraiment dieu, car le monde lui appartient et la vie lui appartient. La vie est sa vérité, alors que la mort est mensonge et illusion. Le dieu vit de la vie et non de la mort et toute vie est sa propre

réalité. Faire couler le sang, support de toute vie est à ses yeux une abomination.

Ainsi lui parla-t-il longtemps encore et, plus il lui dévoilait sa pensée plus elle se sentait saisie d'admiration pour cet homme qui, bien que si jeune, à peine son aîné, faisait preuve d'une si profonde sagesse.

Les chasseurs s'étaient arrêtés pour ramasser leurs proies qu'ils jetèrent dans leurs chars. Horemheb revint vers Néfertiti un sourire de triomphe aux lèvres, le regard brillant de fierté pour ses exploits. Il croyait ainsi séduire la jeune fille, mais il fut navré de voir qu'elle l'accueillit sans chaleur et le félicita d'un air ironique.

— Vraiment Horemheb, toi et tes amis vous êtes de valeureux guerriers et j'admire qu'avec tant de courage vous ayez affronté de si dangereuses bêtes, des monstres devant lesquels auraient tremblé les plus intrépides chasseurs.

— Kiya, répliqua-t-il piqué au vif, pourquoi te montres-tu soudain si méprisante ? Nous aurions pareillement attaqué des lionnes en chasse. Ce n'est pas du courage dont il est besoin, mais d'une grande maîtrise de nos chevaux et plus encore d'adresse dans le lancer du javelot. Quant à l'audace, que Sa Majesté nous désigne les ennemis de l'Égypte, que ce soit le vil Libyen ou le vaincu de Nubie, nous saurons alors montrer que celle-ci ne nous fait pas non plus défaut.

— Horemheb parle avec la sagesse de Ptah sur la langue et la force de Sekhmet dans le cœur, déclara à son tour Thoutmès. La chasse est un entraînement pour la guerre et un jour tu verras Horemheb à la tête des armées de Sa Majesté, et il saura faire voir au vil Asiatique la sombre couleur, comme nous l'avons apportée chez ces agiles bêtes du désert.

Ayant ainsi parlé, il leva la tête vers le ciel et reprit :

— Le soleil redescend rapidement vers l'occident. Rentrons avec notre butin. Un autre jour, nous chercherons les lions.

Chapitre VI

Assise dans l'ombre tiède d'un bosquet de perséas, Néfertiti rêvait, un luth posé sur ses genoux, Nébet couchée auprès d'elle. Son regard se perdait par-delà le grand bassin aménagé au fond du jardin. Sur l'eau que ridait à peine un vent léger semblaient nager de larges nymphéas, refuges des grenouilles et des araignées aquatiques. Tout alentour, dattiers et palmiers, tamaris et jujubiers, acacias et moringas, formaient une couronne frissonnante qui dérobait aux regards les champs déployés jusqu'aux vagues fauves du désert.

Des cris et des rires qui fusaient derrière elle, tirèrent de sa rêverie la jeune fille ; Moutnedjemet s'approchait en compagnie de trois amies de son âge ; elles saluèrent Néfertiti puis, sans plus de cérémonie se dépouillèrent de leurs robes légères et s'élancèrent dans l'eau tiédie par le soleil qui depuis le matin y baignait sa chevelure de lumière.

— Viens nager avec nous, Kiya ! s'écria Moutnedjemet tout en éclaboussant ses compagnes.

Néfertiti se détourna sans répondre ; la turbulente irruption de sa sœur dans son monde intérieur l'importunait. Elle s'était retirée en ce lieu pour y chercher une solitude favorable à ses songes et non contente de venir l'y retrouver, sa sœur y avait entraîné ses petites voisines, filles de scribes et intendants du domaine, en qui elle trouvait des compagnes de jeu moins fantasques et impérieuses que Néfertiti. Celle-ci s'apprêtait à se lever pour se réfugier dans le petit pavillon aux sveltes colonnes pareilles à de hauts papyrus au chapiteau évasé, bâti à l'extrémité du petit lac, où son père aimait à s'isoler, lorsqu'elle vit Horemheb surgir sous la voûte des palmes. Cette visite inopinée la contraria alors qu'elle aurait dû s'en réjouir : elle attribua cette étrange réaction à la présence de sa sœur et de ses amies. Elle voulut cependant lui faire bonne figure et lui sourit lorsqu'il s'arrêta devant elle en la saluant.

— Vois, j'ai pu me libérer de toutes mes obligations pour passer en ta compagnie la fin de cette belle journée. Pour toi ceci : elles sont chargées des parfums de la douce brise du nord.

Il lui tendit un bouquet de fleurs, bougainvilliers, lotus bleu, pavot, bleuet et liseron entremêlés de myrte et de feuilles de saule. Elle le prit en le remerciant et le porta à ses narines tandis qu'il s'asseyait auprès d'elle.

— Ta nourrice Ti est une véritable oie, un redoutable chien de garde, dit-il en riant. J'ai eu bien du mal à parvenir jusqu'à toi. Elle semblait bien décidée à m'empêcher de t'approcher mais j'étais plus encore décidé qu'elle à rompre son barrage.

Il donna quelques caresses à la chienne qui s'était redressée en remuant la queue. Néfertiti tourna vers lui son regard.

— Ti est jalouse de tous ceux qui m'approchent, remarqua-t-elle sans cependant lui préciser que c'était pour défendre les droits que son fils Nakhtmin prétendait avoir sur elle.

— Il est bon qu'elle défende ton abord : ta beauté est telle que tous les garçons du voisinage doivent assaillir ta demeure.

Elle ne chercha pas à le détromper et se contenta de sourire en respirant les fleurs.

— J'aurais voulu voir ton père, reprit-il après un silence en posant sa main sur son épaule arrondie et lisse comme un pétale de fleur de lotus.

— Pour lui dire quoi ? s'étonna-t-elle.

— Ne le devines-tu point ?

— Comment le saurais-je ?

— Nous devons partir avec notre troupe de chars, vers les mines du désert oriental afin de les défendre contre les bandes de nomades, de vils Asiatiques qui ont osé piller les biens de sa Majesté.

— C'est là la tâche des soldats.

— Tu n'en parais pas particulièrement émue.

— Je dois m'en réjouir pour toi. N'est-ce pas dans la guerre qu'un bon officier mérite les récompenses distribuées par le roi ?

— Il peut tout aussi bien y perdre la vie.

— Serait-ce une entreprise périlleuse ?

— La guerre est toujours un jeu dangereux, même contre de misérables adversaires, des rats qui se cachent dans les trous du désert lorsque apparaissent les valeureux soldats de pharaon. Thoutmès commandera la troupe et je serai son lieutenant.

— Tu en reviendras tout couvert de gloire.

— J'y compte bien. Mais avant de partir, je veux te demander de devenir mon épouse, la maîtresse de tous mes biens.

— Horemheb, ta demande me flatte, mais nous nous connaissons encore bien peu.

— Qu'importe du moment que nous nous aimons. Or, je t'aime et tu n'es pas restée indifférente, sans quoi tu n'aurais pas agi comme tu l'as fait et tu ne serais pas venue me chercher jusque dans le désert où nous chassions.

— Je ne nie pas que tu as troublé mon cœur, admit-elle.

— Seulement ? Tu me semblais plus passionnée lorsque nous étions tous deux dans les marais. Je croyais que ma demande allait être reçue avec un peu plus d'enthousiasme.

— C'est que, tu me prends de court ! Une décision si rapide, si inattendue…

— Je veux que tu sois mienne avant que je ne m'éloigne. Je risque d'être longtemps absent ; je ne voudrais pas qu'entre-temps, un autre ait poussé son pion.

— Horemheb, qu'importe la longueur de la séparation ? Si l'amour de l'absent est profondément enraciné dans le cœur, rien ne doit pouvoir l'en arracher. Ce n'est pas un engagement devant les hommes qui pourrait affermir un amour chancelant.

— En serait-il ainsi pour toi ? Moi, je sais que la grande flamme de la Dorée brûle si haut en ma poitrine que même une longue séparation ne pourrait l'éteindre, tout au contraire. Mais pour toi, en va-t-il pareillement ?

— Je ne le sais… le sentiment que j'éprouve pour toi est si jeune, si nouveau, que je ne puis encore en connaître la force. Il convient de le laisser s'affermir, s'épanouir, seulement alors je pourrai me prononcer.

Elle prit son luth et en fit vibrer les cordes de ses doigts fins, pareils à des tiges de lotus. Horemheb était près d'elle, sa main caressait son épaule, descendait le long de son bras, et elle aurait dû se sentir comblée, heureuse comme elle l'avait été lorsqu'ils s'étaient retrouvés dans la forêt de papyrus. Pourtant, cette joie attendue ne l'envahissait pas totalement car l'image d'Aménophis s'interposait entre eux, la troublait jusqu'au plus profond d'elle-même.

— Qu'a-t-il besoin de s'affermir encore ? disait Horemheb. Vois, ne fallait-il pas que nous nous aimions dès que nos yeux se sont rencontrés. Ne brillait-elle pas haut dans ton cœur la grande flamme d'Hathor la Dorée lorsque tu as fui ta demeure pour te réfugier dans les marais afin de ne pas t'éloigner de moi ? Ne m'as-tu pas alors donné la plus sûre preuve d'amour qu'une femme puisse accorder à son bien-aimé ?

— Peut-être ai-je été trop prompte à m’enflammer. J’ai si peu la pratique du monde ! Ici, je ne connais que de lourds paysans qui ne pouvaient plaire à mon cœur.

— Regretterais-tu déjà ton premier mouvement d’abandon ? Non Kiya, je ne puis le croire. Vois, moi je suis prêt à tout affronter pour l’amour de toi. Si tu le veux je deviendrai le premier général de sa Majesté : j’irai porter ses armes jusqu’aux confins de la Nubie, jusqu’aux grands fleuves de la Babylonie afin d’acquérir une gloire immortelle et tous les trésors de Koush et de Damas, de Tyr et de Babylone, je les déposerai à tes pieds.

Il s’était exprimé avec tant d’enthousiasme qu’elle ne put s’empêcher de sourire en le regardant.

— Horemheb, soupira-t-elle, je ne désire ni l’or de Nubie ni la pourpre de Syrie. D’ailleurs, c’est à pharaon qu’iraient ces tributs, tu n’en serais pas le maître. Sache que c’est à d’autres trésors qu’aspire mon cœur, des trésors qui ne se pèsent pas dans les balances des orfèvres.

— Je suis prêt à t’offrir tous les trésors que pourra désirer ton cœur.

— Ce sont des trésors qui ne se conquièrent pas à la pointe de la lance, tout au contraire. Vois…

Elle laissa retomber le luth sur ses genoux et leva le bras vers le ciel radieux.

— L’or de l’âme, reprit-elle, c’est l’éclat du soleil ; on l’acquiert par l’union avec Aton, maître de l’univers, source de toute vie.

Son visage tourné vers le soleil semblait ciselé de lumière comme un bijou précieux, rayonnant comme de l’or pur de Nubie. Il la contempla un instant : un grand silence était tombé entre eux, à peine troublé par les rires des adolescentes qui avaient nagé jusqu’à l’extrémité opposée du bassin.

— Je sais d’où te vient un tel trouble, prononça enfin Horemheb d’une voix grave.

— Je suis éprise du soleil, Aton est celui qu’adore mon cœur, répliqua-t-elle.

— C’est bien ce que je pouvais redouter, s’écria-t-il en serrant fortement son bras avec une rage mal contenue. Je n’avais pas tort de sentir la jalousie de Seth s’emparer de mon cœur, lorsque l’autre jour, je t’ai vue paraître sur ton char en compagnie d’Aménophis. Il était tout contre toi, il te serrait de si près qu’il semblait t’enlacer, et toi, tu étais heureuse, mais tu ne me voyais plus.

À cette évocation, elle ne put s’empêcher de rougir et elle détourna la tête.

— Oui, poursuivit-il, il a su te séduire par ses paroles folles, des mots énigmatiques qui sont entrés dans ton cœur comme des flèches aux pointes de bronze. Souvent Thoutmès me l’a répété : son jeune frère a perdu le sens commun, il est comme ces gens saisis d’on ne sait quel démon qui se comportent follement en toutes choses.

— Non, Horemheb, ce n’est pas un démon qui habite en lui, mais un dieu, oui un dieu. Il voit par-delà les choses sensibles, son âme est le miroir de la beauté d’Aton.

— Par Amon, Seigneur du Perséa ! s’exclama Horemheb en lui broyant à demi le bras. Aurait-il fallu de si courts instants passés auprès de lui pour que te saisisse sa folie ?

— Lâche-moi, tu me fais mal, répliqua-t-elle sèchement en se dégageant d’un geste brusque.

D’un bond elle fut sur ses pieds. Il se leva aussitôt et tenta de l’enlacer, mais elle le repoussa avec véhémence.

— Tais-toi, tes paroles me blessent. Sache que ce que tu appelles folie n’est jamais qu’illumination de l’âme.

Aussi soudainement qu’il s’était laissé emporter par la colère, il retrouva son calme et se mit à rire.

— Ce sont mes paroles qui te mettent ainsi en joie ? s’étonna-t-elle.

— Je pense soudain que tu feras une bonne disciple, mais lointaine.

— Que veux-tu dire ?

— De qui es-tu éprise : d’Aménophis ou de ses idées ?

Elle hésita, surprise par la question, avant de répondre :

— Je ne sais… de ses idées, sans doute…

Il lui était pénible de reconnaître qu’en si peu de temps elle ait pu se laisser séduire par cet homme qui lui était toujours un inconnu.

— Voilà qui lui plaira. Tu seras sa première prosélyte avec Osarsouf. Vous resterez heureusement ses seuls partisans.

— Qu’en sais-tu ? Te voilà bien sûr de toi.

— Son frère est bien décidé à le faire enfermer dans le temple d’Amon où on lui enseignera la vraie sagesse.

— De quel droit Thoutmès pourrait-il agir ainsi ? Je suppose qu’ils ont tous deux un père et une mère, dont les décisions prévalent sur celles de Thoutmès.

Tout en parlant ainsi ils se dirigeaient à pas lents vers le pavillon. Néfertiti toute à ses pensées et à ses interrogations, lui avait laissé le loisir d'enlacer sa taille et de l'entraîner sur les degrés conduisant dans la salle unique du kiosque.

— Il est vrai, reconnut Horemheb, que son père est un homme faible et indolent qui laisse son épouse décider de tout. Aménophis est le préféré de sa mère et celle-ci l'encourage dans ses folies. Mais viendra bientôt un jour où Thoutmès aura tout pouvoir pour isoler son frère et le laisser dans sa solitude avec ses rêves insensés.

— Aménophis n'est plus un enfant. Je ne vois pas comment son frère pourrait le contraindre à s'enfermer dans le temple d'Amon, où même dans celui de Ptah dont il paraît qu'il est le grand prêtre.

Ils s'étaient arrêtés au milieu de la pièce. Le sol en était couvert de nattes et de coussins ; elle s'ouvrait entièrement sur le lac par une large baie ornée de deux frêles colonnes. Horemheb prit la jeune fille par la main.

— Voilà un endroit bien agréable… vraiment propice aux amoureux.

Ils s'assirent parmi les coussins, mais lorsqu'il voulut l'embrasser, elle le repoussa sans douceur :

— Tu n'as pas répondu à ma remarque, déclara-t-elle.

— C'est bien possible. Sommes-nous ici pour parler d'Aménophis et de son frère ou pour faire ce qu'aime Hathor et les amants lorsqu'ils se retrouvent après avoir été séparés ?

— Nous pouvons faire les deux. Commence par me dire comment ce Thoutmès pourra imposer sa volonté à son frère. Car en vérité, Aménophis n'est pas un petit enfant.

— Nous sommes tous des enfants devant la volonté du roi.

— Le roi est le dieu bon devant qui nous nous prosternons. Mais Thoutmès n'est pas le roi assis sur le trône des Deux-Terres.

— Apprends alors que proche est le jour où Thoutmès régnera dans la grande ville du Sud, car il est le fils de Sa Majesté Nébmarê Aménophis. Son frère lui-même ou plutôt son demi-frère, car Thoutmès est né d'une autre femme que Tiyi, sera alors son obéissant serviteur.

Néfertiti porta sur lui un regard empreint de stupeur. Comme il la regardait en souriant, ravi de son effet, elle reprit d'une voix hésitante :

— Que dis-tu là ? Serait-il vrai que Thoutmès est le prince héritier ?

— Je te parle avec la bouche de Maât, déesse de la vérité. Ne sais-tu pas que tous les princes royaux sont élevés à Memphis où ils apprennent à

commander les soldats de Sa Majesté ? Sans doute laissent-ils ignorer aux gens du commun leur nature divine que seuls connaissent quelques familiers, c'est pourquoi on ne les voit pas entourés de tout le respect et de la pompe que requièrent leur rang.

— Ainsi Aménophis et Thoutmès sont les fils de Sa Majesté, le dieu bon ?

— Tu l'as dit et tu comprends pourquoi les pensées d'Aménophis paraissent folles et dangereuses dans le cœur d'un enfant royal, d'un homme dans les veines de qui coule le sang de Rê et d'Osiris ?

Cette révélation faisait tourner la tête de la jeune fille qui se sentait près de défaillir. Ainsi, l'homme qui l'avait presque tenue dans ses bras était le fils du pharaon et il suffisait que la mort s'emparât de son frère pour qu'il devint le futur maître de l'Égypte ! Et elle, simple fille de scribe, elle avait osé le traiter de paysan et lui parler avec une arrogance qui lui parut soudain sacrilège ! Ne devait-elle pas redouter sa colère ? Que pouvait-il penser d'elle ? Cette idée provoquait une véritable douleur dans sa poitrine. C'est à peine si elle s'aperçut qu'Horemheb l'avait couchée parmi les coussins en lui disant :

— Vois, moi, Horemheb, je suis le favori de Thoutmès. Il s'adresse à moi comme à un ami et il m'a promis qu'une fois assis sur le Trône des Deux-Terres il me confiera le commandement de toutes ses armées afin que je fasse connaître sa puissance à tous les peuples du grand Cercle, afin que les rois tremblent à l'ouïe de son nom. Cela, je l'ai confié à ton père Aÿ et c'est pour cela qu'il ne t'a pas reproché ta fugue et qu'il t'a permis de me rencontrer autant qu'il te plairait. Car il espère en son cœur que je t'épouserai de manière qu'il sera le beau-père de l'homme le plus puissant de l'empire après sa Majesté. Et sur toi rejaillira ma gloire, et tu seras la femme la plus respectée de la Terre Noire après la Grande Épouse Royale Tiyi et après la reine, l'épouse de Thoutmès. Car le prince a été uni à sa sœur la princesse Satamon, qui sera à son tour la Grande Épouse Royale lorsque Thoutmès aura ceint la double couronne. Or, cela ne saurait tarder car Sa Majesté n'a plus guère de goût à gouverner les hommes. Elle n'aime plus que vivre à l'aise dans le grand palais qu'elle s'est fait bâtir face à Thèbes, sur la rive occidentale du Nil, dans ce beau palais de Djaroukha, parmi ses concubines et toutes les femmes du harem. Le roi ne se plaît plus dans ces chasses qui ont été la grande passion de sa jeunesse. Il n'a plus dans le cœur que le désir de faire des maisons de bière et de vivre dans les

plaisirs parmi de belles choses, dans l’amour des jolies femmes. Aussi a-t-il décidé d’associer au trône son fils aîné lorsqu’il rentrera de sa campagne contre le vil bédouin, et il lui abandonnera les rênes de l’empire afin qu’il prenne en charge les devoirs de la royauté qui sont si pénibles pour une âme délicate et voluptueuse, mais si agréables pour un homme ambitieux et énergique.

Tout en parlant ainsi avec une sorte de fièvre communicative, il avait ouvert la robe de Néfertiti et il couvrait son torse de caresses qu’elle recevait avec une passivité proche de l’indifférence.

— N’est-ce pas un dieu favorable qui a fait se croiser nos routes ? poursuivait-il. N’es-tu pas fière d’être aimée par un homme qu’attend une si haute destinée ? Bien des femmes voudraient dans leur cœur être à ta place et je sais que tu feras bien des envieuses à la cour de Thèbes.

En d’autres circonstances, ces considérations débordantes de fatuité auraient suscité en Néfertiti une réaction faite de colère et de mépris. Mais elle se sentait si écrasée par une révélation qui ouvrait entre elle et Aménophis un si profond fossé, qu’elle demeurait sans mouvement, l’âme paralysée par une envahissante torpeur. C’est à peine si elle se rendit compte qu’il s’était couché sur elle et lorsqu’elle le sentit en elle, elle ferma les yeux saisie par un profond dégoût.

Chapitre VII

Aménophis s’avança d’un pas ferme dans l’allée bordée de sphinx couchés à tête humaine qui conduisait au grand temple de Rê héliopolitain. Un instant il s’arrêta à l’orée de la vaste cour, entre les deux puissants pylônes aux murs inclinés qui formaient la majestueuse façade de l’ensemble architectural. Pendant cette courte station il se recueillit puis leva les yeux vers le ciel où brillait le soleil à son zénith. Avant d’affronter le grand mystère et de connaître la nature réelle des dieux et des hommes, il lui semblait nécessaire de se préparer jusqu’à l’ultime moment, de s’imprégner de la manifestation lumineuse du dieu.

Sous les portiques qui entouraient la cour se tenaient des prêtres du soleil vêtus d’étroites robes blanches. Chacun tenait une palme qu’il agitait lentement en silence. Aménophis gravit les degrés qui menaient à l’esplanade précédant le seuil du sanctuaire. Là, il se trouva seul devant la haute porte de bronze, soigneusement close sur les mystères de l’au-delà. Un instant, il resta immobile comme figé dans le temps puis, levant le poing, il frappa trois coups contre le panneau de bronze coulé et ciselé par d’habiles artisans.

Alors lentement, doucement, tourna la porte sur ses gonds, sans bruit, dans le plus grand silence.

Devant Aménophis se dressait un homme, prêtre pur, le crâne rasé, le corps épilé, vêtu d’une longue robe d’une éclatante blancheur : c’était Osarsouf. Sur sa droite et sur sa gauche se trouvaient deux autres prêtres, gardiens des portes. Alors Osarsouf demanda :

— Qui est celui qui se présente à la porte du sanctuaire de Rê, qui s’en vient vers Osiris ? Qui s’avance vers cette âme ? D’où vient celui-ci qui veut aller vers cette âme cachée sous une haute colline, lieu secret qu’on ne connaît point ?

— Ouvre-moi, ouvre-moi, répondit Aménophis. En vérité, je suis une âme qui sait conserver le secret, un serviteur du temple de Rê. Ouvre-moi car je connais la formule magique. En toutes choses secrètes, j’ai été initié et à des profanes je ne les ai pas répétées. Je veux accéder à la connaissance

suprême, à la connaissance du grand secret, et cela je le garderai sur ma langue comme un sceau.

— Entre, entre avec un cœur pur, avec une âme pure.

Aménophis fit encore quelques pas et derrière lui les deux prêtres repoussèrent la porte qui heurta les chambranles, et le bronze résonna sous les colonnes de la salle hypostyle, de la salle aux hautes colonnes pareilles à d'immenses tiges de papyrus toutes couvertes de signes sacrés qui conservaient le souvenir de la vie terrestre du dieu, maître du sanctuaire, une salle pareille à ces forêts primordiales qui couvraient la Terre Noire aux jours lointains de la création, en ces jours où les dieux étaient seuls dans l'univers, avant que ne fût l'homme, avant que n'existassent les animaux qui peuplent les eaux, les airs et la terre.

Aménophis dit alors :

— Pour moi se sont ouvertes les portes du ciel, pour moi se sont ouvertes les portes de la Terre, pour moi ont été ouverts les verrous du dieu Geb. Celui qui me gardait m'a délié.

Osarsouf s'avança parmi les colonnes, les colonnes qui portent le ciel. Aménophis le suivit jusqu'à l'extrémité de la salle, à l'orée du sanctuaire qu'obstruaient deux battants en bois d'ébène incrusté d'étoiles d'or.

— Tu vas t'enfoncer dans le sein de la terre, déclara son guide. Geb qui est l'âme de la terre s'entrouvre pour toi.

Les portes s'ouvrirent, béantes sur la nuit obscure. Aménophis franchit le seuil ; derrière lui se refermèrent les deux lourds battants et sur eux s'abattirent les ténèbres, la nuit obscure s'empara d'eux pareille à la mort qui surprend l'âme, l'âme qui fuit le corps dans l'ultime souffle de la vie terrestre.

Alors s'élevèrent des sons mystérieux, des vibrations de harpes semblables aux appels des morts, auxquelles se mêlèrent des gémissements et des cris lents. Soudain s'anima au cœur de la nuit, une lueur hésitante, suivie d'une autre lumière semblable, et d'une autre encore et encore d'une autre. En procession s'avancèrent des prêtres porteurs de torches. De leurs poitrines sourdaient des sons graves et profonds qui se prolongeaient et se répandaient en échos, prenaient des formes multiples de plus en plus harmonieuses jusqu'à devenir une psalmodie aux sinueux élans.

Aménophis les vit s'approcher de lui avec une lenteur mesurée sur deux rangs. Devant lui les premiers s'arrêtèrent et dans la pénombre les lueurs des torches semblaient un serpent lumineux, long serpent pareil au

mythique Apophi, le dragon que vainquit le soleil dans leur lutte éternelle. En deux se déchira le serpent sur toute sa longueur, et dans l'allée lumineuse ainsi formée, Aménophis vit s'avancer Anubis à la noire tête de chacal, le dieu qui est sur la montagne, celui qui introduit les âmes dans l'empire d'Osiris. Il vint au-devant d'Aménophis, il lui prit la main, et en arrière il revint, l'entraîna jusqu'à la troisième porte ; et les accompagnaient les sons des harpes et les psalmodies des prêtres.

Lorsqu'ils eurent franchi la troisième porte, se turent les chants, se tut la musique. Dans la nuit noire de la mort, ils cheminèrent, dans le silence de la mort, ils s'enfoncèrent, vers le cœur de la terre, ils descendirent.

Dans sa main Aménophis sentait la main de dieu, et il allait à l'aveuglette, le suivait en toute confiance, mais de plus en plus vivement battait son cœur car il savait qu'il approchait du porche de l'ineffable mystère. Alors s'éleva un murmure : Anubis conducteur des âmes lui parla dans les ténèbres, il prononça les paroles sublimes que seul peut entendre l'initié et lorsqu'il se tut, Aménophis s'écria :

— Je connais le dieu qui réside dans l'homme.

Ces mots, par deux fois il les répéta et Anubis dit :

— Pour toi, pour toi s'ouvrent les Portes, les Portes de l'horizon de l'Autre Monde.

Sur leurs gonds pivotèrent les battants de la quatrième porte.

Dans une lumière diffuse, impalpable poussière d'or, se tenaient les dieux, roides et hiératiques. Aménophis les connaissait, chacun avec ses symboles. Thot à tête d'ibis, maître des secrètes écritures, le faucon Horus protecteur des couronnes, Khnoum le créateur, le disque solaire posé sur sa tête de bélier, Ptah de Memphis dans son étroit suaire, Seth le dieu rouge au visage de lévrier, et aussi Amon le Thébain coiffé de ses hautes plumes, Amon qui se voulait le maître des dieux, et tous les dieux de l'Égypte ; et toutes les déesses, leurs sœurs et leurs épouses : la guerrière Sekhmet à face de lionne, Nephtys maîtresse du château, aux ailes de vautour, Isis déesse du trône, la grande magicienne, Sekhet coiffée d'un scorpion en or, Maât vérité et justice incarnées, et Hathor aux cornes de vache, Hathor maîtresse de beauté, celle qui préside aux destinées des vivants, celle qui par la flamme d'amour qu'elle allume dans les cœurs recrée la vie éternellement.

Au-devant d'Aménophis vint le Maître des Mystères, le Grand Voyant qui connaît tous les secrets de Rê. Il tenait l'herminette sacrée avec laquelle il toucha la bouche et les yeux d'Aménophis en prononçant ces paroles :

— Celui qui a pour charge d’ouvrir les portes du ciel, celui-ci t’ouvre la bouche, il t’ouvre les yeux dans la nuit divine.

Aménophis s’inclina et lorsqu’il se redressa, il vit devant lui la déesse Maât dans tout l’éclat de sa beauté. De lui, elle s’approcha, posa sa bouche sur ses lèvres et déclara :

— La vérité est sur ta langue, tu es justifié.

Aménophis à son tour proclama sa justification :

— J’ai pénétré en Maât ; elle est l’harmonie du monde. Je porte Maât en mon cœur, je suis maître de Maât.

Alors les prêtres surgis de la nuit entraînèrent Aménophis jusqu’à un bassin aménagé dans le sol ; les reflets dans l’eau noire de leurs robes claires ressemblaient à des spectres surgis du monde infernal. Aménophis en ressentit un trouble étrange ; un instant il demeura immobile, penché sur le bassin. Puis en des gestes lents, de son pagne il se dépouilla et de tous ses bijoux afin de rester nu comme au jour de sa naissance à la vie terrestre. Dans le bassin il descendit par d’étroits degrés. Lorsque le saisit l’eau il frissonna, mais au plus profond de son sein il se plongea.

Lorsqu’il en ressortit un prêtre lui sécha le corps, un autre prêtre l’oignit d’huiles parfumées, un troisième serviteur des dieux le revêtit d’une robe blanche, un quatrième lui remit une canne incrustée de fils d’or.

Alors Aménophis se tint devant le Grand Voyant, le Maître du Mystère, et dit :

— Dans cette eau dans laquelle se baigne Rê quand il a ôté ses vêtements à l’orient du ciel, je me suis trempé. J’ai été oint d’huile précieuse de pin et j’ai revêtu la robe de lin pur. Dans ma main est la canne en bois divin.

— Tu peux aller, tu es pur, répondit le Grand Voyant.

Aménophis s’avança vers la cinquième porte près de laquelle se tenaient les dieux. Seth et Horus se dressèrent devant lui, gardiens de la porte :

— Où vas-tu, où vas-tu ? lui demandèrent-ils.

— Je vais sur le chemin que je connais, vers l’Île des Justes.

— Qu’est-ce, qu’est-ce ?

— C’est le chemin que suit Atoum lorsqu’il marche vers le bel occident, là où demeurent les Bienheureux.

— Que sais-tu, que sais-tu ?

— Je sais ce qu’a connu Sia et les secrets initiatiques du Grand Voyant.

— Tu peux passer, tu peux passer.

Il passa la cinquième porte. Dans une salle étroite était disposé un sarcophage, le lieu saint où gisait Osiris qui règne sur le monde des morts et sur le monde des vivants. Le dieu au visage vert était couché dans le cercueil et il semblait mort mais il était vivant. Isis, la sœur et l'épouse d'Osiris, la première avait suivi Aménophis, et elle prononça ces paroles mystérieuses :

— Coffre secret, secret. Coffre caché, caché. Qu'on ne connaît, qu'on ne connaît, jamais, jamais.

Aménophis ne répondit rien mais il songea que ce dieu et son empire des morts n'étaient qu'illusion, qu'illusion. Près de lui vint le Grand Voyant qui à son oreille longuement parla, et il lui fit connaître la vérité qui ne peut être révélée, que nul profane ne peut entendre, ne peut voir.

Au seuil de la sixième porte, ils s'arrêtèrent, et le Grand Voyant parla ainsi :

— J'étais le Tout quand seul j'étais dans le Noun, l'Océan primitif. Qui suis-je ?

— Tu es Rê dans sa glorieuse apparition, répondit Aménophis.

— Je suis le dieu grand qui par lui-même est venu à l'existence, qui s'est engendré. Qui suis-je ?

— Tu es Rê.

— Je suis celui auquel ne peut s'opposer aucun des dieux. Qui suis-je ?

— Tu es Rê lorsqu'il surgit dans le ciel oriental.

— À moi appartient hier et je connais demain. Qui suis-je ?

— Hier c'est Osiris, demain c'est Rê.

— Je suis la face cachée des choses, l'innommable, celui qui revêt mille formes et qui est unique.

— Son nom je le connais mais je ne le prononcerai pas. Sous la forme du disque du soleil lorsqu'il a monté sur l'horizon, il se manifeste et alors il a pour nom Aton.

— Par la porte sainte tu peux sortir dans la lumière.

Sur ces mots le Grand Voyant ouvrit la sixième porte : le seuil en fut frappé par la lumière éblouissante du soleil à son zénith qui inondait une étroite cour entourée de portiques. Aménophis cligna des paupières puis leva vers le ciel éclatant son regard.

— Salut à toi maître de l'Univers ! s'exclama Aménophis.

Alors le Grand Voyant dit :

— Son disque solaire est ton disque solaire, ses rayons sont tes rayons, ses couronnes sont tes couronnes, sa beauté est ta beauté, son parfum est ton parfum, son trône est ton trône, son héritage est ton héritage, son savoir est ton savoir, il ne meurt jamais et tu ne mourras jamais.

— Jamais, jamais. À moi est l'éternité ! s'exclama Aménophis avec exaltation.

Le Grand Voyant le regarda un instant en silence puis il lui prit le bras et le conduisit au fond de la cour, sur le seuil de la septième porte.

— Allons, dit-il alors. Derrière cette porte te sera révélé l'ultime mystère. Là tu passeras la nuit afin que te soit apportée l'illumination de dieu.

Chapitre VIII

Néfertiti se tenait assise à la proue du bateau dans l'ombre du léger kiosque en bois et en roseaux élevé là pour abriter les passagers des ardeurs du soleil tout en leur permettant de voir à leur aise défiler les rives verdoyantes du Nil. C'était un long bateau en bois dont la coque peinte, à l'élégante courbure, se redressait à chaque extrémité : elle avait souvent vu de semblables vaisseaux et depuis sa prime enfance elle rêvait de naviguer sur le fleuve à bord d'une telle embarcation, si belle, si stable et qui, mue à la voile ou à rames, fendait le flot avec une célérité qui l'émerveillait. Car lorsqu'il s'agissait de se rendre d'une rive à l'autre on n'utilisait que de lourds bacs capables de porter chars et chevaux ou bien les simples barcasses des passeurs établis tout au long des rives en attendant d'éventuels clients.

Les yeux mi-clos, Nébet blottie au creux de ses jambes qu'elle tenait repliées à la façon des scribes, le dos calé dans des coussins dressés contre la barrière en joncs tressés tendus entre les quatre colonnes de bois qui soutenaient le toit du kiosque, elle s'abandonnait à ses rêveries tout en écoutant les chants sourds des rameurs que pressait le chef de la nage. Quelques jours auparavant, son père avait reçu une lettre d'Aanen, leur lointain parent, frère de la Grande Épouse Royale Tiyi ainsi libellée :

« Le Grand Voyant de Rê-Atoum, Aanen, second prophète d'Amon, au scribe Aÿ, son cousin, en vie santé, force, et dans la faveur d'Amon-Rê, le roi des dieux. Comment te portes-tu ? Quel est ton état ? Moi, je vais bien, nulle lassitude n'abat mon cœur infatigable.

« Vois, d'ici quelques jours va avoir lieu la grande fête sacrée d'Osiris, le dieu bon, en sa ville de Busiris. Sa Majesté a chargé son serviteur Aanen, de la représenter lors des cérémonies. Ainsi après avoir pris ma charge de Second Prophète d'Amon, dans son temple de Thèbes, en hâte je suis revenu à Héliopolis. Là j'ai introduit dans les mystères de Rê, un homme jeune dont je dois taire le nom, bien que tu sois toi aussi dans le secret de Rê, maître du ciel. Maintenant, il faut que tu viennes à Busiris, la ville d'Osiris le dieu grand, afin de te trouver dans le temple très saint du dieu pour nous aider à recevoir dans son secret ce même jeune homme : ainsi

aura-t-il vu les mystères de Rê et d'Osiris, et il viendra ensuite dans la grande ville du Sud, dans le temple d'Amon-Rê, le roi des dieux, et on l'introduira dans ses mystères de manière qu'il connaisse tous les secrets des dieux.

« Et encore : je vais te faire envoyer une des belles barques du dieu, l'une de celles qui appartiennent à son temple d'Héliopolis. Tu y prendras place avec ton épouse, tes serviteurs, et tous ceux que tu aimes et elle te conduira à Busiris. Emmène aussi ta grande fille Néfertiti, celle qui avait disparu dans les marais et que je n'ai pu emmener à Thèbes, dans la grande ville du Sud.

« Je me réjouis qu'elle ait été retrouvée, qu'elle ait été rendue à ton affection. Fais qu'elle vienne car je veux la voir, et aussi elle est maintenant en âge de prendre part aux fêtes du dieu, Seigneur de l'Occident, mais laisse la plus jeune fille à la garde de ta maison. »

Aÿ avait exulté à la lecture de cette lettre. Il avait aussitôt fait venir Ti devant lui pour lui ordonner de tout préparer pour le voyage, puis il avait lu la lettre à Néfertiti.

— Réjouissons-nous, ma petite Kiya, lui avait-il déclaré ; et rendons grâce à Amon, Seigneur du Perséa, à Rê maître du Ciel et à Osiris le dieu bon. Depuis que je me suis retiré ici je n'ai guère reçu de lettres de personnages proches de la Cour, et jamais je n'ai été invité officiellement à venir participer aux fêtes de Busiris. Vois : peut-être un jour prochain, Sa Majesté elle-même va me demander de reparaître à sa cour et elle me rendra un poste digne de moi parmi les scribes royaux.

Néfertiti s'était ainsi réjouie, non seulement pour le plaisir qu'avait apporté cette lettre à son père, mais encore parce qu'elle avait le sentiment que le jeune homme dont il était question était Aménophis, de manière qu'elle espérait avoir l'occasion de le revoir. Car depuis leur rencontre dans le désert occidental, elle n'avait pu l'oublier. En vain, à la suite de ce que lui avait révélé Horemheb, elle avait tenté de chasser son image loin de son esprit ; elle ne pouvait s'empêcher de penser à lui et chaque fois une sorte de tristesse l'envahissait, car elle s'était convaincue qu'il n'était pas possible qu'il eût quelque penchant pour elle. Il était destiné à épouser l'une de ses seize demi-sœurs, née du roi son père et de l'une de ses nombreuses concubines, à moins que son frère ne l'ait fait auparavant enfermer dans le temple d'Amon ou de quelque autre dieu, comme le lui avait déclaré Horemheb. Elle s'astreignait alors à penser à ce dernier, à s'inquiéter de ce

qui pouvait lui advenir au cours de cette guerre, à évoquer le plaisir qu'elle ressentait à se trouver entre ses bras, à l'entendre parler de l'amour qu'il lui portait, de leur mariage, de son propre avenir qu'il dépeignait si brillant ; trop brillant même, car il lui semblait qu'il se vantait afin de se donner des arguments de séduction dont elle ne se voulait pas dupe. Elle se trouvait alors partagée, sinon déchirée, entre ce désir qu'elle ressentait pour Horemheb, voire une certaine admiration pour sa force, son assurance, sa sûreté de soi, et cette sorte de sentiment confus qui l'attirait vers Aménophis, ce plaisir indéterminé que lui procurait sa présence, cette curiosité sans cesse en éveil pour ses pensées qui, bien que souvent énigmatiques, trouvaient un écho troublant dans les replis les plus profonds de son âme, lui révélaient des préoccupations non encore explicitées. Tandis qu'Horemheb lui apportait des certitudes, lui ouvrait les portes d'un futur qu'il assurait radieux, Aménophis la faisait accéder à un monde moral qu'elle portait en elle-même, dont elle avait soupçonné l'existence sans parvenir à y pénétrer.

C'est encore toutes ces pensées diverses et contradictoires qui l'assaillaient alors qu'elle se laissait doucement bercer par le balancement du bateau et le rythme lent des chants des nautoniers. Il lui revint à l'esprit les mots que lui avait lancés Horemheb sur un ton de mordante ironie : « Vous serez ses premiers disciples, toi et Osarsouf, mais vous resterez heureusement ses seuls partisans. » N'était-ce pas ce qu'au fond d'elle-même elle souhaitait : devenir sa disciple ? Mieux encore, son inspiratrice ? Car elle aussi elle adorait le soleil en un mouvement naturel de son âme, et déjà son père lui avait dit que le disque solaire était l'apparence que prenait Aton. C'était d'ailleurs ce qu'on assurait dans sa famille, ce dont Tiyi, la Grande Épouse Royale, avait convaincu le roi lui-même qui lui avait donné une place entre Amon et Rê. Ainsi, peut-être non seulement la prendrait-il pour disciple, mais peut-être accepterait-il son aide dans cette quête de la vérité dont il semblait avoir fait le but de son existence terrestre.

Le bateau annoncé par Aanen avait suivi la lettre apportée par un messager. On y avait chargé les bagages, coffres à vêtements, sièges pliants, écritoires, éventails et chasse-mouches, cannes pour Aÿ, coffrets à bijoux, à onguents et à parfums, lits pliants, boîtes à perruques, appuie-tête, cruches remplies de vins du domaine, pots de miel, paniers de nourriture, bâtons de chasse, jeu senen auquel se plaisait à jouer Aÿ avec sa fille. Moutnedjemet avait tant pleuré, en apprenant qu'on ne l'emmènerait pas, que Ti s'était

résolue à demeurer auprès d'elle afin de consoler et de gâter sa petite gazelle, ainsi qu'elle l'appelait, tout en se lamentant de ne pas pouvoir dans le même temps se trouver avec sa nourrissonne qui allait ainsi être abandonnée à elle-même. Cette trop vive marque d'affection avait une nouvelle fois encore indisposé Néfertiti qui lui avait vertement répondu qu'elle se passerait de ses soins avec autant de plaisir qu'elle l'avait déjà fait lors de son séjour dans les marais, et qu'elle devait cesser de la considérer comme une enfant incapable de vivre hors de son ombre.

Ainsi chargé, le bateau avait descendu la branche sebennytique du Nil, l'un des principaux bras du delta, sur la rive de laquelle s'élevait Busiris. Un si grand concours de monde venait de toutes les parties du delta et même de la Haute-Égypte, participer aux panégyriques d'Osiris que le fleuve était encombré d'embarcations de toutes sortes.

Après la première journée de navigation qui avait conduit le bateau jusqu'aux environs d'Athribis, Aÿ avait jugé vain de chercher à descendre dans l'une des auberges de la ville, car il savait qu'elles étaient si pleines qu'on y logeait plusieurs familles dans une même chambre. Aussi avait-il fait tendre toiles et moustiquaires sur la berge, à l'orée d'un champ et dresser les lits pliants pour y passer la nuit. Nakhtmin, qui se trouvait de l'expédition, avait tiré profit de cette occasion pour venir dresser son lit auprès de celui de Néfertiti. Cette tentative d'approche l'avait contrariée et, afin de n'avoir pas à lui parler, elle avait prétexté une grande lassitude pour fermer les yeux et simuler un sommeil dans lequel elle n'avait pas tardé à sombrer.

Enfin, ce jour, au lendemain du départ, on approchait du terme du voyage. Néfertiti observait avec curiosité les innombrables embarcations qui les croisaient, les suivaient, les précédaient. Elles étaient toutes chargées d'hommes et de femmes. Alors que les premiers manœuvraient les barques ou encore jouaient de la flûte, les femmes se tenaient debout, dansaient ou secouaient des crécelles de bronze, frappaient des tambourins, heurtaient entre eux des disques de métal, battaient des mains tout en accompagnant ces sons divergents de leurs chants et d'ululements. Des gens du voisinage, familles de paysans ou d'artisans et de commerçants, habitant les villages construits à peu de distance sur des buttes qui les préservaient de la montée des flots lors de l'inondation, accouraient par groupes et se tenaient sur le rivage afin de voir passer les barques. Il arrivait alors que les passagers des embarcations les plus proches se mettaient à les injurier à grands cris, les

menaçaient du poing, tandis que les femmes retroussaient leurs robes haut sur leur ventre.

Ce comportement surprit Néfertiti qui s'en amusa tout en s'interrogeant sur les causes de pareilles querelles entre personnes censées ne pas se connaître.

Nakhtmin vint s'asseoir auprès d'elle et, après avoir donné une caresse à la chienne :

— Te voilà bien rêveuse, loin de tous les autres, remarqua-t-il. Sans doute songes-tu à ton bel officier parti au loin. Visiblement il néglige de te donner de ses nouvelles.

— Nakhtmin, repartit-elle sans le regarder, tu es stupide comme une grenouille des marais et tu coasses en vain comme elle. Explique-moi plutôt pourquoi ces gens s'injurient-ils de cette façon.

— Serais-tu si ignorante des choses des dieux ? lui demanda-t-il sur un ton qu'il voulait cinglant.

— N'en sais-tu pas plus que moi toi qui as étudié dans la Maison de Vie du temple de Ptah à Memphis ? Dis-moi, qu'y a-t-il de commun entre l'incommensurable grandeur des dieux et ces facéties populaires ?

— Pour aussi grands et puissants qu'ils soient, les dieux n'ont-ils pas besoin des hommes, eux qui ont vécu parmi nous à l'origine des temps ? N'ont-ils pas un domaine qui leur est propre et dans lequel ils exercent leur puissance ? Amon, le roi des dieux, ne règne-t-il pas plus particulièrement sur Thèbes, ne vit-il pas dans l'ombre de son sanctuaire ? Chaque jour ses prêtres ne procèdent-ils pas à sa toilette et ne lui portent-ils pas une nourriture qui lui permet de se sustenter et ainsi de continuer de diriger le monde, de le maintenir dans son état d'équilibre, de faire que chaque matin le soleil se lève à l'Orient pour éclairer la terre et la chauffer de ses rayons vivifiants ? Et vois : ici ces gens ne sont-ils pas les serviteurs d'Horus qui par le fleuve de vie viennent défendre le trône d'Osiris contre Seth et ses partisans ? Et ses partisans, ne sont-ils pas ces gens qui viennent les recevoir sur les rives de la Terre du Nord pour leur interdire l'accès de la ville d'Osiris investie par les Sethiens ? Ces injures préludent aux combats qui cette nuit même vont se dérouler auprès de la cité, entre les fidèles des deux dieux, frères ennemis. Ainsi se répète chaque année la guerre primitive qui a vu le triomphe d'Osiris et de son fils Horus : car si cette guerre et ce triomphe se perdaient dans la mémoire des hommes et du temps, si son renouvellement ne leur rendait pas toute leur réalité, bientôt mourraient les

dieux et le souvenir de leurs actions, bientôt la terre et le ciel seraient vides de leur présence et le monde s'écroulerait en entraînant l'humanité dans sa chute.

— Vraiment, Nakhtmin, je parviens difficilement à croire que les dieux aient tant besoin de nous !

— C'est pourtant ce qu'on nous apprend dans la Maison de Vie du temple de Ptah, et il doit en être ainsi car les prêtres du dieu connaissent la vérité et parlent avec Maât sur leur langue. Et sans doute il plaît aux dieux de voir les hommes les imiter en toutes choses et surtout dans les actions anciennes qui ont constitué les fondements du ciel et de la terre. C'est même eux qui confèrent leur propre ardeur au cœur de ces gens qui ont ainsi le sentiment d'agir conformément aux ordres divins. Sans quoi, pourquoi se comporteraient-ils de cette manière ? S'ils ne se sentaient pas animés par la passion du dieu, ils demeureraient paisiblement chez eux car vaines et puériles leurs paraîtraient de telles actions.

Il lui parla longtemps encore ainsi, heureux de lui montrer son savoir et dans le même temps lui marquer sa supériorité sur ce grossier soldat qu'était à son avis Horemheb, mais elle ne parvenait pas à se persuader que ses paroles fussent l'expression d'une réalité profonde.

Les berges voisines de Busiris étaient rendues inaccessibles par le nombre de barques qu'on y avait tirées, si bien que les derniers arrivants s'amarraient dans le fleuve contre d'autres embarcations et qu'il fallait passer de bateau en bateau pour parvenir jusqu'à la terre ferme. Cependant, le vaisseau d'Aÿ comptait parmi les privilégiés qui avaient leur place réservée aux pontons appartenant au temple d'Osiris.

Néfertiti s'était levée pour assister à l'abordage, Nébet sur ses talons. Elle avait laissé Nakhtmin lui prendre la main dans l'intention de lui porter une aide qu'elle jugeait inutile, pour enjamber les ballots épars sur le pont et sauter sur les planches du ponton. Aÿ vêtu des deux pagnes de cérémonie et prenant noblement appui sur une longue canne en bois d'ébène incrustée d'ivoire qu'il tenait du pharaon lui-même, au temps où il était à la cour de Thèbes, mit pied à terre le premier, bientôt suivi de sa fille et de Nakhtmin. En retrait sur la berge se dressait un pavillon léger en bois, qu'on démontait lors du débordement du fleuve et qui, le reste du temps, servait d'abris contre le soleil aux prêtres du temple et à leurs hôtes lorsqu'ils s'apprêtaient à s'embarquer. Or, tandis qu'Aÿ s'avançait d'un pas qu'il voulait solennel sous les regards de curieux qui passaient par là et de serviteurs du temple

chargés de garder le débarcadère et d'accueillir les visiteurs, du pavillon sortit un homme jeune et simplement vêtu d'un pagne long de lin blanc, qui vint à leur rencontre. En l'apercevant Néfertiti se sentit saisie du plus grand trouble et d'un geste brusque dégagea sa main de l'étreinte de Nakhtmin : elle venait de reconnaître Aménophis. Il s'arrêta face à Aÿ, leva les bras en inclinant la tête pour le saluer :

— Sans doute es-tu le Seigneur Aÿ, lui dit-il. Aanen, le Grand Voyant de Rê, m'a envoyé au-devant de toi pour te recevoir en son nom. Il t'attend dans le temple où il est très occupé par la préparation des cérémonies. Mon nom est Aménophis. Bienvenu à toi et à ta famille.

Aÿ le toisa un instant en silence puis, lui rendant son salut d'un simple signe de tête, il se tourna à demi et, désignant le bateau avec sa canne :

— J'ai là bien des bagages et quelques serviteurs. A-t-on amené des véhicules pour transporter tout cela ? Je suppose que le Grand Voyant, mon cousin, a prévu de me loger en sa demeure.

— Tout est préparé pour te donner satisfaction, assura Aménophis. C'est ton humble serviteur qui te fera les honneurs de sa modeste maison car Aanen loge avec sa suite et le prince de la province chez le gouverneur de la ville, de manière que son palais est déjà aussi plein que les auberges de ce lieu.

— Je ne sais comment est ta demeure, répliqua Aÿ avec humeur, mais je ne me contenterai pas d'une simple masure. Es-tu un prêtre du temple de cette ville ?

— Je partage ma vie entre Memphis et Héliopolis, mais la demeure de mes parents est dans Thèbes, répondit-il avec un sourire qui éclaira son visage, sans paraître s'apercevoir de la mauvaise humeur d'Aÿ.

— C'est bien, c'est bien, bougonna ce dernier. Allons donc voir mon cousin. Ce serviteur montrera peut-être le chemin de ta maison à mes gens afin qu'ils y portent nos bagages.

Il désignait Osarsouf qui s'approchait, derrière Aménophis.

— Osarsouf est prêtre lecteur dans le temple d'Héliopolis, dit Aménophis en le présentant. Il sait toutes les formules, même celles qui demeurent cachées et bientôt il sera chef des lecteurs.

— Bien le salut, bien le salut, lui dit alors Aÿ. Je ne t'avais encore jamais rencontré, mais il est vrai que je me rends rarement au temple de Rê. Pourquoi donc le Grand Voyant n'a-t-il pas daigné envoyer au-devant de moi, pour le moins son second prophète ?

— Trouves-tu tes serviteurs indignes de t'accueillir ? lui demanda Aménophis.

— Je ne sais pas, je ne sais pas, se troubla Aÿ. Mais allons, les cérémonies sont sans doute commencées… Ah ! voici ma fille, Néfertiti, et ce garçon que je regarde comme mon fils, Nakhtmin.

Ils levèrent les bras pour se saluer mutuellement, et Néfertiti baissa la tête en se sentant rougir sous le regard pénétrant d'Aménophis. Elle se demandait comment il était possible qu'Aanen l'ait délégué pour les recevoir, lui fils du roi, puis elle songea qu'il était à Memphis comme un simple mortel, sans que nul ne sache qui il était excepté quelques intimes. Si Horemheb ne lui avait pas révélé la vérité, cela ne lui aurait-il pas paru normal ?

— Allons, allons voir mon cousin, reprit Aÿ. Toi, Nakhtmin, accompagne-moi car tu as étudié dans la Maison de Vie de Memphis. Toi, Kiya prends soin de nos bagages et veille à ce que soient installés nos serviteurs dans la demeure d'Aménophis.

— Osarsouf va vous y conduire car il la partage avec moi, dit alors Aménophis.

Derrière le pavillon attendaient des chaises portées à dos de mulets et d'ânes nombreux avec leurs âniers. On y chargea les bagages tandis que s'éloignaient Aménophis avec ses deux hôtes qui avaient pris place, comme lui, sur des chaises.

— Kiya, demanda Osarsouf tandis qu'ils cheminaient à dos d'âne en direction de la maison, que penses-tu d'Aménophis ?

La question surprit la jeune fille qui le regarda un instant avant de répondre prudemment.

— J'ai pour lui la plus grande estime. J'ai eu le sentiment que quelque dieu l'habitait.

— Tu viens de dire la vérité : oui il semble qu'un dieu l'inspire, un dieu qu'il appelle Aton, mais dont le nom réel doit demeurer caché. Mais dis-moi encore : n'as-tu pour lui que de l'estime ?

— Pourquoi sembles-tu vouloir être dans le secret de mon cœur ? répliqua-t-elle.

— Sache, Kiya, qu'Aménophis est pour moi comme un frère, plus qu'un frère même, car nous lie une grande tendresse.

Néfertiti le regarda sans cacher sa surprise devant le ton avec lequel il s'était ainsi exprimé. Osarsouf était grand et robuste, comme Horemheb, et

il avait un visage plus fort qu'épais, éclairé par des yeux larges et sombres qui exprimaient la plus vive détermination ; il n'y avait en lui nulle grâce, nulle mollesse ; contrairement à Aménophis, il était tout en force et sa personne respirait une puissance qui semblait étrangère à toute tendresse.

Après un silence, il reprit :

— Je ne sais qui sont ma mère ni mon père. J'ai été retrouvé par la tante d'Aménophis, la sœur de son père, alors que je n'avais que quelques jours, dans un panier de papyrus tressé, au milieu de joncs qui bordent le fleuve, à l'occident de Thèbes. Cette femme m'a été un temps une mère, mais elle a rejoint son âme alors que j'étais encore enfant. J'ai alors été recueilli dans la demeure du père d'Aménophis. Il avait déjà un fils d'une première épouse, ce Thoutmès que tu as déjà rencontré et qui est parti combattre le vil Asiatique avec Horemheb, et Aménophis né de l'épouse principale de leur père. Moi, j'ai le même âge que Thoutmès ; depuis vingt-deux ans j'ai été abandonné par mes parents et je ne sais toujours pas qui ils étaient. Aménophis a deux ans de moins que nous, mais déjà je préférais sa compagnie à celle de son demi-frère, lorsque nous étions enfants. J'ai ensuite été envoyé à Héliopolis car on a voulu que je sois instruit dans les choses divines, car moi-même je me montrais avide de savoir.

— Pourquoi à Héliopolis et non dans le temple d'Amon à Thèbes ? s'étonna Néfertiti.

Il hésita avant de répondre.

— Les parents d'Aménophis connaissaient bien Aanen qui venait d'être nommé Grand Voyant de Rê : ils ont préféré me confier à ses soins. Et aussi, dans la famille d'Aménophis, on voue un culte nouveau à Rê et à Aton, de manière que moi-même je préférais servir le dieu Soleil plutôt que tous les autres dieux. Quelques années plus tard, Thoutmès et Aménophis ont été envoyés à Memphis pour y étudier dans le temple de Ptah. Thoutmès a montré peu de goûts pour les études de scribe et il s'est lié avec Horemheb qui se destinait à une carrière militaire, alors qu'Aménophis a manifesté le désir d'aller étudier à Héliopolis auprès d'Aanen. Ainsi nous sommes-nous retrouvés et se sont tissés entre nous les liens subtils d'une profonde amitié déjà préparée par des jeux et des chagrins communs de l'époque de notre enfance. Comprends-tu, dans ces conditions, pourquoi je porte un certain intérêt à tout ce qui concerne Améni ?

— Moi-même je le connais encore bien peu, mais je ne sais quelle force m'entraîne vers lui, avoua spontanément Néfertiti. Peut-être notre amour

commun pour Aton, source de toute vie, et aussi, en conséquence, de tout Amour. Cependant, je ne puis le regarder que comme un disciple voit son maître et ne veux ainsi n'avoir pour lui que de l'estime et de l'admiration, car je suis promise à Horemheb.

— Horemheb paraît t'aimer avec une passion redoutable. Il n'a cessé de parler de toi en des termes si élogieux, si enthousiastes, qu'avant même de te connaître, Améni et moi, nous t'admirions et brûlions du désir de te rencontrer. Je veux te dire qu'Améni n'a pas été déçu en te voyant.

Cette confession fit rougir de plaisir la jeune fille dont le regard brilla tandis qu'elle lui demandait avec un sourire :

— Mais toi, aurais-tu éprouvé quelque déception ?

— Je ne me suis pas prononcé : nous n'avons guère eu de conversation, toi et moi. Mais si Améni t'a ainsi remarquée, alors qu'il n'a passé avec toi qu'à peine la moitié d'une journée, c'est parce que ta beauté n'est pas uniquement extérieure. Ton apparence est sans doute le reflet parfait de ton âme.

— Je te laisse seul juge de choses dont je ne voudrais pas paraître me flatter.

— Je ne puis encore te juger que par ce qu'on m'a rapporté de toi, mais je crois que quelque divinité, Rê ou Aton peut-être, m'a accordé de sentir les êtres, de découvrir leur réalité intérieure, par-delà leur apparence, que ce soit celle qu'ils se donnent ou celle qui est réellement la leur. Or je te sens sincère et spontanée, capable d'aimer passionnément et de haïr pareillement, de mépriser aussi. Vois, peut-être m'égaré-je, mais il me semble que ton âme est forte et lumineuse, que le dieu lui a accordé la puissance de voir par-delà les choses sensibles.

— Osarsouf, je m'en voudrais de te décevoir, mais je crains que tu ne m'attribues bien des dons que je n'ai pas. Il me semble entendre mon père qui se plaît à déclarer que les sept Hathors m'ont comblée de tous leurs dons ; mais il me voit avec les yeux d'un père aimant, non avec ceux de Maât qui sait la vérité.

— Je ne pense pas que ton père soit dans l'erreur. Toi et moi, nous avons été créés par Thot dans la même argile, c'est pourquoi, j'ai le sentiment de te connaître et de ne pas me tromper dans mon jugement. Or, je te le dis, cet Horemheb n'est pas fait pour toi. C'est un homme ardent, peut-être, mais il est rempli d'ambition et ne rêve que d'une gloire acquise dans le sang, par

la puissance de sa lance. En cela, il est l'ami des prêtres d'Amon, l'adorateur de ce dieu conquérant.

— Amon n'est-il pas aussi le protecteur des faibles et des pauvres ?

— On le dit et c'est ce qu'assurent ses prêtres. Mais avec Sekhmet il conduit le bras vainqueur de pharaon, il soumet les nations par la force des armes et non par la grâce de ses âmes.

— Alors qu'Aton donne la vie et conquiert les nations par la beauté de sa lumière ? insinua-t-elle.

Il lui jeta un long regard avant de répondre :

— C'est le dieu qui t'a inspiré ces paroles. Mais vois : nous voici arrivés devant la demeure qui sera la tienne pendant ces jours.

Ils s'étaient arrêtés devant la porte d'un grand parc clos d'un haut mur de terre, au nord de la ville. Un serviteur vint au-devant d'eux et ils s'engagèrent dans une allée bordée de palmiers et de perséas. La maison qui s'élevait au fond du jardin, était vaste et agrémentée en façade d'un portique aux élégantes colonnes peintes ornées de chapiteaux en forme de fleurs de lotus.

— Voilà une bien belle demeure, constata Néfertiti en sautant au bas de sa monture. Vraiment digne d'un prince ! Mon père ne pourra que s'en réjouir, mais il s'étonnera sans doute qu'un simple prêtre lecteur et un serviteur du temple logent dans un tel palais.

— Riche est la famille d'Aménophis, car cette demeure lui appartient.

— Riche, il faut qu'elle le soit car il me semble qu'elle n'y séjourne que rarement et possède d'autres biens ailleurs.

Osarsouf s'abstint de répondre et lui montra les chambres qui leur étaient destinées. Après qu'elle les eut distribuées aux gens qui l'accompagnaient, elle revêtit une robe de lin tissé pincée en longs plis multiples sur toute la longueur mais qui cependant épousait les formes de son corps et pourvue de manches amples qui tombaient à mi-bras, noua à son cou un large collier où les bleus des lapis-lazuli s'entrelaçaient avec des pierres rouges et vertes, et ainsi parée elle requit Osarsouf de la conduire auprès de son père.

Il fallut que les serviteurs qui escortaient leurs chaises ouvrissent un chemin à coups de poing et de bâton parmi la foule dense qui se pressait autour du temple d'Osiris. La vaste cour du sanctuaire à laquelle on accédait par une porte de bronze à double battant enserrée entre deux puissants pylônes en haut desquels flottaient des oriflammes élevées le long de grands mâts, était remplie de prêtres et de dignitaires, car c'était le

moment où l’on allait sortir du Saint des Saints, le pilier djed, symbole d’Osiris. Près de la porte donnant accès à la salle aux nombreuses colonnes pareilles à des palmiers, au flanc orné de scènes mystérieuses, et de textes en caractères sacrés, se tenaient des femmes munies de flûtes et tambourins, lyres et castagnettes de bronze, des prêtres purs au crâne poli, qui tous attendaient l’apparition du dieu.

Osarsouf entraîna Néfertiti le long de l’un des portiques, derrière les spectateurs massés entre les colonnes.

— Où m’emmènes-tu par là ? s’enquit-elle en élevant la voix pour se faire entendre parmi les clameurs et les chants qui s’élevaient de la foule et semblaient monter vers le ciel en même temps que les lourdes volutes de fumée d’encens qu’on brûlait tout alentour.

— Là où il convient que tu sois, se contenta-t-il de lui répondre.

Réponse bien faite pour piquer sa curiosité ; mais il lui parut inutile de lui demander plus de précisions. Ainsi se rapprochèrent-ils de la porte de la salle aux colonnes. Osarsouf s’arrêta derrière les chanteuses et les musiciennes ; il regarda alors tout autour de lui, se haussa sur la pointe des pieds pour chercher à voir par-delà la foule, puis il se tourna vers Néfertiti.

— Reste là auprès de ces femmes. Je dois te laisser pour aller rejoindre les prêtres lecteurs afin de participer à la cérémonie.

— Va, je saurai bien m’arranger seule, ne te fais pas de soucis pour moi, assura-t-elle.

Il s’ouvrit un chemin à travers les rangs des femmes et disparut aux regards de Néfertiti qui, à son tour, se haussa sur la pointe des pieds pour tenter de voir ce qui se passait dans la cour. Songeant qu’elle occupait là un poste peu favorable pour observer la cérémonie, elle s’apprêtait à se faufiler vers les premiers rangs, lorsqu’elle se sentit saisie par le bras. Elle se retourna, prête à injurier l’audacieux : Aménophis se tenait près d’elle, l’air grave.

— Viens avec moi, si tu veux voir l’arrivée du dieu, lui dit-il.

— Je te suivrai, Améni, répondit-elle d’une voix qu’elle voulait ferme mais qu’étreignait une émotion qu’elle ne parvenait que difficilement à maîtriser. Mais vois : peu m’importe d’assister à l’arrivée de ce dieu.

Il lui offrait sa main tendre mais ferme, légèrement moite car la chaleur était étouffante parmi cette foule aux relents de transpiration qui se mêlaient aux odeurs lourdes des résines aromatiques, et aux senteurs des cônes à parfum que les femmes avaient fixés au-dessus de leurs perruques. Une vive

et délicieuse émotion la saisit lorsqu'elle serra sa main dans la sienne. Les lèvres d'Aménophis s'étirèrent en un sourire qui aurait terminé de conquérir la jeune fille s'il en avait encore été besoin.

— Sa mort et sa renaissance, répondit-il enfin, sont un grand espoir pour le peuple et une profonde vérité pour ceux qui savent. Mais tu as raison, il importe peu de voir son arrivée, car ce n'est là qu'une apparence. Seul compte ce qui est en notre cœur, ce par quoi celui-ci sera plus léger que la plume de Maât dans la balance divine.

Tout en parlant ainsi, il s'ouvrait un chemin parmi les rangs des prêtres qui se poussaient afin de leur permettre de prendre place au-devant d'eux, à l'orée du portique, face à la cour illuminée par les rayons du soleil déclinant vers l'horizon oriental. En ce même moment s'ouvrirent grandes les portes du sanctuaire et en sortirent les musiciens porteurs de harpes et de lyres qui s'avancèrent tout en tirant de leurs instruments une musique grave et triste à laquelle firent écho les musiciennes disposées au-dehors avec leurs propres instruments à vent et à percussion. Ils précédaient six prêtres qui halaient avec des cordes le pilier djed, symbole d'Osiris, le tronc lisse en bois pareil à une colonne pourvue de trois chapiteaux accumulés l'un sur l'autre sur lesquels étaient peints les yeux fardés du dieu. Chacun savait que ce pilier représentait la colonne taillée dans un érica, sur les rivages de la phénicienne Byblos, la colonne dans laquelle avait été intégré le cercueil d'Osiris que les flots avaient emmené depuis le Nil jusqu'à cette lointaine contrée. Ainsi cette colonne contenait le corps du dieu tué par son frère Seth et mis dans le sarcophage par sa sœur et épouse la déesse Isis, dans l'attente de sa résurrection prochaine, de son retour du royaume des morts, ce pays magique du bel Occident dont il était le maître et le juge.

Autour du pilier ainsi traîné, des jeunes filles aux reins cambrés enserrés dans une ceinture ornée de pierreries, leur seul vêtement et leur seule parure, exécutaient de savantes danses acrobatiques et mimaient les aventures du dieu bon, ses amours avec Isis, sa montée sur le trône des Deux-Terres à l'aube des temps, la trahison de son frère Seth qui l'avait tué au cours d'un banquet, avec l'aide des soixante-douze conjurés, enfermé dans un coffre devenu une tombe et abandonné aux flots du Nil.

Derrière le pilier suivait le cortège des prêtres. À leur tête venait Aanen revêtu de la lourde jupe qui tombait à mi-mollets, le torse ceint d'une peau de panthère constellée d'étoiles brodées, qui lui laissait une épaule et les bras nus. À sa ceinture était attaché par trois épais cordons un petit sac de

cuir carré sur lequel était gravé dans son cartouche oblong le prénom du roi Aménophis, Nébmarê, « Seigneur de la justice de Rê », et au rythme de son pas lent se balançait sur son ventre la tête du félin écorché. Parmi les prêtres et dignitaires qui le suivaient, Néfertiti reconnut Aÿ, son père, et Osarsouf.

Au milieu de la cour s'arrêta la procession. Les danseuses mimèrent alors la quête d'Isis à la recherche de son époux, son arrivée à Byblos où elle persuade le roi du pays de lui donner le pilier, enfin son retour près de Bouto, la ville sainte de la déesse serpent, au nord du delta du Nil, avec le corps de son époux qu'elle cache dans les marais voisins de Chemnis. Alors s'avancèrent deux jeunes femmes coiffées de lourdes perruques bouclées, au corps pur soigneusement épilé, ainsi que le prescrivait le rite. Sur leurs bras étaient inscrits les noms des déesses qu'elles incarnaient, Isis et Nephtys, l'autre sœur d'Osiris : elles étaient suivies de sept autres jeunes femmes portant elles aussi des perruques épaisses, mais vêtues d'amples robes de lin fin à travers lequel se dessinaient les formes de leurs corps : c'étaient les pleureuses.

Néfertiti détourna son regard pour le porter vers Aménophis : il était un peu plus grand qu'elle de manière qu'elle leva légèrement la tête : son profil se découpait pur et fort, et dans ses yeux brillait cette flamme étrange qui l'avait surprise dès le premier abord ; il lui parut beau, d'une beauté mystérieuse qui n'était pas celle qu'elle avait pu jusqu'alors admirer chez Nakhtmin et plus encore chez Horemheb ; c'était un charme qu'elle se serait senti incapable d'analyser si elle en avait eu le goût. Elle ne savait pas ce qui pouvait l'attirer en lui, mais ce qu'elle comprit en cet instant, c'est qu'elle aspirait à lui appartenir, à vivre pour lui et par lui, et elle songea que c'était là un sentiment tout à fait différent de celui qu'elle avait ressenti pour Horemheb, un sentiment qui allait au-delà du désir, qui lui dévorait soudain le cœur comme la lionne qui vient de saisir sa proie, gazelle frêle et timide sous son aspect de coureuse élancée. Ce devait bien être cela cette grande flamme d'amour par laquelle Hathor la Dorée embrasait les cœurs des amants. Un instant, elle ne songea plus qu'à ce sentiment soudainement éclaté en elle ; elle en oublia le monde, Osiris qui gisait parmi les pleureuses, la grandiose cérémonie qui se déroulait devant elle, elle oublia qu'il était le fils du roi, personnage sacré en qui s'incarnait Horus d'or et qu'elle n'était que la fille d'un obscur noble : il n'y eut plus qu'elle et lui, et entre eux cet amour nouvellement né comme allait naître une nouvelle fois le dieu mort, mais toujours vivant, comme son amour, pour l'éternité.

Elle fut brusquement tirée de sa rêverie auréolée de soleil, par le chant des pleureuses qui après une longue psalmodie s'écrièrent dans un éclat de cymbales :

Comme elles sont pures les transfigurations d'Osiris,
Comme elles sont belles les transfigurations d'Osiris,
Magnifiques sont les transfigurations d'Osiris !

— En paix sont le ciel et la terre ! jubila alors Aanen en portant sa main ouverte contre sa joue.

Trois autres fois il répéta cette exclamation.

— Le ciel se réjouit pour la terre ! clama par quatre fois la grande pleureuse.

— Terre, réjouis-toi car vient un dieu ! répondit Aanen en écho, la main vers la bouche.

Et chaque fois des femmes frappaient sur leurs tambourins en esquissant des pas de danse tandis que d'autres secouaient leurs sistres aux sonnailles de bronze.

Alors s'avança la jeune femme qui portait écrit sur le bras le nom d'Isis. Elle se pencha sur le djed et levant les bras elle chanta :

— Viens dans ta demeure, ô bien-aimé. Viens dans ta demeure, afin que tu m'y voies, bel adolescent. Vois, je suis ton épouse, celle qui t'aime. Ne t'éloigne pas de moi ! Mon cœur t'appelle, mes yeux te désirent, je le cherche afin de te contempler.

Isis et Nephtys entremêlèrent alors leurs chants et leurs lamentations qu'accompagnaient les sons des harpes et des flûtes et que scandaient les coups de tambourin et de sistre, et les ululements des pleureuses.

Souvent Néfertiti se détournait de la scène pour porter son regard vers Aménophis qui conservait une si parfaite immobilité qu'elle aurait pu craindre de sa part une totale indifférence si elle n'avait toujours senti sa main unie à la sienne ; elle vibrait, enlaçait parfois ses doigts aux siens, lui semblait par ces mouvements souvent à peine perceptibles, exprimer plus de sentiments et d'émotions que les poèmes les plus enflammés.

Lorsque les chants alternés des deux déesses eurent pris fin, tomba un profond silence à peine troublé par les chants des oiseaux dans les palmes et dans le ciel que la tombée du jour parait de teintes chatoyantes. Néfertiti tourna la tête vers Aanen qui avait assisté en silence à la cérémonie : elle vit alors qu'il la regardait ainsi que son père, debout auprès de son cousin ; elle

remarqua qu'Aÿ fronçait les sourcils, sans doute parce qu'il venait de s'apercevoir qu'elle laissait Aménophis lui tenir ainsi la main ; elle sourit en elle-même en imaginant la surprise de son père lorsqu'il apprendrait qui était en réalité Aménophis. Osarsouf venait de s'agenouiller devant un autel bas en albâtre en forme de table pourvue d'un pied central, sur lequel il déposa des offrandes, blé et gâteaux de forme conique. Dans le même temps s'avançait Aanen qui prit l'extrémité de l'une des cordes liées au pilier, tandis que trois prêtres, placés en avant, s'étaient saisi des trois autres cordages avec lesquels on l'avait traîné dans la cour. S'élevèrent alors les chants graves des prêtres accompagnés des bruits métalliques des sistres agités par des femmes : Aanen et les prêtres tiraient sur les cordages et lentement se redressait le pilier, soutenu du côté opposé par un prêtre qui le dirigeait afin qu'il ne basculât pas de côté. Remis droit, il chancela un instant sur sa base puis se fixa enfin au milieu des cris de joie des assistants.

— Viens, dit Aménophis en se tournant vers Néfertiti.

Ils se noyèrent dans le flot mouvant de la foule qui avait lentement envahi le péristyle et la cour du temple. Aménophis montrait une vigueur inattendue pour s'ouvrir un passage, jouant des coudes, repoussant les gens d'une main sans lâcher celle de Néfertiti qui se sentait le cœur si léger qu'elle ne prenait même pas garde aux mains profanes qui s'égaraient sur son corps à son passage, froissaient et même déchiraient sa robe.

Ils se retrouvèrent bientôt près des rives du Nil qu'avait abandonné toute activité car tout le peuple s'était pressé auprès du temple pour assister à la présentation du dieu ressuscité et participer ensuite aux fêtes qui devaient durer toute la nuit. Seuls leur parvenaient les rumeurs lointaines de la population en fièvre et, tout près d'eux, les chants des oiseaux qui semblaient saluer le soleil qui descendait sur l'horizon occidental dans un poudroiement de lumière empourprée.

Aménophis se tourna vers le ciel du couchant sur lequel se découpaient les sveltes dattiers dont les palmes se balançaient doucement au gré de la brise du soir.

— Vois, dit-il alors, Aton s'éloigne, Aton nous quitte pour apporter sa lumière au monde des morts, ces bienheureux justifiés. Mais demain, il nous reviendra, toujours plus beau, toujours plus éclatant dans sa céleste splendeur.

— La nuit elle-même ne nous l'en fera que paraître plus beau, remarqua Néfertiti.

— La nuit est son contraire, elle est son absence, mais non son ennemie. La nuit est belle comme la mort car elle précède le jour, elle annonce le retour du soleil qui est toute vie, elle est le chemin obscur qui conduit à la lumière de la vérité. Comme il est beau ce crépuscule ! Et pourtant il l'est moins que l'aurore, car l'un est une fin, mais l'autre un commencement.

Une barque venue du Sud qui abordait près d'eux, troubla le silence. Un groupe d'hommes et de femmes en sortirent, riant, criant, s'interpellant.

— Tu es de cette ville ? demande un homme à Aménophis.

— J'y suis de passage, comme toi sans doute, lui répondit-il.

— Alors, tu es un serviteur d'Horus : joins-toi à nous. Les combats ont déjà dû commencer.

— Je le crois. Allez en avant, les dieux ne supportent pas d'attendre, assure-t-on.

L'homme regarda avec étonnement Aménophis avant de s'éloigner avec ses compagnons.

— Vois, dit alors Aménophis à Néfertiti. Ces gens venus de toutes les parties de ce pays vont passer la plus grande partie de la nuit à se battre à coups de poings et de bâtons pour répéter la lutte entre les partisans de Seth et d'Osiris. Ensuite on sacrifiera des ânes auxquels on aura fait faire le tour de la ville parce que l'âne est l'animal de Seth, afin de signifier la victoire d'Osiris, puis tout le peuple passera le reste de la nuit à se réjouir, à faire ripaille, danser et chanter pour fêter le triomphe du dieu. En vérité, crois-tu bien que le dieu ait besoin de tout cela et puisse prendre plaisir en ces spectacles brutaux ?

— Améni, je pense que nous attribuons aux dieux nos propres sentiments et que nous les voyons trop souvent à travers nous-mêmes bien plus que dans leur réalité. Aussi, je doute que le dieu bon puisse se complaire dans la vue de ces hommes qui s'agitent de cette manière en croyant l'honorer. Il préfère la pureté de nos sentiments et c'est bien ce qui est dit lorsque notre cœur vient à être pesé dans la balance divine, au moment où nous paraissons devant son tribunal, après que nous avons quitté le monde des vivants. Ne nous défendons-nous pas alors d'avoir commis ni injustice ni aucune action qui pût déplaire au dieu ?

— Il n'est que trop vrai que la réalité profonde des dieux demeure cachée aux hommes et qu'ils ne les voient qu'à travers des apparences trompeuses.

— Mais n'est-il pas tout aussi vrai que l'homme a besoin de certitudes faciles à acquérir et qu'il les trouve précisément dans les cultes des dieux

tels qu’ils sont pratiqués ? Et ces cultes eux-mêmes, n’ont-ils pas une signification secrète qui demeure ignorée du commun des hommes de telle manière qu’ils satisfont tout le monde car chacun y puise ce qui convient à son âme ? Car chaque acte du rite n’est jamais que l’expression d’un symbole qu’il faut savoir interpréter et, en définitive, le dieu se contenterait du don de l’âme exprimé simplement par l’offrande de fleurs et de parfums.

Il la regarda avec intensité avant de remarquer :

— Kiya, je vois que ton père t’a instruite en bien des choses réservées aux scribes habiles et que ton esprit dépasse la mesure habituelle impartie par le dieu aux humains. Vois, le soleil est maintenant passé dans l’autre monde cédant la place à la nuit. Il est temps de rentrer en la demeure où doit t’attendre ton père.

Il lui tendit la main qu’il avait relâchée depuis un instant : elle voyait dans la pénombre se dessiner sa silhouette légèrement voûtée et briller ses yeux d’une manière singulière ; elle se sentit alors entraînée vers lui par un élan intérieur mystérieux si violent qu’elle était prête à se jeter dans ses bras ; cependant, elle se contenta de prendre sa main qu’elle pressa dans la sienne avec plus de force qu’il lui semblait qu’il aurait été convenable.

Bien qu’il ait fait un détour afin d’éviter la foule des pèlerins, leur nombre était tel qu’ils se trouvèrent malgré tout pris dans les tourbillons de la fête ; une fête violente. Tandis que les femmes tenaient torches et lampes pour s’éclairer, les hommes parfois armés de bâton, cherchaient les partisans du dieu adverse, qu’ils prétendaient combattre, afin de se colleter avec eux. Ainsi Aménophis se vit-il soudain entouré par plusieurs hommes. L’un d’eux lui agrippa le bras en déclarant :

— J’ai saisi Horus.

— Tiens-le ferme, tiens-le ferme ! encourageaient les autres en l’entourant.

— Frappe ! Frappe ! s’écria quelqu’un.

Aménophis, qui avait lâché la main de Néfertiti, tenta de repousser ses assaillants, mais ils le harcelaient sans l’écouter, tandis que Néfertiti leur criait de le laisser en paix car il rentrait en sa demeure et qu’il était un prêtre du temple.

— C’est bien un fidèle d’Osiris ! hurlèrent alors certains.

— Horus, c’est Horus !

— Frappe ! Frappe ! reprirent-ils en chœur.

Alors un homme leva un bâton et l'abattit sur la tête d'Aménophis. Le coup l'atteignit à la tempe et il chancela. Aussitôt Néfertiti fut saisie de crainte et de fureur. Dans un mouvement rageur elle arracha des mains le bâton que tenait un autre homme près d'elle et elle se mit à en rouer de coups celui qui avait frappé Aménophis avec tant de vigueur qu'il lâcha son bâton et s'enfuit en courant ; un homme, surpris de la violence de sa réaction, s'approcha d'elle, mais il reçut à son tour un si violent coup qu'il en tomba sur le sol, puis elle se mit à faire tournoyer son bâton, tapant au hasard en criant, tant et si bien qu'hommes et femmes s'égaillaient de tous côtés en jurant qu'elle devait être Isis en personne, où même la lionne Tefnout, pour défendre Horus avec tant de fougue.

— Les vilains chacals ! s'exclama-t-elle toute haletante et la sueur collant sa robe à sa peau, en revenant vers Aménophis qui était demeuré immobile, sans même daigner éponger le filet de sang qui avait coulé le long de sa joue jusque sur son épaule. Ces gens sont pris de folie ! Comment ont-ils osé te frapper ! Toi !

Elle se tut soudain car elle s'apprêtait à ajouter « Toi le fils du roi », mais elle ne voulait pas qu'il apprit qu'elle savait qui il était en réalité.

Elle arracha un pan du bas de sa robe et lui épongea le sang :

— N'as-tu pas trop mal ? Viens vite, il faut te soigner !

Il lui prit le poignet et l'éloigna de son visage d'un geste doux mais ferme.

— Ce n'est rien, ils ont agi comme ils devaient et m'ont nommé aussi comme ils le devaient.

Il lui dit cela avec un sourire en ajoutant :

— Et toi, tu as été vraiment comme Isis, comme la sœur et l'épouse aimée d'Osiris.

Lorsqu'ils parvinrent au palais, ils y trouvèrent Aÿ chez qui l'inquiétude le disputait à une contrariété que dissimulait à peine son étonnement d'être logé dans une si somptueuse résidence alors qu'il avait craint de se retrouver dans un méchant gîte.

— Que s'est-il passé ? Que vous est-il arrivé ? Où donc étiez-vous allés ? s'écria-t-il en voyant l'état de la robe de sa fille.

— Rassure-toi, lui répondit Aménophis. Nous avons été assaillis par les partisans de Seth, mais Kiya les a dispersés comme le soleil dissipe les ténèbres de la nuit.

— Aménophis, il paraît qu'ici je suis ton hôte et je m'en réjouis tout en t'en rendant grâce, mais il faut cependant que tu saches que Kiya n'est encore qu'une enfant et que je me suis engagé en son nom auprès d'un officier des chars de Sa Majesté.

— Aÿ, mon bon père, voilà d'étranges paroles dans ta bouche. Je ne comprends pas pourquoi tu tiens à me faire savoir ces choses que je connais par ailleurs car Horemheb n'est pas pour moi un étranger. Je respecte ta fille et toi-même…

— Et moi, intervint Néfertiti avec vivacité, j'agis selon mon désir et je considère ne pas être engagée particulièrement avec Horemheb : je suis encore libre de mon choix et personne ne m'imposera sa volonté contre mon gré ! Mais encore, nous n'avons fait, Améni et moi, que nous promener vers les rives du fleuve pour y parler des dieux et des choses qui les concernent.

Ce soir-là fut offerte en la demeure une belle fête à laquelle participèrent Aanen et le prince de la province avec leurs épouses, Osarsouf et les hôtes d'Aménophis ainsi que plusieurs hauts prêtres et dignitaires venus assister aux cérémonies de la résurrection d'Osiris. Néfertiti se trouva assise à côté des quelques femmes conviées au banquet, mais sans cesse son regard se reportait vers Aménophis assis entre Aÿ et Aanen, sur des sièges bas, chacun devant sa table chargée de mets. Des paroles échangées entre les convives, des discours tenus par chacun d'entre eux, des musiques qui furent données par les musiciennes et des chants et des danses qu'elles accompagnaient, de l'acrobate nubienne qui fut applaudie pour l'adresse de ses sauts et de ses contorsions, de tout ce qui fut présenté durant cette soirée, Néfertiti ne retint rien, tant son attention était tournée vers Aménophis, tant son esprit était occupé de lui et de ce qu'ils avaient fait et dit au cours de cet après-midi.

Et lorsque, une fois seule dans la chambre qui lui était destinée, elle se fut couchée sur le lit couvert de coussins, sa nuque appuyée contre le chevet, et eut soufflé la dernière lampe disposée près d'elle, elle comprit qu'elle aimait Aménophis d'une passion déréglée mais étrange parce que faite d'admiration mutuelle, d'union de deux âmes, plus que de désir d'un corps.

Mais lui, quels étaient ses sentiments réels ? Ses regards, ses sourires, sa main qu'il avait serrée avec tant de tendresse, tout cela lui laissait penser

qu’elle ne lui était pas indifférente, mais elle ne pouvait oublier leurs conditions réciproques et elle se mettait alors à douter de la réalisation du rêve fou auquel elle osait s’abandonner, le rêve de devenir la maîtresse de ses biens, celle qu’il pouvait aimer comme son épouse. Elle sentait alors des larmes mouiller ses paupières puis s’injuriait pour sa faiblesse et aussi sa naïveté qui l’entraînaient dans d’extravagantes rêveries. Elle préférait alors reporter sa pensée vers Horemheb et cherchait à s’inquiéter d’une absence qui se prolongeait sans qu’il lui donnât de nouvelles. Enfin elle s’assoupit sans décider si elle devait se croire heureuse ou, tout au contraire, la plus malheureuse des femmes.

Chapitre IX

Néfertiti resta deux jours encore à Busiris mais elle n'eut plus l'occasion de se retrouver seule avec Aménophis ou plutôt, il ne chercha pas à susciter une telle occasion au demeurant, elle ne le vit que fort peu car le lendemain il se rendit de bonne heure au temple de Busiris en vue de sa préparation aux épreuves de son initiation. Aÿ vint cependant au-devant de sa fille, alors qu'elle s'était assise dans le jardin à l'ombre d'un sycomore auprès du grand bassin où nageaient des canards.

— Ma chère enfant, lui dit-il en prenant place auprès d'elle sur l'un des coussins, jetés sur un tapis, je crains que tu ne t'enflammes trop rapidement. Je reconnais que la faute doit m'en revenir dans la mesure où je t'ai trop tenue éloignée du monde tout en te laissant la plus grande liberté.

— Pourquoi viens-tu me dire cela soudainement ? l'interrogea-t-elle, une pointe d'impatience dans la voix.

— Vois : tu as commencé par t'éprendre de ton frère Nakhtmin, car il était le seul garçon que tu voyais. Mais à peine as-tu entrevu Horemheb, tu en as tout oublié pour ne plus songer qu'à lui. Et voici maintenant que tu portes tes regards vers Aménophis.

— Si j'avais connu Améni le premier, je n'aurais pas tourné mes regards vers un autre homme, déclara-t-elle avec assurance.

— Petite Kiya, il est temps de te trouver un époux, car c'est ce qu'il te manque. Or, qui est cet Aménophis ? Il me semble appartenir à une riche famille, mais je ne sais pourquoi Aanen n'a rien voulu me dire à son sujet : peut-être est-ce le fils du vizir de la grande ville du Sud, ou même un prince royal. Pourquoi pas ?

Néfertiti tourna vivement la tête vers lui :

— Voilà qui t'étonne, reprit-il. Mais si le palais où nous sommes si magnifiquement logés appartient bien à sa famille, ce dont on ne peut douter, il n'est pas un médiocre personnage comme le laisserait supposer sa mise si simple.

— Pourquoi me dis-tu cela ? l'interrogea Néfertiti. S'il en est ainsi, tu devrais te réjouir qu'il m'ait distinguée.

— Je crains, au contraire, que tu ne t’aventures beaucoup trop en croyant qu’il ait pu sérieusement te distinguer, et dans ce dernier cas, je redoute pour toi une cruelle déception. C’est ce qui me fait te parler ainsi. Car s’il est bien fils d’un puissant personnage, on ne lui permettra que d’épouser une fille de son rang.

— Serions-nous d’une famille si médiocre ? s’insurgea-t-elle alors. Et encore, que vaudraient les mérites personnels ? Que vaudrait aussi un amour qui ne se mesurerait qu’à l’opulence de la famille ?

— Ne prends pas ainsi feu, ma chère fille. Sans doute le mérite est-il récompensé par la bienveillance de notre roi, le dieu bon, c’est pourquoi j’ai confiance en l’avenir d’un homme comme Horemheb. Mais pour ce qui est des mariages, à l’instar du pharaon qui prend pour épouse sa propre sœur ou des princesses étrangères afin de se ménager des alliances, les hauts dignitaires cherchent pour leurs fils des filles de même rang et de même fortune qu’eux afin de ne pas affaiblir leur position. Voilà pourquoi je viens devant toi et je te dis, par amour pour toi : ma petite Kiya, si tu crois avoir quelque sentiment pour cet Aménophis, éloigne de toi sa pensée et songe à aimer Horemheb qui t’aime et veut faire de toi la maîtresse de ses biens. Il n’en a pas encore beaucoup, bien que j’aie appris que sa famille possède aussi des terres à Hatnoub, dans le milieu du pays du Sud, car c’est de cette ville qu’il est originaire, mais j’ai de très bonnes raisons de savoir qu’il deviendra un important personnage, favori de Sa Majesté !

— Mon bon père, repartit alors Néfertiti, ne pense pas que je dédaigne tes conseils, mais crois que je prétends savoir vers où se tourne mon cœur. Je connais Horemheb par amour de qui j’ai fui parmi les bouviers des marais, mais je connais aussi Améni, mieux que tu ne peux le penser. Sois ainsi assuré que je suis désormais en âge de conduire ma barque vers le rivage que j’ai choisi pour aborder. Et si d’aventure je me trompe ou m’égare, je ne m’en prendrai qu’à moi-même et tu n’entendras aucune plainte sortir de mes lèvres.

Le jour du départ, Aménophis vint la saluer sur le seuil de sa demeure, en même temps que son père et que Nakhtmin, mais il lui parut si lointain, alors qu’elle s’attendait à quelque effusion, qu’elle se dit avec mélancolie, que certainement il ne ressentait rien pour elle. Peut-être avait-il songé un moment s’amuser d’elle pendant ces quelques jours puis l’attitude sévère de son père l’avait détourné de ce dessein ; ou encore avait-il été curieux de ses idées qui lui avaient paru sortir du commun, mais il avait épuisé en une

soirée son désir d'approfondir son esprit. Aussi, mue par un premier ressentiment, avait-elle de son côté marqué une certaine froideur. Elle avait même commencé à le haïr et aurait cherché à chasser loin d'elle son image si Osarsouf, qui avait reconduit Aÿ et les siens jusqu'à l'embarcadère, n'avait réussi à lui parler seul à seule, tandis qu'ils étaient assis dans les chaises à mules et qu'Aÿ allait en avant et conversait avec Aanen qui l'assurait qu'il parlerait à la reine Tiyi en sa faveur.

— Kiya, lui dit donc Osarsouf, je te vois partagée entre la tristesse et la colère, à cause d'Aménophis.

— Comment peux-tu penser cela ? Quel intérêt crois-tu que je porte à Aménophis pour me prêter à son égard de tels sentiments ? repartit-elle d'un ton qu'elle voulait indifférent.

— Kiya, je ne suis dupe ni de tes paroles ni de tes sentiments. Écoute-moi, car je parle en mon nom ; ne pense pas qu'Améni soit au courant de ma démarche : je n'agis que par amour pour lui… et aussi pour toi, c'est pourquoi je ne veux pas vous voir malheureux, bien que je ne sache vraiment si ce que tous deux vous souhaitez vous apportera le bonheur.

— Vraiment Osarsouf, tu parles par énigmes et je ne comprends rien à ton discours.

— Je veux simplement te dire qu'Améni a senti naître en lui la flamme de la Dorée à ta vue. Mais ce n'est pas un homme frivole et non plus il n'est pas tout à fait libre de ses décisions. C'est la raison pour laquelle il a évité de se trouver seul avec toi une nouvelle fois, de crainte qu'il ne faillisse à ses résolutions et t'entraîne dans une aventure qui pourrait t'apporter plus de maux que de biens. Prochainement, il va retourner à Thèbes, dans sa famille, et après qu'il aura été introduit dans les secrets d'Amon, il pourra décidément s'engager dans le chemin qu'il aura choisi. Pour toi, je te demande une seule chose : si entre-temps revient Horemheb et qu'il veuille te faire entrer en sa maison, temporise et fais-le-moi savoir.

— Pourquoi devrais-je agir ainsi ? Si Aménophis prétend m'aimer, qu'il le déclare et vienne me demander à mon père. Je verrai alors vers qui porter mon choix. Mais s'il demeure silencieux, et lointain comme je l'ai vu tout à l'heure, qu'il ne m'importune pas et me laisse à l'amour d'Horemheb.

— Je te l'ai dit, je ne parle pas en son nom mais au mien, je te demande de ne souffler mot à personne de ma démarche…

Il n'en put dire plus car ils approchaient de l'embarcadère et Aÿ avait fait ralentir le train de ses mules pour les attendre, et avait tourné vers eux ses

regards. Néfertiti que les paroles d'Osarsouf avaient troublée sans qu'elle acceptât de l'admettre, porta son attention sur sa petite chienne blottie sur ses genoux et se mit à lui parler afin de marquer une sorte d'indifférence dont elle était en réalité très éloignée.

De retour dans la maison paternelle, elle retrouva Ti, sa sœur et sa vie d'antan, mais aucune nouvelle d'Horemheb. Ses premiers soins furent d'éloigner Aménophis de ses soucis et, afin d'éviter les moments de solitude qui pourraient permettre aux regrets et souvenirs de l'assaillir, elle multiplia ses activités. Lorsqu'elle ne faisait pas de la musique ou des exercices de lecture et d'écriture, elle partait sur son char chasser dans le désert ; comme son père ne pouvait l'y accompagner, il avait délégué à sa garde Nakhtmin qui avait d'autant plus de raisons de s'en réjouir que la jeune fille se montrait à nouveau aimable et ouverte à son égard. Ainsi s'exerçaient-ils ensemble au tir à l'are, ensemble ils faisaient des courses sur leurs chars respectifs, chassaient dans les marais. Par là Néfertiti cherchait à s'étourdir et lorsqu'elle se surprenait à admirer la vigueur de Nakhtmin alors qu'il projetait son javelot contre une gazelle en un geste d'une grande élégance, elle se demandait si le vrai bonheur n'était pas de mener cette vie libre avec un époux comme lui qui l'aimait sans défaillance, se trouvait à ses genoux sur un signe d'elle, voire un simple regard, était prêt à lui donner le plaisir qu'elle désirait au moment où la fantaisie l'en prenait. Contrairement à Aménophis ou à Horemheb, il n'était dévoré par nulle ambition, nul désir d'un dieu qui se dérobait, ou plutôt n'avait qu'une ambition, l'aimer et la servir, et un seul culte, le sien. Mais bientôt elle chassait de son esprit toutes ces considérations en soupirant : « Oui, mais ce doit être à la fin bien fatigant de supporter un adorateur aussi jaloux de sa divinité. »

Or, cet après-midi-là, il y avait plus d'un mois qu'était parti Horemheb pour son expédition ; il se trouvait loin de l'esprit de la jeune fille qui, les cheveux dans le vent, jambes à demi écartées et les genoux légèrement ployés, poussait son char léger au galop des deux fougueux chevaux afin de distancer Nakhtmin sur le chemin du domaine, après une journée passée dans le désert de Keraha à traquer les bêtes qui y vivaient et à chercher le miel sauvage. Elle retint ses chevaux devant la maison, s'arrêtant dans un nuage de poussière et sauta au bas du char tandis que la rejoignait Nakhtmin.

— Par le dieu bon ! s’écria Ti en courant vers elle. Vois, tu es toute mouillée de sueur et souillée de terre ! Rentre vite avec le froid qui descend à la tombée du jour.

Elle tenait prêt un linge avec lequel elle essuya le torse de la jeune fille seulement vêtue du pagne court comme son frère de lait.

— Il y a quelqu’un pour toi, poursuivait Ti en frottant vigoureusement ses épaules, un officier des chars.

— Un officier des chars ? interrogea Néfertiti en hâtant le pas en direction de la maison, abandonnant à Nakhtmin le soin de son char et de ses chevaux.

— Oh, ce n’est pas celui à qui tu penses, précisa Ti.

Néfertiti reconnut alors Hanis qu’elle avait rencontré en compagnie d’Horemheb et de Thoutmès ; il sortait sous le portique de la demeure et vint au-devant d’elle.

— Kiya, commença-t-il en la saluant les bras levés, je viens ici envoyé par Horemheb.

— Horemheb ? Ne peut-il se déranger lui-même ? Je n’ai eu aucune nouvelle de lui depuis son départ.

— Pardonne-lui, mais il était bien difficile de t’envoyer des missives alors que nous nous trouvions au milieu d’un immense désert, entourés de toutes parts par ces vils bédouins ! Or, un grand malheur est arrivé. Nous n’avions que peu de soldats, ou en tout cas, pas assez pour châtier ces brigands. Nous les avons pourtant vaincus au cours de nombreux combats, et surtout lors du dernier où Horemheb s’est battu comme une lionne, comme Sekhmet et Tefnout elles-mêmes.

— Un malheur, dis-tu ? S’agit-il de lui ?

— Non, rassure-toi, mais notre deuil est immense, car Thoutmès, notre jeune capitaine, il a vu la couleur du sang au cours de ce dernier combat, et il est allé rejoindre ses ancêtres auprès d’Osiris le dieu bon. Horemheb a alors pris le commandement de notre troupe et il a donné l’ordre du retour. Nous avons dû repousser les assauts de ces vaincus des Neufs Arcs, lutter contre les bêtes du désert et aussi la soif, mais nous avons réussi à rentrer dans la terre chérie et y ramener le corps de notre chef, qui, tu le sais, était aussi notre prince, le fils aîné de Sa Majesté ! C’est pourquoi Horemheb s’est embarqué pour la grande ville du Sud afin d’y ramener le corps de Thoutmès et annoncer l’affreuse nouvelle à son père, le roi, tâche délicate autant que pénible. Et moi, il m’a chargé de venir devant toi afin de te faire

savoir son retour sain et sauf. Dès qu'il se sera acquitté de sa mission et que Sa Majesté lui aura donné son congé, il reviendra dans la terre du Nord afin de te rendre visite et de te dire ce qu'il a dans son cœur.

Cette nouvelle laissa un moment Néfertiti sans voix. Thoutmès était le prince héritier de manière qu'elle pouvait encore espérer entrer dans la maison de son frère Aménophis qui n'était qu'un simple prince, que ne menaçaient pas les contraintes du pouvoir ; maintenant, il devenait le seul héritier du trône, de manière qu'elle voyait s'éloigner définitivement d'elle tout espoir d'être jamais unie à lui, car sans doute il allait épouser sa sœur Satamon, puisqu'elle incarnait la légitimité du sang royal.

— Hanis, dit-elle enfin, cette nouvelle m'atterre et j'en ai le cœur sur la main, car j'aimais Thoutmès comme un ami et le vénérais comme le futur roi des Deux-Terres. Viens, tu passeras la fin de ce jour et la nuit dans cette demeure, afin de me rapporter en détail toutes les actions du prince, d'Horemheb et de toi-même.

Le récit que fit Hanis ce soir-là, après le repas familial, de cette campagne et des actions d'éclat d'Horemheb semblait destiné à magnifier le jeune officier et le rendre plus glorieux encore aux yeux de Néfertiti.

— Ainsi, avait conclu Hanis, Horemheb devrait-il acquérir la faveur de Sa Majesté, mais il peut tout aussi bien redouter sa disgrâce car le roi portait la plus vive affection à son fils aîné ; on peut alors redouter qu'il n'attribue à Horemheb une quelconque responsabilité dans cette mort car le chagrin peut rendre injuste même le plus juste des souverains.

— Dans ce cas, assura Aÿ, la carrière d'Horemheb risque d'être définitivement brisée et il sera alors meilleur pour lui de vivre retiré dans son domaine, comme moi-même j'ai dû le faire pour avoir déplu à Sa Majesté et à la Grande Épouse Royale, notre cousine.

— En vérité, remarqua Hanis, il vaut mieux déplaire au roi qu'à la reine Tiyi car c'est finalement elle qui fait prévaloir sa volonté sur celle de son époux lorsque d'aventure ils ont des opinions divergentes. C'est bien sur son appui que compte Horemheb car nous savons qu'elle favorise son fils Aménophis et c'est lui qu'elle veut faire monter sur le trône afin qu'il organise le culte d'Aton que Sa Majesté n'a pas osé imposer par crainte du clergé d'Amon qui ne pourrait que voir d'un mauvais œil la prééminence d'un dieu rival de celui qu'il sert. Aussi, la mort de Thoutmès ne peut lui causer de réel chagrin, et plus encore, elle a des raisons de s'en réjouir car,

dès lors, il n'y a plus d'obstacle entre Aménophis et le trône des Deux-Terres.

Ces considérations furent suivies d'un silence. Néfertiti avait pâli en voyant confirmer ses craintes car ce trône devenait à son amour un obstacle qui lui semblait par trop insurmontable. Quant à Aÿ, il lui vint à l'esprit que l'Aménophis chez qui il avait été logé lors de leur séjour à Busiris, devait bien être le même que le nouvel héritier du trône, comme il l'avait alors un instant supposé sans finalement vouloir s'en persuader, ne serait-ce qu'à cause de l'attitude hautaine, voire méprisante qu'il avait tout d'abord affectée vis-à-vis de ce garçon qu'il avait pris pour un pauvre scribe.

Mais déjà, Hanis reprenait :

— Je crois pouvoir ainsi te rassurer, Aÿ, et toi aussi Kiya : même si d'aventure Horemheb devait essuyer la colère de Sa Majesté, il jouirait d'autant plus de la protection de la reine qu'Aménophis est aussi son ami, de manière que celui-ci saura aussi bien plaider sa cause auprès de son père.

— Je ne m'inquiète certainement pas pour Horemheb, répliqua Néfertiti, d'autant que je ne me suis jamais engagée envers lui.

Ce mouvement d'humeur lui était soudainement dicté par la dernière remarque d'Hanis : Aménophis était peut-être l'ami d'Horemheb, mais la réciproque ne lui semblait pas évidente car elle ne pouvait chasser de son esprit les paroles qu'il lui avait dites à son propos et la manière dont il avait marqué sa satisfaction en lui annonçant que Thoutmès une fois roi était bien décidé à enfermer son frère dans un temple sous la surveillance des prêtres pour l'empêcher de réaliser un rêve qu'il déclarait insensé et dangereux.

Aÿ avait à peine écouté les paroles de sa fille, tout à ses nouvelles déductions :

— Dis-moi, Hanis, dit-il à son tour, toi qui sembles bien connaître Horemheb et les fils royaux…

— Très bien, je les connais très bien puisque j'ai fait mes études de scribe avec eux et j'ai servi dans la forteresse du Mur Blanc sous les ordres de Thoutmès, assura Hanis.

— Ce prince Aménophis, ne serait-il pas ami d'un certain Osarsouf…

— C'est comme son frère de lait et même plus encore !

— Par le dieu bon, je m'en doutais ! Ma petite Kiya sais-tu qui était notre hôte à Busiris ? Sais-tu qui te tenait par la main comme un époux ? C'est le prince Aménophis, celui qui, maintenant que Thoutmès a rejoint son double, coiffera un jour la double couronne d'Égypte.

— Mon père, répliqua-t-elle, je le savais et c’est ce qui me désespère car je ne puis l’aimer.

Sur ces mots, elle se leva et se réfugia dans sa chambre.

Chapitre X

On était dans ces jours où il semblait que le soleil descendait de plus en plus loin vers le sud pour s'élancer dans sa barque céleste à l'assaut des nues depuis l'horizon oriental. Les journées devenaient manifestement plus courtes, comme si le dieu éclatant avait hâte de revenir dans le royaume d'Osiris pour y éclairer les bienheureux parmi les champs de guérets, mais si les nuits étaient alors fraîches, les journées éternellement sereines, étaient agréablement tièdes.

Amenhotep, fils d'Hapou, profitait de la clémence de la température pour consacrer ces jours à la visite des chantiers de Thèbes. Il allait alors en chaise, mais lorsqu'il en descendait pour observer le travail accompli et marchait, droit dans son long pagne qui lui montait haut sur la poitrine, avec ses épaules encore rondes, ses bras charnus, son visage aux pommettes saillantes avec seulement quelques rides de part et d'autre des lèvres qui partaient des narines larges pour s'étirer en arc jusqu'au menton volontaire fortement galbé, les quelques rides du front à peine marquées à moitié dissimulées sous les ondulations de la perruque qui tombait en rangs obliques sur ses épaules, laissant à découvert ses oreilles largement ourlées, on ne pouvait croire qu'il était né voici plus d'un siècle, sous le règne du dieu bon, du roi justifié Thoutmès, le troisième du nom et le véritable fondateur de l'empire égyptien, l'homme divin qui avait porté les armes de l'Égypte des rives de l'Euphrate aux confins de la Libye, des montagnes d'Argent voisines du pays des Hittites à la montagne Pure, près de la quatrième cataracte du Nil, au cœur du pays de l'or, de la Nubie. Après le pharaon, Amenhotep était devenu le personnage le plus puissant de l'empire, grâce à l'appui de la reine Tiyi à qui il était tout dévoué. Il accumulait ainsi les fonctions de chef des recrues militaires, c'est-à-dire commandant en chef des armées du pharaon, et de chef des secrets du Kep, ce qui lui conférait la haute main sur les affaires étrangères et les enfants des rois vassaux qui étaient élevés à la manière égyptienne dans le grand palais royal de Thèbes ; ces derniers apparaissaient comme les garants de la loyauté de leurs pères mais aussi on les préparait à gouverner leurs principautés dans l'observance de la fidélité à l'Égypte ; il assurait aussi la

fonction de chef de tous les chantiers du roi. C’est dans le cadre de cette charge qu’il dirigeait les architectes préposés aux constructions royales et venait vérifier le travail accompli par les entrepreneurs et les artisans.

Or, ce jour-là, il avait fait arrêter sa chaise entourée d’un flabellifère, du porteur du chasse-mouches, de quelques hauts fonctionnaires et de l’architecte du temple des millions d’années du pharaon, auprès des deux colossales statues taillées dans deux blocs gigantesques de grès que terminaient de ciseler les sculpteurs royaux. Symboles de la puissance de l’empire, ces statues à l’effigie du roi se dressaient au milieu des champs, devant le temple funéraire du roi, que les Égyptiens appelaient temple des millions d’années. Jamais encore un pharaon n’avait songé à se faire construire un monument aussi gigantesque avec ses pylônes, les dizaines de colonnes de ses portiques et de ses salles, ses chapelles et ses cours, de manière qu’entrepris depuis les premiers temps du règne de Nébmarê Aménophis, voici près de trente ans, il n’était pas encore achevé malgré le nombre impressionnant d’ouvriers et d’artistes qui y travaillaient.

Amenhotep suivit d’un regard distrait les sculpteurs qui à l’aide de ciseaux de cuivre et de légers maillets, taillaient d’élégants hiéroglyphes dans les bases des deux statues qui formaient les trônes sur lesquels était assis le roi, les mains sur les genoux. Il ouït quelques explications du chef des sculpteurs, fit quelques observations, puis se dirigea vers le temple dont il restait à faire la couverture. Aussi ne présentait-il qu’un immense monticule de terre, dans lequel étaient noyés murs et colonnes, d’où ne sortait que le haut des chapiteaux et les cimaises. Tandis que des hommes tiraient sur des traîneaux de bois, tout au long de plans inclinés, les larges dalles destinées à constituer le toit, les sculpteurs creusaient les pierres visibles des chapiteaux de figures géométriques et d’inscriptions en lettres sacrées que les peintres venaient ensuite emplir de couleurs vives. Une fois mises en place les dalles de la toiture et achevé le travail des sculpteurs, la terre serait lentement retirée, par couches, afin que les artistes puissent à leur aise terminer de revêtir murs et colonnes sur les modèles qu’ils conservaient sous les yeux, dessinés sur de grandes plaques de calcaire lissé.

— Lent, bien lent est ce travail, remarquait Amenhotep en se tournant vers l’architecte du temple, tout en s’élevant d’un pas alerte le long d’une rampe.

— Sans doute, Seigneur, mais gigantesque est l'œuvre. Jamais encore pareil temple n'aura été construit. Et comme Sa Majesté fait dans le même temps élever le nouveau temple du Harem du Sud[2] et agrandir le temple principal d'Amon le Roi des dieux, nous manquons d'artisans qualifiés pour travailler sur tant de chantiers.

— Qu'Amon conserve encore longtemps Sa Majesté afin que soit terminé son temple lorsqu'elle ira auprès de son père Osiris et d'Aton ! dit Amenhotep. Mais moi, je crains de ne jamais voir ce sanctuaire dans toute sa splendeur hors de sa gangue de terre.

— Seigneur, je suis sûr que tu atteindras l'âge des sages qui est de cent dix inondations.

— Souhaitons-le, souhaitons-le. Mais je m'inquiète plus pour Sa Majesté qui me semble bien affaiblie. Voilà déjà longtemps qu'elle a cessé de se plaire à aller en char et à chasser dans le désert. Elle n'a plus de goût pour tout ce qu'elle a tant aimé naguère et n'aspire plus qu'à se laisser vivre dans son palais, tout à sa passion pour sa fille Satamon. Tout cela est mauvais ! Rendons grâce aux dieux que la Grande Épouse Royale ait pris en main les rênes du char de l'État qu'elle conduit avec une si belle assurance. Mais elle se plaint des fatigues et des tracas que tant de charges lui causent. Visiblement, la mort du prince héritier a été un grand malheur, surtout pour Sa Majesté ; elle semble ne pouvoir s'en remettre et elle a plus vieilli en ces derniers jours qu'en dix ans de règne.

— Il y a heureusement d'excellents ministres à la cour, Seigneur, remarqua l'architecte, et toi surtout qui es de tous le plus grand.

— Je suis tout de même bien vieux ; il nous faut une jeune tête pour supporter le poids de la double couronne.

— N'a-t-on pas murmuré que Sa Majesté voulait se donner un corégent en la personne de son fils, afin de se décharger sur lui du fardeau de l'État ?

— Il en a été question en effet, mais le prince Thoutmès s'en est allé vers son père Osiris.

— Il reste encore Aménophis.

Amenhotep hocha la tête, mais il ne répondit rien ; il se tourna vers un char qui s'approchait à vive allure tiré par deux chevaux, et bientôt s'immobilisa au bas de la rampe ; l'homme qui le conduisait sauta au bas du véhicule et se hâta en direction d'Amenhotep auprès de qui il s'arrêta. Après l'avoir salué :

— Seigneur, en hâte je viens au-devant de ta face. La Grande Épouse Royale m'envoie vers toi ; elle demande que sans plus tarder tu te rendes à ses genoux car ce qu'elle veut te communiquer ne peut souffrir de délais.

— Va devant et dis à la Grande Épouse Royale que je te suis, j'accours à son appel.

Jusqu'à l'an 10 du règne d'Aménophis III, la cour avait vécu sur la rive orientale du fleuve où s'étendait la ville de Thèbes dominée par son grand temple d'Amon. Le pharaon avait ensuite entrepris la construction d'un immense palais sur l'autre rive, vers la nécropole et la vallée desséchée qu'on avait choisie pour abriter les hypogées des épouses royales. L'ensemble palatial qui portait le nom de Djaroukha, « La Brise du Soir », constituait une véritable cité royale, à peu de distance du temple funéraire du roi. Aussi fallut-il peu de temps à Amenhotep pour parvenir devant la porte de l'enceinte gardée par des hommes en armes. La chaise du ministre passa devant le palais nord où s'était installée la princesse royale Satamon, traversa des jardins au fond desquels étaient cachées parmi les palmiers, les perséas et sycomores, la résidence de Ramosé le Vizir, et celle d'Amenhotep lui-même, laissa sur sa droite le vaste palais des deux enfants royaux et que, depuis la mort de son frère, Aménophis habitait seul avec ses amis et serviteurs, puis les bâtiments où résidaient le pharaon avec son harem, enfin s'arrêta devant un palais de taille moyenne mais d'une grande élégance de proportions avec ses colonnades, ses terrasses fleuries, ses cours pavées à péristyles, qui servait de résidence à la reine Tiyi. Près de ce palais s'étendait une vaste pièce d'eau reliée au Nil par un large canal qui permettait à la Grande Épouse Royale de n'avoir que quelques pas à faire pour, depuis son palais, rejoindre son bateau doré « Splendeur d'Aton », avec lequel elle pouvait par le fleuve, se rendre à Thèbes ou dans son palais proche de Khent-min, sa ville natale.

Un scribe, haut dignitaire du palais, conduisit Amenhotep à travers cours et galeries jusqu'à la salle où se tenait la reine, salle vaste aux murs peints de scènes agrestes selon la mode nouvelle. Tiyi se tenait assise sur un fauteuil aux pieds sculptés aux formes de pattes de panthère et pourvu de côtés et d'un dossier sculptés, ajourés et sous lequel était assis son chat favori. Elle portait une ample robe plissée qui tombait sur ses pieds et sa lourde perruque était surmontée d'une coiffe rigide cylindrique, plate à son sommet et ornée de deux hautes plumes, lourd ensemble qui faisait paraître plus menu son visage osseux à la peau olivâtre, aux lèvres épaisses et bien

dessinées, au fond duquel brillaient ses yeux noirs qui semblaient se dérober sous de lourdes paupières. Un grand nombre de femmes entouraient le trône, filles royales portant contre leur épaule l'éventail au long manche d'ivoire terminé en fleur de lotus dans lequel était enfoncée la longue plume incurvée, épouses de dignitaires et servantes ; assises en retrait des jeunes musiciennes tiraient de leurs flûtes, harpes et cithares des sons mélodieux mais assourdis. Devant la reine se tenait debout une adolescente seulement vêtue du court pagne bouffant sur le devant, serré sur les reins par une large ceinture d'étoffe nouée bas sur le ventre ; un large collier ornait sa poitrine nue, deux mèches lourdes et bouclées de sa perruque tombant jusque sur ses seins fermes et petits. Sur sa tête était posée une couronne faite de tiges vertes sommées de fleurs blanches de lotus ; elle tenait aussi contre son épaule gauche un éventail d'ivoire à plume d'autruche.

À l'entrée d'Amenhotep, la jeune fille se plaça à côté du trône tandis qu'il s'inclinait en levant les deux bras.

— Approchez un siège pour le Seigneur Amenhotep, ordonna alors la reine.

Deux femmes avancèrent un fauteuil sur lequel le fils d'Hapou prit place.

— Je te remercie, Amenhotep, d'avoir si rapidement répondu à mon appel, dit-elle.

Elle leva ensuite sa main gauche, car dans la droite elle tenait la croix ansée, le ankh signe de vie.

— Mes filles, retirez-vous. Je veux rester seule avec Amenhotep.

Les femmes s'inclinèrent et sortirent les unes après les autres. Seule demeurait la jeune fille qui s'était placée près d'elle, mais tournant vers elle un regard :

— Satamon, lui dit-elle, tu peux rentrer dans ton palais où Sa Majesté va aller te visiter. Nous nous reverrons demain.

La jeune fille vint se courber devant sa mère, qui avança sa main pour lui caresser la joue.

Dès qu'ils se retrouvèrent seuls, Tiyi reprit la parole :

— Amenhotep, nous pouvons nous réjouir car j'ai enfin obtenu de Sa Majesté tout ce que je désire depuis déjà longtemps : mon fils aimé, Aménophis, sera associé au trône et couronné afin de régner avec son père. En vérité, mon Royal Époux songe ainsi à se décharger d'un pouvoir qui lui pèse et comme mon Améni ne rêve qu'à instaurer Aton dans son culte, c'est moi, et toi par ma grâce qui régneront réellement.

Si Tiyi parlait de cette manière à Amenhotep, c’est parce qu’une profonde complicité les liait depuis longtemps. Car c’est à lui que Tiyi devait sa fortune. Elle n’était qu’une fille de petite noblesse dont la mère, Thouya, était originaire de Nubie et le père, Youya, était alors prêtre du dieu Min, à Khent-min. Elle avait à peine plus de douze ans lorsque Aménophis III, alors qu’il était prince héritier, l’avait entrevue au cours d’une fête de Min qu’il était allé présider à Khent-min, sous la tutelle d’Amenhotep qui occupait déjà une haute position sous le précédent règne de Thoutmès IV. Aménophis III était alors un adolescent d’une quinzaine d’années, timide avec les femmes et d’une faible complexion qu’il combattait en s’adonnant à des exercices violents et en particulier la chasse. Il n’avait guère remarqué la jeune fille qui se prit d’une telle passion pour lui qu’elle en tomba malade. Ayant appris la cause du mal qui avait terrassé si soudainement leur fille, Thouya et Youya en furent d’autant plus consternés que l’objet de son amour semblait totalement inaccessible. Cependant Youya entretenait des relations avec Amenhotep à qui il s’ouvrit de la détresse de sa fille. En fin politique, Amenhotep songea qu’il pourrait peut-être tirer quelque avantage de cette aventure, d’autant qu’il lui semblait pouvoir faire par la même occasion, une œuvre louable. Aussi parla-t-il en termes élogieux de Tiyi au jeune prince. Celui-ci fut curieux de rencontrer une jeune fille capable de l’aimer avec autant de passion. Il accepta d’accompagner Amenhotep avec d’autant plus de confiance qu’il professait la plus vive admiration pour cet homme qui, déjà au seuil de la vieillesse, s’était acquis la plus flatteuse réputation de sagesse. Ainsi vit-il Tiyi et à son tour s’en éprit si vivement qu’il demanda à son royal père l’autorisation de l’épouser. Ce dernier en fut si outré qu’il menaça de le déshériter et de léguer le trône à un étranger à la famille à qui il donnerait en mariage Tentamon, l’aînée de ses quatre filles, alors âgée d’une vingtaine d’années ; Amenhotep intervint avec à-propos pour calmer le roi et lui faire admettre l’idée que Tiyi pourrait pour le moins figurer comme une épouse secondaire. Ainsi Aménophis épousa-t-il sa sœur aînée et reçut-il Tiyi dans son harem. Comme peu après mourait le roi Thoutmosis, Aménophis monta sur le trône des Deux-Terres et fit de Tiyi sa Grande Épouse Royale, ce qu’il officialisa à travers l’empire, sur les conseils d’Amenhotep, en diffusant des scarabées sur lesquels étaient commémorés ces événements. Cependant, la première Tentamon lui donna un fils, Thoutmès, qui avait dans ses veines le sang divin de Rê par sa mère ; ainsi était-il destiné à

coiffer un jour la double couronne. Il naquit un an avant Aménophis, mais il perdit bientôt sa mère, grâce à quoi Tiyi ne vit plus personne susceptible de balancer son autorité face à son royal époux.

Amenhotep fit un geste de la main tandis que Tiyi poursuivait :

— La puissance du clergé d'Amon ne m'inquiète cependant pas moins. Malgré la haute position que nous lui avons obtenue, mon frère Aanen se trouve incapable d'imposer son autorité face au premier prophète fort de l'appui de tout le reste du clergé. Aussi j'ai obtenu du roi que tu sois nommé héraut du dieu et Maître des cérémonies des fêtes d'Amon : ces titres te permettront d'aider Aanen à contrôler les prêtres du dieu et à endiguer l'ambition du premier prophète. Il convient d'agir avec prudence et diplomatie pour éviter de le heurter de front ; tu as vu la violence de leur réaction lorsque nous avons laissé entendre qu'Aanen pourrait prendre la tête du clergé ; déjà ils ameutaient le peuple et appelaient la protection de tous les dieux en prétendant que les gens d'Héliopolis voulaient dépouiller Thèbes de ses richesses et de sa prééminence. Il faut user de ruse et n'avancer qu'à pas mesurés afin de ne pas les alarmer, les investir comme une forteresse et lentement les dépouiller de leurs prérogatives. Je compte sur ton habilité pour réussir dans cette entreprise, mais tu auras aussi l'appui total du nouveau roi.

— Ma reine, il est préférable de me laisser agir sans qu'Aménophis cherche à intervenir ; il montre trop ostensiblement son mépris pour Amon et les prêtres du dieu ont été blessés de son soudain refus d'être introduit dans les secrets du dieu alors qu'il était venu à Thèbes pour cela. Ce serait une grave erreur de leur chercher querelle car immense est la faveur d'Amon auprès du peuple et de l'armée.

— Je le sais, je le sais et c'est pourquoi je t'ai dit la manière dont je pense qu'il faut procéder. Mon fils me cause d'ailleurs quelques soucis, encore que je ne puisse le blâmer de ressembler à son père.

Amenhotep lança un regard interrogateur à la reine qui reprit :

— Tu as vu qu'il est un point sur lequel le roi est resté intransigeant ; il a profité de la mort de Thoutmès à qui Satamon était destinée pour déclarer qu'il épouserait lui-même sa propre fille, alors que je trouvais naturel qu'elle fût unie à son frère Aménophis.

— Ma reine, tu sais bien que pour le roi ce mariage est le seul gage de sa légitimité. Sans doute a-t-il toute confiance en Aménophis, mais celui-ci une fois couronné et associé au trône, une fois qu'il lui aura ensuite

réellement abandonné le pouvoir, seule Satamon demeure son lien avec la lignée du sang de Rê ; si elle était mariée à son frère, aux yeux du peuple Sa Majesté ne serait plus rien qu'un roi déjà mort car son fils intronisé représenterait la seule autorité légitime.

— Je sais cela, je sais trop bien, Amenhotep, que le sang divin de Rê ne coule pas dans mes veines. Et ce qui me désole maintenant, c'est précisément qu'Améni s'est paraît-il épris d'une fille d'obscure origine… enfin, je veux dire qui n'est pas de sang royal. Je voulais qu'il épousât l'une de ses demi-sœurs, car même si elles ne sont pas issues de la Grande Épouse, elles ont par leur père du sang de Rê dans les veines… Il va être roi ; il lui faut un harem, comme son père, comme tous nos rois et les grands de ce pays. J'avais même envoyé une lettre au roi de Mitanni pour lui proposer une union avec sa fille. Son ambassadeur m'a dit d'elle le plus grand bien ; elle est jeune, belle et s'appelle… attends, elle a un nom barbare…

— Tadukhépa, ma reine, précisa Amenhotep.

— Oui, c'est cela, Tadukhépa. On lui aurait trouvé un autre nom, comme à sa tante Kirguipa. Elles sont très bien ces princesses mitanniennes ; regarde, cette Kirguipa ne m'a jamais porté ombrage et elle vit retirée dans le harem royal sans jamais faire parler d'elle. Mais voilà, il ne veut d'aucune femme, sauf une ; elle s'appelle Néfertiti et il paraît qu'elle est très belle. Je connais trop mon Améni pour savoir que si je m'opposais à ce mariage il refuserait le trône. Aussi, je lui fais d'autant plus volontiers cette concession que cette Néfertiti est la fille de mon cousin Aÿ. Aanen m'a dit beaucoup de bien d'elle et aussi Osarsouf, mais je crains qu'elle n'ait trop de caractère et cherche à balancer mon influence.

— Ma reine, je te sais suffisamment habile pour te faire de cette fille une complice plutôt qu'une ennemie.

— Tel est mon désir, mais comment savoir ? Il paraît qu'elle est particulièrement volontaire ; il importe surtout qu'elle ne soit pas trop ambitieuse.

Chapitre XI

Lorsque Horemheb s'était présenté devant le pharaon pour lui faire part des événements qui avaient précédé la mort de son fils aîné, il avait parlé rempli de la crainte de la colère du roi ; il avait été soulagé en ne trouvant qu'un homme écrasé par le chagrin qui l'avait congédié sans lui adresser un quelconque reproche. Cependant, la reine Tiyi l'avait convoqué pour qu'il lui fasse un récit circonstancié de la campagne puis, suivant la demande d'Aménophis elle lui avait enjoint de se mettre à la disposition de son fils cadet devenu désormais le prince héritier. Aménophis l'avait gardé auprès de lui dans son palais pendant tout le temps qu'avaient duré les manœuvres de sa mère pour le faire désigner comme corégent par son père. Une fois acquise sa certitude d'être élevé au trône, après qu'il eut persuadé la Grande Épouse Royale de le laisser prendre l'épouse qu'il s'était choisi, il fit venir Horemheb dans la petite pièce aux murs blanchis sur lesquels était uniquement peint le disque solaire pourvu de rayons pareils à des bras terminés chacun par une main portant la croix ansée, dans laquelle il aimait à se retirer pour méditer ou écrire.

Après avoir invité Horemheb à s'asseoir sur un siège léger aux pieds croisés, il lui parla ainsi :

— Horemheb, tu étais plus l'ami de mon frère que de moi-même, mais je ne t'en estime pas moins, bien que je sache fort bien que tous deux vous jugiez mal mon amour pour Aton, le dieu grand qui est en vérité au-dessus de tous les dieux.

— Améni, mon Seigneur, protesta Horemheb, je reconnais que ton frère craignait que ta passion pour ce dieu ne t'entraînât à commettre quelque acte qui aurait pu indisposer le puissant clergé d'Amon, mais…

Aménophis leva la main en l'interrompant :

— Ne te défends pas car cela est de peu d'importance et c'est de tout autre chose que je veux t'entretenir. Le dieu a voulu qu'une femme, une jeune fille soit placée en travers du chemin que nous suivions tous les deux. Le moment du choix est maintenant venu, mais ce choix, je ne veux pas que ma naissance puisse l'influencer, c'est pourquoi je te confie une mission qui te permettra d'emporter la décision. Tu vas te rendre auprès d'elle, dans la

demeure de son père ; je vais te confier une lettre que tu lui remettras, en mon nom, au nom d'Améni ; mais tu es libre de garder cette lettre par-devers toi, l'emmener en ta demeure pour en faire la maîtresse de tes biens et vivre comme l'a fait son père, dans une heureuse obscurité, loin de mes yeux. Je ne chercherai pas à te la prendre, je n'enverrai aucun messager, personne pour t'importuner. Mais encore, tu peux lui donner la lettre et ce sera alors à elle de choisir ; elle pourra revenir avec toi, devant moi en ce palais, et me dire : « Améni, je suis sensible à l'amour que tu me portes mais ne puis le partager car j'aime Horemheb. » Alors je vous comblerai de tous les biens, que vous désirerez et je te donnerai un haut grade dans l'armée, mais vous irez vivre à Memphis, ou en quelque lieu qu'il vous plaira du moment que ce sera loin de mes regards. Ou encore, elle me dira qu'en vérité dans son cœur brûle pour moi la grande flamme de la Dorée, ce que je crois en mon âme. Alors elle deviendra ma femme, la Grande Épouse Royale, mais toi tu seras largement gratifié pour cette perte et tu deviendras l'un des premiers personnages de ce royaume. Maintenant, voici la lettre, tu as entre les mains ton destin, mais aussi le sien et le mien. Va Horemheb, et de toute façon, sois heureux et qu'Aton soit ta protection.

Horemheb porta à son front le rouleau de papyrus scellé par de la cire fraîche et le jour même il s'embarqua pour la terre du Nord. Or, son cœur était rempli d'une colère secrète contre Aménophis et à plusieurs reprises il le maudit en lui-même et le voua à Seth et à la chienne d'Osiris qui dévore les âmes lourdes de péchés, car il était placé devant un choix qui lui coûtait, quelle que fût son option. Il n'avait pas besoin de lire la missive d'Aménophis pour être certain qu'elle assurait Néfertiti de son amour et il ne doutait pas qu'elle répondrait favorablement à cette passion car il n'avait pas oublié les derniers moments qu'ils avaient passés ensemble, avant qu'il ne parte en campagne contre les bédouins du désert. Ainsi devait-il choisir entre sa carrière, son ambition et son amour pour la jeune fille. S'il détruisait la lettre et ne lui soufflait mot de sa mission, il avait la conviction qu'elle accepterait de l'épouser, mais il lui faudrait aller cacher leur amour au fond de son domaine. Il songeait alors à ses grands desseins, aux rêves de gloire et de conquête qu'il avait faits avec Thoutmès, et son cœur se gonflait alors d'amertume. Lorsque le long et rapide bateau qu'avait affrété Aménophis pour sa mission, vint aborder au rivage voisin de la demeure d'Aÿ, la décision d'Horemheb était prise.

Après avoir revêtu une ample robe de lin épais, car l'air était frais malgré l'éclat du soleil, il choisit une belle canne d'ébène sculptée et se mit en route vers la maison sans se faire suivre d'une escorte afin de n'avoir pas de témoins indiscrets de son entrevue avec Néfertiti. À l'entrée du jardin il fut assailli par une oie familière qu'il chassa du bout de sa canne, bientôt suivie par Nébet qui, le reconnaissant se mit à japper en sautant autour de lui, si bien qu'il la prît dans ses bras. Peu après Moutnedjemet venait à sa rencontre :

— Horemheb ! quelle surprise ! quelle joie ! comme Kiya va être contente de te voir ! Comment vas-tu ? Il y a si longtemps qu'on ne t'a pas vu, que nous sommes sans nouvelle de toi !

— Chère petite Mouti, dit-il après l'avoir saluée, sache que j'ai été très occupé dans la grande ville du Sud, où bien des événements ont changé le cours des choses. Où est ton père ? Et ta sœur ?

— Mon père est en visite chez des voisins, chez le directeur des troupeaux de Ptah, qui a un domaine près d'ici ; il y est avec ma mère. Ma sœur est avec Nakhtmin, ils vont chaque jour dans le désert, car c'est la bonne saison, il n'y fait pas trop chaud et Kiya déclare que c'est là qu'elle peut le mieux adorer Aton, car il y brille de tout son éclat… En vérité, jamais elle n'est allée aussi souvent chasser dans le désert depuis qu'elle vous a rencontrés toi et Aménophis. N'est-ce pas étrange, alors qu'elle prétendait ne pas aimer tuer les bêtes sauvages ? Qu'en penses-tu ? Peut-être est-ce pour se montrer digne de toi… ou oublier Aménophis.

— Peut-être, murmura Horemheb surpris par cette remarque.

Mais sans plus lui laisser placer un mot elle leva la tête, examina rapidement la position du soleil, bas sur l'horizon et vers le sud, puis :

— Ils ne vont plus tarder à rentrer, reprit-elle. Viens les attendre à la maison.

Elle lui prit la main et l'entraîna dans une cour ensoleillée où ils s'assirent sur des coussins et elle lui servit des dattes et des boissons. Tandis qu'elle parlait avec volubilité, l'entretenant de mille riens, il songea à l'observer mieux qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, et elle lui parut charmante, suffisamment pour qu'il se dise qu'elle pourrait d'autant plus lui être une épouse agréable que, si Néfertiti se détournait de lui pour choisir Aménophis, Moutnedjemet deviendrait la sœur de la Grande Épouse Royale. Il la regarda alors avec un intérêt nouveau et se surprit à trouver du plaisir à ouïr son babil qui en d'autres temps l'aurait plutôt agacé.

Des grincements de roues de chars et des hennissements annoncèrent le retour de Néfertiti et Nakhtmin. En les entendant, Moutnedjemet sauta sur ses pieds pour courir au-devant d'eux. En apprenant la visite d'Horemheb, Nakhtmin déclara d'un ton rogue qu'il s'occupait des chevaux de manière que Néfertiti vint seule au-devant de lui et se jeta dans ses bras. Horemheb fut au premier abord si surpris qu'il eut un mouvement de recul que perçut la jeune fille :

— Oh ! pardonne-moi, dit-elle, se méprenant sur son geste, je suis toute souillée de poussière et de sueur. Permets-moi d'aller tout d'abord me laver et me changer.

— Kiya, cela importe peu. Il faut que je te dise que je suis ici, envoyé par Aménophis.

Elle demeura un instant muette de stupeur, pâlit et rougit avant d'articuler.

— Améni ? je ne comprends pas… explique-toi plus clairement.

— Il n'est plus Améni, mais Néferkheperourê Aménophis, associé au trône du Double Pays par son père le roi. Moi, je ne suis que son humble serviteur et je dois m'effacer devant Sa Majesté, car j'ai en mon cœur plus d'amour pour mon roi et pour toi que pour moi-même. Or, voici une missive que t'adresse le prince, et il convient que tu en prennes connaissance avant d'entendre sa volonté par ma bouche.

Elle prit le rouleau de papyrus qu'il lui tendait, le décacheta, le déroula et lut ces seules paroles :

Je voudrais respirer le souffle parfumé de tes lèvres,
Je désire contempler ta beauté
entendre le son de ta voix semblable à la douce brise du Nord.
Par ton amour mes membres retrouvent leur vigueur.
Donne-moi ta main, par elle je recevrai ton esprit
et par lui je vivrai.
Appelle-moi par mon nom afin qu'il vive dans l'éternité.

Elle lut deux fois le message et sa main trembla. Une joie infinie inondait son cœur qui chassa promptement la pensée attendrie et apitoyée qu'elle eut pour Horemheb qui sacrifiait son amour à sa loyauté pour son souverain.

— Dis-moi alors le message d'Aménophis, lui demanda-t-elle alors.

— Dis-moi d'abord : l'aimes-tu vraiment ?

— Oui, Horemheb, plus que tu ne peux l'imaginer, plus que j'aurais cru que ce fût possible.

— Alors réjouis-toi. Je suis chargé de t'emmener devant lui, dans le palais de la Grande Ville du Sud, afin qu'il te présente à son père le roi et à sa mère, la Grande Épouse Royale, pour qu'ils t'agréent, et il fera ensuite de toi la maîtresse de ses biens, et tu deviendras à ton tour la Grande Épouse Royale.

— Par le nom d'Amon, Seigneur du Perséa ! s'exclama Moutnedjemet, est-il bien vrai que tu vas devenir reine, la reine des Deux-Terres, l'épouse de Sa Majesté ! C'est incroyable ! C'est fou !

Et pour exprimer sa joie, elle se mit à danser et se dépouillant de ses bijoux et de sa robe, elle les lança en l'air, riant et chantant. Alors, à son tour, Néfertiti jeta aussi son pagne et ses bijoux en signe de joie, fit une ronde avec sa sœur, puis, elle l'entraîna vers la salle voisine, et se tournant vers Horemheb :

— Hori, messager d'un dieu, attends-nous ici, prends patience, nous allons nous préparer, nous allons nous parer pour être dignes de Sa Majesté, car dès demain, car dès ce soir, nous embarquerons pour la Grande Ville du Sud, vers celui pour qui, désormais, vit mon cœur.

Chapitre XII

Le départ ne s’effectua pas le soir même ni le lendemain comme l’avait souhaité Néfertiti dans sa fièvre impatiente, mais trois jours plus tard. Car Aÿ, mis au fait de la grande nouvelle lors de son retour à l’heure du crépuscule, voulut que tout fût préparé avec le plus grand soin. Il avait décidé d’accompagner sa fille avec la dot qu’il tenait à lui constituer, et il avait trouvé nécessaire d’emmener avec eux Ti et Moutnedjemet ; Nakhtmin, qui préférait ne pas assister à un mariage qui tuait en lui les quelques espoirs d’une union avec la jeune fille, ravivés à la suite de son attitude récente qui avait semblé marquer un retour d’affection vers lui et d’intérêt pour leurs jeux d’adolescence, s’était spontanément proposé pour veiller aux intérêts d’Aÿ pendant son absence. De son côté, Horemheb s’était félicité de ce contretemps qui lui avait permis d’aller embrasser sa mère dans leur domaine au voisinage d’Héliopolis et d’aller mettre quelque ordre dans ses affaires qu’il avait dû négliger depuis son départ pour la campagne contre les bédouins si malheureusement terminée.

Quoique la voile fût gonflée par une bonne brise, la remontée du fleuve vers le sud ne se faisait qu’avec une lenteur qui désespérait Néfertiti tant était grande sa hâte de retrouver Aménophis et l’assurer de l’immensité de son amour. Ce voyage, plus encore que le précédent qu’elle avait fait vers Busiris, lui apparaissait comme la révélation d’un monde nouveau : elle passait tout le jour dans l’ombre du dais dressé vers la poupe, assise parmi les coussins jetés sur une épaisse natte. Nébet ne la quittait pas des yeux, soit qu’elle prît son calame pour marquer sur une fine feuille de papyrus ses impressions, ses sentiments ou écrire un poème qui émergeait dans le flot de ses souvenirs, pour le seul plaisir de tracer les signes élégants, soit qu’elle se saisît de son luth pour se bercer d’une musique qu’elle dédiait à Aton le dieu qu’aimait Aménophis ou à Hathor qui avait rapproché leurs âmes.

Moutnedjemet venait souvent lui tenir compagnie ; elles jouaient au senen ou au serpent, ancêtre du jeu de l’oie, ou encore elles s’entretenaient de la merveilleuse aventure qui arrivait à Néfertiti. Car l’affection que

Moutnedjemet portait à sa sœur, son éloignement de toute ambition que justifiait alors son jeune âge, faisait qu'elle n'éprouvait aucune jalousie, au contraire, elle s'en réjouissait d'autant plus que ce mariage inattendu libérait Horemheb au charme de qui elle se sentait de plus en plus sensible tout en lui laissant espérer tirer quelque profit de la fortune de sa sœur dont elle ne doutait pas de la générosité.

Quant à Aÿ, il ne semblait pas parvenir à se remettre d'une si prodigieuse nouveauté et on le voyait agité comme un oiseau pris dans la glu de l'oiseleur. Il ne cessait d'arpenter le pont tout en roulant dans sa tête mille pensées qui flattaient son ambition ; saisi sans cesse de doute tant il avait de difficultés à se convaincre qu'il allait devenir le beau-père du roi et qu'il aurait dès le lendemain des noces, le titre de « Père divin », il interrogeait avec anxiété Horemheb, lui demandant sans se lasser de lui rapporter les paroles d'Aménophis, lui faisant part de ses craintes que le roi son père, ou surtout la reine Tiyi – « Ah, il la connaissait bien puisqu'elle était sa parente ! N'était-ce pas elle qui l'avait fait chasser de la cour pour avoir séduit l'une des dames de la suite de la reine Gilukhipa ? » – s'opposassent à un tel mariage. Avec tout autant de constance, Horemheb le rassurait, lui représentait que Tiyi faisait tous les caprices de son aîné et que Sa Majesté était si lasse de régner que pour voir son fils prendre à sa place les rênes du char de l'État il était tout disposé à lui laisser faire en tous les domaines ce qui lui paraîtrait le mieux.

— Sois complètement rassuré, mon bon père, concluait-il. Lorsque Aménophis m'a envoyé vers toi, il avait déjà le consentement de ses parents et quoique n'ayant pas encore coiffé la double couronne il disposait déjà de tous les pouvoirs qu'elle confère, de manière que c'est lui désormais le véritable maître des Deux-Terres.

— Merveille ! Merveille ! s'exclamait Aÿ qui aussitôt se renfrognait pour remarquer : Oui, mais elle, ma petite Kiya ! Elle est si fantasque, si irrespectueuse, si enfant encore ! Ne va-t-elle pas déplaire à la Grande Épouse Royale ? Je la sais capable de s'adresser à elle avec tant d'aplomb, voire d'insolence, que ma cousine pourrait s'en blesser et la chasser. Et ne va-t-elle pas scandaliser Sa Majesté avec ses manières effrontées, son mépris de toute étiquette ? Ah ! je l'ai bien mal élevée en la laissant libre d'agir à sa guise ! En vain maintenant je m'en repens ! Et aussi, c'est la faute de Ti ! Elle est comme une mouche autour d'un pot de miel, comme une oie familière qui se dandine dans la maison pour se donner l'impression

de tout régenter mais ne fait qu'irriter tout le monde. Elle était si constamment empressée auprès de sa nourrissonne que je voyais bien que celle-ci s'en impatientait et s'ingéniait à faire tout ce qui pouvait tourmenter ma pauvre femme. C'est par trop de soins inopportuns qu'elle a développé en Kiya cet esprit d'indiscipline.

Las de tant de plaintes et de regrets, Horemheb l'interrompit alors avec humeur :

— Mon bon père, ne gémis pas sur ces choses passées, car ce ne sont pas des plaintes qui pourront changer ce qui est. Mais je peux t'assurer qu'au contraire, ce sont ces travers que tu reproches à ta fille qui constituent l'essentiel de son charme. C'est parce qu'elle est si différente des autres, parce que, précisément elle sait mêler tant de fantaisie à une étonnante gravité, que j'en suis tombé amoureux et qu'elle a séduit le fils du roi plus encore que par toutes les grâces physiques dont l'a pourvue la Dorée, car il faut reconnaître que la déesse a été généreuse avec les filles nées dans les Vergers d'Osiris et qu'en cela, Kiya ne manque pas de rivales.

— C'est vrai, c'est vrai. Mais dis-moi, mon bon ami, cette aventure ne peut que t'apporter de l'affliction, car il me semble que tu l'aimais, ma fille, et que tu étais fermement disposé à en faire la maîtresse de ta maison ?

— Je n'ai pu l'éloigner de mon cœur, je le reconnais, mais que pouvais-je contre la volonté de mon roi ?

— Oui, oui. Il est vrai qu'elle semblait déjà t'avoir oublié pour ne plus avoir de pensées que pour son Aménophis. Ainsi, même n'aurait-il pas été ton roi, tu aurais bien dû t'incliner devant son choix. Mais sans doute si Aménophis t'a chargé d'un office qui peut paraître bien cruel, et si tu l'as accepté, c'est parce qu'il saura sans doute te manifester sa reconnaissance.

— J'ose l'espérer, d'autant que je me sais particulièrement dans sa faveur. Je crois aussi que Kiya ne sera pas une ingrate.

En revanche, Horemheb veillait à ne pas se trouver seul avec Néfertiti. Il voulait éviter les questions qu'elle aurait été tentée de lui poser en réfléchissant à la manière dont lui, artisan inconscient de son propre malheur puisque c'est par son intermédiaire que Néfertiti avait rencontré Aménophis, avait accepté de se faire le messager de ce dernier ; il craignait devoir lui avouer qu'elle avait été en quelque sorte l'objet d'un marché et que de ce fait elle le méprisât ; mais encore il redoutait de se laisser entraîner par son naturel emporté et de s'abandonner à lui faire des reproches qui n'auraient jamais pu que gâter leurs rapports ; or il ne voulait

rien laisser percer du ressentiment qu'il avait enfoui au fond de sa poitrine et il lui paraissait indispensable de conserver la faveur du futur couple royal, faveur sans laquelle il se savait impuissant à réaliser ses ambitieux projets.

Néfertiti avait tant de hâte d'arriver au terme du voyage qu'elle aurait souhaité qu'on naviguât même de nuit, mais le maître du vaisseau lui avait fait respectueusement remarquer qu'il disposait de trop peu de gens expérimentés pour pouvoir établir un relais nocturne dans les quarts d'autant qu'on était en période de nouvelle lune de manière qu'il était hasardeux de naviguer par des nuits aussi obscures : à vouloir aller plus vite on risquait de s'enliser dans des bancs de sable ou dans la fange de berges basses et perdre en travaux de dégagement le temps gagné par ailleurs. Ainsi, lorsque plongeait le soleil par-delà l'horizon occidental et que l'ombre envahissait les rues, le bateau s'amarrait auprès du rivage et afin d'être plus à l'aise pour dormir, on montait les tentes près de la berge et on déployait les lits pliants tandis que d'autres serviteurs allumaient les feux pour préparer le repas.

Il y avait déjà plusieurs jours que le vaisseau avait laissé Memphis derrière lui, lorsqu'il parvint en vue d'une berge haute, bordée de champs piqués de palmiers, perséas, figuiers, grenadiers et sycomores, sur la rive droite du fleuve. Le soleil avait dépassé depuis peu de temps le zénith et il avait encore une longue course à accomplir avant de plonger dans son lit nocturne. Néfertiti s'étonna de voir le bateau se rapprocher du rivage et bientôt s'immobiliser tandis que les matelots carguaient la voile. La jeune fille s'apprêtait à manifester son humeur contre une halte qui lui paraissait un contretemps inacceptable, lorsque Horemheb vint vers elle.

— Kiya, lui dit-il, je vois déjà ton front rougir de colère à cause de cet arrêt qui doit irriter ton impatience. Calme ton cœur et dis-toi que demain viendra bien vite, que tous nous marchons vers la mort qui sera si tôt devant nous qu'il est inutile de hâter le pas et que d'ici moins d'un mois cette station d'une demi-journée en ce lieu ne sera plus qu'un insignifiant souvenir.

— Hori, lui répondit-elle d'un ton où perçait son agacement à l'ouïe de son discours, où veux-tu donc en venir ? Dis-moi tout de suite pourquoi nous arrêtons-nous ici et sur l'ordre de qui ?

— Sur mon ordre. Il faut que tu saches que dans les montagnes que tu vois au loin du côté du levant, se trouve le village d'Hatnoub qui vit de

l’extraction de l’albâtre des carrières du voisinage. De là est originaire ma famille. Or, voici bien des années que je n’ai eu l’occasion de m’y rendre pour prendre des nouvelles de mes grands-parents et je ne sais quand je pourrai repasser par là en ayant tout loisir d’y séjourner. Aussi vois : ces serviteurs sortent mon char du bateau et ils le porteront sur le rivage ; dans la cale sont aussi les chevaux destinés à y être attelés. Grâce à lui, d’ici peu de temps avant que le soleil ne soit couché, je serai parmi les miens. Je reviendrai ici demain peu après l’aurore et nous pourrons aussitôt reprendre notre navigation. Sache aussi qu’Aménophis, ton futur époux m’a fait accorder par son père le sacerdoce d’Horus, Seigneur de cette cité, avec les revenus qui sont attachés à cette grande prêtrise. J’ai avec moi le rescrit royal afin de faire sans plus tarder valoir mes droits.

— Serait-ce là ta récompense pour m’amener auprès d’Aménophis ? lui demanda-t-elle sur un ton rendu plus sarcastique par son irritation.

Il la regarda avec intensité avant de laisser tomber.

— En cela, je ne fais qu’obéir à mon roi, car tous nous sommes ses esclaves. Car dis-moi, quel est le prix d’un amour trahi ?

Néfertiti avait pâli, tandis que lui tournant brusquement le dos, il s’éloignait. Elle s’apprêtait à le rattraper pour lui demander ce qu’il entendait par ces mots, lorsque Moutnedjemet vint auprès d’elle.

— Quel lieu merveilleux ! s’exclama-t-elle. Voilà comment j’imaginerais le bel occident, le pays où vivent dans la béatitude ceux dont l’âme a été justifiée. Il paraît que nous allons passer ici le reste du jour et la nuit. J’en suis ravie. Viens avec moi, petite sœur, allons nous promener sous les ombrages, parmi cette belle végétation. Vois comme la lumière du soleil est ici plus éclatante qu’ailleurs, plus dorée, plus caressante, comme si un dieu y habitait.

Néfertiti hésita, esquissa une moue puis, regardant sa sœur :

— Allons-y, dit-elle simplement.

Ce n’est que lorsqu’elle s’engagea dans un large chemin qui s’étirait, droit entre les champs où travaillaient quelques paysans qu’elle prêta attention à ce que lui avait dit sa sœur et sentit comme une révélation soudaine, la nature singulière de la lumière, comme si plus particulièrement en ce lieu privilégié le soleil avait tissé de fils d’or une draperie faite ailleurs de fils d’argent. Du ciel semblaient pleuvoir de grands oiseaux blancs ou cendrés à aigrettes, phénix, huppes ou encore grues au beau

plumage qui ensuite se déplaçaient d'un pas majestueux, pareils à pharaon quand il pénètre dans la salle du Trône.

À la lisière des cultures, parmi des bosquets d'arbrisseaux, se blottissaient les maisons de terre des paysans, à l'abri des débordements du fleuve divin. Quelques enfants nus qui jouaient auprès de leurs mères occupées à moudre le grain et à préparer la pâte pour fabriquer la bière, vinrent vers les deux jeunes filles et les suivirent de loin, sans oser les aborder. Au-delà s'étendait le manteau fauve du désert jusqu'aux montagnes érodées qui fermaient l'horizon vers l'orient, mur opalin découpé sur un ciel de lapis-lazuli. Elles s'avancèrent sur le sol sablonneux éclaté de soleil, dans cette solitude qui parut à Néfertiti peuplée d'esprits. Une légère brise venue du nord rafraîchissait l'air rendu comme opaque par la chaleur que réverbérait la terre.

Un cri détourna leur attention du spectacle grandiose des falaises abruptes qui dans le lointain unissaient le ciel à la terre : sur leur droite passait Horemheb qui excitait ses chevaux ; il leur adressa un signe de la main puis, les bêtes prenant le galop, le char s'éloigna sur le chemin poussiéreux qui conduisait vers Hatnoub, la ville d'albâtre.

Cette nuit-là, Néfertiti fit un rêve comme jamais encore elle n'en avait fait de semblable. Elle allait légère, si légère qu'il lui semblait qu'elle volait plutôt qu'elle ne marchait sur un chemin, dans un désert clos de montagnes. Elle ne ressentait aucune fatigue, n'avait ni soif ni trop chaud bien que le soleil fût haut dans le ciel et le jour éblouissant, et pourtant elle avait le sentiment d'être ainsi en route depuis longtemps, très longtemps. Elle parvint dans un chaos rocheux, au pied des montagnes nacrées comme de l'albâtre. Soudain elle vit devant elle un homme jeune, dont elle ne sut s'il était beau car bien qu'il eût le visage découvert il lui parut caché, mais elle fut frappée par l'aura lumineuse qui dessinait son corps, semblable à un double rayonnant, et aussi par la coiffe qui le couronnait : c'était une sorte de cylindre qui allait en s'évasant vers le haut et enserrait le front et les tempes ; il lui rappela la couronne que portait Amon dans les représentations qu'elle avait vues du dieu, mais elle était plus haute et barrée par une bande centrale faite de pierres alternées, porphyre et lapis-lazuli dont la teinte azur contrastait avec le bleu foncé de l'ensemble de la coiffe. Le haut en était plat et sans ornement. « Viens, lui dit-il, je veux te faire voir mon domaine. » Il lui prit la main qu'elle lui abandonna et se laissa entraîner vers la plaine désertique. « Ton domaine, n'est-il fait que de

sable, de poussière et de pierres éclatées ? » s'étonnait-elle. « Ce ne sont là que des apparences, répliqua-t-il. Sache que mon domaine est celui de la réalité des choses, il est le monde de Maât, Vérité et Justice. Avec les yeux de la chair tu ne vois ici qu'un désert, car le monde n'est qu'un désert pour ceux qui ne savent pas voir, il est nuit noire pour les aveugles, mais lumière divine pour ceux qui contemplent la vérité, et cette lumière qui modèle les formes impalpables de mon domaine, cette lumière est la manifestation de ma divinité. » Étonnée par ses paroles énigmatiques, elle tourna la tête vers lui et elle vit : il avait le visage d'Aménophis avec cette même gravité, ce sourire à peine esquissé, ces yeux qui semblaient ouverts sur un autre univers par-delà le monde qui l'entourait ; et sa main dans la sienne avait la même légère moiteur, la même tendresse que sa main lorsqu'il l'avait tenue, le jour des mystères d'Osiris en sa ville de Busiris. « Vois, lui dit-il alors, ma couronne est ta couronne, mon âme est ton âme, mon double est ton double, mais cela est notre secret. Ne le révèle à personne, n'en parle qu'à celui qui le premier t'en parlera, celui qui depuis la nuit des temps t'est destiné, de toute éternité, pour toute l'éternité. » Alors il ôta sa coiffe et la déposa sur sa tête, puis il disparut comme s'il se fondait dans la paroi de la falaise voisine, comme s'il s'était dissous dans la lumière du soleil, pareil à la rosée de l'aurore que boivent les rayons de l'astre qui s'élève dans sa gloire de pourpre.

Néfertiti ouvrit les yeux, éblouie par le soleil levant. Elle avait dormi hors de sa tente, sous un simple voile déployé pour la protéger des moustiques et des insectes, sur son lit pliant fait de joncs tressés, tendus sur un cadre de bois articulé et pourvu de six pieds tournés. Elle referma les paupières peut-être afin de retrouver son rêve, mais déjà la vie s'éveillait autour d'elle et elle se décida à se lever. Elle noua sur sa poitrine sa robe courte légère, courut au bord du fleuve où elle s'accroupit, puisa de l'eau entre ses mains pour se rafraîchir puis elle s'engagea sur le chemin qui conduisait au désert à travers les champs verdoyants. En passant elle cueillit des fleurs sauvages puis, s'arrêtant dans un lieu solitaire, à l'orée du désert, elle tendit vers le soleil ses mains chargées de fleurs.

— C'est toi, Aton, qui m'a visitée durant mon sommeil. Tu m'as baignée de ton souffle, tu m'as murmuré ton secret. Vois, pour toi ces fleurs nées de ton amour pour la terre, ces fleurs dans lesquelles j'ai glissé mon âme avec l'image de la déesse Maât, ta fille maîtresse de Vérité.

Lorsqu’elle revint auprès du bateau, Horemheb était de retour et on embarqua peu après.

Depuis le départ d’Horemheb pour le Nord, Aménophis sentait son cœur rongé d’impatience. Bien qu’il voulut éloigner de lui l’image de Néfertiti et chasser toute pensée qui pût lui procurer une anxiété ou un chagrin peu propices à ses méditations, il ne pouvait s’empêcher d’être assailli de craintes : crainte qu’Horemheb se décidât à sacrifier son ambition à son amour et, après avoir détruit le message princier, amenât la jeune fille au fond de son domaine après l’avoir épousée ; crainte que Néfertiti n’ait jamais nourri pour lui qu’une admiration, et qu’elle préférât l’amour d’Horemheb à une couronne partagée avec quelqu’un qui ne lui plût pas ; enfin, crainte qu’Horemheb ne revînt pas ou ne s’en retournât que seul pour lui annoncer l’échec de sa demande. Car aussi entre-temps, Aÿ pouvait avoir donné sa fille à un prétendant qui s’était opportunément présenté, préférant un parti médiocre mais sûr à l’aléa d’une union avec un homme dont on ne savait quel serait son avenir depuis la mort du premier héritier son ami.

Il avait fait disposer des guetteurs sur les berges en aval de Thèbes pour l’avertir du retour du vaisseau ; plusieurs fois par jour il montait sur la terrasse du palais afin d’observer la navigation sur le fleuve dans l’espoir de voit surgir la voile rouge du bateau royal. Sa mère, à qui il rendait chaque jour visite, perçut sa nervosité qu’il dissimulait avec peine, et dans son intuition elle se douta de la cause de son état ; cependant, elle ne voulut pas l’attaquer de front, préférant le laisser avouer une passion dont la vivacité l’inquiétait.

— Mon cher enfant, mon aîné bien-aimé, lui dit-elle un jour, depuis quelque temps je te trouve bien agité, comme si un grand souci troublait la quiétude de ton âme. Craindrais-tu que ton père divin, que le Seigneur Aton et Rê lui conservent vie, santé, force, change soudain d’avis et ne veuille plus faire de toi son corégent et ne te permette de coiffer la double couronne ? Si c’est cela, sois rassuré. Hier encore il me demandait ce que tu attendais pour ordonner la préparation de la cérémonie, car Amenhotep, fils d’Hapou n’attend plus qu’un mot de toi pour organiser ton couronnement.

En parlant ainsi elle s’était tournée vers le vieux conseiller qui hocha la tête en signe d’approbation.

— Là n’est pas mon souci, ma mère honorée, répondit Aménophis.

— Alors, serais-tu fâché que ton père ait épousé ta sœur Satamon, gage de sa légitimité ?

— Certes pas, et je m'en réjouis pour mon royal père, bien que ma pauvre petite sœur me paraisse souvent triste comme si elle avait rêvé d'un amour autre que celui de son divin père.

— Je le sais, je le sais, mon cher Améni. Telle est la condition des princesses royales : non seulement elles ne peuvent choisir leur époux mais elles ne peuvent même pas espérer une quelconque consolation dans l'amour d'un amant, à moins qu'elles n'acceptent de courir un risque très grave. Je rends grâce chaque jour à Hathor et aussi à Aton d'avoir placé dans mon cœur et dans celui de ton père un amour réciproque qui m'a permis d'avoir un destin que bien des femmes sont en droit de m'envier. Mais alors, dis-moi, qu'est-ce qui t'inquiète si fort ? Craindrais-tu par hasard que la jeune fille que tu prétends placer à tes côtés sur le trône des Deux-Terres, cette Néfertiti commette la folie de te mépriser ? Connaîtrais-tu si mal le cœur des femmes ? Car même ne t'aimerait-elle pas, imagines-tu qu'elle dédaigne une couronne, qu'elle préfère au titre de reine, la simple condition d'épouse d'un homme obscur pour qui brûlerait son cœur de la grande flamme d'amour ?

— Ma mère, telle que je connais Kiya, je la sais bien capable de mépriser la plus grande gloire si cela ne convient pas à son cœur. Elle est si vive, si indépendante, si orgueilleuse même, que ce n'est pas l'éclat emprunté d'une couronne qui pourra entraîner sa décision, tout au contraire car elle est de celles qui préfèrent la gloire d'avoir par amour dédaigné un trône que l'humiliation de s'être donnée pour satisfaire une basse ambition.

— Mon fils, tu déraisonnes : il n'y a pas de basse ambition, surtout lorsqu'il s'agit d'un trône. Pour le reste, il me semble que c'est pour elle non pas un honneur, mais bien une grâce divine que d'avoir été remarquée par toi afin d'être haussée à ta hauteur sur le trône des Deux-Terres.

— Ma mère, tu ne saurais me comprendre, car moi je déclare que ce n'est pas moi qui l'honore, mais plutôt elle qui me remplit d'un bonheur digne d'un dieu en acceptant de devenir ma compagne, mon complément dans le ciel, mon propre double, car sans nul doute un dieu l'habite, un dieu qui est Aton, qui l'a lui-même désignée pour devenir le vase divin où va croître l'héritier du trône.

Sur ces mots il se retira, laissant coite la reine. Celle-ci poussa un soupir et se tournant vers Amenhotep :

— Par la vie du roi ! s’exclama-t-elle, mon fils semble être saisi d’un démon !

— À moins que ce ne soit d’un dieu, remarqua le fils d’Hapou.

— Comment cette fille a-t-elle pu l’ensorceler pour qu’il parle d’une manière aussi peu sensée ?

— Dans ce cas, il suffit de déclarer qu’il est possédé de la flamme de la Dorée, d’Hathor : cela fait commettre bien des folies et tenir des discours délirants.

— On peut alors craindre l’emprise de cette Néfertiti sur mon fils.

— À nous de savoir nous imposer à elle et la manœuvrer. Au demeurant, Aménophis n’est obsédé que de son dieu ; volontiers il nous abandonnera les autres affaires de l’État. Il suffit de le laisser agir à sa guise, sans même avoir besoin de l’encourager dans son délire divin. Il conviendrait même ici de le modérer tel un cheval trop fougueux, car s’il convient d’affaiblir le clergé d’Amon, d’abaisser son arrogance en lui rongeant lentement les ailes, il serait dangereux de l’attaquer trop vivement de front de crainte qu’il ne se rebiffe comme un taureau sauvage ; il risquerait alors de rompre les mailles du filet dans lequel nous désirons le paralyser en douceur et de répondre par la violence aux violences qui pourraient lui être faites.

Assis dans l’ombre d’un portique, dans la cour de sa demeure palatiale de Djaroukha, Aménophis traçait d’une main rapide des signes élégants sur une longue feuille de papyrus, lorsque vint un messager qui se présenta devant lui. Avant qu’il n’ait ouvert la bouche Aménophis s’était levé d’un seul élan puis, se reprenant il attendit la nouvelle : le vaisseau royal à voile rouge était annoncé.

— Va en avant, je viens, répondit le prince.

Il sentit son cœur battre si fort dans sa poitrine qu’il en éprouva une sorte de douleur, tandis que son front se couvrait de transpiration. Il s’aspergea d’eau, s’essuya soigneusement, ceignit un long pagne par-dessus le pagne court qu’il portait déjà, appela un serviteur pour qu’il attachât sur sa nuque un grand collier pectoral où l’or s’enchâssait de pierres bleues, vertes et rouges, enfin se fit porter une longue canne d’ébène. Maîtrisant son impatience, il se dirigea vers l’embarcadère d’un pas mesuré, seulement suivi d’un flabellifère. Lorsqu’il y parvint, le navire était si proche qu’il pouvait distinguer les passagers. Un instant il fouilla du regard le pont sur lequel s’agitaient les hommes d’équipage pour effectuer la manœuvre

d’accostage, puis son anxiété s’apaisa et son visage se détendit. Il venait de reconnaître Néfertiti drapée dans une robe blanche aux multiples plis souples, debout près de la proue, la tête tournée vers le quai ombragé de palmiers et de légers portiques en bois et claies de roseaux.

— Quoi, quoi ! s’exclamait Aÿ, en s’arrêtant auprès de sa fille, n’y a-t-il personne pour nous accueillir, pour recevoir la future reine des Deux-Terres ?

— Mon père, répliqua Néfertiti, qu’ai-je besoin d’une escorte ou d’une foule pour m’acclamer ? Celui que je vois sur le débarcadère m’est tout un peuple, tout un monde, tout ce que mon cœur désire voir et adorer.

Rapidement la gracieuse nef s’approchait du quai contre lequel elle se rangea en une manœuvre impeccable. À peine les matelots avaient-ils sauté à terre pour lier les amarres que Néfertiti s’élançait sans plus attendre sur la rive et courut se jeter entre les bras d’Aménophis.

— Ainsi, tu es venue, lumière de mon double ! s’exclama-t-il en la pressant contre sa poitrine.

— Améni, maître de mon cœur, mon frère ! Si j’avais eu des ailes du faucon je serais depuis déjà longtemps entre les bras car depuis que j’ai vu ta beauté et entendu tes paroles mon âme ne vit plus que pour toi : désormais elle ne vivra que par toi.

Alors, devant les gens du vaisseau, les dignitaires et les serviteurs du palais venus les uns après les autres rejoindre le prince héritier, ils s’embrassèrent si longuement que l’on pouvait craindre qu’ils ne se désunissent plus jamais comme si leurs souffles les avaient soudés l’un à l’autre, pour l’éternité, comme si leurs âmes s’étaient confondues pour ne plus faire qu’une seule âme.

Aÿ prit l’initiative de s’approcher et il toussota pour manifester sa présence. Aménophis se décida enfin à se désenlacer et se tourna vers Aÿ qui leva les bras se courbant.

— Aÿ, mon père divin, lui dit alors le prince, sois le bienvenu en ce palais. Je ne pense pas que tu me refuseras de faire de ta fille la maîtresse de ma maison, car j’en veux faire mon épouse. Sache que j’ai décidé de l’épouser le jour même où je recevrai la double couronne de manière que dans le même temps elle deviendra la Grande Épouse Royale du corégent. Et comme j’ai longuement fait attendre ma réponse à Sa Majesté, mon royal père, je veux rattraper le temps qui a fui loin de celle qu’aime mon cœur de

manière que le mariage sera accompli avant que la lune ait atteint son plein, à moins que Néfertiti manifeste un autre désir.

— Améni, mon frère, mon aimé, je n'ai qu'un désir, être à toi et vivre dans l'ombre de ton amour.

— Alors qu'il en soit fait ainsi. Horemheb, mon ami, tu viendras demain me visiter en mon palais car j'ai à t'entretenir de choses te concernant. Quant à toi Aÿ, voici Houya qui est le maître du palais de la reine Tiyi ma mère et que j'ai aussi chargé des affaires de mon palais. Il t'installera avec les tiens dans la partie de mon palais qu'occupait mon frère Thoutmès qui est devant la face d'Osiris. Kiya, tu viens avec moi car je veux sans plus tarder te présenter à ma mère et au roi mon père.

— Qu'il en soit fait comme tu le désires, Améni, mais vois : je ne porte qu'une simple robe de voyage et je n'ai que de bien misérables parures pour paraître devant leurs Majestés.

— Qu'importe, tu as la plus belle parure en ta beauté et dans la grâce de ton esprit.

Il lui prit alors la main, et la pression de sa main tendre fit jaillir en elle des souvenirs anciens, délicieux à son cœur, et aussi elle se rappela le jeune dieu de son rêve qui était comme l'âme d'Aménophis venue la visiter dans son sommeil.

Aÿ les regarda s'éloigner d'un air stupéfait puis, se tournant vers Houya :

— Dis-moi, le prince va-t-il de ce pas présenter ma fille à sa mère, la Grande Épouse Royale et à Sa Majesté son père ? Sans aucune cérémonie sans préparation, comme le simple fils d'un paysan ?

— De cela tu peux être assuré, répondit le majordome. Le prince n'a que faire du rituel de la cour et il vient auprès de sa mère et de son père lorsque bon lui semble, sans se faire annoncer, dans la tenue où il se trouve, et Sa Majesté en est satisfaite et aussi bien la reine.

Mais Aménophis, contrairement à ses déclarations, n'emmena pas Néfertiti devant ses parents. Il l'entraîna jusqu'à un pavillon léger, construit à l'extrémité du domaine royal, vers la lisière du désert, ce dont s'étonna la jeune fille.

— Ma mère et mon père ont tout le temps pour te voir, lui dit-il. Ma mère te toisera avec circonspection car au fond d'elle-même elle est jalouse de tout ce qui m'entoure et pourrait lui ôter mon affection : je te demande alors de te montrer pleine de respect et de modestie, elle en sera satisfaite et elle te présentera Amenhotep qui règne sur son âme et régit toutes choses

dans ce pays. Je lui laisse ce plaisir de gouverner les hommes car j'ai des affaires plus importantes à m'occuper. Quant à mon père qui vit plus couché que debout, il te recevra dans son harem, parmi ses concubines ; lui il te regardera d'un œil bien différent de celui de ma mère et il dissimulera quelques regrets de te voir entrer dans ce palais comme mon épouse et non comme la sienne. Tu n'auras ensuite que peu de raison de le revoir.

— Améni, lui répondit-elle en s'asseyant parmi un amoncellement de coussins, je vénère tes parents comme mes souverains et je les respecterai comme leur belle-fille. Mais, en vérité, je n'ai guère hâte de les rencontrer, car je n'ai qu'un désir, être auprès de toi, seule avec toi et faire ce qui plaît à ton âme.

— Kiya, répliqua-t-il en prenant place auprès d'elle, je ne peux plus douter que brûle en toi la grande flamme de la Dorée et je dois demander pardon à mon dieu d'avoir un instant douté de lui. Sache que dès le jour où je t'ai rencontrée, j'ai su que tu m'étais destinée de toute éternité, car peu de temps auparavant, Aton m'avait envoyé un rêve pour me montrer celle qui devait devenir sa grande adoratrice, et elle avait tes traits. Mais voici, ces derniers jours, un doute m'a envahi, et j'ai craint que tu ne répondes pas à mon appel, j'ai eu peur de m'être trompé sur tes sentiments pour moi…

— Et pourtant ils étaient plus forts, plus passionnés que tu ne pouvais le soupçonner, dit-elle en l'enlaçant de ses bras parfumés.

— D'ici trois jours reprit-il après une longue étreinte, tu deviendras mon épouse et moi-même je recevrai la double couronne. Mais vois : à mes yeux tu es déjà mon épouse et se sont unis nos doubles. Dans ce pavillon ouvert nous pouvons suivre le disque solaire dans sa navigation depuis l'aurore jusqu'au crépuscule et lui-même éclaire de ses rayons vivifiants le couple royal qui est son incarnation sur la terre. Là nous engendrerons l'enfant destiné à monter sur le trône d'Égypte, et il sera fils d'Aton dont il portera le nom, car sa conception se sera faite dans la lumière du dieu.

Jamais encore la jeune fille n'avait ressenti un si violent trouble uni à une si grande exaltation, tandis que l'enlaçait Aménophis tout en l'enveloppant de baisers et de caresses. Ce qu'elle éprouvait allait bien au-delà du vulgaire plaisir et de la simple émotion amoureuse ; elle avait le sentiment d'accomplir un acte divin et il lui parut qu'un dieu venait la visiter, qu'Aton lui-même s'était incarné en Aménophis, son amant, son époux.

DEUXIÈME PARTIE

LE DIEU AUX MAINS DE LUMIÈRE

Chapitre XIII

Paresseusement s'étirait le canal aux eaux lentes, veine porteuse de vie dans les sables du désert oriental ; de part et d'autre de son lit profond s'étendait une riche végétation, long, long tapis de verdure qui se déployait sur le tissu fauve du désert, frais chemin qui dans une immensité brûlante reliait Per Sopdou, la ville du dieu Soped sur la branche pélusiaque du Nil, aux lacs des roseaux, à l'orée des solitudes montagneuses de Pharan autrement appelé Sinaï. Par cette voie, les nomades qui hantaient le Sinaï, Shashou et Khabirou, pouvaient accéder aux riches plaines du delta du Nil. Et tout au long du canal se serraient dans l'ombre des palmiers et des sycomores, des masures en terre brune couvertes de chaume, abris précaires des paysans chargés de cultiver ces terres gagnées sur le désert.

Sur le chemin poussiéreux, à la lisière des cultures s'avançait un groupe de voyageurs venus d'Asie. La veille, ils avaient franchi la frontière, au nord du lac des Roseaux, après avoir été longuement interrogés par les soldats et les scribes de pharaon chargés de filtrer les émigrants et soigneusement noter leur passage. Bien souvent les étrangers asiatiques étaient retenus pendant des jours et des jours à la frontière, mais cette fois-là, leur entrée avait été facilitée par un Égyptien qui voyageait en leur compagnie. Il s'était porté garant des intentions pacifiques des Asiatiques qui fuyaient la Syrie et Canaan pour se mettre au service de pharaon.

— Là-bas, avait déclaré l'Égyptien, tout va comme un vaisseau qui a perdu ses rames et son capitaine, un char dont a été abattu le cocher ; les villes se retranchent derrière leurs hauts remparts tandis que la campagne est pillée par les brigands et les nomades, par les bédouins venus du sud et du levant, et nul n'écoute la voix de pharaon suzerain de ce pays. Voilà pourquoi ces hommes ont quitté ce pays pour demander la protection de Sa Majesté.

Ainsi avait parlé l'Égyptien dont le nom était Maï. Bien qu'étant né dans la Terre Noire, Maï ressemblait à un Asiatique : comme eux il avait laissé pousser la barbe qu'il taillait en pointe et rasait sur le haut des joues et il portait ses vrais cheveux, épais sur la nuque ; ses reins étaient ceints d'un pagne long fait d'une pièce de tissu orné de bandes et de chevrons rouges

sur un fond blanc, mais ce vêtement était déchiré et sale de la terre du chemin.

Il marchait en avant, avec les hommes, une vingtaine en tout, qui poussaient devant eux les ânes au poil brun chargés des bagages, tentes, couvertures, vivres et armes ; chacun portait sur l'épaule une outre en peau de chèvre remplie d'eau et deux d'entre eux jouaient de la cithare tout en marchant, tandis que les autres les accompagnaient de leurs chants. Derrière venaient les femmes, leurs amples chevelures ceintes d'un ruban, vêtues d'étroites robes qui descendaient à mi-mollet, aux vives couleurs chamarrées de dessins géométriques et agrafées sur une épaule de manière à laisser l'autre nue. Certaines d'entre elles portaient leur nourrisson dans une hotte liée sur leurs reins ou tenaient par la main un jeune enfant qui trottinait en reniflant.

Bientôt s'élargirent les terres cultivées et ils découvrirent à l'orée d'une vaste palmeraie, la puissante forteresse de Djekou qui défendait l'accès de la riche terre de Gessem. Mais tout alentour s'affairait une armée d'ouvriers maçons, briquetiers, encadrés de presque autant de scribes assis ou accroupis, le calame à la main.

Maï prit une grande bouffée d'air, un air sec à peine refroidi par la présence de la végétation que modérait l'éclat de la lumière du soleil. Habitués à voir passer les Asiatiques en route vers la vallée du Nil, les gens du pays ne prêtaient guère d'attention à ces nouveaux venus qui s'engagèrent dans l'ombre chaude de la palmeraie. Un instant Maï observa des ouvriers qui s'activaient dans le voisinage. Les uns allaient puiser de l'eau dans le canal à l'aide de grandes cruches qu'ils déversaient sur des monceaux de terre brunâtre mêlée de paille que malaxaient d'autres hommes avec leurs pieds et leurs mains ; une autre équipe remplissait de cette boue des grands seaux en bois qu'ils venaient vider dans des moules où se formaient les briques qu'on mettait alors à sécher au soleil. Ces pains de terre s'entassaient sur une immense surface et à mesure qu'ils séchaient, des hommes venaient les disposer sur des plateaux de bois liés par des cordes à un fléau qu'ils élevaient sur une épaule pour les porter aux maçons qui, avec adresse élevaient les murs. Tous ces ouvriers n'étaient vêtus que d'un pagne court et étroit, mais on reconnaissait parmi eux les Égyptiens des Asiatiques car ces derniers laissaient pousser la barbe que rasaient soigneusement les premiers.

— Sans doute parmi ces gens allons-nous trouver du travail, dit l'un des émigrants dans la langue de Canaan.

— Certainement, certainement, et grand bien te fasse répliqua Maï dans la même langue.

Puis, s'adressant en égyptien à l'un des maçons qui à l'aide du long manche de son herminette s'assurait de la verticalité du mur qu'il construisait :

— Dis-moi, compagnon, crois-tu qu'il y aurait ici du travail pour ces gens qui sont avec moi ?

— Du travail, demanda l'homme en se redressant, il y en a autant qu'on en veut : c'est une ville entière que Sa Majesté veut qu'on construise ici.

— Le travail est-il pénible. Reçoit-on un bon salaire ?

— Il n'y a pas à se plaindre. Nous trouvons le temps de pêcher du poisson qui ne nous coûte rien et chacun de nous a droit à sa demeure sur les hauteurs voisines, avec un peu de terre et des arbres pour avoir de l'ombre. Nous avons en quantité : melons et concombres, poireaux, oignons et aulx, et aussi des grenades et des figues. De plus, on nous distribue en salaire, bière, farine, fèves et lentilles, des tissus pour nos vêtements et d'autres choses encore.

— Voilà qui est bien, mais dis-moi, à qui doivent s'adresser ces gens, car ils ne connaissent pas la langue de ce pays.

— Visiblement, ils viennent de Canaan. Qu'ils se rendent vers l'entrée de la forteresse : ils y verront une grande maison, c'est celle du chef des travaux, un Khabirou né dans ce pays, il connaît notre langue et aussi celle de ces gens car il est de leur race. Qu'ils le demandent et il leur distribuera des demeures et du travail.

— Quel est son nom ? qui doivent-ils demander ?

— Il s'appelle Aaron.

Sur ces mots le maçon s'accroupit pour reprendre sa tâche. Après qu'il eut expliqué à ses compagnons ce qu'ils devaient faire, Maï les salua chaleureusement, car il avait voyagé en leur compagnie pendant de nombreux jours, puis il alla faire la première chose que désirait un Égyptien lorsque après une longue absence il rentre dans la Terre Chérie ; il avait tout de suite remarqué, dans l'ombre d'un perséa, un barbier qui terminait de raser un client assis sur un tabouret. De retour dans sa patrie, Maï n'avait plus qu'une envie, se débarrasser de sa barbe qu'il avait endurée chez les Asiatiques comme un signe de deuil, d'un homme veuf de sa terre natale.

— Bonjour, bonjour, lui dit le barbier lorsqu'il eut à son tour prit place sur le siège. De quel pays viens-tu ?

— Je suis de la Terre Noire, déclara Maï. Je suis né à Memphis, mais voici bien longtemps que j'ai quitté l'Égypte. J'avais vu près de vingt inondations et j'étais pauvre lorsque je me suis embarqué sur un bateau qui allait vers Byblos chercher du bon bois des montagnes de ce pays. Et voici, pendant dix ans, plus peut-être, j'ai voyagé sur les terres étrangères, jusqu'au pays de Kardouniash où se trouve une ville presque aussi vaste que la grande cité du Sud et qui s'appelle Babylone, jusque chez les Khéta qui vivent tout au nord, dans des régions où l'hiver est si froid que j'ai cru y mourir. Et aussi j'ai navigué sur la Grande Verte, dans l'île des Keftiou.

Ainsi parla-t-il longtemps de ses aventures chez les Khéta qui est le nom donné par les Égyptiens aux Hittites et chez les Keftiou qui sont les Crétois, puis il conclut en soupirant :

— Maintenant, me voilà de retour dans la Terre Chérie, aussi pauvre que j'en suis parti, si bien que je vais devoir mendier aux portes des temples… mais rassure-toi, j'ai là de quoi te payer ton travail.

— Ne te fais pas de souci, ce sera mon cadeau de bienvenue dans la Terre Chérie. Mais pourquoi te résoudre à mendier ? Vois, le travail ne manque pas ici-même : c'est une ville entière que veut faire construire Sa Majesté, une ville vouée au culte de la nouvelle divinité, de cet Aton que le roi veut élever au premier rang parmi les dieux. Et cette ville s'appelle déjà Pi-Aton, la Demeure d'Aton, car près de nous, là où s'affairent tous ces hommes, s'élèvera le temple du dieu.

— Qui donc est cet Aton ? Jamais encore je n'en avais entendu parler.

— C'est le soleil, c'est le disque du soleil lorsqu'il apparaît dans toute sa splendeur, le soleil source de toute vie ; voilà ce que répètent les scribes et les prêtres envoyés par le roi pour faire connaître le dieu. Pour moi, il n'est autre que Rê et je ne comprends pas pourquoi Sa Majesté veut que nous l'adorions sous ce nouveau nom. Mais puisque Sa Majesté le veut ainsi, nous l'adorons comme il se doit.

— Dis-moi, j'ai entendu dire que le roi Nébmarê Aménophis a associé à son trône son second fils Néferkheperourê Aménophis et aussi, que l'aîné, le prince héritier a été tué lors d'un combat contre les vaincus du désert oriental.

— C'est la vérité, ceux qui t'ont dit ça ne t'ont pas trompé. Et vraiment depuis près de quatre inondations que le roi a fait de son fils son corégent,

c’est ce dernier qui est assis sur le trône des Deux-Terres, et Nébmarê n’a plus de joie que dans les plaisirs de son palais et dans l’amour de sa fille Satamon dont il a fait sa seconde Épouse Royale. Sa Majesté Néferkheperourê décide de tout ce qui concerne le gouvernement des hommes et il a même pris en main l’avenir des dieux. Ainsi méprise-t-il Amon. Il a commencé à faire construire un temple à son dieu Aton, dans l’enceinte du grand temple d’Amon, dans la grande ville du Sud, et de cela les prêtres d’Amon sont bien fâchés. Or, voici : à Memphis, à Héliopolis et aussi jusqu’en Nubie, il a ordonné la construction de temples pour Aton mais ici, au pied de la forteresse de Djekou, il a voulu que soit bâtie une ville entière pour Aton, une ville à l’orée du désert oriental d’où il pourra faire connaître le nom d’Aton aux impies, aux vaincus de Canaan. Et il a voulu que tous les hommes qui errent de par le pays à la recherche de leur pain, soient conduits ici pour travailler à cette grande œuvre et ont aussi été mis au travail les bédouins et tous les étrangers qui venaient vers pharaon pour réclamer sa protection et de la nourriture pour leur famille, et aussi tous ces impurs demeurés sur le sol sacré depuis l’époque maudite où les pasteurs, les envahisseurs hyksos avaient imposé leur domination aux hommes de la Terre Noire. Car, sache-le, Sa Majesté déclare par la voix de ses scribes, que ces impurs, ces étrangers sont aux yeux de son dieu, les égaux des Égyptiens et qu’ils sont aussi purs qu’eux du moment que leur âme n’a pas péché. Oui, voici ce qu’assure Sa Majesté, mais j’ai peine à croire qu’il peut en être ainsi et j’ai bien du mal à admettre que ces impurs soient aimés par le dieu comme un enfant de la Terre Noire, qu’il ait si peu de discernement, bien qu’il faille le croire, puisque telle est la volonté de pharaon.

— Barbier, ce que tu me dis là paraît bien étrange, mais la vérité est assise sur la langue de Sa Majesté ; puisque le roi veut que nous adorions Aton, son nouveau dieu, ainsi ferai-je. Pour le reste, j’ai trop longtemps vécu chez les étrangers pour les mépriser, mais je sais que parmi eux il y a des hommes bons et aussi des mauvais. Mais vois : je ne sais pas travailler de mes mains et je n’aurais aucun goût à faire des briques et élever des murs.

— Si tu sais écrire, tu peux te proposer comme scribe, c’est une belle vie, et tu pourras regarder travailler les autres tout en buvant de la bière et du vin, et en te disant qu’il est bien doux de ne rien faire.

— Voilà qui convient bien mieux à mon âme.

— C’est bien. C’est bien. Justement, voici l’homme de confiance du roi, celui qui est chargé de diriger les travaux. Son nom est Osarsouf et c’est lui qui est venu ici avec des soldats et des scribes pour ordonner que soit construite une ville pour Aton, au nom de Sa Majesté. Si tu l’oses, va vers lui, jette-toi sur le ventre devant son char et prie-le de te prendre à son service en invoquant le nom d’Aton. Sans doute il te prêtera une oreille favorable.

Maï tourna la tête pour regarder Osarsouf : il allait seul, sans le moindre garde, ni même un flabellifère[3], sur son char léger tiré par deux chevaux blancs.

— Je vais suivre ton conseil, merci compagnon ! s’exclama Maï.

Il puisa de l’eau dans un seau en bois pour se rafraîchir le visage, puis il se hâta en direction d’Osarsouf. Ce dernier avait arrêté son véhicule auprès de l’architecte, chef des travaux qui lui rendait compte du travail accompli.

— Sa Majesté s’impatiente et aussi Aton. Les travaux ne progressent qu’avec trop de lenteur déclara Osarsouf. Il faut qu’avant la prochaine inondation le culte puisse être célébré car Aton ne saurait attendre maintenant qu’il s’est révélé à Sa Majesté.

— Seigneur, les ouvriers travaillent avec célérité et joie, mais ils ne peuvent allonger le jour que Rê leur accorde dans sa navigation quotidienne.

— Qu’on augmente alors leur nombre ! Qu’on aille s’il le faut, jusque dans le désert oriental, jusque chez les sujets asiatiques recruter des hommes afin que soient faites chaque jour plus de briques et taillé plus de madriers.

— Seigneur, cela ne me concerne pas, mais je suis prêt à diriger plus encore d’ouvriers et faire en sorte que les murs s’élèvent plus rapidement, à condition qu’Aaron me fournisse de nouvelles mains pour m’assister dans cette œuvre.

— Il en sera fait ainsi. Je vais moi-même trouver Aaron et bientôt tu disposeras de deux fois plus de bras.

Il secouait les rênes et faisait virer son char lorsque Maï vint devant lui et il se courba jusqu’au sol les bras levés.

— Seigneur, lui dit-il sans doute as-tu besoin de scribes savants dans toutes les écritures pour participer à ces grandes entreprises dont tu es l’œil et le cœur.

— Il y a ici trop de gens qui restent tout le jour à user leur derrière sur un siège le calame à la main et le regard somnolent : ce sont des briquetiers et des maçons dont le dieu a besoin. Si tu veux un salaire, viens avec ceux-là fouler la glaise ou élever les murs.

— Par la vie du roi, le dieu bon ! s'exclama Maï, je préférerais encore continuer de mendier mon pain aux portes des temples plutôt que de faire un travail qui répugne à mon double ! Mais vois, Seigneur, je reviens de chez les Asiatiques et de la peste de Khéta, et je connais la langue de ces gens, celle des Syriens et celle des Babyloniens et même je peux parler avec les gens du Mitanni et ceux du Khéta. Et encore je sais lire et écrire leurs langages.

Osarsouf le regarda avec plus d'attention, puis :

— Ta place ne me paraît pas être ici. Mais si tu veux être utile à Sa Majesté, rends-toi dans la Grande Ville du Sud et adresse-toi à la chancellerie du roi, on t'y donnera sans doute un emploi.

Sur ce conseil, Osarsouf secoua les rênes et poussa les chevaux au trot pour éviter les doléances du mendiant ; il ne se passait pas un jour sans qu'il fût assailli par mille demandes et autant d'importuns qui escomptaient sur son immense crédit auprès du roi et ses hautes charges pour obtenir de lui quelque faveur ou une recommandation, au point qu'il fuyait ces fâcheux qui semblaient croire qu'il n'avait rien d'autre à faire que de leur prêter une oreille complaisante.

Il trouva Aaron dans l'ombre d'un portique rustique, fait de troncs de jeunes palmiers en guise de colonnes supportant un toit léger de palmes, sur le front de sa demeure, au pied de la forteresse. Accroupi sur des nattes, il conversait avec quelques hommes, tous des Asiatiques car ils portaient la barbe taillée en pointe, mais ils étaient vêtus du pagne blanc égyptien. Osarsouf descendit de son char et salua les hommes en portant la main à ses lèvres selon la mode des Asiatiques, puis il vint s'asseoir auprès d'Aaron qui lui désignait un coussin à ses côtés. Longuement, ensuite, ils échangèrent de nouveaux saluts, s'enquirent mutuellement de leur santé et de celle du pharaon et de sa famille. Des femmes apportèrent des dattes et de la bière d'orge qu'ils dégustèrent lentement. Enfin Osarsouf en vint au but de sa visite.

— Aaron le travail avance trop lentement, Sa Majesté s'impatiente. Voici : déjà trois mois ont passé depuis ma dernière visite et il me semble pourtant que les choses sont restées dans le même état. Aton ne peut plus

attendre, il veut que son culte lui soit rendu en cette place avant la prochaine inondation. Ainsi, recrute de nouveaux bras, il n'en manque pas. Envoie des coureurs dans le désert afin qu'ils invitent les nomades, les barbares shashou et khabirou à venir faire des briques, s'il le faut allez capturer des hommes dans les faubourgs des villes, jusque chez les Fenkhou, en Canaan, ou encore faites chercher par tout le delta les gens de vos tribus qui sont établis près de nos cités, agissez comme vous l'inspirent vos dieux, mais il faut que le temple soit achevé dans les temps qui viennent si vous craignez d'encourir la colère du roi.

— Osarsouf, mon Seigneur, répondit Aaron, cela, je tâcherai de le faire, mais c'est une entreprise bien difficile à réaliser. Vois ici présents les chefs des peuples qui se trouvaient dans ce pays et qui sont venus avec nous pour la construction de cette ville d'Aton et de son temple. Celui-ci est Salamiel, fils de Surisaddaï de la tribu de Siméon ; Eliab, fils de Hélon, chef de la tribu de Zabulon ; Abiden, fils d'Aminabad ; il vient de succéder à son père à la tête de la tribu de Juda.

Chaque fois qu'il le nommait, Aaron désignait du doigt l'homme qui portait la main à son front en inclinant la tête, puis il poursuivit :

— Ce sont tous des Khabirou qui sont venus s'installer dans ce pays depuis des générations. Il y a longtemps qu'ils ne vivent plus sous la tente, qu'ils construisent des maisons et savent cultiver la terre ; c'est pourquoi ils ont accepté de venir travailler pour pharaon et ils sont satisfaits de recevoir la nourriture et le salaire de leur labeur. Car nous avons oublié que nos ancêtres nomadisaient dans les déserts de Syrie. Il y a déjà bien des siècles, ils ont quitté le pays de Shinéar qui est loin vers le lieu où se lève le soleil, un lieu arrosé par de grands fleuves comme le Nil où il y a des villes puissantes et opulentes. Le père de nos pères vivait là-bas, dans une ville appelée Ur, une ville où l'on adore non pas le soleil, mais la lune. Or, il en est parti avec les siens pour aller vers le nord, jusqu'à Harran où la lune est aussi maîtresse des hommes. Puis il est revenu vers le sud, vers Canaan où l'on dit que coule le lait et le miel en abondance. Là, nos ancêtres ont crû et ils se sont multipliés et nombre de leurs enfants sont venus en Égypte, mais d'autres ont continué de parcourir les déserts et les campagnes voisines derrière leurs troupeaux de moutons et de brebis. Ceux-là, il sera difficile de les faire venir, car s'ils parlent la même langue que nous, s'ils ont les mêmes ancêtres et s'ils adorent le même dieu qui est El, ils haïssent la vie des villes et ils n'aiment pas salir leurs mains dans la boue avec laquelle on

façonne les briques. Sans doute quelques-uns d'entre eux, pour fuir la famine ou encore l'arrogance de nomades plus puissants, viennent se réfugier ici, ils acceptent de travailler afin de pouvoir vivre en paix et manger à leur faim. Ce matin même, un groupe des leurs est venu me trouver et je les ai engagés au service de pharaon. Mais les autres, comment les enrôler de force ? Comment les trouver dans le désert et les contraindre à venir travailler pour la gloire d'Aton, maître du ciel et de la terre ? Ou alors il faut que Sa Majesté envoie des hommes armés pour les obliger à venir jusqu'ici, et là, d'autres devront les surveiller sans répit afin qu'ils ne s'enfuient pas ni ne se révoltent.

— Aaron, tu le sais, le roi déteste la violence et il veut que chacun travaille de bon gré pour la plus grande gloire du dieu. Aussi faut-il persuader les Khabirou de venir dans la ville d'Aton, par la douceur, l'attrait de toutes les bonnes choses qu'ils trouveront dans la Terre chérie, la promesse de l'affection du roi et de son dieu.

Aaron le regarda en clignant des yeux puis, après un silence, il répondit en un soupir :

— En vérité, Osarsouf, si ton roi connaît son dieu, il ne sait rien du cœur des hommes !

Chapitre XIV

Néfertiti contempla l'image de son visage qui se reflétait sur le disque de bronze poli de son miroir à main. Ses yeux allongés par des traits de khôl noir, ses paupières verdies à la malachite, ses lèvres délicatement dessinées par le rouge purpurin du fard, lui conféraient un air de gravité tout en mettant en valeur l'élégance de ses traits. Elle sourit en songeant qu'elle était belle et que les autres devaient la trouver telle car elle n'ignorait pas les regards que les hommes portaient sur elle tout en tombant sur le sol devant sa dignité royale. Quelques jours auparavant, Aménophis était venu devant elle en compagnie d'un inconnu, un homme de bonne mine grand et à la démarche digne ; elle avait été étonnée d'apprendre de la bouche de son époux qu'il l'avait rencontré alors qu'il mendiait devant le premier pylône du temple d'Amon. Il s'était prosterné devant Sa Majesté et avait prononcé des paroles si belles et si nobles, qu'Aménophis s'était arrêté pour l'entendre puis il l'avait invité à le suivre et après l'avoir encore ouï, après avoir appris de sa bouche qu'il avait longtemps voyagé parmi les nations étrangères, il lui avait donné une maison, des serviteurs et une fonction à la chancellerie du palais. Le lendemain, cet homme qui s'appelait Maï, avait porté à la jeune reine un poème à sa gloire, tracé d'une main sûre en une écriture ferme et élégante. Deux vers qu'elle n'avait pas oubliés, avaient réjoui son cœur de femme :

Un orfèvre a ciselé ta beauté,
Un dieu a tracé l'arc de tes sourcils.

Oui, les hommes l'admiraient, Aménophis lui vouait toujours un amour passionné qu'elle lui rendait avec usure, et pourtant il arrivait qu'elle soit saisie d'elle ne savait quelle mélancolie, comme ce matin-là. Elle avait posé son miroir sur la tablette basse de nacre ; le manche en forme de tige de papyrus se croisa avec la queue de la cuiller à fard d'ivoire, sculptée aux formes du corps élancé d'une jeune nageuse. Cette vision ramena aussitôt son esprit aux jours insouciants de son adolescence, ces temps si proches encore et qui, pourtant lui semblaient déjà lointains, où elle pouvait en toute

liberté aller se baigner dans les étangs, naviguer dans les marais pour y voir de belles choses, errer parmi les forêts de papyrus, parcourir les pistes du désert sur son char. Maintenant qu'elle était reine, qu'avec la grande épouse Tiyi et la sœur royale Satamon, elle était la première dame de l'empire, elle découvrait qu'elle avait perdu toute cette indépendance de l'enfance, cette magnifique domination de son entourage qui l'autorisait à s'abandonner à tous ses caprices. Son univers se bornait aux jardins du palais de Djaroukha d'où elle ne sortait que pour participer à des cérémonies dans les temples de Thèbes ; une fois seulement elle avait accompagné la reine Tiyi sur son vaisseau lors d'une promenade jusqu'à Khent-min où elle avait pu voir les gens de la famille de son père. Il est vrai que ce n'était là que son univers physique car depuis qu'elle avait été unie à Aménophis elle vivait avant tout dans sa passion pour cet homme qui lui était tout un univers, en l'âme de qui elle se sentait en totale communion. Elle vivait en lui et par lui, comme il lui semblait que lui-même ne vivait qu'en elle et par elle. Et pourtant, elle sentait qu'elle étouffait dans le palais royal, au milieu de la famille royale, des vieux dignitaires, des fonctionnaires ambitieux, de toute la cour et de son étiquette rigide. Aussi, dès les premiers temps de son mariage avait-elle entrepris de persuader Aménophis de quitter Thèbes, de s'éloigner de cette ville où régnaient Amon et ses prêtres, ennemis secrets d'Aton, d'établir sa capitale ailleurs, plus au nord, en une position qui soit au cœur de l'empire, d'où la nouvelle divinité pourrait rayonner également sur les Deux-Terres, la vallée et le delta, et de là sur le reste du monde. Car même si elle n'en avait soufflé mot à Aménophis, attendant qu'il lui parlât le premier, elle n'avait pas oublié le rêve qui l'avait visitée, lors de l'escale dans ce lieu enchanté, près d'Hatnoub, et c'est vers là qu'elle souhaitait entraîner le corégent. Et voici qu'Aménophis s'était laissé convaincre autant par les arguments et les prières de son épouse que par l'hostilité sourde que laissaient percer les prêtres d'Amon et nombre de hauts fonctionnaires peu favorables au nouveau culte, devant les travaux de construction du temple d'Aton à Thèbes et la manière dont le dieu était de plus en plus ostensiblement privilégié par le corégent au détriment de l'ancienne divinité tutélaire de la ville. Aménophis avait ordonné que le vaisseau royal fût armé et amené dans le bassin voisin du palais de la reine Tiyi, et le départ avait été projeté pour les jours prochains, après que le corégent eut reçu l'assentiment de son père. Cette perspective entretenait la plus grande exaltation dans l'esprit de Néfertiti, autant pour l'aventure qu'une telle

navigation représentait, que pour l'ouverture qu'elle lui offrait sur un autre monde, ou, en tout cas, un retour vers un monde qui avait éclairé son enfance.

La jeune femme était plongée dans ses rêveries lorsque s'annonça Ti, sa nourrice. Elle entra, portant dans ses bras une enfant de deux ans, Méritaton, la fille que Néfertiti avait donnée à Aménophis. Sans doute le jeune couple royal avait été déçu de la venue d'une fille, alors qu'Aménophis n'avait cessé d'attendre l'héritier du trône des Deux-Terres. Mais la joie de cette première naissance avait noyé toute amertume et ni l'un ni l'autre n'avait soufflé mot de ses sentiments. Avec elle le nom d'Aton était entré dans la composition des noms personnels, afin que soit bien marquée la filiation atonienne de l'enfant. Quelques mois plus tard la reine Tiyi avait aussi donné un nom atonien à la fille qu'elle venait d'enfanter, Baketaton, dernière-née du couple royal, alors que l'union d'Aménophis III avec sa fille Satamon était demeurée stérile.

Méritaton avait de sa mère les grands yeux sombres et la délicatesse des traits, mais de son père elle tenait son menton pointu et son crâne allongé en arrière de manière qu'il dominait sa nuque frêle tout en lui conférant un charme étrange. Dès qu'elle vit Néfertiti, elle se débattit jusqu'à ce que Ti la déposât à terre et aussitôt elle courut se blottir contre sa mère qui la prit sur ses genoux.

— Elle est bien de toi cette chevrette ! s'exclama Ti en embrassant la jeune femme. Sauvage comme une gazelle et déjà indépendante. Je te retrouve tout entière lorsque tu étais enfant.

— Ti, ma bonne nourrice ! Quelle surprise, quelle joie ! s'exclama Néfertiti. On ne m'avait pas avertie de ta visite, quel plaisir de te voir ! Depuis quand es-tu arrivée à Thèbes ? Es-tu venue seule ?

— Tu n'y penses pas ! Ton père est avec moi, et aussi Mouti. Le divin père Aÿ est allé au-devant de Sa Majesté et moi-même je viens voir sans tarder ma nourrissonne à peine avons-nous débarqué au port royal. Ah ! si tu savais combien tu nous manques ! Nous sommes si loin de toi, à Memphis ! Vraiment, je ne m'y plais pas, loin de toi et de ta petite fille. Tu devrais parler à Sa Majesté afin qu'elle donne à ton père une haute fonction à la cour, ici-même.

— Nourrice, si Sa Majesté a fait mon divin père commandant des chars, et gouverneur de Memphis, c'était pour ne pas l'éloigner d'une région qui plaît à son cœur, où il a sa maison et ses terres. Et aussi il est comme le

double du roi dans la terre du Nord, et il sait y faire adorer le nom d'Aton. Personne ne s'est montré plus zélé partisan du dieu que lui de manière que Sa Majesté sait qu'il peut lui accorder toute sa confiance.

— C'est bien vrai, c'est bien vrai ! Mais c'est ici, auprès de toi et de ton divin époux qu'est notre cœur. Vois, il y a déjà bientôt deux années que nous ne nous sommes pas vus, si loin les uns des autres ! Cette enfant était encore toute petite, elle ne se tenait pas sur ses deux jambes, et maintenant elle trottine toute seule ! Ne la verrai-je pas grandir ? Jamais elle ne me connaîtra vraiment. Ne suis-je pas comme sa grand-mère ? Car toi, n'es-tu pas comme mon enfant ?

— Sans doute nourrice. Je parlerai au roi. Mais pourquoi Mouti n'est-elle pas avec toi ?

— Elle me suit, elle va venir. Car il faut que je te dise : elle m'a envoyée en avant afin de t'annoncer la nouvelle.

— Une bonne nouvelle ?

— Je le crois, je le crois. Avec nous est venu Horemheb. Lui aussi se sent comme exilé à Memphis.

— Pourtant, le roi n'a-t-il pas fait de lui le scribe des recrues royales ? N'a-t-il pas le commandement des armées cantonnées dans la terre du Nord ? Sa visite, ici, est-ce cela la nouvelle ?

— Il faut que tu le saches : il veut épouser Mouti, et la petite est fière et contente de devenir la maîtresse de sa maison et de ses biens.

La nouvelle laissa un instant Néfertiti rêveuse. Il lui était souvent arrivé de penser à lui et de se demander s'il l'aimait encore et s'il avait souffert de leur rupture. L'avait-il finalement oubliée et avait-il trouvé en sa sœur un amour plus complet ? Ou, au contraire, ce mariage était-il un moyen de demeurer dans son proche entourage et, finalement, de s'allier par là à la famille royale ? Elle opta pour la seconde solution et un sourire éclaira son visage.

— Voilà qui réjouit mon cœur, assura-t-elle. Quand le mariage sera-t-il célébré ?

— Ces jours prochains. Nous sommes venus ici pour cela car ton père veut auparavant obtenir le consentement de Sa Majesté.

— Il l'aura, il peut en être assuré.

— C'est bien, c'est bien. Tu as une si grande influence sur ton mari ! J'espère que Sa Majesté se réjouira de cette union, bien qu'Horemheb soit de modeste origine.

La remarque amusa Néfertiti ; depuis que Ti avait reçu le titre de Grande Nourrice Royale, elle se comportait comme si le sang de Rê coulait dans ses veines.

— Nourrice, ne me fatigue pas : je t'ai dit qu'Aménophis bénira ce mariage, que cela te suffise.

Elle-même s'en réjouissait d'autant plus qu'elle voyait par là un moyen de mieux s'assurer la fidélité d'Horemheb dont elle connaissait trop bien l'ambition.

Néfertiti déposa Méritaton sur la natte auprès d'elle et se leva. Elle frappa dans ses mains pour appeler l'une de ses servantes, mais Ti intervint aussitôt :

— Je veux t'aider à t'habiller, comme lorsque tu étais petite fille. Tu étais si gentille ! Vraiment, les sept Hathors s'étaient penchées sur ton berceau, et maintenant c'est Amon-Rê lui-même qui…

Néfertiti l'interrompit avec humeur :

— Ne prononce pas ce nom ici ! s'exclama-t-elle en se dirigeant d'un pas vif vers la salle voisine où étaient disposés les coffres contenant ses robes.

— Ah ! Mon enfant ! Ma petite gazelle ! Serait-ce un si mauvais dieu, celui qui a conduit le bras de nos rois lorsqu'ils ont chassé l'impur Asiatique et porté le nom de l'Égypte jusqu'aux confins du monde que parcourt le soleil dans sa barque céleste ?

— S'il était bon alors qu'un dieu apportât la guerre plutôt que la paix et qu'on l'adorât sous un nom usurpé, il n'en va plus de même maintenant que le dieu caché s'est révélé sous le nom d'Aton. Et c'est bien Aton qui nous a conduits l'un vers l'autre, Aménophis et moi, et qui nous a unis afin que nous ne fassions qu'un seul personnage, incarnation du dieu dans le monde des humains.

— C'est bien ce que je voulais dire.

Tout en parlant, Néfertiti choisit une ample robe à la trame si fine qu'elle semblait tissée dans l'air. Selon la mode nouvelle dont la jeune femme avait été dans une grande mesure l'artisan, elle la drapa dans son dos et la referma sous les seins par un large nœud. Elle hésita ensuite devant les boîtes à perruque avant d'en désigner une pourvue de longues boucles sombres que Ti l'aida à coiffer.

— Par la Dorée ! s'exclama Ti, tandis que Néfertiti enfilait ses sandales de cuir souple, je ne sais si c'est Hathor ou Aton que je dois invoquer, mais

il me paraît qu'à chaque nouvelle inondation s'affermit ta beauté ! Te voilà toute parée pour recevoir ta sœur et ton futur beau-frère.

Sans répondre, Néfertiti prit sa fille dans ses bras et se dirigea vers la porte close par une lourde tenture. Dans la pièce voisine se tenaient deux servantes, toujours attentives à son appel. L'une d'elle se saisit d'un ample éventail en plumes d'autruche et vint se placer derrière elle.

— Qu'on fasse venir Mérirê, mon chambellan, ordonna-t-elle alors.

Tandis que l'autre servante s'éloignait, Néfertiti passa dans la salle adjacente ouverte sur le jardin par une colonnade, au fond de laquelle était dressé un fauteuil sous un dais. Elle alla y prendre place et assis sa fille sur ses genoux puis elle invita Ti à s'installer sur un tabouret voisin.

— Où sont ma sœur et Horemheb ? demanda alors Néfertiti à sa nourrice.

— Je les ai laissés dans le jardin, auprès du grand bassin des Eaux d'Aton.

Le chambellan, un homme encore jeune mais dont l'heureux début d'embonpoint permettait de juger qu'il avançait prestement sur le chemin de la réussite, vint se prosterner devant la jeune reine.

— Majesté, tu m'as fait appeler, me voici à tes pieds, dans la grâce d'Aton.

— Mérirê, lui dit-elle, rends-toi auprès du bassin des Eaux d'Aton. Tu y trouveras ma sœur Moutnedjemet en compagnie d'Horemheb, chef des recrues du roi. Tu les prieras de venir ici, devant moi.

— J'écoute et j'obéis.

Depuis son mariage, Néfertiti n'avait guère revu Horemheb : elle attendait son apparition non sans une certaine curiosité. Dès qu'il entra derrière Mérirê, elle remarqua qu'il avait forci, qu'il s'était même empâté, conséquence sans doute d'une vie peu active et aisée. Il avançait de front avec Moutnedjemet qui avait laissé derrière elle sa gracilité enfantine pour prendre la plénitude de formes de la première maturité. Ils s'arrêtèrent devant le trône et parurent hésiter. Néfertiti s'amusa de découvrir un certain désarroi chez Horemheb qui semblait ne pas savoir s'il devait se prosterner devant sa reine ou venir prendre dans ses bras son ancienne amoureuse. Elle n'eut pas la cruauté de le laisser encore en suspens ; se levant, elle vint vers eux après avoir assis Méritaton sur un coussin auprès d'elle, et embrassa sa sœur :

— Quelle joie de te revoir, Mouti ! Comme tu as grandi ! Vraiment tu es devenue femme. Toi aussi Horemheb, sois le bienvenu. Il m'apparaît que tu te portes à merveille.

— Il me semble qu'il en va de même pour toi. Mon cœur se réjouit de te voir aussi florissante dans la faveur d'Aton.

— Tu as invoqué le nom divin qu'il convenait, Horemheb.

Elle lui tourna le dos et revint s'asseoir sur le trône puis, leur désignant des coussins disposés tout alentour, elle les invita à y prendre place. Moutnedjemet vint en riant vers Méritaton qu'elle enleva dans ses bras en l'embrassant.

— Comme ma nièce est mignonne ! Comme elle a grandi depuis la dernière fois que je l'ai vue ! Ah ! Kiya, ma chère grande sœur, que ta présence me manque !

— Mouti, petite sœur, tu as bien des sujets de te réjouir : ne vas-tu pas entrer dans la maison d'Hori pour devenir la maîtresse de ses biens ?

— Notre père le voudrait et aussi nous-mêmes, mais nous attendons la décision de Sa Majesté.

— Améni ne vous refusera pas ce mariage qui est une bonne alliance.

— Certainement Kiya, mais je t'en prie : ne peux-tu intervenir auprès de ton époux le roi afin qu'il appelle Hori à sa cour et lui donne le commandement de tous ses bons soldats ?

Néfertiti porta son regard vers Horemheb qui se tenait assis, les jambes croisées sous lui, le torse raide, le visage impassible tourné vers elle. Il lui vint à l'esprit qu'une telle suggestion avait été soufflée à sa sœur par Horemheb lui-même qui espérait par ce mariage s'élever au sommet accessible de la hiérarchie. Et une fois maître de l'armée, une fois sûr de la fidélité des soldats, elle le savait capable de se dresser contre son roi, si éloigné de tous les impératifs du gouvernement des peuples. Déjà elle avait trouvé Aménophis imprudent de laisser Horemheb agir en toute liberté loin de ses regards à Memphis, après lui avoir confié le commandement militaire du bas pays. Un bref instant leurs regards s'affrontèrent et Horemheb sourit en baissant la tête tandis que Néfertiti se détournait. À son tour elle sourit et déclara :

— Sachez que j'ai persuadé Sa Majesté de quitter cette ville consacrée à Amon pour aller vers le nord fonder une nouvelle capitale, sur un territoire qui appartient à Aton.

— Qu’en est-il donc besoin ? l’interrompit Horemheb. Aton n’a-t-il pas déjà acquis la primauté dans cette ville ? N’a-t-elle pas déjà changé son ancien nom de cité du Sceptre pour celui de cité de la Splendeur d’Aton ?

— Sans doute Horemheb, mais ici il doit partager le pouvoir avec Amon et ses partisans qui sont plus nombreux que les étoiles dans le ciel nocturne. Or, le pouvoir ne se partage pas, tu le sais.

— Ton époux ne le partage-t-il pas avec son père divin ?

— Ce n’est qu’une apparence car Nébmarê Aménophis, le dieu bon, a délégué tous ses pouvoirs à son fils afin de consacrer à ses plaisirs ses derniers jours dans le monde des vivants. Il me serait aussi agréable que vous veniez tous deux, Hori et toi Mouti, vous installer dans la nouvelle cité d’Aton. Prochainement, nous allons embarquer sur le fleuve divin afin que le dieu conduise nos vaisseaux jusqu’au rivage dont il aura fait choix pour qu’y soit bâtie sa ville : vous nous accompagnerez. Ce que je vous annonce-là, gardez-le sous la langue car nul ne doit savoir la raison de ce voyage. Nous laissons penser à toute la cour que ce n’est là qu’une longue promenade que m’accorde Améni pour satisfaire l’un de mes caprices. Sois assuré, Horemheb, que je parlerai au roi mon époux afin qu’il te comble de ses bienfaits.

— Je t’en rends grâce Kiya, répliqua Horemheb, en inclinant le buste. Si tu pouvais convaincre Sa Majesté de m’envoyer avec de bonnes troupes vers les pays des bédouins, des vaincus d’Asie, tu rendrais un grand service à l’empire, car en ces contrées, le nom de l’Égypte, le nom de Sa Majesté sont bafoués, méprisés, et les bandes de brigands pillent ces provinces et les princes ne portent plus le tribut. Car notre maître, le dieu bon, se détourne de la guerre par amour de la paix, et il méprise l’armée qui peut seule assurer une paix juste et sereine. Et encore, il doit craindre le ressentiment des prêtres d’Amon dont il se détourne. Or, leur puissance est redoutable et ils possèdent non seulement d’immenses richesses, des terres, des troupeaux, des gens et des vaisseaux, mais leur emprise est immense sur l’âme du peuple. Vois, Sa Majesté est si occupée de son dieu et des choses du ciel qu’elle ne voit plus les choses de la terre et se détourne de son royaume. Il revient à ceux qui l’aiment de la protéger de l’envie et de la haine des obscurs qui sont autour d’elle comme des hyènes, des chacals qui épient les premiers signes de faiblesse du vieux lion pour se jeter sur lui et le dévorer.

— Horemheb, j’apprécie ta loyauté et sache que nous avons déjà songé à ces choses avec la Grande Épouse Royale Tiyi. Il est vrai que son père Youya devient trop vieux pour assumer les hautes charges de Maître des chevaux et de lieutenant des chars dont il était investi. Il convient de placer à la tête des armées et de la charrerie de l’empire un homme plus jeune et plus entreprenant. Car la Grande Épouse Royale est consciente des dangers que font courir à la couronne, autant les vassaux et tributaires qui se soulèvent contre notre autorité que les ennemis secrets qui conspirent à l’intérieur de nos frontières et dans cette ville même.

— Horemheb une fois devenu mon époux, intervint alors Moutnedjemet, n’est-il pas tout désigné pour remplir ces difficiles fonctions, lui qui a été éduqué pour faire un bon officier des chars, lui qui a combattu…

— Mouti, l’interrompit Néfertiti, je sais tout cela, et Aménophis ne l’ignore pas. C’est au roi de prendre cette décision. Je ne veux pas en dire plus.

Chapitre XV

En quittant Néfertiti, Horemheb emportait la ferme conviction qu'elle manœuvrait pour que le roi ne lui accordât pas un poste qui pouvait faire de lui l'un des plus puissants personnages de l'État. Il l'avait trop entretenue durant la brève époque de leurs relations intimes, de ses désirs et de ses ambitions, pour avoir la naïveté d'imaginer qu'elle ne se défiait pas de lui et qu'elle serait assez confiante pour se faire l'instrument docile de sa fortune. Il songea ainsi qu'il devait provoquer des événements suffisamment inquiétants pour contraindre le roi à lui donner ce qu'il lui aurait refusé en toute autre circonstance.

Moutnedjemet et sa mère demeurèrent dans le palais auprès de Néfertiti, tandis qu'Horemheb regagnait la rive droite du fleuve où il avait un logis, dans l'un des faubourgs résidentiels de la grande cité. Sans prendre le temps de se rafraîchir, il fit venir devant lui Hanis dont il avait fait son lieutenant dès qu'il avait eu pris les hautes fonctions dont l'avait investi Aménophis après son couronnement.

— Hanis, lui dit-il aussitôt, une amitié vieille de plusieurs années lie déjà étroitement nos âmes sans qu'il soit besoin que j'évoque une quelconque reconnaissance pour avoir fait de toi le compagnon de ma fortune. Aussi est-ce avec une totale certitude en ta fidélité que je veux te demander un service dont tu ne seras pas le dernier à tirer profit. Vois : tu vas te rendre discrètement au temple d'Amon, le roi des dieux, et tu demanderas à voir Maya, le premier prophète du dieu. Mais prends garde qu'il ne soit pas avec Aanen, le second prophète qui est l'espion royal parmi le clergé du dieu. Tu lui diras alors ceci : je suis un fidèle d'Amon, et mon âme se chagrine en voyant le mépris qu'affiche Sa Majesté pour le roi des dieux. Or, je suis bien introduit dans le palais royal et je suis dans le secret de la chambre du roi. Aussi je viens devant toi pour te mettre en garde, afin que les fidèles du dieu prennent sa défense. Sache que le corégent a décidé d'abandonner la grande ville du Sud et il va partir vers le nord pour chercher un lieu où construire une nouvelle capitale en l'honneur d'Aton. Là, il établira la cour et la population de Thèbes et Amon se trouvera seul dans son temple. Mais, auparavant, le corégent aura dépouillé le sanctuaire, il lui aura saisi ses

champs, ses villages, son bétail, ses vaisseaux, tous ses biens de manière qu'Amon et ses prêtres soient plus pauvres que le plus misérable des hommes de ce pays. Il tient maintenant à toi et à ceux qui sont à tes côtés, de défendre vos droits et les biens du dieu avant que tout cela ne vous soit ôté. Voilà, Hanis, ce que je te demande de lui dire, sans cependant lui brosser un tableau trop sombre de la situation.

— Hori, je ne comprends pas où tu veux en venir. Tu peux compter sur ma fidélité et ma reconnaissance en toutes circonstances, mais là, il me semble que tu m'invites à trahir Sa Majesté et à te mettre en secret au service de ses ennemis.

Horemheb éclata de rire et se carra dans un large siège.

— Hanis, lui dit-il en prenant sur une tablette voisine une grenade qu'il fit éclater entre ses mains puissantes, tu es un lion dans la bataille, mais hors de la guerre, ton cœur n'est pas plus gros qu'un pois chiche. Si je te demande d'agir ainsi, c'est pour mieux servir le roi tout en nous donnant l'occasion de lui montrer notre fidélité, car dis-moi : que gagnerai-je à une victoire des ennemis de Sa Majesté qui l'enverrait rejoindre les autres dieux justifiés auprès d'Osiris, Seigneur de l'Occident ? Vois : par tes paroles, nous allons connaître les vrais sentiments des prêtres d'Amon, tester leur patience, savoir s'ils sont disposés à ourdir quelque machination contre le roi ou au contraire à accepter que leur dieu soit ainsi bafoué. Et si d'aventure, ils osaient soulever le peuple contre Sa Majesté, je ferais en sorte qu'elle ait recours à nos bras pour réprimer ce mouvement et terrasser les partisans d'Amon comme les serviteurs d'Horus ont détruit les tenants de Seth. Dès lors, notre fortune est définitivement assise car je me fais fort d'obtenir du roi le commandement de toutes ses armées, et toi-même tu auras alors la part qui te revient.

Par de tels discours, Horemheb parvint à persuader Hanis qui cependant eut encore une velléité de défense :

— Dis-moi encore, Hori, pourquoi me charges-tu de cette commission ? Pourquoi ne vas-tu pas toi-même trouver le premier prophète ?

— Hanis, tu poses toujours des questions qui me font douter de l'amour de Ptah pour toi, car visiblement il t'a donné aussi peu de sagesse que d'intelligence. Vois, moi je suis trop connu et je ne puis risquer d'être vu en compagnie des prêtres d'Amon. Toi, tu demeures encore dans l'ombre et nul ne songera à dire : ce jour, Hanis s'est rendu dans le temple d'Amon ; et les prêtres eux-mêmes ne pourront déclarer : ce que nous savons, c'est par

Horemheb qui est dans le secret du roi et de la reine. Car dans ce dernier cas, j'encourrais la disgrâce de Sa Majesté et tu sais que ta fortune est liée à la mienne.

— Sans doute, Hori, tu parles avec la sagesse de Ptah assise sur ta langue, mais encore : pourquoi les prêtres d'Amon ajouteraient-ils foi à mes paroles ? Et s'ils me le demandent, de qui leur dirais-je que je tiens ces informations ?

— Tu leur répondras que c'est là un secret qui t'appartient et qu'ils pourront bientôt s'assurer que Maât a dicté les paroles, que la vérité est avec toi, car d'ici peu de jours ils verront que le corégent s'embarque pour le Nord avec une partie de sa cour. Et lorsqu'il reviendra, ils apprendront qu'il a jeté les fondations d'une cité nouvelle, de sa future résidence sur une terre vouée à Aton.

Hanis revint le soir même devant Horemheb.

— J'ai réussi à m'entretenir avec Maya le premier prophète d'Amon, annonça-t-il sans préambule. Il se trouvait là avec d'autres prêtres et le directeur des troupeaux d'Amon ; au prêtre qui m'avait reçu j'avais assuré avoir à dire quelque chose de la plus grande importance au premier prophète, et celui-ci devant qui j'ai été introduit m'a demandé de parler devant ceux qui se trouvaient là. J'ai déclaré qu'il s'agissait d'une nouvelle grave et que le secret devait en être gardé, mais il m'a répondu que je pouvais m'exprimer en toute confiance sans redouter une quelconque trahison. Alors j'ai dit ce que j'avais à dire et comme je m'y attendais ils m'ont demandé d'où je tenais cela et je leur ai fait la réponse que tu m'as suggérée.

— Qu'ont-ils finalement décidé ?

— Ils ne m'en ont rien dit, mais le premier prophète a déclaré qu'il fallait attendre et voir. Mais encore, le directeur des troupeaux m'a demandé d'ouvrir mes yeux et mes oreilles, de devenir le messager d'Amon au palais royal et de rapporter au dieu tout ce qui se tramait contre lui. Il m'a assuré qu'Amon m'en serait reconnaissant et pour me montrer que sa reconnaissance ne se réduirait pas à un murmure du vent dans les palmes, il m'a remis ce bijou, ce bracelet en or enchâssé de belles pierres. J'ai voulu refuser mais il m'a contraint de l'accepter mais vois : je ne veux pas le garder car il me donne le sentiment d'avoir trahi Sa Majesté pour un misérable intérêt alors que je crois avoir ainsi agi par amour de sa gloire, comme tu me l'as assuré.

— Tu as bien agi, Hanis, affirma Horemheb. Mais si ce bracelet risque de te brûler le bras et l'âme, donne-le-moi, je le mettrai en sûreté ou encore j'en ferai don à Horus d'Hatnoub.

— Prends-le, il est à toi car je ne saurais le porter.

Horemheb reçut le lourd bijou qu'il soupesa avec une satisfaction évidente. Lorsque Hanis se fut retiré, il sourit, haussa les épaules en murmurant :

— Quelle oie stupide !

Quelques jours plus tard, la cour du corégent s'embarquait sur cinq grands vaisseaux après qu'eurent été célébrées les noces de Moutnedjemet et Horemheb. La nef royale à la coque peinte de motifs géométriques aux vives couleurs et pourvue d'une poupe recourbée en forme d'une immense fleur de lotus, s'avançait en tête, la grande voile pourpre carrée amplement déployée. Aÿ et Ti avaient pris place dans le second vaisseau et Moutnedjemet avait embarqué dans le troisième en compagnie d'Horemheb. Le divin père et la grande nourrice royale auraient préféré naviguer avec le jeune roi et la reine, mais Aménophis avait dit à Néfertiti :

— Kiya, pardonne-moi, mais ton père m'agace et si j'apprécie sa fidélité je ne peux supporter son obséquiosité.

— Plaçons-le donc dans le second bateau, avait répondu Néfertiti d'un ton enjoué, ce sera fort bien car Ti sera obligée de demeurer avec lui de façon que j'en serai débarrassée, en tout cas pendant tout le temps que nous voyagerons.

La navigation ne se faisait qu'avec une grande lenteur car dès qu'il découvrait un rivage qui lui paraissait pouvoir convenir à ses desseins, Aménophis donnait l'ordre d'aborder afin d'explorer le territoire. Mais Néfertiti qui avait si patiemment circonvenu Aménophis pour qu'il prît la décision de s'établir dans un lieu qui pour elle ne pouvait qu'être celui où elle avait reçu en rêve la visite du dieu, trouvait à chaque fois des raisons pour aller toujours plus vers le nord.

Huit jours s'étaient écoulés lorsque les nefs parvinrent à la hauteur du site privilégié et peut-être seraient-elles passées sans s'arrêter si Néfertiti n'avait soudainement déclaré à Aménophis :

— Là habite le dieu !

Il lui avait adressé un regard interrogatif et elle avait repris :

— Améni, donne l'ordre de relâcher ici. Sans doute cette nuit Aton, ton divin père viendra te visiter pour te confirmer ce qui me vient à l'esprit en

parlant ainsi.

Convaincu que son épouse n’avait pu pareillement s’exprimer qu’inspirée par le dieu, Aménophis commanda que le camp fût établi sur cette berge pour la nuit. Tandis que les serviteurs montaient les tentes, dressaient les dais et les lits, Aménophis et Néfertiti allèrent seuls, sans escorte ni suite, se promener jusqu’à la lisière des cultures. Très vite le bruit s’était répandu de la venue du roi en personne, si bien que tous les paysans qui vivaient dans les parages accoururent abandonnant leurs houes et tous leurs travaux pour voir de près Sa Majesté ; ils se jetaient sur le ventre au passage du couple royal et les plus audacieux s’approchaient du roi jusqu’à le frôler, sans jamais oser le toucher. Et Aménophis leur souriait en leur disant :

— Adorez mon père Aton qui brille haut dans le ciel, car il est le dieu grand, source de toute vie et de tous les bienfaits que vous recevez de la nature. Ses millions de rayons sont comme autant de bras qui vous apportent l’abondance et moi son fils je suis avec lui pour vous apporter la justice et la paix.

À la fin de la nuit qui suivit, au moment où l’aube blafarde pointe à l’orient, Aménophis réveilla Néfertiti qui dormait dans le lit voisin, sous la même tente :

— Kiya, lui dit-il, Aton mon père est venu me visiter dans la nuit, et la nuit fut tout illuminée de sa présence. Or, il m’a pris par la main et m’a conduit dans le désert voisin, et il m’a dit que c’était là que devait s’élever sa cité qui rayonnera sur le monde entier, sur toutes les nations.

Néfertiti se leva joyeuse en s’écriant :

— Je le savais, je savais qu’il viendrait te parler, car sache qu’il s’est aussi révélé à moi. Vois.

Elle courut vers un coffret qu’elle avait eu soin d’emporter avec elle et en retira un rouleau de papyrus qu’elle déploya. Le jour était trop diffus dans la tente pour qu’il fût possible de déchiffrer les signes ; elle l’entraîna au-dehors et tandis que surgissait à l’horizon le disque empourpré du soleil, Aménophis lut le papyrus sur lequel Néfertiti avait noté tous les détails du rêve qu’elle avait fait en ce même lieu, près de quatre ans auparavant.

— En vérité, déclara Aménophis, c’est en ce lieu que mon père Aton se lève dans toute sa splendeur.

Dans les arbres du voisinage éclatèrent les chants de mille oiseaux comme un chœur céleste qui saluerait l’apparition d’un dieu. À mesure que

lentement le soleil s’élevait au-dessus des montagnes à l’horizon, sa lumière passait du rouge feu à une teinte d’or chatoyant qui éclaboussait la pâleur azulescente du ciel.

Néfertiti courut cueillir des fleurs de lotus qui dormaient près de la berge encore toutes chargées des parfums de la nuit, et elle vint en porter à Aménophis. Tous deux levèrent leurs bras en offrande au Soleil.

— Que tu es beau Aton, quand tu te lèves à l’horizon ! s’exclama le roi.

Peu après l’éclatante lumière du soleil dressé avait envahi la solitude du ciel, chassant les ailes de la nuit au-delà de l’horizon occidental.

— Ici s’élèvera la ville de notre dieu, la cité de l’Horizon d’Aton, et elle aura pour nom Ikhoutaton.

Aussitôt après, il appela les serviteurs, ordonna que fût attelé son char couvert de plaques d’électrum finement ciselées, réclama auprès de lui ses scribes, arpenteurs et architectes.

— Qu’on amène, déclara-t-il alors, du pain et de la bière, du vin et des volailles, des taureaux à cornes et sans cornes, des aromates et de l’encens ainsi que de bonnes herbes car en ce jour je veux offrir un grand sacrifice à Aton. Que tout cela soit déposé à l’orée du désert pendant que j’irai déterminer les limites du domaine d’Aton, car ici je veux fonder la cité d’Aton, la cité de l’Horizon où se lève le soleil, Ikhoutaton.

Il prit place sur le char et Néfertiti monta auprès de lui et s’enlaça à lui, et ils prirent devant eux la petite Méritaton dont seuls le visage et les épaules dépassaient de la caisse du char.

Pendant une partie de la matinée ils parcoururent l’immense aire désertique enclose entre le fleuve à l’ouest et l’arc elliptique des montagnes, sans pouvoir parvenir à chacune des extrémités. Mais comme si le dieu ne cessait de l’inspirer, Aménophis désignait chaque place qu’il destinait à recevoir un monument, et déjà dans son imagination étaient tracées les rues et déterminées les places de la future cité.

Depuis les jours où elle avait navigué vers Aménophis pour devenir son épouse, Néfertiti n’avait plus connu un tel moment d’exaltation. Elle unissait ses lèvres à celle d’Aménophis qui continuait de pousser ses chevaux au trot, laissant le vent s’engouffrer dans sa robe légère qui s’ouvrait pour flotter derrière elle, et ce vent lui était comme la caresse du dieu dont elle aspirait la chaleur à travers le souffle de son époux.

Lorsqu’ils rentrèrent vers le camp, tout avait été préparé pour les sacrifices et toute la suite du couple royal fit un grand festin de toutes ces offrandes sanctifiées, un festin qui dura jusqu’au soir, les convives s’étant installés dans l’ombre des arbres et de larges dais tendus au-dessus des nattes et des coussins.

Aménophis commanda que vinssent devant sa face les grands et les puissants du royaume, les chefs des troupes et les nobles du pays. Et pendant les temps qui suivirent, en attendant leur arrivée, il explora toute la contrée et avec ses architectes et ses maçons il détermina les plans de la cité. Il avait auprès de lui Bek, son sculpteur en chef, maître des travaux, qui l’avait accompagné avec son épouse Taheret. Son père Men était le sculpteur d’Aménophis III. S’il avait été initié à son art par son père, il l’avait bientôt surpassé par le talent et Aménophis qui l’avait distingué parmi tous les artistes de la cour l’entretint de ses conceptions esthétiques, passa au crible de sa propre critique les œuvres qu’il avait déjà créées, alla même jusqu’à tenir le ciseau, si bien que Bek déclarait volontiers qu’il n’était que l’humble disciple de Sa Majesté qui lui inspirait ses œuvres.

La grande souplesse d’esprit de Bek, sa jeunesse qui faisait qu’il n’avait pas encore eu son esprit pétrifié par des habitudes sclérosantes de travail et conditionné par une conception rigide et conventionnelle de l’art, lui avaient permis de se débarrasser des méthodes d’école pour recréer dans la sculpture la nature dans sa totale réalité, montrer la vie telle qu’elle s’exprimait et non à travers une idéalisation des apparences.

À l’appel d’Aménophis, Bek vint au-devant de lui. Le sculpteur était un homme de petite taille et bien qu’il fût encore jeune, il présentait un ventre bedonnant qui saillait fortement au-dessus du pagne court amidonné qui s’évasait en lignes roides sur une robe étroite plissée qui tombait jusqu’aux chevilles. Son visage triangulaire au front bas, sourcils épais, yeux globuleux, terminé par un menton carré, était dépourvu de grâce et pourtant illuminé par un feu intérieur. Il s’inclina devant Aménophis, mains posées sur les genoux.

— Bek, lui dit-il aussitôt, tu es le chef de tous mes travaux en cette cité où tu commenceras par te faire construire une belle demeure. Maintenant, voici. Tous ces jours-ci nous avons délimité le territoire d’Aton et celui où s’élèvera la cité de l’Horizon. Tout au long des confins seront gravées des stèles pour marquer les limites du domaine du dieu, des stèles où je ferai inscrire ce qui convient à mon âme, tous les actes marquant cette fondation.

Je veux que tu y montres Aton dans sa splendeur, le disque solaire profond avec ses rayons pareils à des bras pourvus de mains de lumière qui apportent la vie ; et moi je serai près d'un autel, en adoration devant mon père, coiffé de ma couronne sacrée bleue, derrière moi la Grande Épouse Royale Néfertiti portera son offrande et on devra aussi apercevoir la princesse Méritaton qui secoue le sistre pour plaire à Aton. Tu observeras la cérémonie que nous organiserons pour la prise de possession de ces terres au nom d'Aton, face aux grands du pays, et il te suffira de reproduire le sacrifice que nous offrirons, la reine et moi, au dieu qui règne dans le ciel.

Chaque jour abordaient des bateaux aux formes élégantes venus du nord et du sud, qui amenaient des grands du royaume. Afin de conserver la première place au jeune couple royal, Tiyi et son époux étaient restés à Thèbes ; de cette manière, ils marquaient aussi leur volonté, non pas de se désolidariser de leur fils, mais de lui accorder toute liberté dans ses décisions sans toutefois les approuver dans leur totalité, de façon à conserver un lien avec le clergé d'Amon. L'un des premiers à arriver fut Panéhésy qu'Aménophis avait destiné à devenir dans la nouvelle capitale « premier serviteur d'Aton », directeur des greniers et des troupeaux d'Aton ; fidèle d'Aménophis qui s'était lié avec lui lors de son séjour à Memphis, ce dernier en avait fait le chancelier de la terre du Nord ; les derniers furent Amon-Hotpé grand chambellan du palais et directeur des travaux d'Abydos, lui aussi originaire de Memphis, avec sa jeune et jolie femme May, et son demi-frère Ramosé, vizir du Sud et maire de Thèbes qu'Aménophis et Néfertiti avaient investi peu après leur couronnement. Cette cérémonie de l'investiture avait provoqué une grande surprise chez les Thébains et un début de scandale parmi les traditionalistes et le clergé d'Amon ; pour l'un de ses premiers actes officiels, Aménophis plaçait à la tête de Thèbes et de la terre du Sud, un homme originaire de Memphis, fervent d'Aton ; mais surtout, donnant par là la preuve de son indépendance vis-à-vis de son royal père, et de l'estime dans laquelle il tenait sa jeune épouse, il avait officié sans la présence du vieux pharaon mais, en revanche, en s'associant étroitement Néfertiti. Pour la première fois on avait vu, ce que n'avait jamais accordé Aménophis III à sa grande épouse Tiyi, la reine participer activement à la cérémonie auprès de son époux, portant dans sa main gauche le fouet, l'un des signes sacrés du pouvoir divin ; depuis ce jour, les grands du pays avaient compris que ce nouveau règne réserverait

bien des surprises et qu'il convenait de se concilier la faveur de la nouvelle Grande Épouse Royale autant que de la reine mère.

Lorsque tous ceux qu'attendait le roi furent présents, il ordonna que soient accomplies les cérémonies de fondation. Sous un grand baldaquin sur une estrade qui dominait une vaste esplanade hâtivement aménagée avaient été dressés deux trônes couverts de feuilles d'or repoussé où l'on voyait Aton aux mains de lumière dans toute sa gloire, adoré par le couple royal ; à l'autre extrémité de la place, sur un haut socle de briques crues auquel on accédait par une large envolée de degrés, avaient été dressés de petits autels portatifs aux hauts pieds cylindriques évasés à la base supportant de larges calices pourvus de cols oblongs ; ils étaient remplis d'eau pour qu'y soient conservées fraîches des fleurs de lotus et de radieux papyrus.

La foule des grands et des courtisans s'était massée sur l'esplanade, Aÿ et Horemheb, Ramosé et les autres hauts dignitaires étant placés aux premiers rangs, tandis que les paysans venus des alentours se tenaient à l'écart, aux abords de la grande place.

Alors arrivèrent le roi et la reine sur leur char d'électrum auprès duquel courait Nakht, un homme petit et rond, qu'Aménophis avait désigné pour devenir le vizir de la future cité de l'Horizon. Le pharaon avait les reins ceints d'un long pagne plissé croisé sur le devant, la tête coiffée de la haute couronne d'apparat bleue, frappée de motifs annulaires en relief et ornée sur le front de l'uræus, le serpent divin à la large gorge gonflée de puissance ; Néfertiti était drapée dans une robe arachnéenne à longs plis qui tombait jusqu'aux pieds mais à chaque pas s'ouvrait sur le devant de manière qu'elle révélait plus qu'elle ne cachait la beauté des lignes élancées de son corps ; elle portait une longue perruque serrée sur le front dans un bandeau et surmontée d'une couronne circulaire entourée d'un rang d'uræus dressés dont l'or brillait de mille feux sur laquelle s'évasaient les cornes en forme de lyre d'Hathor-Isis encadrant le disque solaire et d'où jaillissaient les deux hautes plumes qu'on voyait habituellement sur la coiffe du dieu Amon. Ni l'un ni l'autre ne portait de bijoux et pas même le pectoral aux effigies de la déesse vautour et de la déesse serpent, maîtresses des trônes, comme s'ils avaient voulu concentrer toute leur puissance royale dans leurs seules couronnes. Alors s'élevèrent les chants de bienvenue des femmes du palais accompagnées par les musiciens de la cour.

Lorsque parut le couple royal sur le char, toute l'assistance, grands et princes, nobles et officiers se prosternèrent, se jetèrent sur le ventre ou les

genoux et demeurèrent ainsi tandis qu'Aménophis arrêtait le véhicule au bas de l'estrade. La main dans la main le couple royal s'éleva jusqu'aux trônes et chacun se redressa, se remit sur ses pieds une fois le pharaon et la reine assis sur leurs sièges, sans qu'ils aient désenlacé leurs mains.

Lorsque fut tombé le silence, quand se fut tue la musique qu'accompagnait le cortège royal et que Panéhésy et les prêtres du clergé d'Aton se furent disposés au bas des marches conduisant aux autels, Aménophis parla d'une voix haute et ferme qui passa sur la foule.

— Voyez, ici commence la cité de l'Horizon d'Aton. Le dieu a désiré que Ma Majesté la lui édifie en son nom auguste, pour l'éternité. Mon père Aton m'a lui-même conduit en ce lieu pour qu'y soit construite sa cité. Personne dans tout le pays, pas un noble ne m'a emmené ici pour me dire : « Il serait agréable au dieu que Sa Majesté édifie en ce lieu une ville consacrée à Aton. » Et voici, Ma Majesté a vu que cette terre n'appartient à aucun dieu ni à aucune déesse, que ne la possèdent ni un prince ni une princesse. Personne n'en est le propriétaire, personne sinon Aton à qui elle est désormais consacrée.

Au nom des assistants, Panéhésy répondit :

— Voici : Aton, c'est Aton qui a inspiré à ton cœur de se rendre en la place qu'il désirait. Il n'exalte le nom de personne autre que celui de Ta Majesté. Tu donnes à Aton toutes les nations, tu édifies pour lui des villes très belles, les envoyés de tous les pays, de toutes les contrées viennent devant lui avec les tributs destinés à celui par qui ils vivent, à celui dont la lumière fait que l'on vive et qu'on respire. Puisse la vue de sa beauté accorder l'éternité. Que prospère la cité de l'Horizon comme Aton dans le ciel, à jamais.

— Prospérité pour la cité de l'Horizon, comme Aton, pour toujours, à jamais, reprit la foule à l'unisson.

Aménophis leva alors le bras vers le ciel, désignant le soleil parvenu au zénith.

— Je vous le dis, aussi vrai que mon père est Rê-Harakhti, l'Aton vivant, Aton est le dieu grand, le dieu vivant, riche de vie, celui qui crée la vie. Il est mon père, celui qui vit dans l'éternité, le témoin visible de l'éternité. Il est le seul à n'avoir pas été créé car il s'est formé de ses propres mains, par sa propre parole, et il a fait que le soleil chaque jour sans lassitude se lève et se couche sur ses horizons. Qu'il soit dans le ciel ou sur la terre, chaque être créé le voit, alors qu'il remplit le monde de sa lumière et fait vivre toute

chose. Qu'en le voyant chaque jour mes yeux éprouvent de la joie, alors qu'il se lèvera dans le temple qui sera le sien dans la cité de l'Horizon et l'emplira de sa présence par ses rayons ; splendide d'amour, il se répandra en moi, vivant pour des millions d'années.

« En ce lieu, je veux élever la cité de l'Horizon pour Aton, mon Père, je ne veux la construire ni au nord, ni au sud, ni à l'est, ni à l'ouest ; elle se dressera sur la rive orientale, en cet endroit même. Que jamais nul ne me dise : Vois, il existe dans un autre endroit une place favorable pour l'érection de la cité de l'Horizon ; je ne l'écouterai pas et jamais je ne dirai : je veux quitter la cité de l'Horizon pour aller fonder une autre cité en une autre place, car c'est Aton lui-même qui m'a désigné ce lieu et il en sera réjoui pour l'éternité.

« En cette place je ferai bâtir le grand temple d'Aton, pour Aton, mon père. Je ferai aussi élever ici un autre temple d'Aton et encore en ce lieu sera construit un temple nommé "Ombre du Soleil" pour la Grande Épouse Royale Néfertiti. J'y ferai aussi édifier un palais pour le roi et un autre pour l'Épouse Royale, dans Ikhoutaton, car mon épouse est comme mon ombre, comme mon double.

« Si d'aventure, je meurs au loin, on ramènera mon corps ici et on m'ensevelira dans ma tombe aménagée dans la montagne orientale, et la reine Néfertiti y sera aussi enterrée pour y vivre des millions d'années. Et on fera de même pour la princesse royale Méritaton, notre fille. Je veux aussi que soit creusée dans la montagne orientale une tombe pour le taureau Mnévis, incarnation de Rê d'Héliopolis, et toute une nécropole pour les grands voyants, les Pères divins d'Aton et tous les bons serviteurs d'Aton. »

Avant ainsi parlé, il se leva avec la reine et éclata la musique des harpes et des psaltérions, des flûtes et des lyres. Lentement le couple royal descendit les degrés pour aller vers les autels tandis que criaient les hérauts :

— Voici l'Horus vivant, le Taureau puissant aimé d'Aton et des deux déesses. Grande est sa puissance dans Ikhoutaton. Il est l'Horus d'or qui exalte le nom d'Aton, le roi de la Haute et de la Basse-Égypte qui vit pour Maât, la Justice, le Maître des Deux-Terres, Néferkheperourê, le fils de Rê qui vit dans Maât, la Vérité, le Seigneur des Deux-Couronnes. Longue vie pour lui, qu'il vive dans l'éternité.

À leur tour les femmes de la suite royale entonnèrent :

— Et voici la Princesse grande dans le Palais, celle au beau visage couronnée des deux plumes, la maîtresse de joie, celle dont on implore la bienveillance, dont le son de la voix réjouit le cœur, la Grande Épouse aimée du Roi, la maîtresse des Deux-Terres, Néfertiti qu'elle vive pour l'éternité.

En avançant dans l'allée formée par les rangs des courtisans, Néfertiti conservait un visage grave car elle ressentait la solennité de l'instant, et son cœur se gonflait de joie et d'une infinie reconnaissance pour Aton qui l'avait élevée si haut au-dessus des humains. Au bas des degrés se tenait la petite Méritaton auprès de Ti, rayonnante de fierté. Au passage, Néfertiti la prit par la main et l'emmena avec elle, jusqu'auprès des autels.

Tandis que Méritaton demeurait en retrait en agitant un sistre de bronze qui rendait un son aigre et métallique, les deux souverains s'arrêtèrent devant les autels, saisirent des fleurs à pleines mains et les élevèrent à bout de bras vers le soleil haut dans le ciel pur où volait lentement un faucon, image vivante d'Horus.

Alors Aménophis psalmodia l'hymne au dieu qu'il avait composé sous l'inspiration divine.

Tu es Aton, Seigneur de l'éternité car tu vis éternellement.

Tu es le père et la mère de toutes les créatures.

Tu as créé le ciel pour te lever en lui et voir de là-haut tout ce qui a une existence.

Tu es seul et pourtant il y a en toi des millions de vies, qui reçoivent ton souffle de vie par tes rayons. Par toi vivent ces fleurs, elles qui jaillissent du sol et croissent dans ta splendeur : alors elles s'enivrent de ta face. Par toi tous les animaux se meuvent, les oiseaux assoupis dans leur nid s'envolent dans la joie, leurs ailes fermées se déploient pour célébrer Aton vivant.

Au cours de cette même journée, à l'aide d'une houe le roi traça le dessin de l'enceinte du grand temple d'Aton. Aménophis demeura encore quelques jours à Ikhoutaton afin de veiller à ce que tout fût organisé selon sa convenance. Il laissa cependant les princes et les nobles rentrer chez eux. Le couple royal quitta enfin la ville pour se rendre à Memphis en compagnie d'Aÿ et de Ti, après avoir laissé aux maîtres des travaux et au vizir de la ville, Nakht, le souci de recruter une armée d'ouvriers pour entreprendre sans plus tarder les travaux de construction de la future capitale du plus grand empire de ce temps.

Chapitre XVI

Le couple royal demeura quelques jours à Memphis afin qu'Aménophis pût recevoir les doléances des grands et surtout des obscurs, et qu'il prît le temps d'inspecter les travaux de la construction du temple d'Aton. Ils s'embarquèrent ensuite pour le domaine d'Aÿ où Néfertiti n'était pas retournée depuis le jour où Horemheb était venu la chercher.

La nouvelle opulence d'Aÿ fut sensible à la jeune femme dès le premier abord : un nombre considérable de paysans et de journaliers employés sur le domaine vint accueillir le couple royal près d'un débarcadère de construction récente, agrémenté de kiosques en bois. Il apparut à Néfertiti que le personnel au service de son père était décuplé, ce qui correspondait à l'extension de son domaine car il s'était ingénié à acquérir toutes les terres du voisinage, de manière qu'il était devenu contigu au domaine d'Horemheb qui, de son côté, avait peu à peu acquis les biens de ses proches voisins depuis la mort de son père survenue un an auparavant.

Cependant, Néfertiti ressentit une sorte de tristesse en découvrant que son père avait fait agrandir la demeure, lui ajoutant des corps de bâtiment au point qu'elle ne parvint pas à reconnaître la maison de son enfance. N'avaient heureusement pas changé, ni le spectacle des champs alentour avec la ligne des montagnes de Keraha au loin vers l'orient ni les forêts de papyrus au milieu des marais des bords du Nil.

Tandis que lors des cérémonies de fondation d'Ikhoutaton et lors de ses sorties dans Thèbes, la présence de foules houleuses qui se prosternaient sur son passage, flattait l'amour-propre de la jeune femme, le respect religieux que manifestaient les gens du domaine paternel en sa présence, leur empressement à venir se prosterner sur son passage, lui causaient un agacement proche de l'impatience.

En revanche, elle s'amusa de l'embarras de Nakhtmin le jour de son arrivée. Élevé au rang d'intendant du domaine par Aÿ, le jeune homme attendait sur le seuil de la demeure les hôtes royaux. Néfertiti et Aménophis arrivèrent sur leur char que conduisait la jeune femme, suivis par les nobles que le roi avait désignés pour l'accompagner : Parennéfer, le chef de sa Maison, Mérirê, chambellan de la reine, Penthou, l'un des grands prêtres

d’Aton, Amon-Hotpé avec son épouse May ; Néfertiti s’était prise d’affection pour cette jeune femme jolie, gracieuse et spirituelle, à peine plus âgée qu’elle, et elle avait voulu qu’elle l’accompagnât dans son voyage vers le nord. Pareillement, Aménophis avait de son côté reçu dans sa faveur ce Maï qu’il avait trouvé mendiant devant un temple ; il aimait l’entendre parler des pays étrangers où il avait séjourné, il l’interrogeait sans se lasser sur les mœurs et les coutumes de ces peuples et surtout leurs croyances religieuses.

En voyant apparaître le char royal en tête du cortège, Nakhtmin eut un mouvement d’hésitation : allait-il se prosterner devant Kiya sa sœur de lait, celle qu’il avait connue si intimement et souvent traitée d’une manière familière sinon cavalière ? Il dut cependant se résoudre à s’agenouiller en élevant les bras tandis que les autres serviteurs se jetaient sur le ventre. Néfertiti arrêta le char et sauta au bas suivie par Aménophis et bientôt par Ti qui avait pris Méritaton avec elle, sur le char d’Aÿ.

— Améni, dit Néfertiti en désignant Nakhtmin qui se redressait, voici mon frère de lait, le fils de Ti. C’est un bon garçon et je serais satisfaite s’il recevait une charge qui lui convînt, peut-être dans l’armée de Sa Majesté car c’est un bon conducteur de chars.

— Je rends grâce à ma maîtresse souveraine d’intervenir ainsi en ma faveur auprès de Sa Majesté, qu’Amon-Rê le roi des dieux conserve en bonne santé ! assura Nakhtmin.

« Faut-il donc être stupide pour évoquer Amon devant mon époux », se dit Néfertiti, qui enchaîna aussitôt.

— Nakhtmin, tu voulais dire Aton et Rê-Harakhti, car lui seul peut conserver pharaon en bonne santé pour l’éternité.

— Veuille Sa Majesté me pardonner : ici, nous sommes si loin de la ville du Sceptre et des nouveautés de la cour !

L’importance des travaux entrepris par Aÿ permit de loger tout le monde à l’aise dans sa demeure.

Ce soir-là, Aÿ organisa une belle fête en l’honneur du roi et de la reine. Les convives se réunirent dans une salle nouvelle, une vaste pièce aux murs peints de fresques représentant les merveilles de la nature et pourvue de fines colonnes peintes, aux chapiteaux aux formes des plantes vivifiantes du Nil, papyrus et lotus. On s’installa sur des sièges bas garnis de coussins, par couple, chaque homme avec sa compagne et afin que ceux qui n’avaient ni épouse ni amie n’aient pas un cœur chagrin, Aÿ avait fait venir du temple

de Ptah des jeunes filles savantes en belles danses, habiles à faire de la musique et à lire des textes sacrés, choisies pour leur beauté, car il avait déclaré au Grand Maître de l'art, car tel était le titre du grand prêtre du temple, que c'était pour agrémenter un banquet qu'il offrait à son beau-fils, le roi des Deux-Terres.

Les hommes avaient coiffé des perruques courtes finement tressées et les femmes les longues perruques ornées de bandeaux qui supportaient des fleurs de lotus, et qui toutes étaient munies d'une frange qui couvrait partiellement le front et les tempes.

Aménophis n'avait revêtu qu'un long pagne et Néfertiti une robe légère dont l'ample draperie sur les épaules formait des sortes de larges manches qui tombaient jusqu'aux coudes. Ni l'un ni l'autre ne portait de bijoux et comme chacun connaissait la sobriété du roi qui méprisait les parures, les convives avaient évité soigneusement d'adorner les membres et le cou ; Aÿ n'avait pas non plus convoqué danseuses et musiciennes dont la présence était jugée indispensable pour la réussite d'une belle fête, car Aménophis n'aimait que les graves conversations et les chants sérieux ; c'est pourquoi Aÿ avait veillé à convoquer une chanteuse du temple d'Hathor de Memphis qui avait acquis une grande réputation pour la beauté de sa voix et un harpiste aveugle pour l'accompagner.

Ti, qui connaissait les goûts du roi, avait commandé à ses cuisiniers des plats simples, soupe de lentilles, canards rôtis à la broche, poissons du fleuve, choux et cœurs de lotus, figues et grenades, car Aménophis n'aimait pas les mets apprêtés. Il ne cessait de déclarer qu'il n'y avait de beau et de bon que la nature toute simple, telle que l'avait créée Aton et que toutes les inventions raffinées de l'industrie humaine apparaissaient comme une injure au dieu créateur, car elles laissaient entendre que ce qu'il avait créé était si imparfait que l'homme devait le modifier pour faire mieux encore. Et ces conceptions, il les affirma ce soir encore, après que Maï eut parlé des mœurs des Phéniciens et des gens de Khéta qui, en particulier, cachaient leur nudité et leurs défauts corporels sous d'épais vêtements.

— Maï, dit Aménophis, il n'y a pas de défauts corporels car tout ce qui est créé par Aton ne peut être que l'expression de sa beauté. Sans doute les uns les autres nous pouvons trouver que telle ou telle personne est belle ou laide, mais en réalité, nous devrions dire qu'elle nous plaît ou nous déplaît, car ce qui peut paraître beau pour les uns semblera laid aux yeux des autres. Précisément ce qui est défaut ou qualité nous distingue les uns des autres,

caractérise chacun d'entre nous. C'est pourquoi j'ai voulu que mon sculpteur Bek se détourne de toutes ces conceptions anciennes dans lesquelles on ne cherche pas à montrer les gens comme les a créés le dieu mais comme eux-mêmes voudraient paraître alors que la forme de leur corps est aussi la forme de leur âme. Pourquoi cacherai-je sous un vêtement mon ventre qui commence à s'arrondir, et exigerai-je de mon sculpteur qu'il me représente autrement que je suis ? Si j'ai honte de mon ventre, il tient à moi de ne plus manger pour le faire disparaître. La nature doit être montrée telle qu'elle est dans les créations de l'artiste dont l'œuvre n'est que le reflet à travers son âme de la création de dieu. Et puisque Aton nous a donné un corps, pourquoi le dérober aux regards : cela ne signifie-t-il pas que le dieu a fait une chose qui n'est ni bonne ni belle et qu'il faut donc cacher ? Ce qui est honteux, une injure au dieu, n'est-ce pas plutôt de considérer qu'il a pu se tromper en son œuvre créatrice, la juger et oser la condamner ?

« Je veux, au contraire, que ce que le commun des mortels avec une impudence odieuse regarde comme une erreur du créateur, une difformité qu'il convient de cacher ou d'atténuer, soit montré, soit exalté par l'artiste qui en fera un objet de beauté, car la laideur en soi n'existe pas. L'habit comme les fards sont des inventions mensongères qui prétendent cacher ou modifier l'œuvre du créateur, comme les raffinements de la cuisine et les ingrédients des plats cherchent à modifier le goût naturel des mets tout en flattant inutilement le palais, comme les parures et les bijoux ciselés par un habile orfèvre prétendent en vain rehausser la beauté et faire oublier ce qu'on croit être un manque de beauté. »

— Seigneur, dit Maï, profitant d'une pause d'Aménophis, je vois le miel de tes paroles, mais pourtant j'oserais faire une objection à Ta Majesté. Je veux bien reconnaître que ce qui est laid pour les uns est beau pour les autres, et j'en veux pour témoin cette dame du pays de Pount qui vint visiter ton auguste aïeule la reine Hatshepsout, qui est justifiée, et qu'on peut voir encore dans son temple des millions d'années : elle est sombre de peau, obèse avec des pattes d'éléphant à la place de jambes, et pourtant pour les gens de son pays elle devait paraître un modèle de beauté. Mais la laideur de l'âme, qu'en peut-on penser ? Car peut-on douter qu'il y avait des âmes basses et d'autres particulièrement élevées et proches du dieu ?

— Maï, il est vrai que ce sont des choses sur lesquelles nous pourrions nous interroger si nous ne faisions pas une erreur de jugement dès le départ. Car, dis-moi, que savons-nous de la volonté du dieu lorsqu'il a conçu le

monde ? À partir de quoi déclarons-nous qu'un acte est meilleur qu'un autre ? N'est-ce pas selon qu'il a pour nous des conséquences agréables ou désagréables ? Mais un vol qui nous lésera, il aura une conséquence heureuse pour le voleur qui en aura tiré profit, et sans doute bien des volés qui crient et viennent se plaindre devant le vizir seraient tout disposés à voler s'ils en avaient l'occasion et ne craignaient la punition qu'ils voudraient qu'on appliquât à celui qui leur a fait du tort.

— Certes, Seigneur, mais vois : ne t'ai-je pas souvent entendu condamner la guerre et tout acte criminel ? Ne dis-tu pas qu'Aton enseigne l'amour universel et considère que tous les hommes sont égaux à ses yeux, l'Égyptien et l'Asiatique, que le Libyen et l'Éthiopien ne sont pas des impurs, des vauriens, mais des enfants d'Aton, frères des gens de la Terre Noire ?

— C'est ce que m'a révélé mon père Aton, contre l'enseignement des prêtres d'Amon qui assurent que les impurs, les ennemis de l'Égypte doivent être détruits.

— Donc il faut reconnaître que tuer est un acte condamnable et que ceux qui trouvent du plaisir à donner la mort ont une âme laide.

— Je jugerai leur âme telle, mais ils ne considéreront pas qu'il en est ainsi. Écoute Maï, écoutez-moi tous : je le dis en vérité, la laideur, ou ce que nous nommons ainsi, tout autant que la souffrance, sont un moyen de purification de l'âme. Car sachez-le, lorsqu'une âme quitte un corps elle ne va pas immédiatement dans les champs des guérets pour y vivre éternellement parmi les plaisirs après avoir abandonné à des serviteurs magiques tous les travaux qui répugnent à notre paresse. Le royaume d'Osiris n'existe pas, ou plutôt il n'est qu'une image que nous devons savoir interpréter : les champs des guérets, c'est encore la terre éclairée par le soleil, dans laquelle l'âme revient dans un nouveau corps pour accomplir une nouvelle vie afin de s'élever toujours plus haut vers Aton et parvenir à une plus grande compréhension de sa sagesse. Les épreuves par lesquelles passe l'âme avant de parvenir devant le tribunal d'Osiris, ce sont les tribulations de l'âme dans l'au-delà à la recherche d'un nouveau corps en lequel s'incarner. Et tant que le cœur du défunt sera plus lourd que la plume de la justice dans la balance d'Osiris, il devra revenir sur terre pour subir une nouvelle purification, et cela, jusqu'à ce que l'âme de chacun parvienne à la perfection d'Aton qui l'accueillera finalement dans son sein. Dans ces conditions, l'homme qui en tuera un autre, apportera à sa victime, sans le

savoir, une délivrance et deviendra son bienfaiteur. Mais ne t'y trompe pas : cet homme qui aura été suscité par le dieu pour accomplir l'acte de mort devra dans son âme souffrir d'un acte qui même s'il a pu se transformer en un bien, a été injuste, car il est meilleur de conserver la vie que de la détruire. Voilà pourquoi nous devons nous astreindre à éviter d'infliger mort et souffrances et nous ingénier à dispenser l'amour et la vie, même si une telle attitude peut nous paraître nuisible à nous-mêmes.

Ainsi, pendant tout le repas Aménophis enseigna-t-il les convives dans ce qu'il croyait être la vérité et chacun admirait que le roi pût montrer tant de sagesse, excepté Horemheb venu avec Moutnedjemet rejoindre les invités depuis sa propre demeure, car il se disait qu'un roi qui n'avait de regards que pour la religion et ne songeait qu'à glorifier son dieu était un bien piètre souverain qui laissait son peuple dans la détresse, un pilote qui allait compter les étoiles par une nuit de grand vent, sans s'occuper de la voile déployée ni de la rame de gouverne à l'abandon. Cependant il ne disait rien car il pensait en secret pouvoir tirer profit de chaque erreur du roi.

Lorsque fut terminé le repas et qu'on but du vin d'une manière modérée, la grande chanteuse du temple d'Hathor entonna un hymne à la déesse pour réjouir par la musique le cœur des convives et afin qu'ils puissent dire : nous avons fait une belle fête. Ainsi chanta-t-elle :

Gloire à toi, Vache d'or,
Déesse au beau visage, aux teintes charmantes,
Unique dans le ciel, toi la sans pareille,
Hathor dressée sur la coiffe de Rê.
Ton regard a vaincu les Nubiens,
Tu es la Dame Souveraine du Pount.
Par toi nous vient le bon vent du Nord
Tu es la maîtresse de la douce brise qui rafraîchit nos cœurs.

Quand elle eut terminé de chanter ainsi, Aménophis cligna ses lourdes paupières et déclara :

— Quand nous louons Hathor, c'est à Aton que nous devons penser, car Hathor n'est jamais qu'une manifestation de la beauté et de la gloire d'Aton par qui tout existe.

Sans oser le dire, plusieurs des convives songèrent qu'Aton était un dieu bien envahissant, exigeant, et ils redoutèrent qu'il ne devînt tyrannique.

Le lendemain, dès que les premières lueurs annonciatrices de l'aube pénétrèrent dans la chambre de l'étage où avait été installé le couple royal, Néfertiti tira Aménophis de son sommeil.

— Aton va se lever dans toute sa gloire ! s'exclama le roi en se redressant sur sa couche. Allons réveiller les nobles afin d'accueillir le dieu.

— Laissons-les dormir, mon aimé, répondit-elle. Vois, je suis lasse de ne plus pouvoir faire un pas sans être suivie par une troupe de courtisans. Aujourd'hui, je veux retrouver mon indépendance qui m'a été si chère naguère. Allons sur la terrasse glorifier le dieu, et ensuite quittons la maison comme des voleurs, sans que nul ne nous aperçoive. J'ai vu près du rivage un esquif en papyrus ; nous le prendrons et nous passerons ce jour à naviguer parmi les fourrés de papyrus pour y voir de belles choses, tout ce qu'a créé Aton pour le plaisir de nos yeux.

Ainsi firent-ils car l'aventure amusait Aménophis. Il n'avait pas coiffé la couronne bleue qu'il ne quittait jamais en public, afin de passer inaperçu et elle-même n'avait pas mis de perruque, et ils allèrent simplement vêtus, lui d'un pagne, elle d'une robe légère et courte, comme des gens de petite condition, si bien qu'ils croisèrent des paysans qui n'osèrent les reconnaître. Aménophis s'assit au milieu de l'embarcation tandis que Néfertiti se chargea de la diriger à l'aide de la gaffe. Cette promenade qui ramenait la jeune femme en des jours enfuis, lui était très agréable et elle se souvint que là tout avait commencé, toute cette aventure qui, par Horemheb, l'avait conduite jusqu'à celui qui était destiné à faire d'elle son épouse et l'élever sur le trône des Deux-Terres. Alors elle évoqua leur rencontre tout en laissant l'esquif aller au fil de l'eau, après s'être accroupie auprès d'Aménophis.

— Vois, lui dit-elle, te rappelles-tu le jour de notre rencontre ?

— Tu m'es apparue rayonnante de la beauté d'Aton sur ton char, comme le dieu à son lever, répondit-il en lui prenant la main.

— Tu m'as alors adressé des paroles énigmatiques qui m'ont surprise avant de me fasciner comme le chant du loriot dans les arbres, lorsque brille le soleil. Or, t'en souvient-il, nous parlions de ce que le dieu bon Thoutmès avait fait écrire sur la poitrine du lion de Rê-Harmakhis.

Il eut un sourire :

— Et je t'ai dit que tu ne savais pas lire, ce qui t'a remplie de colère.

— C'est vrai, mais jamais encore tu ne m'as révélé pourquoi tu avais parlé ainsi et quelle réalité dissimulait le rêve du prince.

— Ne l’aurais-tu pas compris ? Le temple enseveli sous le sable, n’est-ce pas l’oubli de l’enseignement primordial, la perle pour les hommes de la connaissance des choses en suite de la chute de l’âme dans la matière corruptible ? Notre enveloppe charnelle est ce temple qui peut être beau mais n’est qu’une manifestation du monde des apparences. Ce que le dieu voulait faire comprendre, c’est qu’il fallait non pas ôter le sable qui cachait la statue, mais révéler aux hommes la signification de la divinité représentée par la statue, leur faire connaître le grand mystère du monde qui était comme le temple enseveli sous le sable. Mais cette tâche n’était pas destinée à mon ancêtre qui n’a pas compris ce qu’en réalité voulait le dieu.

Des barques de pêcheurs qui jetaient leurs filets, vinrent les distraire de leur conversation et ils tournèrent vers eux leurs regards. Lorsque s’approchèrent les barques, l’un des pêcheurs se redressa et Néfertiti reconnut Mahou. Lui-même ayant découvert à qui il avait affaire, se prosterna en levant les bras, et il invita ses compagnons à faire de même en leur disant :

— Vois, notre maîtresse Néfertiti qui a épousé Sa Majesté et sans doute est-ce le roi lui-même, qui est avec elle.

— Mahou, lui dit Néfertiti lorsqu’ils se furent rapprochés, je ne t’ai pas oublié. Vois, Aménophis : je dois la vie à cet homme qui m’a sauvée de la dent d’un crocodile, et je voudrais lui montrer ma reconnaissance.

— Kiya, lui répondit le roi, fais selon ton bon plaisir car tu es la maîtresse des Deux-Terres et ce que tu décides s’accomplit.

Elle se tourna vers Mahou et lui dit :

— Demande ce qui plairait à ton âme, tu auras satisfaction.

— Que Thouëris et Sobeck te protègent ! s’exclama Mahou. Je voudrais venir à la cour de Sa Majesté et y exercer la fonction qu’on me donnera, car je suis las de vivre dans les marais, et je voudrais pouvoir prendre une épouse pour qu’elle me donne un beau garçon.

— Ainsi sera-t-il fait. Présente-toi demain à la maison de mon père que tu dois connaître. Et amène aussi devant moi les hommes parmi lesquels j’ai vécu et qui m’ont respectée car je veux aussi leur donner des récompenses.

Les pêcheurs acclamèrent le couple royal, et il se trouva que chacun assura avoir alors connu la jeune femme, et ils voulurent faire goûter aux jeunes époux leurs poissons fraîchement pêchés, ignorants des règles de la cour. Aménophis qui aimait élever les humbles et abaisser l’orgueil des grands, accepta volontiers. Aussitôt les barques se dirigèrent vers le rivage.

On fit un lit d’herbes pour que le roi et la reine y prennent place, on alluma des feux, on vida les poissons et on les mit à rôtir avec des herbes parfumées. Et pendant ce temps, Aménophis en profita pour parler d’Aton à ces gens qui n’avaient encore jamais entendu prononcer son nom, et il leur dit que le dieu avait créé toutes vies égales et que tous les hommes étaient ses enfants, qu’il leur portait le même regard et les aimait tous autant les uns que les autres, sans considération de richesse, de rang ou de mérite. Mahou devait pour la plupart d’entre eux, traduire les paroles du roi et l’on voyait l’étonnement se peindre sur leurs visages et l’un d’eux s’enquit pourquoi personne ne leur avait parlé plus tôt d’un tel dieu qui lui paraissait bien digne d’être adoré ; puis il demanda s’il pouvait s’emparer du bien du maître pour qui il travaillait puisqu’il était son égal.

— Nous sommes comme les pierres d’une pyramide, les pierres de la tombe de Khoufou le dieu bon, lui répondit Aménophis. Vois : toutes les pierres de la tombe sont plus ou moins identiques, toutes sont des pierres pareillement taillées ; ainsi sont nos âmes, ainsi sont nos corps qui enferment nos âmes. Mais si ces pierres sont laissées à l’abandon sur le sol, les unes après les autres, elles ne sont rien, que des pierres taillées ; en revanche, si on les entasse convenablement, elles constituent un monument singulier qui est la pyramide. Telle est la société des hommes : s’ils vont au hasard, sans chef, sans hiérarchie entre eux, il ne peut y avoir de royaume et règne l’anarchie. Le dieu a voulu que certains hommes constituent les assises de base de la pyramide, et ce sont les paysans, les pêcheurs, tous ceux qui produisent la nourriture. Au-dessus ont été placés les artisans, les mineurs, les carriers, ceux qui extraient de la terre les matériaux nécessaires au bien-être et créent de leurs mains des merveilles qui imitent les créations du dieu ; viennent ensuite les guerriers, les bons soldats qui défendent le pays contre les ennemis qui voudraient le mettre à sac, contre les pillards qui dépouilleraient les paysans. Puis ce sont les scribes, tous les fonctionnaires qui administrent le royaume, et enfin, au haut de la pyramide est le roi. Seulement ainsi peut vivre une société et les pierres ne se différencient que d’après leur position dans cette construction. Or, la pierre qui veut voler une autre pierre pour prendre sa place, dérange l’ordre social, amène l’anarchie qui bientôt ferait s’écrouler le monument stable de la société.

Quoique n’ayant pas très bien saisi tout le sens de ce discours, l’homme comprit qu’il ne pouvait s’emparer des biens de son maître et il songea

qu’Aton n’était peut-être pas un dieu aussi digne d’adoration qu’il lui avait tout d’abord semblé.

Le lendemain, Mahou ne manqua pas de se présenter devant Néfertiti qui lui dit de venir avec ses biens afin qu’on lui attribue un logement dans la maison.

— Je n’ai pour biens qu’une demeure en roseaux que je puis abandonner sans m’appauvrir, assura-t-il.

Elle lui fit donner des vêtements, des bijoux, des cannes et divers effets personnels et une chambre en attendant leur retour vers Thèbes.

— C’est un homme robuste, fidèle et honnête, dit-elle à Aménophis. Ce serait pour lui un bon poste que celui de chef de la police en la ville de l’Horizon d’Aton.

— Qu’il en soit fait selon ta volonté, déclara le pharaon.

Ce jour-là, Osarsouf qui avait eu vent de la présence du pharaon dans la terre du Nord, vint lui rendre visite. Il le reçut sous le portique de la demeure d’Aÿ, entouré des grands qui l’avaient accompagné. Osarsouf s’inclina devant lui, mais aussitôt après, Aménophis se leva, le prit entre ses bras.

— Mon frère, sois le bienvenu ici. Qu’on apporte un siège pour le Grand Voyant d’Aton.

De cette manière, il manifestait l’estime dans laquelle il tenait son ancien compagnon dans la maison de Vie et celui qui avait été élevé avec lui dans le palais royal.

— Améni, lui dit-il, je reviens de Pi-Aton où s’élève la ville frontière du dieu.

— Je t’écoute, je t’écoute. Donne-moi des nouvelles car j’ai hâte de savoir où en sont les travaux.

— Hélas, ils ne progressent que bien lentement. Là-bas, nous manquons de bras. J’ai ordonné aux chefs des travaux de recruter des ouvriers, en quantité, mais il y a peu de volontaires, malgré les avantages qu’ils peuvent y trouver. Car cette terre de Gessem est pauvre en paysans : ceux qui s’y trouvent suffisent à peine à cultiver la terre et à creuser les canaux d’irrigation et les régions alentour ne sont que déserts. Quelques bédouins qui habitaient l’Asie, les solitudes de Pharan sont bien venus attirés par l’appât du gain, mais bien vite la plupart d’entre eux se sont lassés de pétrir l’argile et ils s’en sont retournés dans leur tribu. Pour obtenir de la main-d’œuvre, il faudrait exécuter des raids chez les bédouins, chez les Shasou ou

encore plus loin, parmi les Amalécites ou encore les Édomites vers les mines du pays d'Atika, et les bandes de Khabirou qui ne vivent que de pillage. Mais alors il faudrait les surveiller sans cesse, jour et nuit, et les contraindre à travailler sous la férule.

— Osarsouf, mon frère, Aton ne saurait l'admettre. S'il le faut, nous porterons la parole d'Aton parmi ces peuples et par la douceur ou par la contrainte nous les persuaderons de venir travailler à la construction de sa cité.

— Je crains, Améni, qu'il ne faille alors plutôt employer la violence. Mais où sont les soldats qui iront les chercher au fond de leurs déserts, le capitaine qui sera capable de les vaincre sur leurs propres territoires ?

— S'il ne s'agit que de cela, intervint Horemheb, que Sa Majesté me confie une bonne armée et je me fais fort de lui ramener plus d'esclaves qu'il n'en faudrait pour construire toutes les cités d'Aton.

— Horemheb, dit Aménophis, j'apprécie la fougue avec laquelle tu te proposes pour augmenter la gloire d'Aton. Cependant, ta vie m'est trop précieuse pour ainsi l'exposer inutilement, d'autant que nous ne disposons pas de troupes suffisantes pour entreprendre de telles campagnes. Et aussi, tu sais que mon âme répugne à ordonner des actions susceptibles de faire couler le sang. Non. Osarsouf, il faut envoyer des scribes à travers toute la terre du Nord pour y recruter tous les oisifs, tous les étrangers qui restent sans activité et continuer aussi à faire appel aux nomades. Il convient de leur parler d'Aton et de les exhorter à l'adoration du dieu.

— Il est vrai, reconnut Osarsouf que nombre d'Asiatiques sont sensibles à la parole d'Aton. J'ai parlé avec le chef de tribus khabirou qui là-bas travaillent pour le dieu. Il m'a dit qu'Aton était sans doute le même que leur dieu qu'ils nomment El mais aussi Adon. C'est lui, m'a-t-il dit, le Seigneur de toutes choses, le Maître de toute la terre car Seigneur est la signification de son nom, son nom qui peut être connu de tous, mais il a un nom secret, un nom qui ne peut être prononcé. Celui-ci, mon informateur qui s'appelle Aaron n'a pu me le dire, car il ne le connaît pas. Seul peut le connaître celui à qui le dieu s'est révélé comme toi-même tu es le seul à savoir le nom véritable, le nom secret d'Aton.

— Je le sais, je le sais, mais je ne le dirai pas, à personne, même pas à la Grande Épouse Royale, que j'aime par-dessus tout et qui est un autre moi, le reflet de moi-même. En vérité, ce que tu m'apprends là, Osarsouf, réjouit mon cœur car je vois que la puissance d'Aton s'étend bien sur toutes les

nations et je veux donc que son culte soit répandu dans les pays d'Asie où son nom n'est pas inconnu. Pour ce qui concerne Pi-Aton, tu le sais, je t'ai donné tous pouvoirs ; qu'on demande aux ouvriers un effort supplémentaire, qu'on cherche à travers les pays avoisinants de nouveaux ouvriers, qu'on les persuade de travailler pour l'amour d'Aton. Mais moi je ne puis te donner de bras venus de la terre du sud, car j'ai entrepris la construction de la cité de l'Horizon qui sera la métropole de l'empire et il faut qu'elle soit devenue réalité avant que ne se soient passées trois inondations. C'est pourquoi j'ai envoyé recruter des ouvriers à travers toute la Terre Noire et jusqu'en Nubie, et tous sont envoyés dans la cité de l'Horizon et tous les paysans de ce territoire travaillent à nourrir une si grande quantité de bouches. Car déjà bien des ouvriers sont affectés à la construction des temples du dieu dans nombre de villes et je ne sais s'il sera possible de poursuivre les travaux du sanctuaire que je lui ai fait élever dans la Grande Ville du Sud, la cité de la Splendeur d'Aton. En vérité, jamais encore nul souverain des Deux-Terres n'aura construit autant de monuments à la gloire de son dieu, de manière que mon nom sera célébré à travers les générations, pendant des millions d'années.

Lorsque quelques jours plus tard Aménophis décida de rentrer à Thèbes avec la cour, Néfertiti lui annonça qu'elle était à nouveau enceinte.

Chapitre XVII

Ce matin-là, peu après que le soleil eut baigné de ses rayons naissants les pylônes et les colonnades du temple d'Amon, Maya, le premier prophète du dieu de Thèbes revêtit ses habits sacerdotaux, ceignit ses épaules de la peau de léopard après s'être purifié dans le grand bassin du sanctuaire. Car il avait décidé de procéder lui-même aux rites du culte journalier qu'il déléguait généralement à un prêtre pur. Il avait voulu que tous les Pères divins, tous les membres du clergé du temple fussent présents à la cérémonie, et il invita Aanen comme témoin du vieux pharaon.

Le cortège traversa la succession de pylônes et de cours pour entrer dans la pénombre des salles à colonnes pareilles à une dense palmeraie, accompagné par les chants des prêtres purs et des musiciens porteurs de psaltérions et de cithares. Lorsqu'il parvint au seuil des salles obscures conduisant au cœur du sanctuaire, des prêtres mineurs allumèrent des torches résineuses et la procession s'avança dans la lumière hésitante qui projetait des ombres mouvantes sur les parois couvertes des effigies des dieux et des rois et des commentaires en écriture sacrée. Deux officiants qui allaient en avant, ouvrirent les battants de la double porte de bronze du Saint des Saints. Un air sec qui paraissait frais en comparaison de l'atmosphère lourde et étouffante du dehors, vint frapper Maya au visage. Après une courte pause, il s'avança vers la châsse de porphyre dans laquelle reposait le dieu. Deux prêtres purs le suivirent portant l'un une boîte d'onguents, l'autre un faisceau de palmes et des boules d'encens.

Les portes de la châsse étaient closes par un sceau d'argile que fit sauter Maya d'un léger coup de maillet ; lorsque s'ouvrirent les battants apparut la statue du dieu, assis sur son trône, sa couronne plate surmontée de deux hautes plumes ; à ses yeux en pâte de verre s'accrochèrent les reflets des lueurs des torches qui les firent briller étrangement dans son visage que semblait dans la pénombre animer une vie mystérieuse.

Maya se prosterna alors devant le dieu en murmurant, tandis que cessaient les chants :

— Je n'élève pas la voix dans la demeure du maître du silence, je ne dis pas de mensonge dans la maison du maître de la justice.

Un instant il se justifia ainsi puis les prêtres entonnèrent un hymne à la gloire d'Amon, tandis que les assesseurs jetaient des larmes d'encens sur les feux qui couvaient dans des cassolettes de bronze. Maya prit ensuite des onguents que lui présentait le prêtre pur et en enduisit l'image divine, puis avec une petite herminette d'or, il toucha les yeux et la bouche du dieu pour lui conférer une vigueur nouvelle. Il lui offrit ensuite sa nourriture : l'œil d'Horus source de vie et la statuette de la déesse Maât, la déesse à la plume qui incarnait justice et vérité.

Alors, à voix forte, Maya adressa au dieu cette prière :

— Pilote qui connaît les eaux, protecteur des faibles, tu donnes le pain à celui qui n'en a pas, tu nourris les serviteurs de cette demeure. Je ne cherche pas un noble comme protecteur, je ne m'associe pas à un homme pour sa richesse, je ne cherche pas à me placer sous le signe de la force : ma richesse est dans la maison de mon Seigneur, mon Seigneur est mon protecteur. Amon, toi qui connais la compassion, toi qui prêtes l'oreille à celui qui t'invoque. Amon-Rê, le Roi des dieux, le taureau puissant, donne-moi ta force.

Les deux assesseurs l'aidèrent alors à retirer la statue de son logement ; avec des aspersions d'eau lustrale, Maya purifia l'image divine, il changea son vêtement, lui farda les yeux et les lèvres, l'oignit d'huiles parfumées. Ainsi préparé, le dieu fut replacé dans son sanctuaire dont les portes furent à nouveau closes. Un prêtre vint y placer un sceau d'argile puis les officiants se retirèrent, le dernier d'entre eux marchant à reculons en effaçant avec la touffe de palmes toute trace de pas.

Comme si le rite avait conféré à Maya une vigueur nouvelle, il se tourna vers les cinq premiers pères divins, ses collaborateurs immédiats :

— Allons, la force d'Amon nous accompagne. Il est temps de nous rendre au palais.

Sans serviteur ni escorte, revêtus de leurs habits sacerdotaux, les six hommes se dirigèrent vers l'embarcadère voisin du temple où étaient amarrés quelques-uns des vaisseaux qui appartenaient au dieu. Ils prirent place dans le plus petit d'entre eux afin de traverser le fleuve, jusqu'aux quais de la résidence royale.

Depuis qu'il avait associé au trône son fils et lui avait par là même conféré les charges du pouvoir, Nébmarê Aménophis avait renoncé aux grandes audiences solennelles et il ne recevait plus que dans l'intimité de son palais. La veille était venu devant lui un messager du clergé d'Amon

qui priait Sa Majesté de bien vouloir recevoir aux pieds de son trône les six premiers prophètes afin d'entendre leurs doléances. Aménophis se doutait de ce dont il allait être question. Cet homme faible et vaniteux sous des dehors brillants, qui dans sa jeunesse avait voulu donner de lui une image qui ne correspondait en aucune manière à son personnage réel en se vantant d'exploits cynégétiques qu'il avait officiellement commémorés en les publiant sur des séries de scarabées ; qui pour compenser sa pusillanimité face aux risques de la guerre avait cherché à s'acquérir une gloire bien plus durable en entreprenant un vaste programme de construction de temples et de palais, avait voulu qu'on bâtisse sous son règne des monuments grandioses et colossaux comme s'il redoutait de passer inaperçu à côté de ses ancêtres conquérants ; cet homme enfin, qui par paresse et désir de jouissances avait abandonné les soucis du gouvernement à son fils, se réservant l'usufruit de la puissance royale, ne se souciait guère d'affronter la colère des prêtres d'Amon. C'est pourquoi il pria son épouse Tiyi et Amenhotep, fils d'Hapou, de venir le retrouver en son palais pour lui apporter leur appui lors de cette réception.

Afin de se donner une contenance dédaigneuse et magnifique, il s'installa au milieu de coussins jetés sur un lit et fit venir auprès de lui sa fille et épouse Satamon, tandis que Tiyi et le fils d'Hapou avaient pris place chacun sur un fauteuil. Les gardes introduisirent les prêtres qui vinrent se prosterner au pied du lit.

— Soyez les bienvenus en mon palais, leur dit aussitôt Nébmarê, et veuillez me pardonner de vous recevoir sans solennité : votre vieux roi se sent bien las. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il a associé son fils bien-aimé au trône.

— Seigneur, Horus d'or, l'entreprit aussitôt Maya, c'est précisément ce dont nous venons nous plaindre devant Sa Majesté. Vois, Amon-Rê le roi des dieux, lui que tes ancêtres ont vénéré au-dessus de tous les autres dieux de l'Égypte, lui qui en récompense leur a donné la Nubie et la Libye, Canaan et le Kharou, qui a permis que tes ancêtres portent leurs armes jusqu'au Naharina, jusqu'aux montagnes du vil Khéta, le dieu est bafoué par ton fils, méprisé par lui. Non content d'avoir changé le nom de la cité en espérant ainsi la placer sous le vocable d'Aton, non content d'aller vers le nord fonder une nouvelle capitale consacrée à cet Aton dieu sans gloire ni ancêtres, voici que maintenant il débauche les prêtres d'Amon pour les consacrer à Aton, il enlève aux temples leurs meilleurs artisans, carriers et

maçons, sculpteurs et peintres, pour les envoyer travailler dans la nouvelle cité pour la plus grande gloire d'Aton. Mais cela n'est encore rien ! A-t-il besoin de bateaux pour transporter les pierres de Syène jusqu'à la nouvelle cité : il saisit ceux d'Amon ; lui faut-il nourrir tout ce monde qui travaille à la construction de la ville nouvelle : il s'empare des troupeaux d'Amon, de ses villages, de ses terres, de ses récoltes. Et par crainte du roi, ton fils, ou pour lui complaire, les prêtres honoraires du temple abandonnent Amon et vont se mettre au service d'Aton. Comme il envoie de par les villes des gens prêcher pour Aton, le peuple lui-même se détourne d'Amon, si bien qu'un jour, le dieu de tes pères, celui à qui la dynastie divine dont tu es issu doit sa fortune, il se trouvera dépouillé de tous ses biens, ses adorateurs l'auront abandonné et il ne lui restera plus que des prêtres fidèles mais faméliques.

— Maya, Maya ! Voilà une vision bien sombre de l'avenir. Est-ce bien ainsi que le voient les prophètes d'Amon dans leur clairvoyance ?

— Heureusement, Amon n'est pas aussi faible qu'il pourrait le paraître. Il est rempli de patience et se laisse dépouiller sans se plaindre car il est plein de mansuétude. Mais si ses adversaires vont trop loin dans leur insolence, s'il voit que dans leurs âmes endurcies ils sont prêts à le réduire à la misère, il risque de se fâcher et sa colère peut être terrible. Car le peuple n'aime pas qu'on offense le dieu qu'il vénère et qui sait soulager ses misères ; et nous-mêmes, prêtres du dieu, notre patience a des limites et nous ne supporterons pas que notre Seigneur soit ignominieusement abaissé.

— Maya, l'interrompit Tiyi avec sévérité, tu parles avec une insolence qui nous déplaît. Il n'est pas dans la volonté de mon fils d'abaisser Amon. Aton s'est révélé à lui et il veut lui donner sa part, et en cela on ne peut le blâmer.

— Reine, répliqua Maya, je me garderai de blâmer le roi et je ne lui ferai pas un reproche de donner sa préférence à Aton. Mais pour enrichir l'un, doit-il dépouiller l'autre ? Est-il juste qu'il se saisisse ainsi des biens d'Amon, sans même s'en référer aux pères divins ni même au directeur des troupeaux du dieu ?

— Il est naturel qu'un dieu en aide un autre. Et n'oublie pas que tout ce qui appartient au temple appartient au roi qui est le premier prêtre du dieu. Ainsi, Aménophis a-t-il toute puissance sur les biens du sanctuaire et peut-il en disposer selon son bon plaisir.

— Sans doute, ma reine, mais peut-il aller jusqu'à réduire son clergé à la misère ? Et pourquoi ne demande-t-il pas l'aide du Grand Voyant de Rê héliopolitain et du Grand Maître de l'Art du temple de Ptah à Memphis ?

Avant qu'Aanen qui se sentit visé en tant que chef du clergé d'Héliopolis, soit intervenu, Tiyi répliqua avec autorité :

— Parce que le temple d'Amon est de loin le plus riche des sanctuaires de l'Égypte. Mais ne t'alarme pas. J'interviendrai auprès du Roi et lorsqu'il n'aura plus besoin de vos bateaux, il vous les rendra. Et aussi il pourra vous donner d'autres troupeaux.

— Cependant, Majesté… insista Maya en se tournant vers le pharaon qui, heureux que Tiyi soit intervenue, se faisait servir du vin versé à travers une fine passoire, par sa fille Satamon.

Mais Amenhotep l'interrompit vivement :

— Maya, tu le vois, tu importunes sa Majesté. La Grande Épouse Royale t'a dit qu'elle interviendra auprès du Roi son fils : que te suffise cette assurance, et crois aussi que moi-même je serais fâché de voir Amon dépouillé de toute sa puissance et réduit aux abois.

Le premier prophète jeta un long regard à Amenhotep puis baissa les yeux en songeant que si certainement le favori de la Reine ne désirait pas voir la ruine du clergé d'Amon, il n'était pas fâché qu'il fût ainsi affaibli.

Le pharaon eut un geste pour signifier que l'audience était terminée et les prêtres se retirèrent en s'inclinant, excepté Aanen qui demeura auprès de sa sœur. Lorsqu'ils furent sortis, Aanen déclara :

— Je crains que mon neveu Améni ne soit allé trop loin dans ses actions contre les biens d'Amon. Je n'ai pas pris le loisir de répondre à Maya qui s'indigne que le roi n'exige pas la participation des prêtres de Memphis et d'Héliopolis, mais en vérité, ce n'est pas pour épargner les richesses de Ptah et de Rê mais plutôt pour appauvrir le plus possible le temple d'Amon qu'Aménophis agit ainsi. Mais le plus grand reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir révélé au peuple des secrets des dieux réservés aux initiés, d'avoir trahi le secret de l'initiation. Il a refusé de connaître les secrets d'Amon, mais s'il avait accepté de pénétrer dans les arcanes du temple, il aurait compris qu'Amon est le caché, c'est-à-dire le dieu du secret, de l'ultime secret, et qu'il est le même que le Créateur caché, celui que notre esprit ne peut embrasser dans sa totalité et qu'il appelle Aton. Mais il aurait aussi appris que les âmes populaires ne sont pas prêtes à entendre de telles

paroles, à comprendre un mystère qui dépasse nos esprits autant qu'en la nécropole de Sokaris la pyramide de Khoufou dépasse celle des reines.

— Aanen, lui dit alors le roi, pourquoi s'inquiéter ? Puisque le message passe incompris du commun des mortels, même s'il ne doit être divulgué cela est de peu de conséquence puisque de toute manière il demeurera mystérieux pour le peuple qui se détournera de lui.

— Je ne fais, Majesté, que suggérer à la reine de modérer le zèle du jeune roi. Il faut craindre des réactions des prêtres d'Amon : ils ont sur le peuple une grande emprise et Amon est aimé des plus humbles mais aussi des militaires et on peut redouter qu'ils ne supportent mal trop d'injures faites à leur dieu et trop d'exactions vis-à-vis de son clergé ! D'un autre côté, il n'est jamais bon d'aller contre la volonté des dieux et de divulguer des choses qu'ils ont voulu réserver à ceux que l'initiation rend dignes de les connaître.

— Aanen, certes Maât sera toujours assise sur ta langue, reconnut le roi. Tiyi, il conviendrait que tu convoques notre fils et aussi cette Néfertiti qui a tant d'influence sur lui et qui est bien jolie : en vérité elle est aimée d'Hathor. Nous essaierons de modérer leur ardeur et tu t'ingénieras à faire comprendre à son épouse royale qu'il est mauvais pour nous tous qu'il spolie aussi effrontément le clergé d'Amon.

— Mon époux, je parlerai à Améni, mais je le recevrai seul car lorsqu'il se trouve avec sa grande épouse, il se montre moins attentif à mes paroles. Elle, je verrai à la prendre à part car elle est d'une nature plus tendre, moins emportée, que celle d'Améni, mais lorsqu'elle est avec lui, elle boit ses paroles comme du vin au miel et se contente de l'écouter parler.

— Fais selon ce qui te semblera bon, mais par Ma Vie, qu'on ne me fatigue plus avec de si futiles affaires.

Le soleil brillait haut dans le ciel toujours pur, pulvérisant sa lumière cendrée sur les roches nacrées de la montagne thébaine qui dominait les jardins verdoyants de la résidence royale. Au bord d'un large bassin sur les eaux duquel nageaient des nénuphars en fleur, étaient assises côte à côte, sur des coussins, Moutnedjemet, Néfertiti et Satamon qui était dans le même temps sa belle-sœur et sa belle-mère. Une tonnelle de joncs et de tiges de papyrus, à laquelle s'accrochaient des grappes de bougainvillées parfumées, les protégeait des ardeurs du jour. Des rideaux d'arbres, palmiers, saules, tamaris et perséas, isolaient le bassin des jardins du palais, constituant pour

les jeunes femmes un refuge que nul excepté les intimes, n'aurait osé violer, à moins qu'il n'y fût invité. Elles s'étaient dépouillées de leurs robes et, munies de lignes pourvues d'hameçon, elles pêchaient les poissons qui s'y trouvaient en abondance et qu'on avait amenés du Nil.

Tout en surveillant les fils légers qui flottaient doucement sur les eaux claires, elles s'entretenaient de mille riens, comme on le fait entre amies. Car Néfertiti s'était prise d'une vive affection pour Satamon dont elle avait plaint le destin. Elle découvrait avec elle combien la condition royale peut souvent être peu enviable, car toujours elle avait vécu dans ce palais sans connaître les plaisirs des enfants, libres d'errer selon leur fantaisie par les rues et par les champs, d'aller naviguer parmi les papyrus ou parcourir le désert en char. Elle n'avait même pas connu la joie de l'amour ou tout au moins l'émotion de la découverte de l'homme destiné à devenir son époux puisque ce dernier n'était autre que son père, un père qu'elle respectait, qu'elle aimait d'amour filial, mais qui en tant qu'époux n'était qu'un vieillard podagre et cacochyme : rien qui puisse ébranler le cœur d'une jeune fille ni susciter en elle une inoubliable passion. Or, elle se trouvait à son tour enceinte et elle avait calculé que l'enfant engendré par le roi son père, verrait le jour deux ou trois mois après celui de Néfertiti.

— Si Aton nous est favorable, avait déclaré cette dernière, j'aurai un garçon et toi une fille, et ils s'épouseront pour devenir les souverains des Deux-Terres, lorsque nous serons partis vers le bel Occident.

— Kiya, ne parle pas de cela ! s'était exclamée Satamon. Nous sommes encore toutes jeunes et une longue vie s'ouvre devant nous.

— Satamon, il ne faut pas avoir peur de la mort. Elle n'est jamais que le passage d'une porte qui nous conduit à une nouvelle vie.

— Je sais, Kiya, que tu as épousé avec mon frère toutes ses pensées et nul doute ne paraît t'effleurer. Mais moi, je ne sais ce qu'il peut en être de la mort. Le harpiste ne dit-il pas, dans sa sagesse : Accomplis ta destinée terrestre et ne trouble pas ton cœur jusqu'à ce que pour toi vienne le moment des lamentations funèbres. Car Osiris, le dieu au cœur tranquille n'écoute pas les lamentations, et les gémissements ne sauvent personne du tombeau. Ainsi fête l'heureux jour et ne t'en lasse pas, vois nul n'emporte avec lui son bien, nul n'est revenu de ceux qui s'en sont allés.

— Nul n'est revenu avec son corps des jours anciens, admit Néfertiti, mais tous nous sommes revenus sous des formes nouvelles.

— Kiya, j'admire tes certitudes mais j'ai bien du mal à les partager.

— Pour moi, intervint Moutnedjemet, je partage l'avis de Satamon. Nous ne sommes sûrs que d'une chose, c'est de l'existence qu'on vit. Et dites, n'est-ce pas une chose affreuse que la mort ? Quoi, mes yeux clos à jamais ne verront plus la lumière du soleil et la beauté des choses, mes oreilles n'entendront plus la musique des lyres et des flûtes, les chants des oiseaux, l'appel du berger le soir quand il rentre avec son troupeau, la voix de l'aimé ? Ma bouche demeurera close aux baisers et nulle parole n'en pourra sortir, et non plus je ne pourrai respirer les parfums des fleurs, l'arôme des onguents, cette odeur des plantes au milieu des marais lors de la montée des eaux du fleuve divin ? Non, en vérité, je hais la mort et je n'aspire qu'à la vie, à l'amour de ceux que j'aime, et je le répète : vivre, vivre, m'enivrer de vie, de tout ce que peut percevoir mon âme et ressentir mon cœur, pouvoir pleurer et être triste, rire et être joyeuse, enfin saisir à pleines mains les plaisirs et les peines que m'envoient les dieux. Mais la mort, je la hais, je la hais plus que tout au monde et je ne pardonnerai pas au créateur de m'avoir donné la vie pour ensuite me la retirer.

Sur ces paroles prononcées avec véhémence, elle éclata en pleurs. Néfertiti la prit entre ses bras pour la consoler tandis que Satamon disait :

— Vraiment, il ne nous sied pas de parler de choses qui pareillement attristent l'âme alors qu'il est tant de sujets porteurs de joie, comme précisément les enfants que forme le dieu dans nos seins.

L'arrivée d'Aménophis apporta une diversion :

— Beau est Aton au plus haut du ciel, dit-il en s'arrêtant au bord du bassin.

Il regarda les jeunes femmes qui lui souhaitèrent la bienvenue puis il descendit dans l'eau et nagea un bref moment. S'étant assis auprès de Néfertiti, il déclara soudain :

— Ces prêtres d'Amon sont des fauteurs de trouble qui mériteraient les pires châtiments. Il me faut toute la patience et l'amour que mon père Aton a jeté dans mon cœur pour que je tolère leurs perfidies sans plus m'irriter.

— Mon cher amour, quelles traîtrises ont-ils encore ourdies ? s'enquit Néfertiti.

— Je quitte ma mère qui m'avait prié de venir auprès d'elle. Il paraîtrait que ces scorpions sont venus se plaindre à mon père, le roi, que je dépouillais Amon de ses biens, que je voulais réduire ses prêtres à la misère. Et il paraîtrait qu'ils ont même osé proférer de sourdes menaces,

laissé entendre que le peuple pourrait bien se soulever pour défendre un dieu qui lui est cher.

— C’est exact, assura Satamon, j’étais présente à l’entretien. Père s’est contenté de les renvoyer avec de vagues consolations puis il a déclaré qu’il ne voulait plus être importuné par de telles querelles. Néanmoins, Améni, je trouve que tu manques de souplesse. Il n’est pas bon d’attaquer de front les prêtres d’Amon car on ne peut mépriser leur emprise sur les âmes.

— Avec l’aide d’Aton, je les briserai ! s’exclama Aménophis.

— Améni, intervint à son tour Néfertiti, j’approuve les conseils de prudence de Satamon. Il est bon d’affaiblir le clergé d’Amon, de lui retirer habilement des prérogatives, lui prendre des fidèles, mais il est imprudent de le provoquer violemment. Car, dis-moi, quel est ton dessein : détruire la puissance d’Amon ou instaurer le règne d’Aton ?

— L’un entraîne l’autre, assura Aménophis.

— Peut-être. Mais pour l’heure, il convient d’exalter Aton en ménageant Amon. Le triomphe du premier fera que l’autre disparaîtra de lui-même, faute de fidèles.

— J’agirai pour l’instant de cette manière, à moins que les prêtres d’Amon ne me forcent à me montrer plus sévère. Car mon père et ma mère ne veulent pas m’apporter un total appui. Notre mère m’a même déclaré que sans doute mon père ne tolérerait pas que j’use de violence contre les prêtres d’Amon ni contre le dieu lui-même. Mais j’ai pu lui jurer par Osiris que je saurai me montrer conciliant car Aton fera qu’Amon et son temple s’écrouleront d’eux-mêmes lorsque triomphera Aton. Or je le sais, ce jour est imminent, ce jour bientôt arrivera qui verra toutes les nations de la terre venir adorer Aton dans ses temples, avant oublié les autres dieux qui ne sont que des manifestations secondaires du dieu qui enferme le monde, de cet Aton qui est Rê, enfanté de lui-même, aux formes multiples, maître de toutes choses.

Chapitre XVIII

Ce jour-là, au milieu de la matinée, Néfertiti fut prise des douleurs de l'enfantement. Aménophis s'était absenté pour aller visiter les chantiers du temple d'Aton à Thèbes, et il devait y demeurer le jour entier. Elle appela auprès d'elle son intendant, Mérirê qui aussitôt accourut. Lorsqu'il fut informé de ce qu'il advenait à la reine, il se réjouit en invoquant Aton, puis il se hâta de donner les ordres. Néfertiti n'avait auprès d'elle aucun proche car Ti était demeurée avec son époux dans le domaine près de Keraha, dans le Nord, et Moutnedjemet se trouvait avec Horemheb à Hatnoub d'où ce dernier pouvait surveiller les travaux de la Cité de l'Horizon tout en s'occupant du sacerdoce d'Osiris qu'il possédait dans cette bourgade. Quant à Satamon on considérait qu'étant près d'accoucher à son tour, il n'était pas bon qu'elle vît auparavant une femme en gésine. Seule vint May qui séjournait alors avec son époux Amon-Hotpé dans leur demeure de Thèbes. Elle vint avec la sage-femme et les femmes préposées à la naissance royale ; elles appartenaient toutes à la noblesse et avaient tenu des charges dans le temple d'Amon avant de se vouer au culte d'Aton.

May avait revêtu une robe blanche de lin épais qui serrait son corps comme en un fuseau et sur sa perruque avait été disposé le siège en forme d'escalier, symbole de la déesse Isis qu'elle était censée incarner tandis qu'une autre femme portait le prisme surmonté d'un arc de cercle symbolisant le château de la déesse Nephtys, sœur d'Isis et de Seth le dieu rouge du désert. La sage-femme elle-même était la manifestation de la déesse grenouille Héket, épouse de Khnoum, le dieu à tête de bélier, incarnation de Rê, et qui lors de la création avait façonné sur son tour de potier l'œuf d'où allait sortir le monde.

Un homme, ancien prêtre lecteur du temple d'Amon, lui aussi converti à l'atonisme, le chef orné des cornes horizontales du bélier, était venu assister à la naissance, comme la manifestation de Khnoum. Sept jeunes femmes, le cou orné de rubans rouges, représentaient les Sept Hathors qui donnent les sorts à l'enfant ; enfin était présente la nourrice chargée de préparer le nouveau-né, et de lui donner son nom ; elle prenait alors la personnalité de la déesse du berceau, Meskenet.

Lorsque les douleurs se firent plus lancinantes et se renouvelèrent si rapidement qu'elles ne laissaient plus guère de répit, Néfertiti s'assit sur un siège d'ébène et d'argent destiné à l'accouchement. Isis qui s'était placée derrière elle la tint à bras le corps afin qu'elle demeurât droite tandis que Nephtys s'était agenouillée devant elle. Héket se mit à masser fortement le ventre pour aider à la venue au jour. Tout en tenant Néfertiti, May lui disait des mots d'encouragement, ou alors elle s'adressait à l'enfant en le suppliant de ne pas demeurer plus longtemps en un séjour qui ne lui convenait plus, de venir au monde pour se réjouir de la vue d'Aton. Enfin, il sortit, la tête en avant ; Héket vint aider, elle le tira doucement à elle tandis qu'il poussait son premier cri.

— Il salue le dieu en un cri de joie ! s'exclama Nephtys.

— À moins qu'il ne pleure de la douleur de la descente dans le monde, déclara la nourrice.

— Une fille, c'est une fille ! s'exclama Héket et avec un couteau de bronze Nephtys coupa le cordon ombilical.

— Une fille, encore ! soupira Néfertiti soulagée d'une si grande douleur.

— Elle est belle, belle ! déclara Héket en confiant le petit être à la nourrice qui la lava avec une étoffe douce imprégnée d'huiles parfumées.

La nourrice la déposa ensuite sur des coussins placés sur un petit lit de bois et elle attacha à son cou un petit sachet dans lequel étaient enfermées des arêtes de poisson, afin d'éloigner le démon qui rôde autour des nouveau-nés pour leur sucer la vie.

Khnoum la prit à son tour et il modela son crâne et son corps entre ses larges mains, tandis que Meskenet marmonnait :

Ta protection est la protection du ciel,
Ta protection est la protection de la terre,
Ta protection est la protection de Rê…

L'enfant ayant été reposé sur sa couche, les Sept Hathors se penchèrent sur elle et l'une dit :

— Ce jour n'est pas un bon jour, l'enfant sera faible.

Une autre ajouta :

— En vérité, c'est un jour néfaste, sa vie sera menacée.

— Que dis-tu là ? interrogea Néfertiti qui venait d'être délivrée du placenta et se levait pour aller s'étendre sur une couche préparée pour la recevoir.

— Rien, rien, intervint une autre des Sept Hathors. Aton repoussera le mal, Aton contrera les démons.

— Aton sera son protecteur, ajouta une des jeunes femmes.

Néfertiti s'étendit en soupirant, aidée par May qui vint s'accroupir auprès d'elle et lui prit la main.

— Vas-tu mieux ? Te sens-tu bien ? Vois, déjà le sang ne coule plus que lentement.

— Je me sens bien et forte, mais les paroles de ces femmes me déplaisent. Que soit prononcé le nom de l'enfant.

— Maketaton est son nom ! s'exclama fortement la sage-femme. Et elle se pencha sur le nouveau-né pour lui dire d'une voix douce :

— Ton nom est Maketaton. Chaque dieu protège ton nom. Que tu sois protégée par chaque amulette nouée à ton cou, chaque nœud fait pour toi, que par eux tu sois conservée en bonne santé.

Et Khnoum à son tour reprit :

— Que s'éloigne celui qui vient dans l'ombre, qui se glisse dans la maison, son nez retourné, son visage détourné, il oublie pourquoi il est venu. Qu'elle s'éloigne celle qui vient dans l'ombre, qui s'avance en rampant, son nez est retourné, son visage détourné, elle oublie pourquoi elle est venue.

À ce moment de la cérémonie entra Aménophis de retour de Thèbes. En voyant le magicien sous l'aspect de Khnoum, il fronça les sourcils et s'approcha d'un pas vif.

— Qu'est ceci ? Que fais-tu là ? interrogea-t-il tandis que tous tombaient sur les genoux et se prosternaient.

— Seigneur, j'éloigne de l'enfant tous les démons, par la magie de mes paroles je chasse le mauvais sort.

— Va-t'en, va-t'en. Il n'y a pas de démons, il n'y a pas de mauvais sorts et tes paroles magiques, tes amulettes n'ont aucun pouvoir.

Dans ses mains, il prit le nouveau-né et lui ôta le sachet qu'il jeta au loin.

— Sortez, sortez tous, je désire demeurer seul avec la reine. Que la nourrice attende derrière la porte, ordonna-t-il.

— May, toi aussi attends dans l'autre pièce car je souhaite ta présence auprès de moi, intervint Néfertiti.

Lorsque tout le monde se fut retiré, Aménophis vint s'asseoir au chevet de sa femme et posa l'enfant entre ses bras.

— C'est une fille dit-elle.

— Sans doute Aton ne veut-il encore pas que nous ayons un garçon. C’est bien ainsi ; je me réjouis de la voir parmi nous. Mais vois, il faut chasser de ta présence ces magiciens qui sont sans force devant le dieu car leur industrie n’est que mensonge. Ces gens appartenaient au temple d’Amon ; ils sont venus à moi en disant qu’ils avaient détourné leur face d’Amon, que désormais ils se vouaient à Aton, mais leur cœur n’était pas à l’image de leurs paroles et leur bouche dissimulait la vérité…

— Améni, peut-être sont-ils sincères et ne savent-ils pas qu’Aton le lumineux a chassé du monde les ombres de la magie, a éclairé les recoins obscurs où les démons trouvaient un asile. Moi-même je ne les ai pas empêchés de prononcer les paroles rituelles qui protègent l’enfant. Si elles n’ont aucune valeur, si les démons n’existent pas, qu’importe alors qu’on les utilise ou pas ? Cela ne changera rien à ce qui devra être.

— Kiya, il faut extirper des cœurs ces fausses croyances qui gâtent l’âme en laissant une suspicion sur la puissance absolue d’Aton.

— Certainement, Améni, mais pourtant, elles nous apportent tant d’assurances, face à la crainte du futur, à toutes les appréhensions qui sans cesse nous assaillent en ce qui concerne nos propres affaires et nos proches, tous ceux que nous aimons. Et encore, si les dieux ont placé en nos cœurs de telles croyances, peut-on être assuré qu’elles n’existent que dans notre imagination ?

— De ceci je suis certain : ce sont nos craintes, de la mort, de la maladie, de la misère qui ont fait inventer à l’homme toutes ces protections contre des événements dont il n’était pas le maître, alors qu’il aurait dû se reposer en Aton, mettre en lui toute sa confiance pour pouvoir se dire que tout ce qui nous arrive est un bien, même quand nous croyons que c’est une mauvaise chose car nous jugeons à l’aune de notre vision étroite du monde et non avec la clarté et l’éloignement d’Aton qui voit tout du haut du ciel, autant notre passé que notre avenir et même le devenir de nos âmes après qu’elles ont quitté leur enveloppe de chair.

— Mais alors, Améni, les dieux, les dieux n’existeraient-ils pas ? Seraient-ils aussi des inventions de notre esprit ?

Il sourit en posant la main sur le front du bébé qui s’était jeté goulûment sur le sein encore stérile.

— Non, les dieux existent, mais ils ne sont que des manifestations d’Aton lui-même qui les a créés de sa parole, comme le reste des choses.

Vois : dans les temples, les prêtres de chaque dieu ont voulu donner au profane une explication du monde et de la création.

— Cela, Améni, je le sais, je sais qu'à Héliopolis c'est Atoum qui est un autre nom d'Aton, pareil à Rê qui a créé par la parole le monde avec ses dieux, par couples : Shou qui est l'atmosphère et Tefnout, l'air humide qui en s'unissant ont enfanté Geb la Terre et Nout le ciel, eux-mêmes parents d'Osiris et d'Isis, Seth et Nephtys.

— Telle est la description des apparences. Mais les prêtres de Khémnou[4], la ville des Huit divinités primordiales, ont aussi montré la dualité du monde créé. Ainsi le premier dieu existant serait Noun, l'Océan des anciens jours d'où tout est issu, les eaux endormies qui portaient en elles le monde en gestation ; s'il a pu engendrer, c'est parce qu'il avait en lui son double féminin, Naunet. Par-delà régnait Heh avec son opposé, Héhet, qui est l'infinité de l'espace. Et comme ils prétendent que le soleil n'existait pas encore, triomphaient les ténèbres, Kek et Kéket. Et le dernier couple de ces huit dieux, c'était Amon, avec Amaunet. Or Amon est celui qui est caché, le dieu des mystères, en réalité il n'est que le symbole du mystère du monde qui demeure caché aux simples mortels. Ainsi, seul Aton n'a pas de complément féminin, seul Aton représente l'unité du dieu créateur qui crée de lui-même parce qu'il est mâle et femelle. Et vois : toi et moi nous sommes les incarnations de la dualité féminine et masculine du monde ; nous sommes deux et pourtant nous sommes un car nos âmes sont unies comme nos corps dans l'amour et cette union est créatrice, car nous sommes la manifestation des dieux dans le monde sensible. Cette dualité est la condition requise pour la création dans un monde fini et corruptible, mais dans le monde de l'esprit, ces deux personnes n'en font qu'une et le dieu créateur renferme ces deux états en lui car ils sont la condition de la création.

« Vois, quand j'appelle Aton, mon père, j'énonce une réalité, mais il est aussi ton père, car toi et moi, nous sommes deux manifestations de la réalité d'Aton, et par l'union de nos corps et de nos doubles, supports et formes matérielles de nos âmes, nous ne faisons plus qu'un, nous restituons l'unicité originelle et essentielle de dieu. »

— Améni, toujours de tes lèvres tombent des paroles grandes et belles qui élèvent l'âme vers Aton qui se tient haut dans le ciel. Mais cependant, n'as-tu pas déclaré qu'Amon est le symbole des mystères cachés du monde, qu'il n'est donc qu'une autre réalité d'Aton ?

— Je l’ai dit.

— Alors, dans ce cas, pourquoi le rejeter, pourquoi humilier son clergé ?

— Parce qu’il a usurpé la gloire d’Aton. Il n’était rien qu’une manifestation mineure du dieu, mais les prêtres de Thèbes qui ont voulu rejeter Aton dans les ténèbres, ont mis sur son trône ce dieu qui n’avait aucune réalité et ils ont déclaré que c’était Rê lui-même, et ils en ont fait le roi des dieux. Puis ils ont trompé les rois, mes ancêtres en leur faisant croire qu’il leur apportait la victoire sur les autres nations de manière que les pharaons ont donné à Amon des terres en quantité, avec des villages et des paysans, les revenus de mines et de carrières, ils ont rempli son temple de richesses, de manière que le clergé d’Amon, gérant de tous ses biens, se trouve plus riche que le roi lui-même car il a fait fructifier les terres, multiplier les troupeaux, construire des bateaux en quantité pour commercer avec toutes les villes de l’Égypte et aussi avec les nations étrangères. Voilà pourquoi je veux reprendre à Amon ces choses qui en vérité appartiennent à Aton et je considère qu’Amon n’a pas le droit de se plaindre : quoi, imagine un homme qui a dépouillé un orphelin, lui a volé son héritage, a joui pendant des années de cette spoliation, a vécu dans l’abondance tandis que l’enfant grandissait dans la misère ; vient un jour un juge intègre qui fait rendre à l’enfant ce bien que l’usurpateur a fait prospérer : qui oserait alors plaindre le spoliateur, écouter ses récriminations, dire qu’il est injuste de lui reprendre des richesses qu’il a augmentées ? On devrait au contraire se montrer indigné de la manière dont il a laissé dans la pauvreté et l’obscurité le véritable propriétaire de ces biens, et requérir une juste punition pour de telles actions. Ainsi en est-il des prêtres d’Amon qui doivent s’estimer heureux que je me contente simplement de ne prélever qu’une partie de ces richesses qu’ils ont acquises aussi injustement.

Deux mois plus tard, alors que dans le palais on attendait avec impatience la naissance de l’enfant qui allait naître de l’union de Satamon et de son royal père, on apprit la mort de Youya et Thouya les parents de la reine Tiyi.

Néfertiti se trouvait sur une terrasse du palais d’Aménophis, en compagnie de ceux avec qui se plaisait son cœur ; il y avait May et son époux Amon-Hotpé, Moutnedjemet venue visiter sa sœur pour voir sa seconde nièce, Mérirê, le chambellan de Néfertiti, avec son épouse, et Maï qui avait séduit tout autant Aménophis que son épouse. En retrait jouait Méritaton sous la surveillance de Ti, elle aussi venue du nord pour voir

Maketaton, laquelle dormait doucement bercée par sa nourrice qui causait avec Ti ; entre elles s'était couchée Nébet qui avait perdu la pétulance de sa première jeunesse et se plaisait avant tout à dormir dans l'ombre tiède. Néfertiti n'avait vu que fort peu les grands-parents de son époux de manière qu'elle ne pouvait qu'être peu touchée par la nouvelle :

— Voici, dit le messager introduit dans l'assemblée. Il y a deux jours, le Seigneur Youya, prophète du dieu Min, maître du cheval de Sa Majesté et lieutenant des chars, est allé rejoindre son ombre, dans les royaumes d'Osiris, Seigneur du silence, alors qu'il s'était retiré dans la cité de ses ancêtres. Quelques moments plus tard, son épouse fidèle Thouya, la mère de la Grande Épouse Royale Tiyi, le suivait dans son voyage vers les champs des guérets.

— Voilà une attristante nouvelle, dit Néfertiti, alors que nous attendons à chaque instant l'appel de Satamon pour venir l'aider à mettre au monde son enfant.

— Moi, dit Moutnedjemet, je trouve très beau que Thouya n'ait pas voulu survivre à son époux et l'ait aussitôt après suivi dans la mort. Je voudrais qu'il en fût ainsi pour nous, pour moi et mon Hori.

Maï, qui tenait une harpe entre ses genoux, car il savait tirer de ces instruments des sons harmonieux pour accompagner ses chants, et il avait une belle voix, fit vibrer les cordes tendues et psalmodia :

« Des corps disparaissent et d'autres les remplacent depuis le temps des ancêtres. Les rois divins qui vécurent jadis reposent dans les pyramides et les nobles et les bienheureux gisent dans leurs tombes. Des maisons que jadis ils bâtirent, il ne reste plus rien. Que sont-ils devenus ? J'ai entendu les paroles d'Imhotep et de Djedethor dont les sentences sont sur toutes les bouches : mais où sont maintenant leurs demeures ? Les murs en sont ruinés, il n'en reste plus rien, c'est comme si elles n'avaient jamais été. Et d'eux il ne subsiste plus que leurs écrits par lesquels ils vivront éternellement. Mais d'eux-mêmes qu'en est-il ? Nul ne revient de là où ils s'en sont allés pour nous dire ce qu'ils sont devenus et quels sont leurs besoins, afin de tranquilliser nos cœurs jusqu'au moment où, nous aussi nous partirons pour le pays sans retour. »

Il en était là de ce chant de harpiste fait plus pour attrister les âmes que pour les réjouir, lorsqu'une femme vint annoncer que Satamon entrait en travail.

En hâte se rendirent à son palais Néfertiti et May afin de l'assister dans les tourments et les délices de l'enfantement. Avant que le soleil ne fût passé par-delà l'horizon nocturne, Satamon avait mis au monde un garçon qui reçut le nom de Toutankhaton.

C'est aussi vers cette époque que rentra Aménophis de retour d'un voyage à Ikhoutaton et ensuite jusqu'à Pi-Aton, afin d'inspecter la marche des travaux. C'était la première fois qu'il se séparait de Néfertiti depuis leur mariage, la fatigue de l'accouchement n'ayant pas permis à la jeune femme de l'accompagner alors que lui-même s'était cru obligé de s'embarquer sans retard pour résoudre nombre de difficultés que présentait la distribution des monuments de la cité de l'Horizon.

Il parut à Néfertiti las, mais toujours exalté par la passion religieuse. Il se plaignit de la lenteur des travaux qui mettait à si rude épreuve sa patience qu'il avait quelque mal à conserver son calme habituel. Il avait aussi le cœur plein de rancœur contre Amon, car lorsqu'il envoyait ses scribes saisir les récoltes ou les troupeaux de certains domaines du dieu, recruter pour les envoyer travailler sur les chantiers royaux, des paysans ou des artisans, ces derniers s'étaient absentés, nul n'était capable de dire où, les troupeaux avaient été conduits dans un autre domaine, les greniers se révélaient vidés on ne savait par quel artifice. Par tous les moyens les prêtres se dérobaient et il était visible que les gens des domaines du dieu se rangeaient du côté du premier prophète et non du pharaon.

— Ce ne serait mon père, j'enverrai contre ces impies de bons soldats qui les traqueraient à travers les domaines, jusqu'à ce qu'ils les aient découverts, qui les jetteraient dans des prisons, car ils osent narguer mon pouvoir et se dresser contre Aton.

— Améni, mon cher époux, ce serait folie que d'agir de telle manière. Tu me dis toi-même que les gens du domaine d'Amon se trouvent derrière leur grand prêtre. Or, moi, j'ai chargé Maï de faire une enquête et il m'a donné des éléments concernant les temples. Et vois : le temple d'Amon possède soixante-cinq villages, quarante-six chantiers, quatre-vingt-trois bateaux, quatre cent trente-trois jardins, près de mille khets[5] de champs cultivés, plus de quatre cent vingt mille têtes de bétail et plus de quatre-vingt mille hommes sont employés au service d'Amon. Et vois quels sont les revenus : ils rivalisent avec ceux de l'État lui-même et si l'on additionne les richesses

et les revenus de tous les autres temples de la Terre Noire, on n'arrive même pas au dixième de la richesse d'Amon.

Elle lui tendait le rouleau de papyrus où toutes ces choses avaient été soigneusement notées. Aménophis parcourut d'un regard rapide les lignes tracées à l'encre noire et rouge, puis, levant la tête :

— Tu me procures là une raison de plus d'abaisser Amon, car c'est une puissance dangereuse que la sienne, et je vois que ce que j'ai jusqu'à ce jour prélevé sur ses biens ne représente que peu de choses.

— Je veux aussi te montrer que la puissance de son clergé est redoutable et qu'il ne serait pas bon d'entrer actuellement en lutte ouverte avec lui. Il convient de ruser, de se montrer conciliant car tu as besoin d'eux pour conforter ton trône.

— Que dis-tu là ? Qu'entends-tu par là ? Mon trône est solide car il est dressé dans la gloire d'Aton.

— Écoute-moi encore. Pendant ton absence, un messager est venu, envoyé par le roi de Byblos. On l'a conduit devant ton père qui a dit de l'amener à son fils, car ces affaires n'étaient pas les siennes. Alors, j'ai reçu ce messager et il m'a remis une lettre écrite par le roi de Byblos, Ribaddi. Elle est rédigée sur un pain d'argile, dans la langue et l'écriture des Babyloniens. J'ai alors appelé Maï qui a su me traduire ce que disait le prince, ton vassal. Or, celui-ci déclare que les choses vont mal vers le pays de Kharou et Canaan. Au nord, les Khéta sont descendus de leurs montagnes et ils ont commencé à occuper la plaine qui appartient à pharaon. En Amourrou Abdeshirta, ton vassal te trahirait pour se donner au vil Khéta ; et en Canaan, des bandes de Khabirou ont pris Shechem où leur chef Labaya s'est fait couronner roi. Cette ville était vassale de l'Égypte, comme tout Canaan, et nous l'avons perdue ; et maintenant Byblos par où nous vient le bois de cèdre des montagnes Blanches, Byblos est menacé par les ennemis de pharaon et Ribaddi réclame l'aide de l'Égypte, il demande qu'on lui envoie une armée pour protéger les vassaux encore fidèles. Songes-tu donc à entreprendre une guerre contre Amon alors qu'à l'extérieur l'ennemi menace l'Égypte et avec elle, ton propre trône ?

— Kiya, ce qui importe avant toute chose, c'est de faire triompher Aton. Une fois qu'il aura ses villes et ses temples de la Nubie à Canaan et que son amour aura été révélé aux hommes, la paix s'installera partout et chacun ne vivra plus que dans l'adoration d'Aton. Or, nous sommes sur le chemin de réussir dans cette fantastique entreprise ; je ne veux pas risquer de la gâcher

pour m’occuper de querelles entre petits princes asiatiques. Mais vois, je suivrai ton avis et ne me heurterai pas de front aux prêtres d’Amon, j’ai avec moi le temps et la protection d’Aton. Je sais que peu à peu l’esprit des partisans d’Amon sera illuminé par la révélation d’Aton et ils se hâteront de venir sacrifier sur ses autels, le cœur rempli d’amour et du regret d’avoir si longtemps méconnu le dieu, d’être restés volontairement aveugles. Aton détruira lentement Amon comme les vagues du fleuve en crue détériorent les murs de terre des digues, petit à petit, jusqu’à ce qu’une ultime vague légère, à peine sensible, fasse s’écrouler l’édifice rongé à la base. Mais vois encore, je reviens de la terre du Nord et de la cité de l’Horizon où les travaux avancent, et avant la prochaine inondation nous pourrons y transporter la cour car Bek et Nakht font des merveilles. Or, j’ai pris une décision : ma titulature royale, je veux la changer et je veux aussi compléter la tienne. Ainsi ton nom sera désormais Néferneferouaton Néfertiti et moi je veux que soit banni le nom d’Amon dans mon propre nom et désormais mon nom sera Akhenaton, car je suis l’esprit d’Aton, son incarnation.

Chapitre XIX

Néfertiti regardait avec attention le ciseau habile du sculpteur courir sur la statuette ; avec le maillet, par petits coups, il poussait le ciseau de bronze en douceur dans les sillons larges, à peine esquissés, qui remontaient tout au long du corps finement modelé dans la pierre d'un rose brique, aux teintes chaudes comme de la chair. Elle admirait la précision de chacun de ses gestes, la maîtrise du moindre de ses mouvements, de manière que jamais le ciseau n'allait de biais ni trop en profondeur : une dextérité incomparable et un plus grand talent encore pour exprimer la beauté.

Elle se tenait droite, le bras gauche pendant sans raideur et, innovation pleine d'audace dans la statuaire, le droit replié et relevé vers sa chevelure coiffée sur la tête, car elle ne portait pas de perruque et avait ôté sa coiffe pour poser. Son corps était étroitement serré dans une robe teinte en pourpre, si fine, si transparente, si légère, qu'elle adhérait au corps dont elle révélait toutes les formes élégantes, le galbe évasé des hanches, la double ondulation du ventre et du pubis, les creux des cuisses élancées, la ferme rondeur des seins hauts. Le vêtement, en un drapé tout plissé, renforcé sur le bord d'un galon doré, était retenu sur l'épaule gauche, couvrait la plus grande partie du bras gauche, laissant nus l'épaule et le bras droit, enfin déployait deux pans ornés de franges qui se nouaient sous le sein droit.

Tout en travaillant, le sculpteur ne pouvait s'interdire d'exprimer une admiration qui flattait la coquetterie de la jeune femme.

— Ma reine, disait-il, Aton lui-même a visiblement pris à modeler tes formes autant de plaisir que j'en ai à les éterniser dans la pierre. Et il faut que le dieu t'aime par-dessus tout pour t'avoir conservé aussi intacte ta beauté après t'avoir par trois fois rendue mère.

— Djéhoutimès, répondit-elle avec un sourire enjoué, je crains que tu ne me juges avec des yeux d'artiste et je vois que c'est ainsi que tu me recrées car je me trouve plus belle et parfaite de corps dans cette statuette que dans la réalité :

— C'est donc que tu te vois bien mal car en vérité ta beauté est telle que mon ciseau a toutes les peines à s'en approcher.

— Non, non, Djéhoutimès ! Tu es un bien mauvais disciple de Sa Majesté car contrairement à Bek, tu dissimules les défauts au lieu de les mettre en valeur, selon les recommandations du roi.

— Ma reine, je suis un fidèle de Sa Majesté, mais comme mon âme n'a de goût que pour la beauté, comme il me déplaît de ciseler des formes qui me paraissent laides, j'ai fait de toi mon modèle favori, mon modèle unique, de manière que je puis rendre la réalité de tes formes et de ta vie intérieure sans encourir le reproche du roi de masquer la vérité, car tu es toute beauté, en toi s'est incarnée la beauté d'Aton.

— Ah, Djéhoutimès ! Combien j'aimerais que tu ne sois pas un de ces courtisans flatteurs qui envahissent le palais et par leurs paroles mensongères, leurs louanges éhontées, accaparent l'esprit de mon époux !

Il la regarda si intensément qu'elle en baissa les paupières.

— Peux-tu penser répondit-il, que ma bouche soit mensongère lorsque je prononce de telles paroles ? Je parle avec mon cœur ! Ne sais-tu pas que tout le peuple de cette ville d'Aton est fier de t'avoir pour souveraine, que les louanges de ta beauté sont sur toutes les lèvres ? Et moi-même je connais toute la grâce que tu me fais en m'accordant ainsi ta confiance, en venant toi-même dans mon atelier pour que je façonne ta beauté dans la pierre, en me permettant de m'adresser à toi avec cette familiarité.

— Djéhoutimès, voici maintenant plus d'un an que j'ai découvert ton atelier et que j'ai vu que le dieu guide ta main pour recréer par-delà sa création. Nous pouvons ainsi parler avec une grande liberté, et sache qu'il me plaît de me rendre ici, auprès de toi, de te voir travailler, de t'entendre parler. Le roi lui-même s'est étonné que ce soit moi qui me déplace pour venir poser chez toi alors que Youti, lorsqu'il fait le portrait de la reine Tiyi ou de sa fille Baketaton, il vient dans le palais de Thèbes, car il n'est pas convenable qu'une reine se dérange pour ses sujets. Mais ni Akhenaton ni moi-même ne sommes des souverains ordinaires et le roi lui-même va bien poser dans l'atelier de Bek. Je trouve chez toi une intimité, une chaleur, une confiance qui n'existent guère dans le grand palais où ne cessent de se nouer les intrigues des courtisans. C'est ta sincérité qui me plaît et c'est pourquoi je crains que tu ne sois plus sincère lorsque tu dis trop de bien de moi.

— Désormais, ma reine, je m'efforcerai de dire du mal de toi, mais il est à craindre que ce sera alors que ma bouche deviendra mensongère et on ne me croira pas.

La chute fit rire Néfertiti.

— J’en ai terminé pour ce jour, dit enfin le sculpteur. J’ai maintenant un long travail de polissage, et pour la suite il n’y aura que peu de choses à faire. Si tu le permets, je voudrais faire ensuite un portrait de toi, uniquement ton buste ; je le cisèlerai dans une pierre tendre et blanche afin de pouvoir la peindre et rendre les teintes de ta peau, de tes lèvres, de tes yeux.

— J’y penserai, j’y penserai !

Elle prit sa coiffe, qui était la couronne bleue cylindrique qu’elle avait vue naguère dans son rêve et qu’elle avait décidé de faire confectionner par les artisans du palais, afin de porter un chef unique, comme nulle reine n’en avait encore eu. Lorsqu’elle l’eut mise en place, cachant ainsi ses cheveux, elle glissa ses pieds nus dans ses sandales. Djéhoutimès l’accompagna jusqu’à la porte de son atelier et s’inclina devant elle.

Néfertiti cligna des yeux en sortant dans la rue ruisselante de soleil. Des enfants vinrent vers elle en disant :

— La reine, la reine ! C’est Sa Majesté qui sort de chez le sculpteur !

La demeure de Djéhoutimès était située dans le quartier des artisans, à peu de distance au sud des deux palais royaux et du Grand Temple d’Aton. Les enfants tentèrent de s’approcher mais Hanis qui se tenait dans l’ombre d’un groupe de palmiers, près du char léger de la reine attelé de deux fougueux chevaux blancs, les chassa en jurant. Car Néfertiti avait pris Hanis dans sa maison et elle en avait fait en quelque sorte son garde du corps.

Il y avait maintenant plus d’une année que le couple royal était venu avec la cour prendre possession des demeures et palais devenus logeables de la Cité de l’Horizon. Un an déjà, se disait-elle, comme étonnée de la rapidité de la fuite du temps. Quelques jours avant cette grande migration, Hanis s’était présenté devant elle. Il l’avait priée de le recevoir seule à seul et elle l’avait ainsi fait, se demandant les raisons de cette entrevue secrète. Il lui avait alors rappelé l’estime qu’il avait déjà pour elle, avant qu’Aménophis ne la choisisse pour épouse et n’en fasse la maîtresse des Deux-Terres, l’amour que lui avait porté Horemheb, qui s’était sacrifié par amitié pour Aménophis, tout cela avant de lui confesser qu’il était rempli de remords pour avoir, sur l’ordre d’Horemheb, à plusieurs reprises poussé les prêtres d’Amon à se révolter contre les avanies que leur infligeait le roi.

— Ce n’est pas dans un esprit de trahison, avait aussitôt précisé Hanis, mais parce qu’il espère en jetant ainsi de l’huile sur le feu, pousser les

prêtres d'Amon à se porter à des actes de violence afin que Sa Majesté s'alarme et fasse appel à lui, Horemheb, pour réprimer la rébellion et en reconnaissance, lui confie le commandement des armées de Sa Majesté.

Néfertiti avait décidé de ne rien dire de cela à Aménophis, puis elle avait demandé à Hanis de la tenir au courant des démarches que ferait Horemheb dans ce sens. C'est ainsi qu'elle avait commencé à mettre sa confiance dans cet homme qui manifestait la plus vive admiration à son endroit, de manière qu'elle se l'attacha. Lorsque la cour s'installa à Ikhoutaton, Horemheb y reçut une demeure où s'installa Moutnedjemet et dans laquelle on ne voyait que peu son époux qui se trouvait le plus souvent à Memphis car, afin de l'éloigner le plus possible de Thèbes, Néfertiti lui avait fait donner à nouveau le commandement des troupes de la Basse-Égypte. Quant à Hanis, ayant aussi pu juger de sa robustesse et de ses qualités de guerrier, Néfertiti l'avait pris à son service.

La jeune femme monta sur le char et en prit les rênes après avoir renvoyé Hanis, car elle fut prise du désir de se promener à travers la ville. Elle engagea le véhicule dans la grande rue qui se déployait parallèlement au Nil et reliait les faubourgs méridionaux aux quartiers suburbains du Nord. Lorsque son imagination la ramenait plus de trois ans en arrière, à l'époque où s'étendait là une solitude brûlée de lumière dont Aménophis avait pris possession au nom d'Aton, elle s'émerveillait des réalisations de l'industrie humaine et de la puissance d'un homme qui avait fait naître des sables du désert toute une ville. La plus grande animation régnait dans l'avenue coupée à angles droits par des rues secondaires qui constituaient des îlots de maisons. Les grandes demeures des nobles, se situaient dans l'ensemble dans le quartier sud, quartier commerçant avec ses entrepôts de blé, d'huile, de légumineuses, de vin ; il y avait là, tout au sud, la demeure du vizir Nakht, puis celles de Ramosé, du grand écuyer Ranéfer, et vers le nord, à proximité des ensembles monumentaux constituant le cœur de la cité, celle de Panéhésy, le grand prêtre d'Aton.

Le centre était constitué par le grand temple d'Aton, au nord et le petit temple du dieu et, entre les deux, les deux palais royaux reliés par un pont couvert qui enjambait la rue et constituait une porte monumentale à triple ouverture, la large porte centrale étant surmontée d'une pièce ouverte par des baies sur chaque face, où le roi et la reine se montraient officiellement au peuple et d'où ils distribuaient les récompenses. Elle s'engagea sous la

porte centrale pavée de briques crues et destinée à la circulation, tandis que les deux baies latérales étaient pavées de pierres.

Néfertiti passa devant ces monuments et poussa ses chevaux au galop, en direction du nord. Elle éprouvait un soudain désir de liberté, un besoin de sentir le vent chaud frapper son visage, lui coller plus encore la robe au corps. Dans ces quartiers s'activaient toujours les maçons qui ne cessaient d'élever des demeures, grandes et petites, pour loger tout le monde qui chaque jour affluait vers la nouvelle capitale de l'empire. Elle laissa bientôt derrière elle la fièvre constructrice, la poussière soulevée par les pieds des passants et les troupeaux de bœufs et de moutons, l'odeur âcre des briques humides qui séchaient au soleil, pour retrouver une soudaine solitude. Elle retint alors les chevaux qui se mirent au pas : elle cherchait le lieu où elle s'était promenée avec sa sœur, alors qu'elle se rendait à Thèbes pour y épouser Aménophis. Elle le reconnut enfin, loin au nord de la ville, vers le pont où s'incurvait la falaise orientale pour plonger vers le Nil et former une limite naturelle au domaine d'Aton. Elle trouva l'endroit agréable, piqué de palmiers et proche du fleuve ; elle décida qu'un jour, lorsque serait terminée la construction de tous les édifices officiels de la cité et seraient logés tous ceux qui venaient y chercher un abri, elle ordonnerait l'édification d'un palais de sa conception, où elle pourrait trouver le calme loin des bruits de la cour.

Elle évoqua alors l'enthousiasme qui à cette époque la possédait en permanence, son exaltation à l'idée de retrouver celui qu'elle aimait et aussi en songeant qu'elle allait par ce mariage, réaliser un rêve que nulle fille du Nil n'aurait jamais osé concevoir, devenir la reine des Deux-Terres, fortune inouïe qu'elle n'avait pas cherchée et qui lui échoyait en même temps que le couronnement de son amour. Elle songeait alors, avec une certaine angoisse, que c'était trop de bonheur, que le destin l'avait trop choyée pour ne pas lui réserver quelque malheur.

Elle chassa cette pensée qui lui parut de mauvais augure. Ayant arrêté le char, elle en descendit pour le plaisir de marcher à côté des chevaux qui la suivirent en secouant avec impatience leur tête ornée de plumes et de grelots. Elle songea alors à Aménophis et s'interrogea à son propos. Dix mois après leur installation dans la cité, elle avait enfanté son troisième enfant, une fille encore, qui avait reçu le nom d'Ankhsenpaaton. Cette fois Aménophis avait laissé percer sa déception. Au lieu de prendre l'enfant

dans ses bras et venir câliner la mère, il s'était brusquement détourné en murmurant :

— Aton, mon père, ne me donneras-tu jamais d'héritier ? Puis il était sorti.

Cette attitude, si nouvelle, avait provoqué un violent choc au cœur de Néfertiti qui avait retenu ses larmes au bord des paupières. Un peu plus tard, il était venu lui demander pardon d'un mouvement d'humeur qu'elle s'était empressée d'oublier. Mais s'il se montrait toujours affectueux, s'il lui prenait tendrement la main, de préférence en public que dans l'intimité, avait-elle d'ailleurs remarqué, il ne donnait plus guère ces témoignages de passion qui éclatent dans le plaisir goûté à deux en de profondes étreintes. S'il voulait qu'elle soit à ses côtés chaque matin lorsqu'au lever du soleil ils se rendaient dans le petit temple d'Aton pour y saluer le lever de l'astre et lui faire des offrandes de fleurs, de fruits et de parfums, et aussi lorsqu'il tenait sa cour avec les grands du royaume, ou qu'il se montrait au balcon des apparitions royales, sur le pont qui reliait les deux palais, le reste du temps il semblait ne pas se soucier d'elle, qu'il soit jour ou nuit. Cela lui laissait toute liberté pour se rendre où bon lui semblait, mais c'est la nuit, dans cette solitude nouvelle qu'elle ressentait le plus cruellement ce soudain éloignement. Elle en cherchait les causes et c'est pour mieux se retrouver en elle-même, pour penser plus sereinement aux choses, qu'elle avait poussé ses chevaux dans le désert, au nord de la cité du dieu vivant. Mais vaines lui paraissaient les raisons qu'elle imaginait pour expliquer le comportement d'Aménophis et en définitive, elle attribua ce refroidissement, certainement passager, à la fatigue provoquée par ses multiples activités et les nombreux soucis qui l'assaillaient depuis leur établissement dans la nouvelle capitale.

Sur le chemin du retour, elle rencontra Maï qui se hâta vers elle en levant les bras et se courba profondément vers le sol.

— Ma reine, lui dit-il, tu es la bienvenue, le dieu t'a conduite ici. Je te cherchais ; en mon cœur, j'espérais te voir, car je viens du palais où Hanis m'a appris que tu étais allée vers le nord.

— Maï, qu'y a-t-il de si important pour que tu veuilles me parler sans plus attendre.

— Viens, je te prie, accompagne-moi à la maison des archives, je suis très inquiet pour Sa Majesté.

Il courut devant le char qu'il conduisit jusqu'aux salles de la chancellerie, intégrées dans les bâtiments royaux.

Néfertiti descendit du char et le précéda dans la salle où travaillait un scribe, assis sur une natte, qui transcrivait sur une feuille de papyrus en langue égyptienne, le texte en babylonien gravé sur le pain d'argile écrite. À l'entrée de la reine, il tomba sur le ventre pour la saluer, et Maï le présenta :

— Voici Toutou, c'est un scribe habile qui sait lire la langue des gens de Kardouniash et aussi celle des vassaux de Fenkhou. Vois, il termine de traduire une lettre qui vient de nous arriver de Byblos. La situation devient là-bas de plus en plus grave, chaque jour le vil Khéta rogne les territoires de nos vassaux, le roi d'Amourrou intrigue contre nous et dans cette lettre le roi de Byblos se plaint de n'avoir jamais de réponse de Sa Majesté, et il craint qu'un jour sa cité elle-même tombe aux mains des ennemis de l'Égypte.

— Maï, permets-moi d'intervenir, dit alors Toutou. Je reviens de ces pays, d'Amourrou et de Canaan, où j'ai rencontré les princes de ces cités et aussi j'ai parlé aux envoyés de Sa Majesté qui résident là-bas. Ribaddi est un pleutre, une sarcelle gémissante qui craint d'être à tout instant chassé de son trône et qui voit des ennemis partout. Je profite que notre reine soit présente et que je puisse lui parler, pour affirmer que la situation n'est pas aussi alarmante que tu le crains.

— Moi aussi j'ai parcouru ces contrées, répliqua Maï. J'y ai vu les bandes de Khabirou mettre à sac les villages, rançonner les caravanes de marchands et de voyageurs, et je sais qu'Abdeshirta, le roi d'Amourrou, a le cœur rempli d'ambition et aussi de perfidie.

— Ne laissez pas la dispute se mettre entre vous, interrompit Néfertiti. Maï, prends cette lettre et accompagne-moi, nous parlerons à Sa Majesté.

Lorsqu'ils furent ressortis, Maï soupira :

— Ma reine, ce Toutou est aussi plein d'ambition. Vois, Sa Majesté m'a accordé sa confiance, elle m'a élevé dans son palais, elle m'a confié des fonctions dans son armée et elle m'a accordé les revenus de la charge d'intendant à Héliopolis, et aussi elle m'a confié la direction du bureau des archives dans sa chancellerie. Or, ce Toutou, il vient d'arriver dans la cité de l'Horizon et comme il est un bon scribe et connaît les princes vassaux, il s'est fait confier par Sa Majesté le soin de s'occuper de la correspondance royale. Mais il a un gros ventre et déjà il se voit à ma place et il espère devenir le chef de la chancellerie du palais.

— Maï, n'aie pas de crainte à ce sujet. Sa Majesté est juste et ce Toutou ne pourra te nuire dans son esprit.

Comme Aménophis ne se trouvait pas dans le grand palais, Néfertiti retint Maï auprès d'elle, dans la résidence royale, afin qu'il l'entretint encore des pays lointains, et surtout des montagnes du Khéta où l'hiver tombaient du ciel des légers pétales très froids qui recouvraient la terre d'un épais tapis tout blanc, moelleux comme la toison d'un mouton, mais bien plus profond, et très humide car lorsqu'on en prenait dans le creux de la main, ces pétales se transformaient en eau. Les artisans de ce pays connaissaient aussi un étrange métal, qui ne fondait pas comme le bronze, mais rougissait et se ramollissait au feu de manière qu'on pouvait alors le façonner et en faire de solides lames, très fines et longues ; une fois refroidies, elles avaient la couleur de l'argent mais elles étaient plus dures et aiguës que le bronze. L'évocation de ces contrées mystérieuses entraînait Néfertiti dans des rêves qui l'éloignaient d'un quotidien qui pourtant, en d'autres temps, lui avait paru n'être qu'un rêve inaccessible.

Chapitre XX

Pendant plusieurs jours, le roi demeura invisible, même pour son épouse. Il s'enfermait dans une salle du palais privé qu'il s'était réservée et où il aimait à se retirer pour écrire ou s'adonner à la peinture, activité qui en d'autres temps aurait parue honteuse chez un roi d'essence divine, mais qui n'étonna personne lorsqu'il s'agissait d'Aménophis. Il lui arrivait de quitter le palais en char, et il refusait alors toute escorte, ce qui plongeait Mahou, définitivement promu chef de la police de la ville, dans de mortelles angoisses car s'il reconnaissait que l'âme du roi était immortelle, il était convaincu que son corps était sujet aux mêmes risques de destruction que le plus humble de ses esclaves ; or, il savait que bien des gens, du côté de Thèbes, n'auraient pas été fâchés de le voir disparaître.

Par une tiède fin d'après-midi, alors que descendait rapidement le soleil en ce début d'hiver, Aménophis surgit dans la vaste pièce où se tenait Néfertiti en compagnie de leurs trois filles. Les deux aînées, assises parmi des coussins, jouaient en riant ; la dernière, Ankhsenpaaton, âgée à peine de quelques mois sommeillait entre les bras de sa mère.

— Akhenaton, mon frère aimé, lui dit Néfertiti, tu nous trouves heureusement surprises de te voir ainsi arriver parmi nous.

— Durant ces derniers jours, mon père Aton m'a visité, il a été avec moi, il est descendu en moi. Je le sentais vivre en moi, il illuminait mon âme. Et voici : il m'a inspiré un hymne, un chant divin à sa louange. Je l'ai écrit sur ces feuilles pour que de bons scribes le répètent et le transmettent à mes prêtres et à tous les grands et les nobles de la cour, car je veux que chacun le chante, chaque matin, pour la plus grande gloire d'Aton.

Il s'exprimait avec une exaltation qui tout en éclairant son visage, lui tordait les lèvres et agrandissait ses yeux qui paraissaient près de sortir de leurs larges orbites, au point que Néfertiti s'en inquiéta.

— Veux-tu me le lire ? hasarda-t-elle.

Il lui jeta un regard rempli soudain de reproches.

— Te le lire ? Lit-on un tel hymne, un grand chant d'amour, comme un texte ordinaire, comme une vulgaire lettre entre deux scribes ? Demain,

lorsque Aton s'élèvera glorieusement dans le ciel, je l'accueillerai par ce chant qui réjouira son cœur.

— Alors, peut-être vas-tu prendre ton repas avec nous, avec tes filles qui te voient si rarement ces derniers temps : à peine le matin pour les emmener saluer l'apparition du soleil !

— Bien, bien, qu'on serve le repas. Je vais dîner avec vous.

Dans la salle voisine, ils prirent place chacun sur un fauteuil, chacun devant une table chargée de mets, après que Néfertiti eut remis la petite dernière entre les mains de sa nourrice. Les deux autres filles s'assirent sur des coussins, aux pieds de leurs parents et se mirent à mordre de leurs petites dents les morceaux de canard qu'une servante avait disposés devant elles dans un plat.

Néfertiti profita de ces instants d'intimité pour lui parler de son entrevue avec Maï et des craintes qu'avait ce dernier pour les intérêts du roi en Asie. Aménophis demeura un instant silencieux avant de répondre.

— J'ai confié à ce Maï charges et fonctions, et je vois qu'il vit maintenant dans l'opulence, lui qui allait les pieds dans la poussière des chemins. Il possède une belle maison et se fait aménager une tombe somptueuse dans la montagne du levant.

— Son inquiétude te fournit le témoignage de sa reconnaissance, remarqua alors Néfertiti, surprise par ce prologue.

— Peut-être, mais au lieu de s'occuper activement des affaires qui dépendent de lui, on le trouve plus souvent au palais, auprès de la Grande Épouse Royale qu'il distrait par ses récits et ses chants. Et voici que maintenant il se tourmente pour les intérêts de pharaon en Asie, comme si pharaon n'était pas capable de les gérer. Tout ce qu'il advient sous le regard d'Aton, son fils le sait, rien n'échappe à son attention.

— Dans ces conditions, comment peux-tu tolérer que des vassaux te trahissent, que les ennemis de l'Égypte lui rongent les flancs, tels des rats dans un grenier ?

— Je sais qu'Aton pourvoira à tout. C'est lui qui m'inspire en chacun de mes actes et pour ce qui est des affaires de l'Asie, les choses vont comme il convient qu'elles aillent.

Néfertiti n'avait pas voulu relever l'allusion à la présence, sans doute jugée indiscrète, de Maï auprès d'elle et comme elle ne voyait en cela aucune attitude blâmable, elle ne s'y attarda pas. Ce soir-là, elle se montra plus aimante et plus tendre que jamais et lorsque les nourrices eurent

emmené les enfants se coucher, elle entraîna son époux vers sa chambre, qu'il n'avait pas partagée avec elle depuis déjà quelque temps. Selon un usage que le couple royal avait singulièrement aidé à triompher à cette époque, ni elle ni lui ne portait de vêtement, pas même un bijou, excepté leurs couronnes singulières que, par on ne savait quelle ostentation, ils coiffaient dès le saut du lit. Pourtant, contrairement à ses prédécesseurs qui attribuaient aux couronnes un véritable pouvoir magique, Aménophis, suivi en cela par son épouse, avait rejeté toute foi en l'efficacité des amulettes et des rites magiques, au point qu'il se refusait même à porter le pectoral, lourd collier orné des deux déesses protectrices de la monarchie, Outo, la divinité cobra du Nord, et Nekhbet, la déesse vautour du Sud, et qu'il avait veillé à ce qu'aucune image de caractère magique se soit insérée dans les peintures naturalistes qui couvraient les murs et les sols des salles des palais.

Sur une table elle déposa son casque conique puis elle ôta son khépresh et le conduisit vers le lit. Il marqua une velléité de résistance, mais il se sentit si fortement dominé par le regard tendre et impérieux, par les gestes caressants et provocants, qu'il se laissa entraîner parmi les coussins amoncelés sur la couche où elle s'enlaça à lui avec une ardeur impatiente. Mais vains demeurèrent ses baisers ; elle épuisa toutes ses ressources amoureuses, inutilement déploya tout l'art des étreintes en lequel excellent les femmes voluptueuses ; Aménophis lui-même haletant, transpirant, s'acharna à rappeler une vigueur qui le fuyait, à rassembler en lui tous les désirs les plus profonds de ses reins, sans parvenir à réussir dans une entreprise qui le laissa finalement pantelant comme un oiseau meurtri que vient d'abattre la flèche d'un invincible archer. Il se leva soudain et la laissa inquiète et troublée, seule sur sa couche. Elle ne s'endormit que très tard les sens en feu, l'esprit enfiévré.

Il vint lui-même la réveiller à l'aurore. Elle frissonna dans la froideur du petit matin et remonta sur son corps la couverture de laine.

— Pardonne-moi pour cette nuit, lui dit-il en détournant la tête. Il sera mieux de rester séparés encore quelque temps, c'est sans doute la fatigue, une tension de l'esprit…

— Tu aurais besoin de repos, assura-t-elle en lui caressant le visage. Vois, tu te donnes trop entièrement aux affaires de l'État et de ton père Aton. Pourquoi ne pas t'en remettre pour certaines choses à ta mère Tiyi qui est si sagement conseillée par Amenhotep, fils d'Hapou, et aussi à moi-

même : déjà les soins du culte absorbent toute ton énergie. Contente-toi de superviser superficiellement les affaires de l'État.

— J'y songerai, mais il me paraît imprudent de laisser trop de pouvoirs à ma mère et à son ministre. Lorsque je me suis assis sur le trône des Deux-Terres, elle espérait me dominer, ou tout au moins me laisser mener ma lutte pour que triomphe Aton, de manière à s'attribuer le pouvoir réel pour ce qui concernait les affaires de l'État. Mais elle ne soupçonnait pas combien Aton est lié au trône, combien les affaires de l'État sont celles du dieu, si bien que je ne lui ai laissé que de maigres satisfactions comme la direction avec Amenhotep, des travaux de construction du temple des millions d'années de mon père. Amenhotep est d'ailleurs désormais trop vieux, trop fatigué pour nourrir d'autres ambitions que celles de cultiver la sagesse et de se procurer une heureuse fin de vie en ce monde. Il a d'ailleurs tout ce qu'il faut pour cela et sa vanité se contente du titre de chef de tous les chantiers du roi et de maître des cérémonies de la fête d'Amon. En accord avec moi, mon père vient de lui accorder le droit divin de se faire ériger un sanctuaire auprès des temples des autres rois justifiés ; ainsi, le voici maintenant tout absorbé dans ces travaux qui lui assureront, à ce qu'il croit, une vie éternelle, comme si l'âme avait besoin de tous ces artifices pour revivre éternellement ! C'est bien pour cela que je n'ai pas ordonné, comme mon ancêtre, comme mon père, que soit construit en mon nom un temple des millions d'années. Et si je veux que ma tombe et la tienne soient aménagées dans la montagne, près d'ici, c'est parce que j'ai prêté le serment de ne pas quitter cette région qui est le domaine de mon père Aton. Ainsi, mon corps, lorsque l'aura quitté mon âme, continuera de tenir mon serment, par-delà la mort.

— Moi-même je me sens bien inutile auprès de toi. Je voudrais tant t'aider, te soulager…

— Ta présence déjà m'est une aide précieuse, l'interrompit-il, mais ne participes-tu pas déjà aux affaires du royaume ? Ne m'est-il pas souvent arrivé de parler avec toi, d'entendre tes conseils lorsqu'il s'est agi de prendre des décisions souvent d'importance ? N'as-tu pas toi-même nommé des fonctionnaires comme ce Mahou qui se révèle un maître de la police très actif ?

— Peut-être pourrions-nous nous répartir les tâches. Pourquoi ne recevrais-je pas les rapports du vizir, ceux de Nakht en cette ville, de

Ramosé à Thèbes, ou encore confie-moi les relations avec les chefs des armées puisque tu as la guerre en haine.

Il se contenta de sourire et, la prenant par la main :

— Vois, Aton va sortir de sa couche nocturne et déjà sa lumière blanchit l'orient. Il est temps d'aller l'accueillir, et tu pourras entendre l'hymne qu'il a inspiré à mon cœur.

Néfertiti jugea qu'il était plus habile de ne pas insister. Elle agrafa sur sa poitrine une simple robe, sans se soucier de la fraîcheur de l'air matinal, coiffa sa couronne, glissa les pieds dans des sandales.

Ils allèrent chercher dans leurs chambres les deux filles aînées, âgées de cinq et trois ans. Leurs nourrices les avaient levées et revêtues de robes longues et chaudes. Néfertiti enleva dans ses bras Maketaton qui trottinait, les yeux encore pleins de sommeil et Aménophis porta de son côté l'aînée jusqu'au char que tenait prêt Hanis. Les nobles et les dignitaires s'étaient rassemblés dans le jardin du palais. Tous se courbèrent jusqu'au sol puis ils se mirent en marche derrière le char sur lequel avait pris place la famille royale. Ils sortirent par la rampe occidentale qui s'ouvrait sur l'avenue, près du pont des apparitions.

Les offices du matin se déroulaient dans le petit temple, au sud du palais et séparé de celui-ci par une large rue. Ainsi y parvinrent-ils en très peu de temps et le char s'arrêta devant le double portail de bronze enchâssé entre les deux pylônes massifs de la façade, prolongés par de longs mâts en haut desquels flottaient des flammes pourpres qui claquaient dans le vent du matin.

Ils descendirent du véhicule dont Hanis maîtrisait les chevaux et à pied s'engagèrent sous la porte. Dans la première cour où ils pénétrèrent, toute la partie voisine de l'entrée était occupée par un autel monumental entouré de cent tables d'offrande. Il fallait encore traverser deux autres vastes cours pour parvenir au sanctuaire où se déroulaient diverses cérémonies en présence seulement des prêtres affectés au temple. Ainsi est-ce vers l'autel que s'avança le roi suivi de la reine et des deux petites filles, tandis que les nobles se dispersaient parmi les tables qu'ils avaient eux-mêmes chargées d'offrandes : fruits et légumes, volailles, poissons et viandes, bière et vin. Les prêtres s'étaient disposés au fond de la cour, venant de la cour contiguë à laquelle ils avaient accédé par une porte latérale, face à leurs logements situés au sud.

Panéhésy, le grand prêtre du dieu, se tenait au bas des degrés qui conduisaient à l'autel. Il était accompagné d'un autre prêtre chargé d'une couronne constituée par un mortier bas surmonté de deux cornes de bélier torsadées horizontales et de deux hautes plumes. C'était la coiffe caractéristique d'Amon. Aménophis s'était arrêté devant le grand prêtre qui s'inclina profondément en levant les bras pour le saluer. Néfertiti regardait la couronne du dieu de Thèbes sans comprendre sa présence dans le temple d'Aton. Or, Aménophis se tourna vers elle et lui ayant ôté sa couronne, il la remit entre les mains du prêtre assesseur qui avait lui-même donné à Panéhésy la coiffe qu'il portait et qu'il remit au roi. Néfertiti eut un mouvement de recul en voyant qu'Aménophis élevait la couronne au-dessus de sa tête. Il esquissa un sourire puis la déposa sur son front. Sur le moment, la jeune femme n'osa plus bouger la tête de crainte que s'écroulât cet édifice compliqué. Alors, Aménophis éleva la voix :

— Par cette couronne, je te donne tout pouvoir sur Amon, Néferneferouaton Néfertiti. En toi se manifeste Amon le caché, il prend l'apparence d'Aton dans sa belle apparition féminine. Qu'on salue ici la maîtresse du clergé d'Amon.

Les courtisans poussèrent des acclamations rituelles puis Aménophis se tourna vers Bek qui se tenait en retrait, derrière Panéhésy.

— Et toi, mon sculpteur royal, mon disciple, je veux que tu représentes la scène de l'offrande de ce jour sur une stèle que tu poliras dans les rocs qui délimitent le domaine d'Aton, à l'emplacement que je t'indiquerai. Tu y modèleras le disque, face visible du dieu avec ses mille mains lumineuses porteuses de vie, et juste au-dessous la table chargée d'offrandes, et moi je serai figuré devant l'autel portant au dieu mes dons, et derrière moi la Grande Épouse Royale avec la couronne que tu lui vois, et à sa suite les deux petites princesses, nos filles, en train d'agiter les sistres qui plaisent au dieu.

— Il sera fait selon la volonté de Sa Majesté, assura le sculpteur en s'inclinant profondément.

Alors, accompagnés par la musique et les chants des prêtres, les officiants royaux montèrent sur l'autel.

Aménophis s'arrêta devant la grande table d'offrandes à quatre pieds massifs, chargée de cruches de vin, de pain et de viandes, toutes denrées qui, avec celles qui s'entassaient sur les autres tables, seraient distribuées aux pauvres après que les prêtres auraient prélevé leurs parts. Maintenant le

soleil qui avait un instant empourpré le ciel, élevait son disque lumineux au-dessus de la ligne nacrée des montagnes. Vers lui Aménophis tendit les bras, vers lui il tourna son visage, et chacun fit de même, la reine et les deux petites filles, et sous eux tous les grands du pays et les prêtres qui avaient fait taire leurs instruments et avaient cessé leurs cantiques. On n'entendait plus que les sons métalliques des disques agités dans les sistres que secouaient les deux princesses. Alors s'éleva la voix d'Aménophis, grave et profonde, puissante et rauque :

Splendide est ton apparition à l'horizon du ciel,
Aton vivant, créateur de toute vie !
Quand tu te lèves sur l'horizon oriental,
Tu remplis tout l'univers de ta beauté.
Comme tu es beau, grand, rayonnant,
Tu domines chaque terre
Ta lumière illumine le monde jusqu'en ses extrémités.

Ainsi psalmodia-t-il, modulant les sons comme dans un chant lent et majestueux, pareil au Nil qui conduit vers la mer ses eaux vivifiantes :

Combien multiples sont tes œuvres
Mais elles sont cachées à nos regards.
Ô, dieu unique hors de qui rien n'existe,
Tu as créé la terre selon ton désir, toi seul,
et tous les peuples, les troupeaux et les bêtes sauvages
et tout ce qui marche sur la terre
tout ce qui vole dans les airs,
le pays de Kharou et la Nubie,
et la Terre Noire…
Tu es dans mon cœur
et nul autre ne le connaît que ton fils
à qui tu as enseigné tes chemins et donné ta puissance.
Tu es la durée de l'existence, chacun vit par toi,
tous les yeux contemplent ta beauté jusqu'à ton coucher,
tout travail cesse quand tu reposes à l'occident.
Tu fais vivre toute chose pour ton fils né de ta chair
Le roi qui vit dans la Vérité, le Maître des Deux-Terres,
Akhenaton, grand par la durée de la vie,

et la Grande Épouse Royale qu'il aime,
la Souveraine des Deux-Terres,
Néferneferouaton Néfertiti, vivante dans l'éternité.

Le silence retomba, si total, qu'on percevait le grésillement des résines balsamiques qui dans l'amour du feu se transformaient en des volutes de fumées bleues qui s'élevaient lentement vers le ciel.

Alors Panéhésy répéta les dernières paroles d'invocation du roi, et toute la foule reprit à sa suite, comme un écho qui répétait :

« La Grande Épouse Royale qu'il aime, la souveraine des Deux-Terres, Néferneferouaton Néfertiti, vivante dans l'éternité… »

Une violente émotion s'était saisie de l'âme de la jeune reine qui sentait son cœur se dilater et dans le même temps se serrer, car elle aurait dû être envahie d'une grande joie et pourtant elle éprouvait une certaine tristesse. N'était-ce pas à cause de ces paroles : « La Grande Épouse Royale qu'il aime ? » Car l'aimait-il encore vraiment ? Elle ne pouvait chasser de son esprit l'échec de la nuit passée, après un éloignement de tant de jours. Étaient-elles donc si loin les étreintes passionnées des premiers temps de leur mariage ? Sans doute lui portait-il toujours une grande affection, mais elle sentait trop que la nature des sentiments qu'avait pour elle Aménophis différait de celle de son amour ancien. Si en si peu d'années la flamme avait déjà tant pâli, qu'en resterait-il au bout de cette éternité de vie que lui souhaitaient les paroles de l'hymne !

Elle se ressaisit en songeant qu'elle s'alarmait peut-être un peu trop promptement et qu'elle prenait une faiblesse passagère, un effet de fatigues et de soucis accumulés, pour un refroidissement des sentiments. Ne venait-il pas d'une manière si inattendue de lui confier une fonction tout aussi importante que délicate à assumer ?

Aménophis terminait d'accomplir les rites d'offrandes et elle se hâta de venir près de lui pour verser les parfums dans les vases consacrés au dieu : le soleil s'était maintenant nettement détaché de l'horizon et ses rayons commençaient à réchauffer la terre engourdie dans la fraîcheur de la nuit.

Lorsque à la fin de la cérémonie, Néfertiti descendit les marches derrière son époux, tenant par la main chacune de ses filles, sa décision était prise de modifier le cours ancien de son existence : elle cesserait de vivre en Aménophis, de n'être en quelque sorte que son écho, son reflet, son double. Elle allait mener sa propre vie, retrouver son ancienne indépendance ; s'il

en avait toujours le désir, Aménophis saurait bien trouver le chemin qui conduisait jusqu'à elle.

Néfertiti avait pris place sur son char. Elle l'avait fait fabriquer dans les ateliers royaux selon un dessin qu'elle avait fourni à l'artisan ; la caisse, ouverte sur le derrière, était faite de bois d'ébène incrusté de larges bandeaux d'or incurvés qui épousaient sur les côtés la courbe des flancs pareils à la poupe haute d'un bateau. Sur la droite était fixé le long étui à javelines et à arc, car elle avait voulu qu'il soit semblable aux chars de guerre et de chasse des rois. Des housses de tissu brodé de fils d'or couvraient les reins de chacun des deux chevaux, du col à la croupe, sanglées sous le ventre, et les têtes des bêtes étaient ornées de couronnes en plumes qui ondulaient dans le vent. Elle laissait aller les chevaux au pas, afin de demeurer à la hauteur du char de Maï qui avançait tout près du sien, roue contre roue. Ainsi parcouraient-ils la large avenue qui traversait la cité du nord au sud. Devant eux marchaient quatre gardes qui faisaient écarter la foule dense dans les rues à cette heure où le soleil s'élevait haut dans le ciel, et derrière suivaient deux flabellifères porteurs d'éventails faits de plumes bariolées disposées en demi-cercle sur une longue hampe terminée en fleur aux antennes recourbées qui servaient de support aux plumes.

Dans la partie septentrionale de la ville qu'ils traversaient, les travaux de construction s'étaient activés de manière que le quartier avait perdu son aspect de chantier ; au-dessus des murs blanchis sur lesquels semblait éclater la lumière du soleil, de part et d'autre de l'avenue, s'élançaient vers le ciel les frondaisons des arbres des jardins au fond desquels les demeures des grands déployaient leurs colonnades et leurs terrasses.

— En vérité, disait Maï, puissante est la cité de l'Horizon, et grande par la beauté. Elle est maîtresse de belles fêtes, riche en monuments et en temples pour l'offrande au soleil. Du spectacle de sa beauté naît la joie, quand on la voit, c'est comme le ciel lumineux. Ma reine, je veux en des termes semblables que soit immortalisé l'éloge de la cité du dieu, sur les murs de la tombe que je me fais construire dans la falaise orientale par la grâce de Sa Majesté.

— Maï, lui répondit-elle, tes paroles expriment la vérité. Par la volonté du dieu bon, notre roi, est née du désert une cité qui est toute beauté ! Et moi je veux encore y ajouter et c'est pourquoi je t'ai fait venir devant moi. Le palais que Sa Majesté a ordonné de construire tout à fait au sud de la ville, ce palais de Marou-Aton qui est comme un grand parc charmant,

arrive à son achèvement. Avant la prochaine inondation, nous pourrons jouir du parfum de ses fleurs, de l'ombrage de ses arbres, de ses bassins riches en poissons et couverts de plantes, de ses pavillons ; les ouvriers qui y travaillent seront alors libres et je veux qu'ils soient employés à la construction d'un palais tout à fait au nord, à la place où pour la première fois Aton a conduit mes pas. Or, c'est ce lieu que je veux te montrer, afin que tu m'y traces les plans du palais qui sera le mien propre.

Maï tourna vers elle un regard où se peignait sa surprise :

— Ta Majesté m'honore, assura-t-il, mais ton serviteur n'est pas qualifié pour assumer une pareille tâche. Pharaon m'a déjà confié des charges militaires, et aussi religieuses à Héliopolis, et je dirige les bureaux de la chancellerie, mais que sais-je de l'art de bâtir des palais ?

— De ce jour je te nomme le chef de mes travaux. Tu désigneras parmi les artisans du palais, les architectes les plus capables et Djéhoutimès te soutiendra de ses conseils et il sera chargé des peintures du palais. Maï, tu as vu beaucoup de choses lors de tes voyages, et je veux que tu diriges les architectes et les peintres afin qu'ils s'inspirent des paroles de ta bouche lorsque tu leur décriras ce que tu as vu de plus beau dans les autres nations afin de le recréer dans mon palais. S'il le faut fait venir des artistes d'Ugarit et de Simyra, des îles qui sont au milieu de la mer et de Kardouniash, mais je veux que mon palais soit le reflet de toutes les beautés qu'éclaire Aton lors de sa course dans le ciel.

Ils traversèrent le faubourg septentrional où se pressaient les maisons populaires ; là des gens venus de toutes les parties de l'Égypte et même des pays vassaux, Libyens au visage anguleux et aux longs cheveux laineux tressés, piqués d'une plume, Éthiopiens dont les oreilles et le nez étaient ornés d'anneaux de cuivre, Asiatiques qu'on reconnaissait autant à leur barbe toujours soigneusement taillée qu'à leurs vêtements bariolés, s'établissaient dans des masures de boue séchée, de roseaux et de palmes qu'ils construisaient souvent eux-mêmes, attirés par les possibilités d'enrichissement qu'offrait la nouvelle capitale. Les coureurs qui précédaient les deux chars chassaient les ânes et les bœufs à longues cornes arquées, les chiens errants et les enfants qui jouaient dans la poussière et s'égaillaient en faisant des grimaces et en tirant la langue.

— Vois, fit alors remarquer Néfertiti à Maï, par ici la ville paraît moins plaisante. Elle est à peine née que déjà la pauvreté s'installe dans ses alentours. Peut-être pourrait-on recruter des travailleurs parmi ces gens.

— C’est déjà fait : ils viennent si nombreux qu’on ne peut même plus les loger dans le village ouvrier, au levant de la ville.

— J’avais ouï-dire qu’étaient installés là uniquement les artisans œuvrant à la nécropole ; tous des gens qui savent travailler de leurs mains, savants dans le percement de la falaise et l’aménagement des appartements funéraires.

— Il en est allé ainsi dans les premiers temps ; depuis bon nombre de maçons et de briquetiers sont venus s’y établir, et maintenant voilà qu’ils occupent le faubourg que tu vois. Mais la plupart d’entre eux sont des gens de rien, des paresseux qui vivent on ne sait de quoi, ou encore qui font du commerce, qui vendent sur les marchés ou dans leurs boutiques obscures des produits amenés d’un peu partout et même des femmes ; mais celles-là, ils préfèrent les louer. Il y en a aussi qui se contentent de mendier. Tous ceux qui veulent travailler pour Sa Majesté ont déjà trouvé leur place. Tu vois, même un roi, fils d’un dieu, ne peut empêcher la misère de s’établir aux portes de sa ville, et encore moins est-il capable de la chasser de ses États.

— Akhenaton, mon époux, se veut pourtant le protecteur des pauvres sur qui Aton étend la grâce de sa lumière. Ne dit-on pas qu’il élève les humbles et abaisse l’orgueil des grands ?

— C’est vrai, c’est vrai, et nombreux sommes-nous en cette cour sur qui Sa Majesté a abaissé son regard, qui de la boue nous a élevés dans des palais afin que nous le servions dans l’amour d’Aton. Mais il y a tant de pauvres de par le monde, que tous les biens des riches ne suffiraient pas à les tirer de leur misère.

Ils s’éloignèrent en silence du faubourg populeux.

— Voilà, dit Néfertiti en arrêtant ses chevaux. C’est ici que je veux que soit élevé mon palais.

Ils descendirent des chars et errèrent côte à côte sur l’aire de sable et de limon durcis, parsemée de graviers, terre stérile sur laquelle allait fleurir la beauté, dans leurs pas.

— Ma reine, disait Maï, tu es la lumière d’Aton qui illumine mon âme. Tu as ouvert la bouche, tu as dit les paroles qui convenaient, et voici : dans mon cœur je vois déjà le palais que tu désires, je le vois là avec ses belles portes ornées, ses jardins remplis d’arbres à l’ombre douce et de bassins, ses cours et ses portiques et ses salles au sol et aux murs sur lesquels vivront toutes les beautés du monde, les mers lointaines où glissent des nefs aux

formes gracieuses, des montagnes qui touchent le ciel, trône des dieux, des forêts si denses qu'avec peine y pénètrent les rayons du soleil, et aussi des animaux sauvages courant dans des déserts, des prés verdissants où paissent des veaux et des chèvres et encore des oiseaux qui passent lentement dans un ciel qui s'irise des feux du couchant.

— C'est cela, oui, c'est cela Maï, mais encore des touffes de papyrus qui tremblent dans le vent et des oiseaux tout bleus qui y boivent la rosée du matin.

Ils se turent et demeurèrent pensifs. Néfertiti se tourna vers Maï et elle découvrit qu'il était beau, ce dont elle s'étonna car jusqu'à ce moment elle n'avait pas prêté à ses traits une attention particulière, le regard encore rempli de la beauté d'Aménophis. Cependant elle s'efforça d'éloigner de son esprit toute pensée dont elle aurait pu avoir à rougir.

— Maï, reprit-elle, d'ici quelques jours je vais partir pour la grande ville du Sceptre, la cité de la splendeur d'Aton, car je veux y prendre ma charge de directrice des affaires d'Amon ; j'y demeurerai quelque temps, plusieurs mois sans doute. À mon retour, j'aimerais que tu aies conçu les plans de ce palais, que tu puisses me dire précisément comment sera chaque salle, chaque jardin, et aussi à quels artisans de talent tu as fait appel pour réussir dans cette entreprise, afin que sans plus tarder commencent les travaux, car déjà tu me vois impatiente de m'y établir.

— Il en sera fait selon ta volonté, ma reine, car tu le sais, je suis ton serviteur, ton esclave fidèle.

Elle lui adressa un sourire ; un souffle de vent fit frissonner sa robe légère. Maï la regardait avec une telle intensité qu'elle se sentit mal à l'aise et détourna la tête.

— Rentrons, dit-elle simplement.

Chapitre XXI

Néfertiti s’embarqua pour Thèbes dans le grand vaisseau royal :

— Voilà pour toi, lui avait dit Aménophis. Ce bateau, il t’appartient désormais car Ma Majesté n’en saurait que faire, puisque j’ai prêté le serment de ne jamais franchir les limites du domaine d’Aton. Salue pour moi ma mère vénérée, et aussi mon père en son palais ; dis-leur que je me porte bien dans la lumière d’Aton, que chaque jour l’amour d’Aton s’étend sur le monde et le dieu gagne de nouveaux adorateurs, grâce à l’action de son fils. Et aussi que chaque jour j’enseigne les gens de la cour, les grands et les nobles, et aussi le peuple ; je leur dévoile la beauté d’Aton.

Elle amenait avec elle May qui lui était devenue une compagne fidèle, son chambellan Mérirê, Hanis chef de sa garde personnelle, aussi ses trois filles avec leurs nourrices, et une suite de nobles et de serviteurs, et enfin des soldats qui avaient pris place sur un second bateau.

Sur le vaisseau royal, les journées s’écoulèrent monotones, égayées par la présence des trois enfants auxquels Néfertiti pouvait consacrer de nombreux moments, disposant de bien plus de loisirs que lorsqu’elle était à Ikhoutaton. Elle passait le reste du temps dans l’ombre d’un dais à jouer ou à converser avec May. L’une de leurs distractions de prédilection consistait à parler des dignitaires et des nobles du palais dont elles raillaient les travers, s’amusaient de leurs défauts ; Nakht, le vieux vizir de la ville qui devenait de plus en plus obèse mais qui, parfait courtisan, courait auprès du char du roi sans pourtant réussir à perdre de la graisse tant il était glouton, était la cible favorite de leurs traits. Cependant, le ton changeait lorsqu’il s’agissait de certains personnages, tel Djéhoutimès pour qui Néfertiti ne nourrissait que de l’admiration. Ainsi en vinrent-elles à parler un jour de Maï.

— En vérité, disait May, c’est un homme charmant. Ses séjours dans de lointaines contrées parmi d’autres nations semblent avoir affiné son esprit. Sais-tu que tout le monde s’étonne qu’un homme comme lui, si bien fait, ne se soit pas encore choisi d’épouse ? Il n’est plus un adolescent, depuis bien longtemps il est en âge de se marier, et bien des grands ne seraient pas fâchés de lui donner leur fille. Car sur lui sont tombés les regards de Sa

Majesté. Et il paraîtrait même qu'il vit solitaire, sans nulle femme pour adoucir ses oreilles, sans esclave ni concubine.

Mue par elle ne savait quelle pudeur, ou quelle crainte, Néfertiti n'avait jamais cherché à interroger ses proches au sujet de Maï, et s'il advenait souvent qu'il lui parlât des pays étrangers, il ne lui avait soufflé mot de sa vie présente : qu'il n'ait pas d'épouse, elle s'en doutait car il aurait infailliblement été conduit à lui parler d'elle un jour ou l'autre, tout au moins il l'aurait amenée lors des fêtes données dans le grand palais par elle-même et le roi. Mais il avait pu avoir des concubines, soit libres, soit esclaves, ce qui arrivait souvent dans les maisons des grands : or, elle lui apprenait qu'il vivait ainsi dans la plus totale solitude.

— Maï n'est pas un homme commun, remarqua Néfertiti. Nul en ce pays n'a voyagé comme il l'a fait pour connaître le monde. Quel Égyptien quitte volontairement la Terre chérie, sans être conduit ailleurs par son commerce ou par ordre du roi ? Et ne préférait-il pas mendier plutôt que de vivre du travail de ses mains ? Non par paresse, mais parce qu'il connaît sa valeur et il savait qu'il pourrait être plus utile au roi.

— Certainement, murmura May en baissant les yeux pour gratter doucement de ses ongles longs une tache sur l'un des coussins.

Néfertiti s'était abandonnée au fil d'une rêverie qui l'entraînait sur les chemins d'Ikhoutaton, aux côtés de Maï. Elle en fut bientôt tirée par May qui dit soudain.

— Pardonne-moi, j'ai d'abord cru préférable de le taire, mais l'affection que je voue à celle qui a daigné faire de moi son amie et le respect que je porte à ma souveraine, m'obligent à m'ouvrir à toi. Vois, les méchantes langues prétendent que Maï est amoureux de toi et que tu ne le méprises pas. Or, je crains que de tels bruits parviennent aux oreilles du roi, et je ne voudrais pas que cela pût te porter tort. Même une reine n'est pas à l'abri des calomnies et les courtisans qui la flattent cachent souvent leur jalousie ou leur rancœur. Tu te montres si ostensiblement en sa compagnie !

— May, je ne dissimule pas que sa conversation me plaît, déclara Néfertiti après un silence provoqué par son étonnement à l'ouïe de ces bruits qui pourtant ne faisaient que confirmer une réalité qu'elle n'avait pas voulu évoquer. Le roi sait que j'ai de l'amitié pour lui, et lui-même ne me hait sans doute pas mais qui pourrait pénétrer dans son cœur pour connaître ses vrais sentiments ? Et que m'importe ce que disent les courtisans ?

— Sa Majesté pourrait en prendre ombrage, murmura May.

— Je connais le roi mieux que personne, May. N’aie aucune crainte pour moi, d’autant que j’ai le cœur léger, même s’il arrive parfois que d’étranges sentiments troublent mon âme.

Elles se turent toutes deux, l’une par crainte d’avoir blessée son amie par une révélation qui pouvait avoir heurté sa sensibilité, l’autre pour se pencher sur la nature de ses sentiments pour Maï. Et elle s’assura que d’aucune manière n’avait été ébranlé son amour pour Aménophis, même si elle prenait du plaisir à se trouver en compagnie de Maï, à l’écouter parler de ces ailleurs qui lui demeuraient, à elle, inaccessibles mais l’entraînaient sur les chemins du rêve, même si elle s’était soudainement rendu compte qu’il était beau et pouvait séduire le cœur d’une femme.

Dès qu’installée dans son palais de Djaroukha, Néfertiti alla rendre visite à la reine mère Tiyi, en compagnie de ses trois filles. Elle avait confié Ankhsenpaaton à sa nourrice qui la suivait, tandis qu’elle tenait par la main les deux aînées.

— Bienvenue, bienvenue, ma chère petite ! Comment te portes-tu ? Comment va le roi, mon très cher fils ? Et voici tes enfants. Approchez, venez saluer votre grand-mère…

Tiyi se tenait assise dans un fauteuil sur un épais coussin. Néfertiti ne put s’interdire d’admirer combien la reine s’était conservée jeune et alerte. Elle tendit ses bras chargés de bijoux vers les deux petites filles qui s’approchèrent, le regard baissé.

— Voyez, leur dit-elle après les avoir caressées, voici Baketaton votre tante. Mérit ! Elle a le même âge que toi et vous êtes de la même taille !

La fille de Tiyi qui se tenait assise à l’écart sur un coussin, auprès de sa nourrice, se leva et vint accoler Méritaton.

— Approchez un siège pour la Grande Épouse Royale ! ordonna Tiyi à deux femmes qui avancèrent un fauteuil sur lequel Néfertiti s’assit : elle remarqua qu’il était légèrement plus bas que celui de sa belle-mère, de manière que celle-ci avait besoin d’un petit tabouret pour poser ses pieds.

— Ma mère vénérée, dit alors Néfertiti, mon cœur se réjouit en voyant la belle jeunesse toujours vivre en ta poitrine et en tes membres.

— Je rends grâce aux dieux et à Aton, mais Sa Majesté n’est pas aussi favorisée, elle est mal, des démons la tourmentent et des vers dévorent ses dents.

— J’irai ensuite lui faire une visite, je voudrais tant lui être utile, pouvoir la soulager.

— Tu n’y peux rien, même ses médecins demeurent impuissants, même ce médecin qu’a envoyé le roi de Naharina, un grand magicien et pourtant il n’a réussi qu’à soulager à peine le roi, et il perd toutes ses dents dans de grandes souffrances. Satamon, la chère enfant, est toujours auprès de lui, elle illumine sa vieillesse. La pauvre petite ! Elle a un grand plaisir en son fils, le petit Toutankhaton.

— J’irais aussi la voir car elle est chère à mon cœur, assura Néfertiti.

— Bien, bien. Mais toi, tu n’as toujours que des filles, pas de garçons ? Quand donneras-tu à mon Améni un héritier au trône ?

— Lorsque le dieu le permettra, mère, soupira Néfertiti.

— Il y a heureusement le petit Touti ! Voilà, il épousera Baketaton et c’est lui qui coiffera la double couronne si tu ne donnes pas un garçon au roi, ton époux. Mais dis-moi, pourquoi es-tu venue seule dans la grande ville, sans le roi mon fils ?

— Sa Majesté a prêté serment de ne plus quitter le domaine d’Aton. Elle souhaiterait que toi et ton auguste époux vous veniez la visiter dans sa nouvelle capitale qui est très belle.

— Quelle idée ! Vraiment, une étrange idée de prêter un pareil serment ! Nous viendrons lorsque le roi mon époux se sentira mieux. Est-ce pour cela, pour nous inviter que tu es venue au-devant de moi ?

— Sa Majesté m’a chargée de voir les prêtres d’Amon, de les surveiller et moi, je veux connaître leurs sentiments réels et je leur ferai céder encore de l’or dont ils regorgent pour aider à poursuivre la construction de la Cité de l’Horizon.

— C’est une bonne chose. Je ne doute pas que tu seras plus habile que mon fils, que tu ne les heurteras pas comme par plaisir. Sais-tu qu’Aanen, mon pauvre frère, a rejoint son âme ? Il s’en est allé l’an passé vers le Bel Occident, au pays d’où l’on ne revient pas. Mais il a été heureusement remplacé par Samout, un parent de Ramosé, le vizir de Thèbes. Il n’est pas ennemi d’Aton, c’est pourquoi le roi mon époux, sur ma suggestion, l’a fait nommer à ce poste.

— Il est vrai que j’ignorais cela, Améni ne m’en a rien dit.

— Je suppose qu’il ne le sait pas car le roi mon époux n’a pas jugé utile d’aviser notre fils d’une décision concernant des gens dont il ne veut entendre parler. Nous sommes heureusement ici pour veiller à ses intérêts car dans sa Cité, il oublie trop aisément le reste du monde.

— Promouvoir le culte d’Aton est sa raison de vivre, reconnut Néfertiti.

— Cela ne l’empêche pas de me refuser son sceau pour des affaires qu’il me serait facile de régler. Il a vite oublié qu’il n’est jamais que le corégent de son père et que c’est finalement mon époux qui demeure le vrai maître des Deux-Terres.

— Sans doute, mère, mais il paraît que Sa Majesté, son père, se désintéresse totalement du gouvernement de l’empire, de manière que chacun sait, des grands et des dignitaires des deux cours aux vassaux et aux rois des nations étrangères, que c’est Améni qui détient le pouvoir réel.

— Et c’est ainsi qu’il risque de faire couler le navire dont il est le pilote, car s’il est bon qu’un nautonier ait le regard tourné parfois vers les étoiles, il faut aussi qu’il l’abaisse souvent vers le rivage afin de ne pas s’échouer dans la vase.

— Crois, ma mère, qu’Améni a les yeux tournés vers la terre, plus souvent qu’il n’y paraît.

En quittant Tiyi, Néfertiti alla faire une visite à Satamon. Elle trouva la princesse dans son palais, en compagnie de son fils qu’elle entourait de soins constants : il était visiblement sa seule joie, sa seule raison de vivre. Néfertiti lui trouva un visage de plus en plus mélancolique et maladif. Néanmoins, elle se montra heureuse de revoir sa belle-sœur et elle ne formula aucune plainte. Elle couvrit de caresse ses trois petites nièces et se réjouit d’apprendre que Néfertiti allait séjourner quelque temps à Thèbes.

— Je suis si contente de ta présence ! s’exclamait-elle. Ici je n’ai guère d’amie, je suis toujours seule dans ce grand palais.

— Pourtant, tu as tout au moins tes autres sœurs. Le roi ton père n’a-t-il pas seize autres filles des femmes de son harem ?

— Je ne les vois guère. D’ailleurs elles ne m’aiment pas, elles me jalousent parce que j’ai eu droit à une demeure pour moi et que c’est moi qu’a choisie le roi pour devenir sa seconde épouse royale. Les folles ! Si elles savaient ce qu’il en est en réalité, elles seraient moins envieuses ! Et depuis la naissance de mon petit Touti, elles ont moins encore de raison de m’aimer.

— Vraiment, je ne vois pas en quoi cette naissance pourrait leur porter ombrage, s’étonna Néfertiti en regardant le petit garçon qui s’était mis à jouer avec Méritaton et Maketaton.

— Il est le seul garçon dans le palais et si tu n’as pas de fils, il sera l’héritier du trône : le roi mon père l’a dit, et cela a conforté l’amour qu’il me porte.

— Nous devons toutes nous réjouir d’une naissance qui assure la continuité dans la lignée de Rê, déclara Néfertiti en s’efforçant d’éloigner d’elle toute rancœur pour n’être toujours pas parvenue à donner le jour à un garçon.

Elle porta alors un intérêt à Toutankhaton et elle le trouva charmant avec un visage épanoui et de grands yeux noirs remplis d’une sorte de mélancolie qu’on s’étonnait de découvrir chez un être encore si jeune. Il lui vint à l’esprit qu’elle s’attacherait facilement à un tel enfant et, qu’en tout cas, il pourrait faire un bon époux pour Maketaton ou même Méritaton bien qu’elle fût son aînée de quelques années.

Néfertiti fit aussi une visite au vieux roi, mais elle ne demeura en sa présence que peu de temps et n’eut guère de loisir de lui parler car il souffrait tant des dents et d’autres maux encore, qu’il ne cessait de gémir et se montrait peu enclin à écouter sa belle-fille.

Néfertiti tint à ce que la plus grande pompe accompagnât son entrevue avec les prêtres d’Amon. Elle fit savoir par Ramosé à Maya, le premier prophète du dieu, qu’elle se rendrait au grand temple le jour suivant et qu’elle voulait que tous les membres éminents du clergé fussent présents pour la recevoir. Pour cette occasion, elle coiffa la tiare ornée des cornes et des plumes symboliques du dieu et se fit transporter sur un siège élevé sur un palanquin porté par huit robustes Nubiens, comme on le faisait pour le roi en certaines occasions ou pour les statues des dieux. Pour donner tout son éclat à la cérémonie, elle s’était fait entourer de flabellifères, des plus hauts dignitaires de la ville avec Ramosé à leur tête, de scribes et de gardes, le cortège étant ouvert par Hanis et terminé par les porteurs d’offrandes.

Les prêtres étaient venus en grande cérémonie l’accueillir à la porte de l’enceinte du temple qui donnait accès au débarcadère près duquel aborda le vaisseau royal. La position dominante de Néfertiti sur son palanquin lui permit de demeurer roide et hiératique tandis que venaient s’incliner jusqu’au sol Maya et les Pères divins, et tous les dignitaires du temple.

— Que la Grande Épouse Royale soit la bienvenue dans la demeure d’Amon, le roi des dieux, dit le Premier Prophète.

— Maya, répliqua Néfertiti, je viens ici tout d’abord pour porter mes offrandes sur les autels du temple d’Aton qui est l’Unique, la vie de Rê.

— Hélas ! soupira le prêtre, le temple de ce dieu est toujours inachevé car Sa Majesté a porté toute son attention à la nouvelle ville, dans le domaine qu’elle a allouée à son dieu.

— Qu’on me conduise au temple d’Aton, ordonna-t-elle.

Le cortège se remit en marche à la suite des prêtres. Ces derniers suivaient la rampe qui conduisait aux pylônes donnant accès à l’enceinte du grand temple d’Amon : songeant qu’ils espéraient par ce moyen obliger le cortège à passer par le temple du dieu pour lui rendre hommage avant de gagner celui d’Aton situé à l’est, par-delà l’ensemble architectural consacré à Amon, Néfertiti ordonna que l’on bifurquât vers la gauche, le long de la haute enceinte, pour le contourner. Ainsi les prêtres se virent-ils contraints de suivre jusqu’au temple de Montou, situé au nord, dans sa propre enceinte sacrée. Divinité astrale associée à Rê, Montou s’était vu un temps élevé au rang de protecteur de la région de Thèbes, jusqu’au jour où il fut détrôné par Amon que les rois de la première grande dynastie thébaine, la douzième dynastie, avaient élevé au rang suprême, à son détriment. Aménophis III avait voulu lui rendre justice en lui faisant élever un temple, alors achevé depuis peu d’années. Néfertiti voulut qu’on y fasse une pause ; la procession passa entre les deux obélisques qui flanquaient la double enceinte puis vint s’arrêter dans la vaste cour bordée de portiques à colonnes aux chapiteaux en forme de fleurs de lotus.

Tandis que les porteurs abaissaient le palanquin, s’approchèrent les prêtres attachés au temple qui se jetèrent sur le ventre pour saluer la reine. Sans quitter son siège ni sa pose hiératique, elle commanda qu’on remit aux prêtres les offrandes qu’elle avait préparées pour le dieu afin qu’elles soient disposées sur ses autels, puis elle reprit sa route vers le temple d’Aton.

Appelés à la construction de la nouvelle ville, les ouvriers avaient laissé inachevé le temple d’Aton dont l’enceinte rectangulaire en brique formait une masse puissante tournée du côté du soleil levant. Le cortège s’engagea dans la vaste cour d’accès, bordée de portiques en construction. Le roi avait décidé qu’aux piliers soutenant les dalles de couvertures seraient adossées des statues colossales de lui-même, mais jamais encore elles n’avaient été réalisées. Le grand prêtre du dieu en ce temples accourut avec son clergé au-devant de Néfertiti qui daigna alors se lever.

— Vois, Penthou, lui dit-elle, j’apporte des offrandes qui plaisent au dieu. Je veux moi-même les consacrer sur ses autels.

— Une grande joie nous procure ta visite, ô reine ! s’exclama Penthou. Tu pourras voir par tes yeux la misère des fidèles d’Aton en ce temple, car Sa Majesté semble nous avoir oubliés. Les peintres, les sculpteurs, tous gens très habiles de leurs mains, ont été emmenés par le roi, et ils ont laissé

là, sans les apporter à leur perfection, toutes les belles choses qu'ils avaient entreprises.

— Je suis ici les yeux du roi et je veillerai à ce que les artisans reviennent terminer les œuvres que leur avait inspirées le dieu.

Elle s'avança vers l'autel monumental suivie par les porteurs d'offrandes et Mérirê, son chambellan. Celui-ci tenait entre ses mains un papyrus roulé sur lequel Aménophis avait fait copier son hymne à Aton. Néfertiti le lui prit des mains et le remit au grand prêtre.

— Voici l'hymne qu'Aton a inspiré à son fils, le roi Akhenaton, qu'il vive dans l'éternité ! dit-elle. Sa Majesté veut que chaque jour il soit chanté à la gloire du dieu, lorsqu'il triomphe des ténèbres nocturnes.

Penthou reçut le rouleau en s'inclinant, puis la reine monta sur l'autel pour prier le soleil et consacrer les offrandes.

Ce n'est qu'ensuite qu'elle se rendit dans le grand temple d'Amon où Maya avait convoqué toutes les femmes, attachées au sanctuaire, prêtresses, chanteuses, musiciennes, danseuses.

Le cortège s'arrêta dans la grande cour et le premier prophète invita la reine à venir prendre place dans l'ombre d'un portique où avaient été dressés deux sièges semblables, sur une estrade. Jugeant que Maya avait l'intention de s'asseoir à égalité à côté d'elle, elle déclara qu'elle resterait sur son propre fauteuil, à l'endroit où elle se trouvait, ce qui obligea le prêtre à demeurer debout face à elle.

— Vois, dit-il alors, j'ai réuni pour toi toutes les femmes du temple, toutes les servantes d'Amon dont la reine est la directrice…

Et il ajouta perfidement.

— Il est vrai que nul encore n'a pu nous dire laquelle des deux Grandes Épouses Royales, de Tiyi ou de toi, était la maîtresse des adoratrices d'Amon.

— Maya, lui répondit Néfertiti, alors moi je te le dis : c'est la reine Tiyi. Car sache que moi, je suis ici comme Sa Majesté qui m'a délégué toute sa puissance car elle ne veut plus avoir affaire aux fidèles d'Amon.

Maya battit des paupières, mais il sut si parfaitement dérober ses sentiments sous un masque de totale sérénité, que Néfertiti ne sut s'il accueillait cette nouvelle avec indignation ou soulagement.

— Ainsi, de par la volonté du pharaon, c'est à moi-même que vous devrez rendre les comptes de la gestion des biens du dieu. J'ai examiné la liste des ressources dont vous avez disposé l'an passé et j'ai admiré que tant

de richesses affluent vers le temple d'Amon, et je m'en suis aussi réjouie pour Sa Majesté. Je connais trop bien votre fidélité envers le roi pour ne pas être assurée qu'en un grand élan d'amour pour Sa Majesté et les dieux de l'Égypte vous allez faire apporter dans mon palais de Djaroukha, mille quatre cents deben d'or uniquement et rien d'autre, car Sa Majesté ne voudrait pas priver le temple de ses troupeaux et de toutes ces denrées qui permettent de nourrir tant de bouches, car telle est la mansuétude du roi qu'il ne veut prendre qu'une infime part de ce qui est son bien.

Maya avait pâli à l'ouïe de ces paroles ; non sans une certaine insolence, il voulut rectifier :

— Ce sont les biens du dieu.

— Dont le roi est l'usufruitier, repartit Néfertiti.

— Mille quatre cents deben d'or ! articula alors Maya, c'est une somme considérable, les revenus de trois années entières !

— Sa Majesté a besoin de tant d'or pour poursuivre ses vastes projets ! Et nul autre temple que celui-ci ne reçoit d'or, de manière que vous êtes les seuls à qui elle puisse s'adresser. Et aussi, vous avez dû tant en accumuler au cours des années passées que cela ne représente pour vous que peu de chose, une misère.

Afin de couper court à toute récrimination, Néfertiti se leva et, se tournant vers Maya qu'elle défia du regard, elle précisa :

— Je veux que cet or soit apporté dans mon palais au cours de ce mois-ci, car je dois le ramener à Sa Majesté qui l'attend avec la plus grande impatience.

Suivie par le premier prophète, elle affecta de s'intéresser aux femmes entrées au service du dieu, s'adressa aimablement aux unes et aux autres, les interrogea sur leurs familles, enfin fit tout ce qui convenait pour se créer une image favorable aux yeux de ces femmes flattées d'avoir attiré l'attention de la reine. Elle poussa ensuite l'audace jusqu'à aller pareillement s'entretenir avec les prêtres puis elle s'en retourna à son palais après avoir invité Maya et les pères divins à venir l'y retrouver ces jours prochains, avec l'or réclamé.

Alternant la fermeté et des semblants de concession, Néfertiti réussit à obtenir tout ce qu'elle désirait des zélateurs d'Amon sans devoir user de violence ni se les aliéner comme l'avait fait dans un premier temps Aménophis qui avait paru finalement réaliser l'erreur que représentait une

pareille attitude, raison pour laquelle il avait chargé sa femme de s'occuper des relations avec des gens qui suscitaient sa colère.

Néfertiti séjourna à Thèbes plus longtemps qu'elle ne l'avait prévu. Tout d'abord l'or d'Amon se fit attendre, n'arrivant que par fractions sous prétexte qu'il n'en existait pas une aussi grande quantité dans les réserves du temple, ce dont doutait Néfertiti qui n'avait cependant pas les moyens de s'en assurer. On était prêt à partir lorsque se leva le vent du désert qui souffle au printemps souvent avec persistance au point de durer une cinquantaine de jours sans presque discontinuer. C'est ce qui se passa ; pendant tout ce temps le sable fin apporté du désert dans les tourbillons brûlants du vent obscurcit le ciel, pénétra jusque dans les demeures, rendant désagréable tout séjour au-dehors et dangereuse la navigation sur le Nil. Aussi les nautoniers royaux jugèrent-ils prudent d'attendre la fin de cette saison aux brusques sautes d'humeur, pour ramener la reine en toute sécurité.

Pendant ce long séjour Néfertiti trouva l'occasion de resserrer les liens qui l'unissaient à Satamon. Celle-ci manifestait un plaisir évident à être auprès d'elle car elle trouvait en sa belle-sœur une compagne aimable et remplie envers elle d'égards et de tendres attentions. Alors que durant les années qu'elle avait passées naguère dans le palais royal de Thèbes, elle n'avait eu que des relations très épisodiques avec ses beaux-parents, tout occupée de son époux dont elle ne se séparait qu'exceptionnellement, elle avait presque quotidiennement rendu visite à la reine Tiyi pour qui elle s'était prise d'une véritable affection mêlée d'admiration et de complicité, et à nombre de reprises au roi lorsque s'apaisaient ses maux de dents. Ainsi en quelques mois avait-elle réussi à gagner la confiance de ses beaux-parents et su se faire apprécier d'eux, alors qu'ils étaient si longtemps demeurés étrangers les uns aux autres. Elle reconnaissait d'ailleurs au fond d'elle-même que l'expérience de la vie et des hommes qu'elle avait acquise au cours de ses dernières années l'avait enclin à se ménager de hautes protections et à s'assurer des alliés qu'en d'autres temps elle aurait dédaignés ; aussi se félicitait-elle doublement de s'être assuré une place de choix dans le cœur de ses royaux beaux-parents tout autant que dans celui de Satamon à qui elle portait une tendresse toute pétrie de compassion.

Néfertiti rentra à la cité de l'Horizon la veille du lever de l'étoile Sothis dans la lumière du soleil, qui annonçait le début de l'inondation.

Aménophis se trouvait dans la salle du trône du grand palais officiel, où il recevait les rapports du vizir et des divers chefs des scribes royaux, de manière qu'il ne se portât pas au-devant d'elle. Cependant, à peine venait-elle de rentrer dans ses appartements de la résidence royale, que plusieurs dignitaires s'empressèrent auprès d'elle pour lui rendre hommage, tous ceux qui n'avaient pas été convoqués à l'audience royale. Mahou se présenta parmi les derniers et la pria de lui pardonner de n'avoir pas été au-devant d'elle lors de son arrivée car il n'en avait pas été averti et s'était trouvé jusqu'alors occupé à régler diverses affaires du côté des montagnes, vers les postes de contrôle. Elle comptait le chef de la police parmi ses plus fidèles partisans et en lui elle avait mis toute sa confiance. C'est pourquoi elle congédia les courtisans qui encore se trouvaient dans la salle où elle recevait, et lorsqu'ils furent seuls, elle lui demanda qu'elles étaient les nouvelles qui la concernaient plus particulièrement, s'enquit si quelque grand n'avait pas intrigué contre elle auprès du roi.

— De cela, je n'ai eu aucun écho, assura-t-il, bien que je ne puisse dès lors t'assurer que nul n'ait cherché à te nuire dans l'esprit de Sa Majesté. Mais selon Mahou, tu n'as pas d'inquiétude à avoir de ce côté car le roi fermerait les oreilles à la calomnie. Mais hélas, j'ai une nouvelle à t'annoncer qui certainement te causera quelque contrariété. Vois, Maï n'est pas venu devant toi pour te souhaiter la bienvenue.

— Je le croyais au palais devant le trône du roi, parmi les autres grands.

— Il ne s'y trouve pas et il ne viendra pas te saluer. Il faut que tu le saches, car nul n'a osé t'en parler. La disgrâce du pharaon est tombée sur la tête de Maï. Sa Majesté l'avait élevé très haut, Sa Majesté l'a abattu. Pourquoi ? Je ne saurais te le dire. Mais voilà : il y a moins d'un mois, au moment de la nouvelle lune, Sa Majesté m'a fait venir devant son trône auguste et elle m'a ordonné de me saisir de Maï, de le conduire au-delà des limites du domaine du dieu et de lui interdire d'y mettre à nouveau les pieds, sous peine de mort. Et moi, j'ai osé m'étonner, j'ai voulu plaider la cause de Maï, car j'avais de l'amitié pour lui et encore tu lui portais tant d'estime ! Mais le roi a haussé le sourcil, et il m'a demandé par quelle audace j'osais discuter ses ordres, vouloir connaître les motifs de ses décisions. J'ai dû m'amender, assurer que telle n'était pas mon intention et j'ai obéi car je sentais que la colère de Sekhmet, la déesse lionne, était dans le cœur de Sa Majesté. Je suis allé trouver Maï et je lui ai appris la raison qui m'amenait auprès de lui. Il semblait m'attendre car il m'a dit

simplement : « Allons-y. » Il s'apprêtait à me suivre tel qu'il était, avec son seul pagne pour tout bien. Je lui suggérai d'emporter de l'or, tous les biens qu'il pourrait prendre, mais il m'a regardé et il a dit à peu près ceci : Mahou, à quoi cela me servirait-il ? Dans un mois, dans un an, tout cela sera parti au gré du vent, poussière de nos désirs, comme nos corps ne seront que poussière avant même que nous ayons songé à vivre. Je laisse ici toutes ces richesses, images de la vanité des choses du monde, je les rends à pharaon qui me les a données. Il m'a d'ailleurs tout donné alors que je n'avais rien, je repars avec rien. La Terre est plus grande que ne le pense le roi, et lui aussi découvrira la vanité de son entreprise. Moi, je m'en vais sur les chemins du monde, parmi les nations qu'éclaire le soleil, car en vérité, j'étouffe dans cette cité de courtisans : mon âme est faite pour les grands espaces et je sais maintenant que je me suis trompé en croyant trouver un aléatoire repos dans une maison aux lambris d'or.

Néfertiti, que ces paroles navraient tout en multipliant l'admiration qu'elle portait à Maï, profita d'une pause que fit Mahou pour demander :

— Est-il possible, Mahou, que le roi ait chassé un homme pourvu d'une âme aussi noble ? Jamais il ne l'aurait fait si j'avais été là ! Mais pourquoi ?

— De cela, je ne puis rien te dire, reprit Mahou. Sache encore que lorsque vint le moment de nous quitter, après que je l'eus conduit à l'extrémité du domaine du dieu, il a ajouté : « Mahou, mon ami, quand tu verras la reine, dis-lui que chaque fois que dans mes nouvelles errances je verrai se lever le soleil, je penserai à elle, je l'imaginerai s'avançant vers l'autel parée de sa beauté, afin de faire les offrandes au dieu. Car Aton restera le seul dieu qui nous unit, car lui seul est identique à lui-même dans tous les pays et aux regards de tous les hommes. Et en cela Sa Majesté est dans le vrai ; car seul le Soleil est unique et universel et sans lui toute vie s'éteindrait de par le monde. » Voilà ma reine, les dernières paroles qu'il m'a dites et que j'ai soigneusement enfermées dans mon cœur.

— Nul ne sait donc où il est maintenant ? l'interrogea Néfertiti sur un ton où perçait son anxiété.

— Seul Aton peut le savoir. Ce qui m'apparaît, c'est qu'il avait l'intention de quitter la Terre Noire, sans doute pour toujours.

Dans un premier mouvement, Néfertiti se sentit prête à aller trouver le roi au milieu de son conseil pour lui demander la raison de sa décision. Mais après réflexion, il lui parut que ce serait là un acte peu sensé qui pourrait laisser penser à Aménophis qu'elle portait à Maï des sentiments qui

auraient pu justifier son exil : car elle avait la conviction que c'étaient les libertés qu'elle avait laissé prendre à Maï dans ses relations avec elle, qui l'avait perdu dans l'esprit de son mari. Le sentiment de l'injustice qui était faite à Maï gâta la joie de son retour et c'est avec un visage grave et sombre qu'elle accueillit Aménophis lorsqu'il vint en sa présence, à l'heure où elle commençait à prendre son repas en compagnie de ses filles. Sans paraître y prêter attention, il vint l'embrasser, s'enquit de son voyage, de la santé de son père et de la reine sa mère, ainsi que de ses sœurs, enfin lui demanda quels étaient les résultats de ses entrevues avec les prêtres d'Amon. Néfertiti lui répondit brièvement, d'un ton sec, si bien que lorsque les nourrices furent venues chercher les enfants pour les amener dans leur lit, il s'étonna de sa froideur alors qu'il attendait un débordement d'affection à la suite d'une si longue séparation.

— Améni, lui répondit-elle alors, parmi tous les grands de cette ville, parmi tous ces nobles, qui sont trop souvent des courtisans à la bouche mensongère, il en était un de sincère, qui aimait sa souveraine. Tu l'avais distingué parmi tes sujets et tu l'avais élevé jusqu'aux pieds de ton trône ; moi-même je lui avais accordé ma faveur et avant mon départ je lui avais confié le soin d'établir les plans d'un palais que je voulais qu'on élevât au nord de la ville, à l'opposé du Marou-Aton. Or j'apprends que tu l'as exilé sans que nul n'ait pu me dire les raisons de ta décision. Apprends-moi quel était son crime.

Aménophis ferma à demi les yeux ; sa poitrine se souleva en un profond soupir, puis il laissa tomber :

— Tel est le bon plaisir du pharaon qui élève les humbles et abaisse les grands.

Elle attendit de plus amples détails qui ne vinrent pas. Alors elle s'étonna :

— Est-ce là la justice de Rê ? Ainsi suffit-il que quelqu'un te déplaise sans savoir pourquoi, pour que tu l'exiles après l'avoir dépouillé de ses biens ?

— Il ne m'a pas déplu sans raison.

— Alors, dis-les-moi ? Ou bien aurais-tu honte de toi-même et d'une décision aussi inique ?

— Avec quelle fougue tu le défends ! Comme j'ai donc eu raison de le chasser de notre présence !

Alors, Néfertiti éclata :

— Ainsi est-ce bien cela ! s’exclama-t-elle en quittant son siège. Tu as pu penser que j’avais pour lui plus qu’une sorte d’affection, que j’aimais l’avoir près de moi pour autre chose que le plaisir de converser avec lui, que je pouvais avoir quelque amour pour un autre que toi, toi qui m’as été tout ensemble un père, un frère, un époux et un roi. Oh ! Améni ! est-il possible que tu aies jamais pu mal penser de moi, que tu aies si peu de confiance en mon amour, que la jalousie ait pu t’effleurer de son aile noire ? Non, ne me dis pas que là est la cause de la disgrâce de Maï.

Elle se détourna pour cacher les larmes qui embuèrent son regard puis, soudainement, elle courut se réfugier dans sa chambre. Elle s’était couchée sur le dos, le sein parfois secoué par un long sanglot, n’ayant laissé allumée qu’une lampe dont la mèche presque entièrement consumée ne répandait qu’une faible lueur. Il se glissa dans la chambre, ombre furtive qui trembla sur le mur ou s’étalait un ciel zébré de fleurs et de feuillages desquels s’élançaient mille oiseaux silencieux aux couleurs éclatantes. Elle avait fermé les yeux et c’est à peine si elle le sentit se coucher près d’elle ; lorsqu’il l’enlaça elle conserva les paupières closes et posa ses mains fines sur son dos large à la peau douce. Cette nuit-là, il lui rendit un goût de l’amour qu’elle croyait presque avoir oublié.

Au milieu de l’hiver suivant, elle mit au monde son quatrième enfant, toujours une fille qui reçut le nom qu’elle-même portait déjà de Néferneferouaton.

Chapitre XXII

Néfertiti sentait toute son ancienne joie lentement se déliter et fuir au fil des jours, comme le courant d'un fleuve désagrège les terres de la berge et les emporte au loin, jusqu'à la mer. Elle ne cessait de se demander si Aménophis l'aimait toujours, car depuis la nuit unique où il avait engendré leur dernier enfant, il ne s'approchait plus d'elle. Elle avait aussi été sensible à l'affliction dans laquelle l'avait plongé la naissance d'une quatrième fille, alors que jusqu'au dernier moment il avait montré la ferme conviction que cette fois ce ne pouvait être qu'un garçon. Il avait alors dit ces seuls mots, en découvrant que c'était une fille :

— Jamais, non ! Plus jamais !

Et il était sorti.

Pourtant, il montrait toujours autant de prévenances pour sa femme, voire la même affection que naguère, aimait toujours à lui tenir la main lorsqu'ils étaient assis côte à côte, en public autant qu'en privé. Elle songeait alors que son apparente froideur devait être attribuée à cette impuissance amoureuse qui semblait s'être définitivement emparée de ses reins, comme un démon ennemi. En revanche, tout occupé du service de son dieu, de plus en plus, il lui abandonnait des pouvoirs, lui confiait des tâches royales telles la réception du vizir, l'audience du chef de la police, des fonctionnaires chargés du fisc, de la gestion des domaines royaux et même des grands officiers, directeurs des chars et des recrues. Ainsi avait-elle fait nommer son frère de lait Nakhtmin scribe royal et général des armées de Sa Majesté en Nubie et avait-elle commis Horemheb à la surveillance des frontières du côté de l'Asie et à la tête des garnisons égyptiennes encore stationnées en Canaan et en Syrie. Elle acceptait avec plaisir ces fonctions royales qui occupaient son esprit tout en fortifiant en elle des ambitions politiques jusqu'alors demeurées occultées par ses sentiments pour Aménophis qui avait si longtemps dominé son âme. Par ailleurs, plaçant peu à peu des hommes dont elle connaissait le dévouement à des postes clefs, elle affermissait sa position sur le trône de façon à se rendre indispensable à son époux.

Ce jour-là, elle était venue en visite dans l'atelier de Djéhoutimès autant pour admirer ses œuvres nouvelles que pour voir le buste qu'il avait fait d'elle dans un calcaire tendre et qu'il venait de terminer de peindre. L'artiste avait recréé à la perfection l'harmonieuse régularité des traits de sa figure, ses noirs sourcils arqués, ses lèvres rouges au dessin accompli, la délicatesse de son nez ; la peinture avait aussi rendu la claire matité de sa peau, l'or et le bleu de son mortier qui cachait tous ses cheveux, mettant ainsi mieux encore en valeur la pure élégance des lignes de son cou allongé et de son visage, et la majesté de son port de tête. Ce portrait la troubla profondément car elle y vit le reflet d'une réalité qui ne lui était encore jamais apparue avec une telle acuité : de toute l'insouciance de la jeunesse, du pétillement de la joie de vivre, de tous ces effleurements des désirs de l'âme, vagues et jamais satisfaits, des rêveries parfois embrumées d'un voile de mélancolie, des enthousiasmes fous ou des chagrins qu'on croit éternels, de tous ces mouvements du cœur qui viennent animer le visage lors de la belle jeunesse, il ne subsistait rien ; la gravité de la maturité, cette retenue dans l'expression des sentiments, qu'impose le commerce d'autrui, un relent d'amertume que laisse au fond du cœur la perte des illusions, un certain désenchantement provoqué par une plus sûre connaissance de l'âme humaine, tous ces nouveaux traits qui marquaient son cœur de profonds sillons, s'exprimaient sur son visage et dans son regard.

— Vois, lui disait Djéhoutimès, je crois que plus encore que dans mes autres œuvres, le dieu m'a inspiré. Ce buste servira de modèle pour mes disciples qui reproduiront tes traits afin que chaque grand puisse avoir en sa demeure une effigie de sa reine.

— Crois-tu, Djéhoutimès, qu'il leur sera agréable de me voir ainsi à chaque moment du jour ?

— Sa Majesté en a décidé ainsi, comme elle a voulu que Bek multiplie ses propres statues pour qu'elles ornent les temples d'Aton et principalement celui de Thèbes.

— Il paraît que Bek a achevé l'œuvre qui servira de modèle. C'est ce que m'a assuré Sa Majesté hier encore.

— Ne l'as-tu pas vue ?

— J'ai préféré venir voir mon propre portrait.

— Il faut pourtant que tu ailles visiter l'atelier de Bek. Il a réalisé une œuvre puissante et belle, mais aussi étrange et terrible. Si tu le désires je t'accompagnerai chez Bek.

— Tu viens d’éveiller trop vivement ma curiosité pour que je ne brûle pas de voir cette merveille. Allons donc rendre visite à Bek.

Le sculpteur du roi avait son atelier à l’est de la ville, en direction du village ouvrier, à la lisière du désert. Néfertiti ne venait qu’exceptionnellement voir les œuvres de Bek car elle n’avait qu’un goût modéré pour ces visions excessives des choses qui leur apportaient des déformations qu’elle trouvait peu plaisantes à regarder. Depuis sa dernière visite elle put se rendre compte que l’atelier s’était agrandi et que les disciples du maître s’étaient multipliés, témoignages de l’immense estime dans laquelle Aménophis tenait son sculpteur. Bek vint accueillir la reine et la conduisit dans la cour où avait été placée la statue colossale du roi, que les aides commençaient à reproduire en nombreux exemplaires.

Néfertiti s’arrêta devant la statue dressée devant elle, qui la dominait de sa colossale masse de pierre. Le roi était représenté debout, les avant-bras unis sur la poitrine, tenant le fouet et le sceptre : ses noms royaux étaient répétés dans des cartouches répartis comme des ornements sur ses poignets, ses bras, le haut du ventre et de part et d’autre de la poitrine : c’étaient là ses seules parures car pour le reste, il était entièrement nu. Cependant, dès le premier abord, elle fut frappée par les formes féminines du bassin ample, le manque de pénis et un gonflement des seins, l’ensemble suggérant un corps de femme, surmonté par le visage du roi qui demeurait viril malgré une volonté d’adoucissement des traits et une certaine mollesse. L’allongement excessif du visage et l’étirement des yeux qui semblaient mi-clos lui conféraient une expression où se mêlaient étrangement la bonté et un certain mépris, qui pouvait être mépris des grandeurs de ce monde. Il semblait que son regard, tout en jugeant les hommes à leur juste valeur, se tournait en réalité vers l’intérieur de lui-même en une incessante interrogation sur le mystère du monde, la grande énigme qui est celle de la création.

— Bek, dit Néfertiti après avoir un moment contemplé la statue en silence, est-ce le roi qui t’a demandé de le représenter ainsi ?

— Mon ciseau est entièrement conduit par la volonté de Sa Majesté, assura le sculpteur. Mais vois : j’ai ici exprimé les formes royales dans leur vérité, sans justement en marquer les défauts.

— Il est vrai que le dieu qui habite le roi semble remodeler son corps et marquer en lui ces aspects si féminins qui étaient à peine esquissés dans sa

jeunesse. Mais là, il a voulu réellement apparaître comme s'il n'était plus un homme.

— C'est parce qu'il est mâle et femelle. Car il m'a dit qu'en lui s'incarnaient les deux natures d'Aton qui est mâle et femelle, car il crée tout de lui-même sans avoir besoin d'une épouse comme les autres divinités et comme tous les êtres créés. Sa Majesté s'engendrera elle-même afin de renaître en elle et par elle, comme le phénix qui se brûle volontairement afin de renaître de ses cendres en un cycle sans fin de morts et de naissances.

— Le roi t'a-t-il parlé ainsi ? s'étonna Néfertiti qui avait encore à la mémoire ce qu'Aménophis lui avait déclaré, quelques années auparavant, qu'elle et lui incarnaient la double nature du dieu en une union indéfectible.

— C'est ce qu'a assuré Sa Majesté qui a longuement encore parlé à ce sujet tandis qu'elle posait devant moi tout en me donnant des directives afin que mon ciseau façonnât son image selon son désir.

Néfertiti n'ajouta aucun commentaire mais elle comprit que quelque chose était brisé entre elle et lui.

C'est vers cette même époque que fut de passage à la cité d'Aton, l'Ishtar de Ninive. Toushratta, le frère de Gilukhipa, monté sur le trône de Mitanni à la mort de son père Soutarna, avait envoyé à Aménophis III et à la requête de ce dernier, la statue de la déesse assyrienne. Déesse mère, maîtresse de l'oracle d'Arbèle, à l'est de Ninive capitale des Assyriens, Ishtar possédait parmi ses pouvoirs celui de guérir par son approche l'impuissance et divers maux tels ceux d'estomac et de dents. Toushratta avait expédié à son royal beau-frère une lettre pour l'aviser du départ de Washouganni, sa capitale vers le haut Euphrate, de la statue aux multiples attributs. La missive, rédigée en babylonien diplomatique sur un support d'argile, avait été transmise à la chancellerie de la cité de l'Horizon où Toutou, qui avait à sa plus grande satisfaction remplacé Maï à la tête du bureau des affaires étrangères, s'était chargé de traduire le texte et d'y faire une réponse. Avisée de cette visite, Néfertiti avait fait parvenir à Horemheb l'ordre de se porter au-devant du cortège, en Canaan, et de l'escorter jusqu'à Thèbes en faisant néanmoins une étape dans la cité de l'Horizon. Car, malgré toute sa foi en Aton et bien qu'à l'imitation d'Aménophis, la jeune femme ait rejeté toute croyance aux pouvoirs magiques des amulettes, elle continuait d'attribuer au fond de son cœur des vertus thérapeutiques à la statue habitée par l'esprit de la déesse céleste assyrienne qu'elle croyait être l'épouse du soleil, l'Aton mésopotamien nommé Shamash par les gens de

ces pays lointains. Aussi espérait-elle que la présence de la déesse rendrait à Aménophis la puissance d'engendrer en elle le fils que depuis si longtemps, en vain, son cœur appelait.

La déesse, sculptée en relief sur une grande dalle de pierre était figurée debout, jambes unies, bras ouverts et ployés, les mains à hauteur des épaules. Son visage et son corps dénudé avaient été ciselés par l'artiste dans un désir de beauté, de manière que l'élan et les arrondis de ses formes, l'expression de son visage aux traits pleins et réguliers, étaient ce qu'on pouvait souhaiter de découvrir chez une déesse qui incarnait l'amour universel et le désir des cœurs ; mais dans son dos se déployaient deux ailes qui épousaient le contour des épaules et des avant-bras pour s'évaser à la hauteur des hanches, et ses belles jambes se terminaient par des serres de rapaces qui reposaient sur deux lions couchés, encadrés par deux chouettes au repos, vues de front. Elle était coiffée d'une tiare faite de cornes de vaches affrontées et accumulées les unes sur les autres en quatre rangs qui allaient s'amenuisant, l'ensemble formant une sorte de bonnet conique. Dans chaque main elle tenait un anneau et un bâton court qui conférait au bras prolongé par ces deux objets symboliques la forme d'une croix ansée.

La statue était fixée sur un palanquin porté par quatre prêtres, et l'accompagnaient musiciennes, chanteuses et danseuses, formant un cortège digne d'une si puissante déesse, en tête duquel marchaient le grand prêtre de la déesse et les deux ambassadeurs du roi de Mitanni, Pirizzi et Poupri.

Lorsque le vaisseau eut abordé le quai aménagé sur la rive du fleuve, Nakht vint annoncer aux voyageurs que leurs Majestés recevraient les ambassadeurs du roi du Mitanni avec l'Ishtar de Ninive dès qu'ils aborderaient en la cité de l'Horizon d'Aton où ils étaient invités à passer la nuit.

Néfertiti et Aménophis avaient pris place sur deux trônes disposés côte à côte dans la salle de réception des princes, dans le grand palais. Horemheb s'était placé avec la garde égyptienne en tête du cortège de la déesse ; derrière lui venaient les ambassadeurs, puis la statue d'Ishtar sous son dais qu'accompagnaient les chants et les danses des prêtresses et des hiérodules. Ils s'avancèrent le long de la voie pavée qui reliait directement le débarcadère à la porte occidentale du palais. Le cortège traversa une suite de cours et de salles aux élégantes colonnes pour parvenir dans l'immense cour d'honneur du palais entourée de portiques ornés d'alignements de statues, ce qui constituait un ensemble dont la magnificence témoignait de

la puissance de l'Égypte. La salle du trône s'ouvrait largement sur cette cour où s'étaient rassemblés les nobles et les grands, venus accueillir la déesse étrangère.

Du podium sur lequel avaient été dressés les trônes, Néfertiti regardait s'approcher le cortège. Elle prêta la plus grande attention à Horemheb qu'elle n'avait pas revu depuis plusieurs années. Elle avait été étonnée d'apprendre que son zèle pour Aton était tel qu'il avait même changé son nom en celui de Paatonemheb, peu après qu'Aménophis eut adopté celui d'Akhenaton, alors que Moutnedjemet n'avait pas modifié le sien dans lequel entrait cependant le nom de Mout, déesse vautour d'Achérou, près de Thèbes, épouse d'Amon et en tant que telle, manifestation d'Amaunet. Il avait ainsi paru à Néfertiti que son ancien amoureux était plus encore courtisan qu'elle ne l'avait supposé, et en conséquence plus hypocrite car elle ne pouvait imaginer qu'il fût sincère. Elle trouva d'ailleurs qu'il commençait déjà à s'empâter ce qui était plus le fait d'un scribe que d'un soldat. Elle en vint alors à se demander si elle n'avait pas surestimé son désir de puissance, sa faculté d'intrigue et surtout le danger qu'il pourrait représenter pour le trône dans le cas où il aurait réussi à se faire nommer à la tête de toutes les armées royales, ce qui la conduisit à se poser la question de savoir si, décidément elle ne pourrait s'en faire un fidèle serviteur, un homme qui serait à sa dévotion et par qui elle disposerait de la puissance militaire. Mais pour cela il convenait qu'il s'établisse à Ikhoutaton afin qu'elle puisse à tout moment contrôler ses mouvements. Avant la fin de l'audience, sa décision était prise : à son retour de Thèbes, il serait définitivement installé dans la cité de l'Horizon avec son épouse. Elle ferait aussi venir son père Aÿ afin d'avoir autour d'elle le plus de partisans possible, tous pourvus de hautes fonctions.

Horemheb, les ambassadeurs, toute la suite de la déesse s'étaient jetés ventre à terre devant le trône tandis que s'agenouillaient les porteurs du palanquin. Pirizzi, qui parlait l'égyptien, se fit l'interprète de Toushratta ; il donna des nouvelles du roi et de son royaume, menacé par l'orgueilleux roi du Khéta, il exalta l'alliance des deux États et poursuivit ainsi :

— Vois, anciens sont les liens d'amitié qui unissent nos deux pays. Le roi Soutarna a envoyé sa fille Gilukhipa comme épouse du roi le père de Ta Majesté qui demeure à Thèbes ; son fils, le roi Toushratta, te propose d'épouser sa propre fille Tadoukhépa, afin de consolider plus encore les liens entre nos deux peuples.

À l’ouïe de cette proposition, Néfertiti sentit la main d’Aménophis se raidir dans la sienne, car comme à l’accoutumée, il avait pris sa main lors de l’entrée des ambassadeurs.

— Ma Majesté te fera remettre une missive pour le roi ton Maître, répondit Aménophis. Mais déjà tu peux lui dire qu’Akhenaton n’a pas de harem et qu’il n’a qu’une unique épouse, Néfertiti, dont la mère était une noble de ton pays. Cependant, elle pourra entrer dans le palais du roi mon père, où elle sera traitée en reine.

Néfertiti aurait voulu que son époux touchât le ventre de la statue d’Ishtar, afin qu’elle lui rendît sa puissance, mais il s’en défendit en déclarant que seul son père Aton pouvait lui rendre ou lui refuser le pouvoir d’engendrer un garçon.

Après la réception officielle, Néfertiti fit venir Horemheb devant elle, dans la résidence royale :

— Hori, lui dit-elle d’un air enjoué qui rappelait le temps de leurs premières amours, je vois que ton ventre commence doucement à s’arrondir, comme celui d’un grand scribe heureux.

— Il est vrai, Kiya, repartit-il sur le même ton de familiarité, que ta sœur me rend heureux et les armées de Sa Majesté ont si peu d’occasion de quitter leur casernement que tout contribue à amollir les bons soldats de Sa Majesté.

— Ce n’est pas parce qu’on vit dans la paix que les soldats ne doivent pas s’entraîner. Que feras-tu le jour où le roi t’enverra combattre les ennemis de l’Égypte.

— Tant que ton époux sera assis sur le trône des Deux-Terres, ce jour n’arrivera pas. Mais toi, Kiya, j’admire combien s’affirme ta beauté à mesure du passage du temps ; il est comme un sculpteur qui ne fait qu’affiner sans cesse son chef-d’œuvre.

— Comme tu es flatteur Hori ! soupira-t-elle en prenant une figue dans un large panier. Vraiment, tu fais un parfait courtisan ! Tiens sers-toi de fruits si tel est ton désir. Mais écoute : je ne t’ai pas convoqué pour te tenir des propos insignifiants. Je veux faire de toi le directeur de toutes les armées de Sa Majesté.

Il releva les sourcils pour marquer sa surprise, tout en prenant une grappe de raisins.

— N’était-ce pas ton secret désir ? ajouta-t-elle en le perçant de son regard.

— Pourquoi cette décision soudaine ? s’étonna-t-il en se demandant ce que cachait cette promotion inattendue.

— Parce que Sa Majesté a besoin d’un général jeune et entreprenant à la tête de son armée. J’ai pensé que tu étais tout désigné. N’était-ce pas aussi l’intention de ton ami Thoutmès de le confier ce poste que tu briguais déjà ?

— Tu me trouves alors tout prêt à servir Sa Majesté.

— Ainsi sera réalisé ton rêve, grâce à moi. Et moi-même je m’en réjouis car je pourrais voir plus souvent ma sœur. Ainsi, dès que tu auras reconduit à nos frontières les ambassadeurs du roi du Mitanni, tu viendras avec Moutnedjemet t’installer ici où une demeure digne de toi a depuis longtemps été édifiée pour te recevoir.

— Kiya, reconnut-il, tu es très habile. Je t’admire de plus en plus, et je n’ai pu chasser loin de moi toute tendresse pour toi. Aussi, sois assurée de la fidélité d’Horemheb, d’autant qu’ici, tu seras à même de me tenir dans ta main, car j’ai vu que le roi t’a abandonné les pouvoirs les plus enviables.

— Je crois en effet très puissante mon emprise sur l’esprit de Sa Majesté et nous devons nous en réjouir, ne crois-tu pas ?

— J’en suis aussi convaincu que toi.

Chapitre XXIII

Néfertiti ouvrit les yeux puis les referma aussitôt en se tournant sur le fin drap de lin jeté sur le matelas bourré de crins de chèvre et de cheval. Elle sortait d'un rêve dans lequel elle aurait souhaité se replonger tant il l'avait intriguée, comme s'il s'agissait d'une histoire dont le conteur a laissé la suite en suspens et dont on brûle de connaître la fin. Elle se trouvait dans un grand parc rempli d'oiseaux qui chantaient dans les frondaisons de beaux arbres, tout semblable à celui du Marou-Aton, le palais au sud de la cité de l'Horizon, lieu de plaisance composé de pavillons et d'un lac perdus au fond de vastes jardins ; elle se promenait dans les allées bordées de parterres de fleurs, en compagnie d'un homme qui lui avait tout d'abord paru être Maï, mais qui par la suite avait le visage d'Osarsouf. Et elle s'étonnait d'avoir pu être visitée dans son rêve par le compagnon de jeunesse d'Aménophis, car elle ne l'avait guère revu depuis son mariage, seulement une fois, lors de leur voyage à Memphis. Or, il lui avait parlé avec ce mélange de retenue et de familiarité qu'il mettait dans leurs relations. Il lui était resté en mémoire, quelques bribes de leur conversation ; elle y avait retrouvé des mots demeurés dans son souvenir depuis les jours où elle avait été accueillie par lui, à Busiris ; il lui avait répété que son apparence très belle était le reflet de son âme, et elle en avait ri, en déclarant qu'il se trompait, qu'elle était ambitieuse et n'avait qu'un désir, régner sur les Deux-Terres comme sur l'âme d'Aménophis, et elle se désolait que son époux s'éloignât d'elle, car depuis de nombreux mois, il ne lui avait pas donné une véritable marque d'amour. « Il te donne ce qui lui reste, avait répondu Osarsouf, de l'affection, et aussi toute sa confiance pour t'accorder tant de pouvoirs qui font de toi la véritable souveraine du royaume. » Il lui disait encore : « Kiya, je te connais, je te connais. N'avons-nous pas été modelés dans le même argile ? Tu aimes Améni comme moi je l'aime. » Pourquoi avait-il parlé ainsi ? s'interrogeait-elle. Que signifiaient ces paroles ? Il est vrai qu'Aménophis avait encore récemment parlé d'Osarsouf et fait allusion à la lumière qu'Aton avait jetée dans leurs cœurs pour mieux les unir. Ce jour-là, il lui avait déclaré avoir reçu une lettre d'Osarsouf qui se réjouissait de la beauté de Pi-Aton où se

multipliaient les temples du dieu et d'où son culte se propageait à travers les campagnes du delta oriental. Il lui avait annoncé aussi que son ami avait changé son nom en celui de Mosaton, « fils d'Aton », avec sa propre permission, ce dont s'était étonnée Néfertiti.

— Comment as-tu pu autoriser Osarsouf à prendre le nom du fils d'Aton, alors que tu prétends être le seul fils du dieu ? lui avait-elle demandé.

— Aton est mon père, avait répliqué Aménophis, mais Osarsouf est un autre moi-même, celui que mon cœur a aimé de tout temps, qui est comme mon double.

— Alors, pourquoi ne l'as-tu pas épousé ! avait-elle lancé d'un ton où elle avait voulu manifester son agacement, piquée par une confession étrange qui suscitait en elle un légitime mouvement de jalousie.

Il avait souri, toujours aussi calme et serein :

— Parce que c'est toi que j'ai épousée, car tu es mon double féminin, tu es mon complément, celle dont mon âme ne peut se déprendre. Quant à Mosaton, c'est tout autre chose. Tu ne saurais le comprendre.

Elle n'avait pas insisté, mais elle aurait bien voulu savoir ce qui se trouvait au fond du cœur d'Aménophis, car jamais encore il ne lui avait parlé ainsi d'Osarsouf. C'est pourquoi elle souhaitait renouer avec son rêve afin de demander à Osarsouf ce que lui-même entendait par ces mots : « Tu aimes Améni comme moi je l'aime. »

La servante chargée de veiller sur le sommeil de la reine, tira le rideau d'épais tissu teint en bleu ; par la large baie pénétra la lumière blanchâtre du petit matin, accompagnée d'une brise qui rafraîchit l'air lourd de la chambre. La maîtresse du « harem » – ainsi traduit-on le terme égyptien *opet* qui désigne la partie de la demeure où vit l'épouse avec les enfants – avait fait entrer les musiciennes qui accueillirent le réveil de la reine avec des chants mélodieux tandis que d'autres servantes faisaient brûler des aromates et jetaient sur le lit et sur le sol des fleurs aux fraîches couleurs qui exhalaient leurs ultimes parfums.

Néfertiti dut se décider à se lever. Elle s'assit au bord du lit plaqué de feuilles d'or et d'argent qui formaient d'élégants motifs entrelacés et foula de ses pieds joints des pétales qui lui faisaient un tendre tapis. Elle s'étira longuement en écoutant la directrice des nourrices royales lui donner des nouvelles du sommeil des quatre princesses. Elle passa ensuite dans sa salle de bains au sol fait de dalles de calcaire au centre de laquelle la baignoire taillée dans un immense bloc d'albâtre était remplie d'une eau tiède et

parfumée, sur laquelle flottaient des pétales de fleurs de lotus. Une servante descendit avec elle dans le bassin pour l'aider à se laver, tandis que d'autres femmes se tenaient sur le bord avec des cruches d'eau tiède pour la doucher.

Ayant pris la décision d'aller visiter le palais qu'elle se faisait construire au nord de la ville, ce palais qu'elle aurait voulu faire bâtir par Maï, elle avait hâte d'en finir avec sa toilette, si bien qu'elle ne voulut pas qu'on la massât, à peine accepta-t-elle d'être vigoureusement frictionnée puis elle alla s'asseoir sur un siège sans dossier pour que la femme préposée aux fards lui dépose une touche de vert de malachite sur les paupières et lui allonge les yeux avec du mesdnet à base de noir de galène. La gardienne des perruques et des couronnes vint sur son ordre la coiffer d'une perruque courte à la base arrondie, sur laquelle fut disposé, au-dessus du front, le serpent uræus, symbole de sa puissance royale. Comme la journée promettait d'être chaude, elle revêtit une robe courte et très légère, puis elle mangea rapidement quelques figues de Syrie, un gâteau au miel et au sésame en forme de spirale. Après être allée embrasser ses enfants, elle s'enquit d'Aménophis auprès de son chambellan, Mérirê. Celui-ci lui fit savoir que Sa Majesté était déjà partie sur le fleuve avec la barque royale, après être allée rendre son culte à son père Aton. Bien qu'intriguée par cette promenade fluviale, qui ne devait pas le conduire bien loin puisqu'il avait fait le serment de ne pas franchir les limites du domaine d'Aton, Néfertiti ne chercha pas à en savoir plus et elle commanda que son char fût attelé sans plus différer.

En un peu plus d'une année, semblait avoir surgi du sol le nouveau palais du nord. Déjà étaient terminées l'enceinte et les portes monumentales ; on commençait maintenant à élever les divers bâtiments dont les bases étaient dessinées au milieu des aires libres destinées à devenir des jardins ; là s'affairait une armée de manœuvres qui apportaient des bords du Nil la terre noire tassée dans de solides couffins, afin de rendre fécond ce coin du désert. D'autres ouvriers creusaient un canal destiné à alimenter le petit lac que Néfertiti avait voulu qu'on aménageât au cœur du parc, afin qu'y soit plantée alentour une forêt de roseaux et de papyrus ; d'autres encore amenaient dans de lourds chariots des arbres et des plantes venus, non seulement de toutes les parties de l'Égypte, mais encore de Nubie et d'Asie, de manière qu'y étaient représentées les principales essences de l'empire.

Conduite par le directeur des travaux et escortée par Hanis, Néfertiti parcourut le chantier, encouragea les hommes qui fabriquaient à partir de la

terre limoneuse les briques sombres et ceux qui élevaient lentement les murs épais.

— D'ici un an, assura le maître des travaux à Néfertiti, tous les bâtiments seront terminés et les peintres pourront commencer leur travail.

— Je m'en réjouis et j'ai la conviction que ce sera une grande merveille que ce palais. Il me semble qu'il serait temps maintenant de songer à aller chercher en Nubie et plus loin encore, toutes les bêtes rares dont je voudrais pour les jardins et celles qui sont dangereuses, il faudra les placer au fond, dans de grands espaces isolés du parc par de hautes haies. Nous irons les visiter en char, comme lorsque j'allais chasser dans le désert.

— Il en sera fait selon ta volonté, mais je ne voudrais pas avoir à trembler pour la vie de ma reine.

— Tu n'auras pas de raisons de trembler. Je veux y voir des panthères de Nubie et des lions, et il faudra qu'ils soient bien nourris : les animaux sont comme les hommes, c'est la faim qui les rend agressifs.

Le soleil était au zénith lorsque Néfertiti rentra à la résidence royale. À la suite de son rêve, elle avait décidé de passer le reste de la journée dans les ombrages frais du Marou-Aton, le palais sud, avec ses filles. Aussi, ordonna-t-elle à Mérirê de tout faire préparer en hâte pour ce séjour. Les nourrices vinrent chacune avec sa nourrissonne ; Néfertiti emmena ses deux aînées avec elle sur son propre char, puis nourrices et femmes du palais prirent place sur d'autres chars, les hommes de l'escorte courant en avant et en arrière du train.

Le Marou-Aton était clos d'une haute enceinte à nervures verticales sur lesquelles semblait s'accrocher la lumière du soleil. Par une porte monumentale le cortège pénétra dans un premier parc, contigu à un autre rectangulaire plus vaste encore, enfermé dans sa propre enceinte. Laissant les chars dans le premier jardin où des palefreniers prirent en charge les chevaux, Néfertiti se dirigea avec ses enfants et sa suite vers le grand parc où l'on ne pouvait accéder que par une seule porte étroite, comme si les architectes avaient voulu sauvegarder l'intimité de ce lieu destiné aux plaisirs et aux fêtes. L'entrée était aménagée vers le fond du parc de manière à donner directement sur l'ensemble de pavillons d'habitations adossés à l'un des murs d'enceinte. Ces bâtiments légers aux lignes droites et sobres mais ouverts largement sur le jardin par des séries de colonnades et de baies, s'élevaient sur une longue terrasse qui dominait l'immense parc dont toute la partie centrale était occupée par un grand lac rectangulaire et

dont les eaux claires étaient en permanence renouvelées. Une jetée étroite, surélevée, reliait cette terrasse au lac, s'avançant au-dessus des eaux de manière à constituer un ponton auquel étaient amarrés de légers esquifs en papyrus.

À peine arrivées, les trois filles aînées se dépouillèrent de leurs petites robes, lancèrent au loin leurs sandales et coururent sur la jetée pour aller jouer sur les esquifs sous la surveillance inquiète des nourrices et d'Hanis, excellent nageur, cependant que Néfertiti se faisait peu de soucis sachant qu'elles savaient déjà bien nager, comme tous les enfants de la Terre Noire.

À son tour Néfertiti ôta sa robe et après avoir ordonné qu'un repas fût servi dans le grand kiosque au bord de l'eau, elle alla retrouver ses filles pour partager un moment leurs jeux et se baigner avec elles. Bientôt les petites bouches réclamant à manger, elles montèrent toutes les quatre sur le plus grand des esquifs, Néfertiti en prit la gaffe et elles traversèrent ainsi le grand lac dans toute sa longueur, miroir du soleil sur lequel flottaient de larges feuilles de lotus épanouis. Le pavillon du bord de l'eau se trouvait dans une petite île artificielle carrée, enchâssée dans un lac de même forme aménagé à l'extrémité opposée du parc. Deux ponts en bois peint enjambaient le bras d'eau qui entourait l'îlot sur lequel étaient bâtis trois kiosques ouverts. C'est dans le plus grand que les servantes avaient dressé les tables chargées de mets. La brise du nord rafraîchissant l'atmosphère, Néfertiti trouva inutile de faire actionner les grands éventails de plumes.

Lorsque après le repas promptement avalé, les enfants furent retournés en hâte vers leurs jeux, Néfertiti renvoya les servantes, désireuse de se retrouver seule. Elle avait dans ce pavillon un matériel de scribe et des instruments de musique, tout ce qu'il lui fallait pour meubler sa solitude selon son désir. Elle se prit alors à regretter l'éloignement de sa sœur revenue dans le nord auprès de son époux et qui, même s'il arrivait qu'elle l'agaçât, lui était d'une agréable compagnie, et surtout elle s'irrita de l'absence de May qui avait rejoint son mari à Abydos. Elle décida de faire donner une résidence permanente au couple afin que May puisse demeurer constamment auprès d'elle.

Elle se coucha à demi parmi les coussins, prise d'une sorte de lassitude. Par-delà les colonnettes du pavillon et les parterres de fleurs bordés de sycomores et de perséas, elle apercevait l'étendue du lac sur l'eau duquel s'irisaient les rayons du soleil, et la petite embarcation montée par ses trois filles : Méritaton, fière de ses sept ans et de l'autorité que lui conférait son

âge avec ses sœurs, maniait la gaffe déjà habilement tandis que Maketaton se penchait sur le bord pour tenter de saisir au passage des fleurs de lotus ; leurs cris parvenaient jusqu'à elle, dans un lointain étouffé par la lumière qui semblait tisser au-dessus de l'eau un voile de fils d'argent. Ce spectacle ramena Néfertiti aux jours d'insouciance de sa propre enfance, lorsqu'avec Moutnedjemet elle se promenait dans les marais.

Une boule brune, touffe vivante de poils, lui sauta sur les genoux : c'était l'un des petits singes familiers qui vivaient en liberté dans le parc et venaient chercher quelque nourriture à grappiller parmi les paniers de fruits laissés sur la table voisine. Lorsque Néfertiti voulut l'attraper, la bête se déroba. Elle songea alors à Nébet, la petite chienne de sa jeunesse ; elle avait paru à ses yeux comme un symbole : elle était morte trois ans plus tôt, renversée par les chevaux d'un char dont la roue lui avait fracassé le crâne. Il lui semblait que dans la tombe qu'elle lui avait aménagée, Nébet avait emportée avec elle toute la rayonnante jeunesse de Néfertiti : c'est peu après qu'Aménophis s'était détourné d'elle du fait de sa propre impuissance.

Elle chassa loin d'elle ces tristes souvenirs et son regard se perdit dans l'une des allées du parc, une allée semblable à celle où elle s'était vue dans son rêve, en compagnie d'Osarsouf. Lui aussi était un personnage étrange, qui à ses yeux s'auréolait d'elle ne savait quel mystère. N'était-il pas surprenant qu'il n'eût jamais pris d'épouse et qu'il vécut si loin de la cour et d'Aménophis qui semblait avoir été son seul ami ? Néfertiti s'interrogeait ainsi lorsqu'il lui parut être saisie par une illusion, une de ces visions qu'elle aurait attribuée aux démons du milieu du jour si elle s'était trouvée en un lieu désertique : dans l'allée vers laquelle elle laissait errer encore un regard distrait, elle voyait un homme s'avancer, et cet homme, elle n'en pouvait douter, c'était Osarsouf. Elle secoua la tête et ferma les paupières comme pour chasser cette apparition, mais lorsqu'elle regarda à nouveau, Osarsouf continuait d'avancer d'un pas vif et décidé. Visiblement, c'était bien lui dans sa réalité et il venait vers le pavillon où elle se trouvait. Elle voulut s'irriter de son audace qui l'amenait ainsi vers elle sans avoir sollicité d'audience, sans même s'être fait annoncer, alors qu'elle se trouvait dans l'intimité de ce palais où n'avaient accès que quelques rares privilégiés invités par le roi ou la reine, mais sa surprise et sa curiosité étaient si vivement stimulées par cette présence insolite, qu'elle souhaitait avec impatience qu'il vînt s'expliquer devant elle. Elle n'eut guère à attendre.

Bientôt il s’engageait sur le pont et peu après il se présentait dans la salle ouverte du kiosque. Elle voulut l’accueillir avec sévérité :

— Qui, Osarsouf, s’écria-t-elle, t’a donné l’audace de pénétrer dans ce domaine royal sans y avoir été invité ?

Il se contenta d’incliner le buste en guise de salut.

— Pardonne-moi Kiya, lui dit-il sans autre préambule, de te surprendre ainsi au milieu de tes méditations. Sache que je suis ici sur les instances du roi ton époux. C’est lui qui m’a dit où tu te trouvais et qui a voulu que je vienne te parler sans plus différer, profitant que dans ce jardin tu es souvent seule, sans cette cour de suivantes et de gens qui rendent ton approche si peu aisée dans la résidence royale.

— Aurais-tu des choses si secrètes et si personnelles à me dire que tu veuilles me parler sans nul témoin ?

— Il en est bien ainsi, c’est pourquoi Améni m’a confié son sceau royal pour me permettre de parvenir jusqu’à toi sans être importuné par les gardes et toutes ces femmes qui caquettent à l’ombre des portiques du pavillon d’accès.

— S’il en est ainsi, je t’écoute.

Elle prit pour se donner une contenance une grenade fendue dont elle suça le jus tout en regardant Osarsouf qui prenait place sur des coussins, sans y avoir été invité.

— Kiya, lui dit-il alors, nous nous connaissons encore peu quoique nous nous soyons rencontrés voici plus de huit ans. Et pourtant je crois déjà bien te connaître, ne serait-ce qu’à travers tout ce qu’Horemheb et ensuite Améni m’ont rapporté sur toi. Mais ton mariage avec Améni, au lieu de nous rapprocher, a contribué à nous éloigner, car sache-le, j’ai volontairement quitté la cour, c’est-à-dire ta présence et la sienne.

Ces paroles firent lever les sourcils de Néfertiti, mais elle ne chercha pas à l’interrompre pour s’en étonner. Elle songea à mieux l’examiner, de manière qu’elle trouvât qu’en prenant des années, son visage s’était adouci, peut-être en s’éclairant d’une tendresse pour les hommes et les créations du dieu, qui lui avait fait défaut dans sa jeunesse, peut-être aussi par manque de pratique de la vie. Elle le regarda alors avec un intérêt nouveau et s’assura que si Aménophis avait avec l’âge perdu en grâce, les traits de son visage et sa silhouette s’étaient alourdis, épaissis, Osarsouf avait au contraire acquis une sorte de sérénité qui lui conférait elle ne savait quel charme qui lui faisait naguère par trop défaut.

— Oui, poursuivait-il, j’ai voulu demeurer loin de toi et d’Améni, et si tu me vois aujourd’hui ici, devant toi, c’est parce que le roi lui-même m’a écrit pour me demander de venir. Ce matin, avisé de mon arrivée prochaine, il s’est rendu à ma rencontre sur le fleuve, afin de me dire tout ce qu’il voulait que je sache avant même que je n’aie abordé, que je ne sois parvenu dans cette belle cité de l’Horizon, que jamais encore mes yeux n’avaient pu admirer.

— C’est, en effet, une très belle ville, digne du roi qui l’a fait construire, reconnut-elle.

— Au point que j’aurais pu regretter de mourir sans l’avoir vue. Sache donc que nous venons d’arriver au palais où le chambellan nous a dit que tu te trouvais ici, et aussitôt Améni m’a envoyé vers toi.

— Mosaton, car tel est ton nouveau nom à ce qu’on dit, tu m’intrigues.

— Kiya, te rappelles-tu de ce que je t’ai dit à Busiris, qu’une grande tendresse me liait à Améni ?

— Je n’ai oublié aucune des paroles que tu as prononcées alors.

— Il faut donc que tu saches ceci. C’est une sorte d’amour qui nous unissait, Améni et moi, mais un amour que nous voulions dépouillé de toute entrave charnelle, un amour de deux âmes qui avaient dû s’unir en quelque existence passée. Avant toi, il n’avait jamais connu de femme et ses parents avaient renoncé à lui constituer un harem comme cela se fait pour les fils des grands et surtout des rois. Il t’a vue, il t’a aimée et c’est une chose merveilleuse car tel que je le connais, il aurait refusé de s’unir à une femme pour qui il n’aurait eu aucun sentiment, simplement pour qu’elle lui donnât un fils. Car la femme n’excitait pas son désir, au contraire même, elle provoque en lui une sorte de dégoût. Tu es sans doute la seule femme avec qui il aurait pu procréer, mais il semble que le dieu ne veuille pas qu’il engendre un fils.

— Ce que tu m’apprends-là m’éclaire soudain sur bien des traits incompréhensibles du comportement d’Améni, dit Néfertiti après un silence.

— Sache qu’il ne m’a rien caché de ce qui vous concerne tous les deux et il est au désespoir de se trouver sans héritier mâle après tant d’années de mariage. Il ne savait comment t’expliquer ce qu’il en était de sa propre conduite, c’est pourquoi il m’a prié de te parler ainsi.

— Il aurait pu me parler lui-même plus tôt, je crois que je l’aurais compris.

— Il y a chez lui une sorte de pudeur qui l'en empêchait, une pudeur et un orgueil.

— T'aurait-il donc fait venir de si loin pour uniquement m'apprendre qu'il n'a guère de penchant pour les femmes, ce qui semblerait expliquer son éloignement de ma couche depuis de si longs mois ?

— Il était utile que tu le saches. Mais apprends encore que je vais désormais résider ici, à Ikhoutaton. Les travaux sont en voie d'achèvement à Pi-Aton et dans les autres villes de la terre du Nord ; ma présence n'est plus là-bas indispensable.

— Cela signifierait-il qu'Améni espère retrouver la puissance de Min entre tes bras ? railla-t-elle.

— N'aie aucune jalousie, Kiya. Non, il n'y aura jamais entre Améni et moi qu'une amitié pure ; ce n'est plus maintenant que nous ferions ce que nous n'avons pas fait il y a dix ans. Améni a besoin d'un soutien, de conseils, l'oreille d'un ami qui l'aime, pour poursuivre la tâche formidable qu'il s'est imposée : je serai cet ami, car il n'en a pas d'autre que moi.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi tu as donc fui la cour et notre présence. Craignais-tu d'être jaloux de moi ? Je ne puis le croire puisque tu ne parais pas l'être maintenant. Et si comme tu le prétends ton amitié pour Améni demeurera toujours pure, il ne pouvait qu'en être pareillement lors de ces dernières années. En quoi donc les choses sont-elles changées pour toi ? Car, qu'importe pour toi qu'Améni s'unisse à moi ou me délaisse ?

— Il importe beaucoup plus que tu ne peux le supposer.

Sans poursuivre sa phrase, comme s'il éprouvait quelque gêne à plus clairement expliciter sa pensée, il parut sombrer dans une profonde rêverie. Néfertiti tourna vers lui son regard, dans l'attente d'une explication qui ne venait pas.

— Pourquoi t'es-tu soudain tu ? lui demanda-t-elle enfin exaspérée par son silence.

À son tour il leva les yeux vers elle.

— Kiya, reprit-il alors, sans doute quelque divinité, il importe peu que nous l'appelions Aton ou Hathor, habite en ta poitrine et jette ses filets sur ceux qui t'approchent. Car sache que moi aussi, pendant ton séjour à Busiris, j'ai senti croître en moi la grande flamme de la Dorée. Pendant ces quelques jours où j'avais le bonheur de te voir et t'entendre à tout moment, ou presque, j'ai senti cet amour s'emparer totalement de moi, mais je n'en ai rien dit à personne, pas même à Aménophis car je le savais amoureux de

toi, et aussi j'avais bien vu que tu l'aimais. Or, je l'aimais plus que moi-même et jamais je n'aurais voulu assombrir son bonheur en lui avouant les sentiments que je te portais. C'est aussi pourquoi j'ai voulu te sonder, savoir si tu étais digne de lui, si tu saurais l'aimer comme il le méritait. Je l'ai ensuite exhorté à te demander en mariage, à faire de toi la maîtresse de sa demeure, de son royaume et de son âme, car j'avais compris que tu étais la seule femme capable de le rendre heureux. Mais pour combien de temps ?

— Bien moins que je n'étais en droit de l'espérer, soupira Néfertiti que cette confession accablait. Mais toi, Mosaton, que peux-tu espérer, qu'attends-tu de moi ? Crois que je suis sensible à cet amour que tu me révèles soudain et à ce sacrifice que tu as consenti, je suis désormais l'épouse d'Aménophis, et reine d'Égypte… et aussi, je continue d'aimer mon mari.

— De cela, je n'en doute pas, ni lui-même d'ailleurs. Et pourtant, j'ose tout attendre de toi.

— Quelle folie est donc la tienne ?

— La folie qui possède un homme rempli d'un amour désespéré et qui soudain découvre que son amour n'est pas aussi impossible qu'il le supposait.

— Que dis-tu là ? Comment oses-tu profiter du droit que t'a donné Améni de te rendre ainsi auprès de moi pour tenter de me suborner et abuser de sa confiance ?

— Crois que je ne cherche ni à tromper un ami qui est aussi mon roi, ni à te suborner. Je n'ai pas caché longtemps à Améni l'amour que j'ai eu pour toi. Peu de temps après son couronnement il a voulu que je vienne m'établir auprès de lui ; ainsi, me disait-il, mon bonheur sera parfait : je vivrai dans l'adoration de mon dieu, entre mon seul ami et l'épouse que j'aime. Mais j'ai refusé et comme il insistait, s'étonnait, s'en affligeait en pensant que j'avais porté ailleurs mon amitié, je lui ai avoué la vérité, je lui ai dit l'amour que je te portais et qui jetterait une ombre sur mon bonheur et le sien. Il a parfaitement compris qu'il était mieux, dans ces conditions, que je demeure loin de vous afin de ne pas ajouter à mes maux à la vue de votre bonheur, ni gâter sa joie de m'avoir auprès de lui en songeant à ma peine. S'il m'a maintenant fait venir auprès de lui, c'est parce qu'il sait que mon amour pour toi vit toujours en mon cœur, malgré le passage du temps et c'est ta présence à mes côtés, à ton insu, qui m'a empêché de prendre une

femme comme le font tous les hommes, afin d'avoir des enfants. Je n'avais aucun désir d'épouse que de toi, aucun besoin d'amitié que celle d'Améni.

— Mosaton, je n'ose encore comprendre la raison de ta présence ici, de par la volonté de mon époux.

— Il n'y a rien à comprendre sinon qu'il désire avant tout te rendre la joie qui t'a quittée, à ce qu'il dit, qui vous a tous deux abandonnés depuis qu'il s'est vu incapable de te donner tout l'amour que tu désires et d'avoir un fils de toi.

Osarsouf était venu s'agenouiller auprès de Néfertiti qui se sentait si fortement dominée par son regard, qu'elle se trouvait comme paralysée, incapable de se dérober. Elle ferma les yeux en songeant au rêve qui l'avait visitée la nuit passée : quel dieu avait pu lui envoyer ce songe annonciateur de la venue d'Osarsouf, sinon Aton ? Quelle était la volonté réelle du dieu, car ce n'est pas sans une raison bien déterminée qu'il avait préparé d'une telle manière l'arrivée d'Osarsouf qu'Aménophis considérait comme son double, comme un autre fils d'Aton.

Lorsqu'il se coucha tout contre elle, elle se raidit, se demandant encore si elle allait le repousser avec colère, le chasser en faisant un scandale, ou s'abandonner ; car elle n'imaginait pas ces moyens termes, ces refus qui n'étaient que des acquiescements déguisés, ces atermoiements destinés à plus encore enflammer les désirs de l'amant. Bien vite elle se sentit si totalement submergée de caresses si fortes et ardentes, de baisers si chargés de passion, tout un goût de plaisir oublié depuis déjà si longtemps, qu'elle s'enlaça à lui sans oser ouvrir les yeux et s'abandonna avec une sorte de désespoir à une volonté impérieuse qui lui fit oublier le monde et sa propre existence. Lorsqu'il vint en elle, elle ouvrit ses yeux humides de toutes les joies de l'amour afin de découvrir son visage tout proche du sien, et elle découvrit sa beauté qu'elle avait voulu se dissimuler jusqu'à cet instant ; elle les referma sur ces moments ineffables de bonheur.

Ce soir-là, lorsqu'elle entra dans la salle à manger éclairée par des lampes en pierre dressées sur de hauts pieds en grès rose, elle éprouva une sorte de honte en s'asseyant sur son fauteuil, auprès de sa table, face à Aménophis. Celui-ci se montra prévenant et étrangement disert. Cependant, c'est à peine s'il mentionna, comme par hasard, la nouvelle de l'arrivée à Ikhoutaton de Mosaton.

— Je lui ai donné la maison de Maï. Elle était demeurée inoccupée, ce qui est dommage car une maison vide a tôt fait de se dégrader.

Il fit une pause et jeta un regard attendri aux trois petites filles assises sur des sièges bas auprès de leur mère. Il lança alors soudain, comme si sa réflexion lui était inspirée par la vue de leurs filles.

— En vérité, je serais bien fâché de n'avoir pas d'héritier mâle capable de poursuivre mon œuvre inspirée par Aton. Il n'y a plus que ce petit Toutankhaton qui m'est étranger ; ma sœur ne l'élève même pas dans l'amour d'Aton, elle qui m'a refusé de changer son nom de Satamon.

Il cligna des paupières puis se pencha vers Néfertiti et la regarda intensément :

— Kiya, dit-il alors, il faut que tu me donnes un garçon dans la grâce d'Aton, un garçon qui naîtra dans ce palais, y sera élevé dans la lumière du dieu et dans sa connaissance afin qu'après mon départ vers le soleil, ce fils défende son père Aton et règne sur les Deux-Terres et l'univers unifié sous le nom du dieu, dans l'adoration de l'Unique.

Une tacite complicité s'établit entre Aménophis, Néfertiti et Osarsouf. Lorsque la jeune femme rencontrait Osarsouf en public ou en présence d'Aménophis, ils se comportaient l'un vis-à-vis de l'autre avec une sorte d'indifférence à peine nuancée par une estime réciproque. Pareillement, pas une seule fois Aménophis ne faisait la moindre allusion aux relations de sa femme et de son ami qu'il avait poussé dans les bras de celle-ci. Les deux amants se retrouvaient dans le parc du Marou-Aton, dans ce même pavillon favorable à leurs amours, d'une manière irrégulière, l'après-midi. Plus elle connaissait Osarsouf, plus Néfertiti se sentait éprise de lui ; et pourtant, elle n'en éprouvait pas moins une indéfectible affection pour Aménophis, un besoin de le voir, de l'entendre parler de tout ce qui touchait à sa vie, de recevoir ses confidences. Elle savait que malgré tout il continuait de l'aimer, d'une manière différente que par le passé, d'un amour fait d'habitudes peut-être, mais aussi de tendresse, et alimenté par un désir de trouver en elle une âme forte sur qui se reposer.

Dans les temps qui suivirent, elle connut une période de bonheur. Ayant terminé d'accomplir sa mission, Horemheb vint s'établir à Ikhoutaton pour y prendre ses nouvelles fonctions. Il s'installa dans son vaste hôtel avec une nombreuse domesticité et Moutnedjemet à qui il avait pris la fantaisie de se faire escorter par deux naines offertes par un marchand venu par mer de Syrie. Ainsi Néfertiti retrouvait-elle en sa sœur une amie, dans le même temps que May ayant reçu une grande demeure dans la Cité y venait aussi résider avec son époux.

C’est aussi à cette époque que Néfertiti acquit la certitude qu’elle était enceinte pour la cinquième fois. Cette découverte la remplit de joie, mais aussi d’une certaine confusion car le silence qui entourait ses relations avec Osarsouf la plaçait dans le plus grand embarras pour annoncer la nouvelle à Aménophis. Elle dut pourtant s’y résoudre. Lorsqu’elle la lui eut apprise, sans cependant détourner la tête car elle ne se jugeait pas coupable, il poussa un grand soupir, comme s’il était soulagé d’un grand poids qui lui écrasait le cœur.

— Un dieu t’a fécondée : ce sera un garçon, il n’en peut être autrement.

Ce fut encore une fille. Elle reçut le nom de Néferneferourê, car Néfertiti ne voulut pas ajouter dans la composition le nom d’Aton qui refusait avec tant d’obstination de lui donner un fils. Entre-temps, Aÿ était à son tour venu s’établir à Ikhoutaton avec Ti qui plus que toute autre se lamenta de la venue d’une cinquième fille. Aménophis ne prononça pas une parole, ne releva même pas le fait que l’intégration de Rê dans le nom pouvait signifier une désaffection pour Aton dans le cœur de sa femme.

L’an dix du règne d’Akhenaton fut marqué par un événement que les habitants de la cité de l’Horizon jugèrent d’importance : pour la première fois la Grande Épouse Royale Tiyi vint faire une visite à son fils en sa capitale. Elle amenait avec elle la petite Baketaton qui avait neuf ans comme Méritaton. De grandes festivités furent données pour célébrer la venue de la reine qui séjourna près d’un mois dans la cité. Elle fut installée avec sa suite dans la résidence royale et si les journées étaient consacrées aux réceptions officielles, aux banquets, aux visites détaillées des monuments de la ville, le soir on dînait en famille, dans la plus stricte intimité, Tiyi assise sur un haut fauteuil, les pieds sur un tabouret, sa fille auprès d’elle, face à Aménophis et à Néfertiti, chacun devant sa table chargée de mets, les quatre filles aînées du couple royal assises aux pieds de leur mère, Néferneferouaton, l’avant-dernière, étant alors parvenue en âge de manger avec ses parents.

Dès le premier soir, tandis qu’Aménophis avalait à petites bouchées une grande brochette de viandes de bœuf et de mouton, Tiyi l’attaqua avec vigueur.

— Améni, nous voici tous les trois réunis sans toute cette cour de mouches aux aguets ; c’est la première fois depuis mon arrivée. Je ne sais si tu me donneras d’autres occasions de te dire ce qu’il en est des affaires du

pays sans témoins. Tu ne sors plus du domaine d'Aton, depuis des années tu n'as pas mis les pieds hors de la Cité et je te vois l'esprit tout occupé de ton dieu. Mais penses-tu parfois à ton peuple de la Terre Noire ? Une armée de scribes et de fonctionnaires t'entoure de coussins moelleux qui t'empêchent de sentir les soubresauts du pays, ils te bouchent les oreilles avec du miel afin que tu n'entendes pas les cris des paysans dépouillés par tes agents du fisc sans cesse à la recherche de moyens pour financer tes constructions folles. Ah, ils triomphent les prêtres d'Amon, car si tu les as largement dépouillés de leurs richesses, tu leur as donné tous les moyens de montrer au peuple qu'Aton est un dieu haïssable qui n'apporte que la misère alors qu'Amon, déjà défenseur de l'orphelin et de l'opprimé, apparaît maintenant comme le protecteur de tout le peuple de l'Égypte contre les exactions du roi et de son dieu.

— Ma mère, quelles paroles prononces-tu devant Ma Majesté ? s'exclama Aménophis stupéfait de la virulence du ton de Tiyi.

— Ce sont les paroles qu'il faut dire à un enfant incapable de gérer le bien que son père a imprudemment laissé entre ses mains. Les paysans se voient saisis par les agents du roi de l'ensemble de leurs récoltes, si bien qu'ils s'ingénient à dissimuler tout ce qu'ils ont et ceux qui n'ont plus rien vont chercher refuge auprès des prêtres d'Amon qui les consolent et leur distribuent nourriture et boissons au nom d'Amon le miséricordieux. Ainsi monte dans les cœurs la haine d'Aton tandis qu'en croyant détruire Amon tu ne fais que consolider sa puissance.

— Je détruirai Amon dans les cœurs, je ferai arrêter ses prêtres, je m'emparerai de ses domaines et de ses troupeaux, je supprimerai le nom d'Amon partout où il sera écrit afin qu'il meure à jamais !

Aménophis parlait sur un ton si exalté, après avoir rejeté sa brochette, qu'une écume moussait à la commissure des lèvres.

— Il suffit, mon fils ! repartit Tiyi avec autorité. Tu ne toucheras pas au clergé d'Amon.

— Qui m'en empêchera ?

— Ton père et moi-même. N'oublie pas que tu n'es que le corégent et que la parole de ton père est au-dessus de la tienne.

— Quoi, ma mère, tu me trahirais, toi qui m'as toujours encouragé dans mon amour pour Aton, toi qui m'as la première poussé à m'engager sur la route que j'ai suivie avec constance ?

— Avec trop de constance. Tu es allé trop loin, mon fils. Laisse ton épouse s'occuper des affaires d'Amon, elle l'a fait avec beaucoup d'habileté, mais cesse de donner d'une main pour reprendre de l'autre. Tu as abandonné entre les mains de Néfertiti et ensuite en partie entre les miennes divers départements de l'administration, mais en réalité nous sommes comme d'autres vizirs car en secret tu as exigé des fonctionnaires du palais qu'ils t'avisent de tous les actes de quelque importance que nous pourrions faire, de toutes les décisions prises qui puissent avoir quelque portée, afin de donner ton consentement, ce qui rend inutile notre intervention. Et par-dessus tout, voilà que tu lances tes scribes des impôts sur les champs et les villes comme des nuées de rats, des pluies de sauterelles qui dévorent tout sur leur passage, ne laissant derrière eux que le désert. Dans ces conditions, à quoi servent nos actes modérateurs, si tu as réduit tout ton peuple à la misère !

— S'il en est ainsi, c'est qu'on m'a menti, car ici chacun va déclarant que les hommes sont heureux sous le soleil d'Aton, que chaque jour tout le peuple d'Égypte se lève pour l'adorer en un seul élan.

— Ceux qui t'ont dit cela n'ont pas dépassé les limites de cette ville ou alors ce ne sont que de vils flatteurs dont le cœur sera bien lourd dans la balance d'Osiris.

— Je saurai la vérité ; mon père Aton éclairera mon cœur de sa vérité qui est la vérité.

Sur ces mots, Aménophis se leva et se retira dans un état d'extrême agitation.

— Ma chère enfant, dit alors Tiyi, je crains que mon fils ne fasse encore bien des folies. N'hésite pas à utiliser toute ton autorité, tous les moyens de ton esprit ingénieux pour modérer Améni, pour lui montrer les dangers de la route, car je redoute qu'il ne conduise la Terre Chérie à une catastrophe s'il persiste dans cette voie. Ce n'est pas par de tels moyens qu'on impose à un peuple un dieu qu'on prétend rempli d'amour pour les hommes. Sache qu'on m'a rapporté qu'un homme obscur à qui on disait qu'Aton l'aimait, lui et les humbles, a répondu que dans ces conditions il préférait que le dieu le haïsse et qu'il souhaitait qu'on le débarrassât d'un amour aussi funeste.

À plusieurs reprises, au cours de son séjour, la reine Tiyi reparla à son fils de la misère dans laquelle ses dépenses inconsidérées avaient jeté son peuple. Aménophis répliquait que maintenant allait commencer son vrai

bonheur car Aton avait désormais ses temples et ses villes ; le plus gros des constructions était achevé, l'effort demandé au peuple recevait sa récompense dans ces monuments et dès lors la pression du fisc allait se relâcher. Il promit aussi de laisser agir Néfertiti et sa mère dans les domaines qu'il leur avait abandonnés.

Cependant Tiyi semblait douter que les affaires du pays puissent aller en s'améliorant. Non pas qu'elle ne crût pas son fils de bonne foi, mais elle avait la certitude que les fonctionnaires qui avaient trouvé par toutes ces exactions, des moyens faciles de s'enrichir en détournant à leur profit une partie des revenus du fisc n'allaient pas de bon gré desserrer leur étreinte et longtemps ils pourraient tenir le roi dans l'ignorance de réalités qu'il était trop aisé de lui dissimuler.

— Ma fille, avait dit Tiyi à Néfertiti au moment de la quitter, veille sur ton époux, sois vigilante sans faiblir. Sa Majesté, le roi son père est de plus en plus mal et je crains que bientôt il n'aille rejoindre ses ancêtres les dieux bons. Il est la dernière barrière aux excès auxquels je sais mon fils capable de se porter. C'est à nous de lui tenir la bride afin qu'il ne sème pas la discorde et la ruine dans ce beau royaume, en croyant y instaurer la paix, l'amour et l'opulence.

Pénétrée de ces vérités, Néfertiti regarda s'éloigner la reine, lentement envahie par une sourde inquiétude pour un avenir qu'on voulait radieux et qui pourtant s'annonçait singulièrement sombre.

Chapitre XXIV

La lourde barcasse surchargée de passagers vint enfoncer profondément sa proue arrondie dans la vase de la berge. Depuis la première cataracte, depuis l'île d'Éléphantine, elle descendait le fleuve au fil de l'eau paisible, sans voile car le vent remontait la vallée depuis le nord. La navigation avait duré des jours et encore des jours car à chaque ville, à chaque bourgade, le bateau large et lourd s'arrêtait pour décharger des passagers mais plus souvent en prendre, de manière qu'après Saouti, le capitaine cessa d'embarquer de nouveaux clients, faute de place, car hommes, femmes, enfants étaient entassés, accroupis ou même debout, les uns contre les autres.

Au milieu des cris et des piaillements des femmes, le bateau commença à se vider : les plus impatients sautaient à terre depuis le bastingage, au risque de tomber dans l'eau ou s'enliser dans la vase, les autres faisaient de l'équilibre sur la planche jetée entre le pont et la berge haute.

Seul restait en retrait vers la poupe un homme accompagné d'un adolescent au corps svelte et dont les traits du visage étaient si délicats et doux qu'on l'aurait facilement pris pour une fille. Il avait embarqué dès le début, à l'ancrage de Syène, et entre-temps il s'était lié avec le capitaine auprès de qui il se tenait, laissant s'écouler le flot des passagers.

— Voilà, Khay, dit le patron du bateau, c'est ici la cité de l'Horizon, nous allons nous quitter.

— Tous ces gens descendent aussi ? s'étonna l'homme.

— Tous les jours arrivent à Ikhoutaton des bateaux plein de gens venus du nord et du sud. Tous des chômeurs, des paysans qui ont tout perdu, tous des pauvres gens qui fuient la misère, la famine avec l'espoir de trouver ici du travail et le moyen de subsister. Mais ils ignorent que le pharaon a besoin de moins en moins de bras car les chantiers se ferment ; il n'y a plus de grands travaux, tous sont achevés. Le dernier palais en construction c'est celui que la reine a voulu se faire bâtir au nord de la ville, mais il paraît que les moyens manquent pour entreprendre d'autres travaux importants.

— Tu crois donc que j'ai peu de chances d'être embauché quelque part ?

— Bah ! sait-on jamais ! Tiens, tu peux t'en remettre à Aton ! Ici c'est son domaine et on dit qu'il favorise ceux qui l'adorent…

— S'il le faut, je l'adorerai, que m'importe, Aton ou Amon !

Le marinier lui jeta un regard de commisération.

— Encore une fois, je te le répète : si tu veux, je t'amène jusqu'à Memphis, sans supplément de prix. Tu auras plus de chances de trouver un emploi.

— Merci, ami. Mais vois, je préfère tenter d'abord ma chance ici. Il y a le roi, la cour, tous les grands de l'Égypte. Ils peuvent avoir besoin d'un peintre habile ou d'un sculpteur. Ne se font-ils pas creuser des tombes dans la nécropole ? Je puis aussi bien leur ciseler des statues dans la pierre que peindre les parois de leurs tombes, ou celles de leurs maisons.

— C'est que, les artisans comme toi, il y en a aussi une quantité qui sont venus ici, bien avant toi. Ils ont leur clientèle depuis longtemps.

— Je me placerai sous la protection d'Aton. Il doit être puissant pour que Sa Majesté lui ait consacré cette ville. Conserve-toi dans la faveur de Rê.

Après avoir ainsi salué le capitaine, il se tourna vers l'adolescent, son fils, qui regardait d'un air rêveur le courant ployer les roseaux légers qui s'avançaient dans le fleuve.

— Allons, Smenkhkarê, lui dit-il en lui prenant le bras.

Ils avaient pour tout bagage et pour tout bien chacun un ballot attaché à un bâton qu'ils jetèrent sur l'épaule. Les derniers ils sautèrent sur la berge et s'engagèrent dans le large chemin qui au milieu des champs et des palmiers conduisait aux faubourgs sud de la ville. Bientôt ils se retrouvèrent dans une rue étroite bordée de maisons dont les façades blanchies commençaient à se lézarder ; par endroits, l'enduit taché s'était effrité, laissant paraître la brique brune des murs. Devant les portes basses, closes seulement par une natte de roseaux, étaient accroupies les femmes qui préparaient le repas sur des réchauds portatifs en argile ou encore brisaient les pains d'orge qu'elles jetaient dans des jarres avec de l'eau afin de préparer la bière. Près d'elles étaient assis ou couchés des enfants en bas âge, nus et le crâne rasé, les lèvres et les yeux couverts de mouches qu'ils chassaient parfois d'un geste las. Ils parvinrent ainsi à une vaste place où se tenait le marché. Devant les façades des maisons qui l'entouraient étaient tendus des auvents qui dispensaient leur ombre aux commerçants accroupis derrière leur marchandise offerte sur des nattes à même le sol, tandis que vers le centre de la place étaient réunis en une gigantesque assemblée mugissante,

caquetante, bêlante, bœufs, moutons, chiens, oies et canards que les paysans des environs venaient vendre.

Les deux voyageurs firent le tour de la place pour ne pas être pris au milieu du bétail. À leur passage, les marchands les invitaient à s'arrêter :

— Vois, disait l'un, ces belles sandales de cuir, ou celles-ci en joncs tressés : il n'est pas bon d'aller pieds nus dans cette ville comme je vous vois.

— Ici, assurait un autre, j'ai des essences parfumées, des essences de lis, de la kasse et du benjoin, du bois de térébinthe et toutes les résines du Pount : c'est une odeur délicieuse quand on les répand sur la tête ou les habits.

— Achetez-moi des aulx, de beaux oignons roses, des lentilles, tout ce que vous pouvez désirer comme légumes.

Smenkhkarê aurait bien voulu s'arrêter afin de tout voir, de tout acheter, mais son père allait devant, insensible aux offres, et le jeune homme le suivait de crainte de se séparer de lui ou de s'égarer. Cependant, la faim commençant à lui tirailler l'estomac, il se décida à retenir son père par le bras, devant un étal où étaient exposés des pains sous les formes les plus variées et des pâtisseries aux amandes et au miel. Khay s'arrêta, examina l'étalage derrière lequel était accroupie une vieille femme. Il désigna deux pains puis il sortit de son sac un rouleau de fil de cuivre qu'il tendit à la marchande : elle en coupa un bout, très court, ce qui parut a Khay être un prix honnête, et lui rendit le rouleau.

Tandis que le jeune homme mordait à belles dents dans l'un des pains, Khay, saisit l'occasion pour interroger la marchande.

— Dis-moi, femme, nous venons d'arriver ici, mon fils et moi, et je cherche du travail.

— Par la vie du roi ! Tu n'es pas le seul.

— Ne peux-tu me conseiller ?

— Si tu veux un conseil, quitte cette ville et va n'importe où ailleurs. Tous les pouilleux de la Terre Noire, tous ceux que les percepteurs de Sa Majesté ont réduit à la misère, tous viennent ici dans l'espoir de trouver un emploi à n'importe quel prix.

— Père, dit le jeune homme tandis qu'ils s'éloignaient je ne pense pas que ce soit ici le lieu où il fallait se rendre. Mieux valait encore demeurer à Syène où nous avions au moins un abri.

— Quelle utilité si c’est pour y mourir de faim ? Laisse-moi faire, je trouverai bien à me placer. Viens.

Ils s’engagèrent dans une rue plus large dont les maisons présentaient des façades plus spacieuses et mieux entretenues ; certaines étaient même pourvues d’un petit jardin. Une grande animation continuait à y régner : femmes qui en longues théories, cruche sur l’épaule, allaient puiser l’eau du Nil, messagers portant des missives d’un bout à l’autre de la ville, marchands ambulants avec leurs ânes ou leurs mules, chargés de sacs, de paniers ou de jarres, baladins à la recherche d’une hospitalière demeure où s’exhiber, promeneurs désœuvrés, et toujours des enfants turbulents et braillards, chiens et oies allant en toute liberté à la recherche de détritus abandonnés tout au long des rues. Une chaise passa portée par deux mules qui allaient au trot et entourée de serviteurs courant qui se frayaient un passage à grands cris et, au besoin, à coups de bâton ; un homme corpulent dont le ventre saillait en lourds plis au-dessus du pagne, le cou et les membres ornés de colliers et de bracelets, s’y trouvait vautré, tandis qu’un flabellifère agitait au-dessus de lui un large éventail.

Khay et son fils eurent juste le temps de sauter de côté et de se ranger pour voir passer le personnage tout luisant de sueur et d’onguents.

— Celui-là court au-devant de son maître comme un chien repus, marmonna un homme qui s’était arrêté de son côté auprès de Khay.

— Qui est-ce ? lui demanda ce dernier.

— Tu viens d’arriver pour ne jamais l’avoir vu. C’est Nakht, le vizir de la Cité. Il court toujours : soit qu’il se hâte auprès du pharaon, soit qu’il galope à son tour auprès du char royal. Et pourtant il ne parvient pas à perdre de graisse tant il doit être goinfre.

Les deux voyageurs reprirent leur route. Ils parvinrent ainsi sur la grande avenue royale qu’ils entreprirent de remonter. La circulation était là plus dispersée et on n’y voyait que les façades des belles demeures des grands, des temples et des palais. Bientôt ils purent voir au loin les trois baies du pont qui reliait les deux palais, vers où se pressait une foule de curieux.

— Il semble qu’une fête se prépare, remarqua Khay en voyant les mâts des temples ornés de longues flammes et les gardes qui contenaient les spectateurs à distance du pont surmonté par le balcon des apparitions paré de banderoles et de guirlandes.

Ils s’arrêtèrent près d’une maison ouverte devant laquelle se tenaient des jeunes gens et des hommes armés de lances.

— Que se passe-t-il ? Pour qui sont ces réjouissances mon garçon ? demanda Khay à l'un des jeunes gens.

— C'est en l'honneur d'Aÿ, le Père divin, et de Ti, la Grande Nourrice Royale, répondit-il. Vois, Sa Majesté et la Reine se montrent au balcon des apparitions.

L'un des hommes armés s'approcha à son tour :

— Ici, c'est la maison du Seigneur Aÿ, précisa-t-il. Va vers là-bas et tu verras que c'est une bonne chose que pharaon fait pour Aÿ et Ti. Sa Majesté les comble d'or et leur donne toute espèce de richesses ! Ils ont été créés « gens d'or », et c'est une immense faveur, et la dame Ti elle-même est aussi honorée, or jamais encore on n'avait vu une femme ainsi élevée par le roi. Et encore : tout le peuple ici est dans l'allégresse car c'est la première fois que la reine réapparaît en public depuis qu'elle a mis au monde son sixième enfant. Cette fois, elle a eu de la peine à accoucher et on a eu peur pour elle, mais l'enfant est né, heureusement. Voilà pourquoi on se réjouit bien que ce soit encore une fille, et elle a été appelée Setepenrê. Et ici nous nous réjouissons, plus encore de tout cela, car le maître est généreux et nous recevrons notre part de tous ces biens.

— Si nous pouvions en avoir une part, aussi petite soit-elle ! soupira Khay.

— Pourquoi en aurais-tu ? Qu'as-tu fait pour cela ? demanda le garde sur un ton où se marquait son mécontentement.

— Sache que la famille de ma femme, la mère de ce garçon, est originaire de Khent-min, et elle est apparentée à ton seigneur Aÿ.

— Ceci ne justifie pas cela. Et qu'as-tu fait de ta femme ?

— Elle a rejoint son âme depuis quelques mois. C'est pourquoi nous avons quitté Syène où nous étions établis, car je n'aimais plus cette ville. Et elle-même elle nous aidait à vivre en aidant les femmes à accoucher car moi je n'avais plus de travail.

— Tu es venu ici chercher du travail, hein ?

— Tu l'as dit. Vois, je sais sculpter avec la terre ou sur la pierre, et aussi je sais peindre. Si tu me dis où je pourrais m'adresser, je t'aurai une grande reconnaissance.

— Tu peux toujours te proposer à l'atelier de Djéhoutimès : c'est le sculpteur favori de la reine et je sais qu'il cherchait des aides car Sa Majesté lui passe sans cesse des commandes et il a obtenu pour lui tout le chantier du palais du nord qu'a fait construire la reine.

— Merci, bien merci. Mais où trouverai-je ce Djéhoutimès ?

— Il a sa demeure dans le quartier des artisans, tout près d'ici, vers le petit temple. Va vers le palais et prends la route à droite. Ensuite tourne encore à droite, et là tu demanderas. Tout le monde ici le connaît.

En parlant ainsi, le garde arrêta son regard sur Smenkhkarê, et il reprit, au moment où Khay allait s'éloigner.

— Que tu sois parent d'Aÿ, qui est le père de la Grande Épouse Royale, je le crois volontiers : va vers le balcon des apparitions, tu y verras la reine et tu verras aussi combien ton fils lui ressemble, que j'en suis tout étonné.

Le père et le fils se hâtèrent vers le palais, et en se rapprochant ils aperçurent la famille royale qui venait d'apparaître au balcon. Akhenaton coiffé de sa couronne bleue, Néfertiti dont le haut mortier était orné de trois uræus d'or, et les trois aînées des princesses ; la reine en tenait une debout sur la balustrade, d'une main, et de l'autre elle brandissait des colliers en or en forme de croissant de lune, qu'elle lançait à Aÿ et à Ti, et le roi et les deux autres filles s'amusaient pareillement à couvrir d'or les parents de la reine. Debout au bas du balcon, les heureux élus entassaient les bijoux et les objets d'or devant eux tandis qu'en retrait se tenaient des serviteurs, des grands, des flabellifères, des représentants des provinces, Nubiens, Libyens, Cananéens, Syriens, des officiers avec leurs chars, et des scribes qui s'inclinaient en adoration devant leurs Majestés qu'Aton illuminait de ses rayons. Plus en arrière, encore près des gardes qui contenaient le peuple, s'étaient rassemblés les serviteurs de la demeure d'Aÿ ; ils manifestaient une joie exubérante, chantaient, dansaient, levaient les bras au ciel en faisant les louanges de la famille royale et de leurs maîtres.

Un instant Khay et son fils regardèrent en silence cette pluie d'or qui tombait du balcon et ils soupirèrent en voyant l'allégresse des serviteurs, une allégresse qu'ils auraient bien voulu partager. Khay se demanda s'il ne pourrait se présenter à Aÿ, lui dire qu'il était son parent et quémander une place parmi ses serviteurs, mais aussitôt il rejeta l'idée d'une démarche qui lui paraissait trop humiliante. Il était préférable qu'il utilisât ses talents et qu'il gagnât sa vie grâce à eux, en conservant le front haut et en demeurant libre. Il mit tous ses espoirs dans ce Djéhoutimès qui peut-être saurait reconnaître ses qualités et lui permettrait de s'exprimer en lui confiant des travaux dans le palais de la reine.

— Comme elle est belle ! murmura Smenkhkarê.

— Quoi ? de qui parles-tu ? demanda son père.

— De la reine. Vois, et aussi la princesse, la plus grande des trois, c’est sans doute l’aînée.

— Il est vrai que tu lui ressembles à la reine ! C’est même surprenant ! Voilà bien la preuve que tu es de la même famille qu’elle.

— Que ne suis-je une femme pour qu’un roi me distingue parmi toutes les autres ! murmura l’adolescent.

— Tais-toi, tu dis des bêtises. Allons, cet or n’est pas pour nous. Il faut songer à trouver un endroit pour passer la nuit… mais allons tout d’abord chez ce Djéhoutimès. S’il pouvait aussi t’embaucher comme apprenti ; il suffirait qu’il te nourrisse et moi je pourrais alors nous constituer un petit pécule avec ce que je gagnerais de mon côté. Non, je ne regrette pas d’être venu dans la cité de l’Horizon.

Chapitre XXV

La mort de Nébmarê Aménophis survenue dans la quarantième année de son règne passa inaperçue. Depuis bientôt douze ans qu'il avait été associé au trône, Akhenaton avait confisqué entièrement le pouvoir à son profit, au point qu'on en avait oublié jusqu'à l'existence du vieux roi. Cependant, Akhenaton tint à donner un éclat particulier à sa douzième année de règne qui le voyait seul maître des Deux-Terres ; aussi envoya-t-il à travers tout l'empire et jusque chez les nations étrangères des émissaires pour annoncer son grand jubilé qui devait se tenir en la cité de l'Horizon ; cette fête devait marquer le début de son règne seul pour les souverains alliés ou vassaux qui souvent encore adressaient leurs lettres à son père. Une grande activité diplomatique s'ensuivit et Horemheb fut chargé d'assurer la sécurité des ambassadeurs à travers tout l'empire.

Ce matin-là, après avoir participé avec Aménophis au culte divin quotidien, Néfertiti avait décidé de faire une visite au palais nord. Elle s'impatientait de la lenteur des travaux car chaque jour s'aiguisait sa hâte de le voir terminé afin de pouvoir y venir séjourner selon son humeur et sa fantaisie. Il y avait déjà plusieurs mois qu'elle n'avait pas eu l'occasion de s'y rendre, à cause de contretemps qui s'étaient succédé avec régularité : sa grossesse avancée, les suites de son accouchement qui l'avait si fatiguée qu'elle avait dû rester longtemps couchée, les affaires de l'État dont elle avait la charge et qui avaient pris un grave retard, outre les soins de ses enfants et les moments qu'elle consacrait à son époux et à Osarsouf à qui elle demeurait terriblement attachée autant par les sens que par l'esprit.

Elle s'apprêtait à monter sur son char attelé dans le jardin et entouré de gardes à la tête desquels se tenait Hanis, lorsque vint vers elle Horemheb. Il marchait d'un pas rapide, le visage empourpré frappant rageusement le sol de sa canne.

— Hori, lui dit-elle en riant devant les manifestations de sa colère, tu sembles saisi par Sekhmet elle-même ; que se passe-t-il donc ?

— Il faut que tu m'accordes une audience, déclara-t-il avec autorité.

— Voilà une belle façon de demander une audience à ta souveraine.

— Il y va de la sécurité de l'empire.

— Alors monte avec moi sur mon char, si tu n’as pas peur que je te renverse, et je pourrai t’écouter.

Sans hésiter il sauta derrière elle sur le char ; aussitôt elle secoua les rênes pour mettre en marche les chevaux.

— Je sors de ce pas de chez le pharaon, commença aussitôt Horemheb. Vois : j’ai appris par les officiers que j’ai envoyés à travers l’empire que le roi de Mitanni, Toushratta, est mort assassiné. Son fils, en lutte avec ses frères, a fait appel au vil Khéta qui est maintenant le maître de ce royaume. Nous perdons là un précieux allié, mais cela ne serait rien si ces mêmes Khéta n’avaient pris pied en Syrie tandis que le prince d’Amourrou, Azirou qui a succédé à son père Abdeshirta, s’allie en secret à ces vaincus de Khéta et tente de conquérir Byblos dont le roi appelle en vain le secours de l’Égypte. Je suis allé parler de cela à Toutou ; il a reçu des missives des rois alliés d’Ugarit et de Byblos, mais il prétend qu’il n’y a rien d’importance. Aussi je suis allé rapporter les faits au roi, mais il n’a pas voulu m’écouter et il a dit qu’il ne voulait pas entendre parler de guerre.

— Tu lui as suggéré d’envoyer des troupes en Syrie ?

— Je lui ai dit que j’étais prêt à y conduire personnellement une campagne. Quant à ce Toutou, je suis convaincu qu’il trahit pharaon au profit des princes étrangers.

— Je n’en serais pas plus surprise que toi. Crois que j’ai déjà souvent tenté de dessiller les yeux d’Améni, mais il veut s’aveugler avec tant de détermination que je sais vaine toute intervention dans ce sens.

— Quoi, toi non plus tu ne veux rien faire ?

— Je ne peux rien faire… pour l’instant.

— À quoi sert-il que je sois le chef de toutes les armées de l’Égypte si je ne puis agir, si je dois rester ici comme un simple scribe ?

Elle tourna la tête vers lui et lui adressa un grand sourire :

— Cela sert à ce que tu n’aies pas la tentation de trahir à ton tour le roi…, mais rassure-toi, Hori, un jour viendra où tu pourras conduire les armées de Sa Majesté en Asie et y acquérir la gloire dont tu rêves.

Le grand palais nord dressait derrière ses murs blancs la masse de ses bâtiments élégants pourvus d’amples colonnades, dominés par les frondaisons des arbres aux essences les plus variées qui, mis en terre depuis parfois plus d’un an, avaient déjà profondément ancré leurs racines dans l’épaisse couche de terre végétale apportée du Nil. Le char s’engouffra sous la haute porte monumentale et s’engagea dans les allées des jardins

jusqu’au palais central devant lequel Néfertiti arrêta les chevaux. Horemheb descendit le premier du char. Il offrit sa main à la reine qui, sans la prendre, sauta auprès de lui en disant :

— Hori, me trouves-tu déjà si vieille que tu crois que j’ai besoin de ton aide ?

— Ce n’était là qu’une marque de respect d’un fidèle sujet à sa reine.

— Hori, jamais je ne croirai en la sincérité de ta langue. Viens, tu vas voir le palais que je me suis fait bâtir, pour moi seule et ceux que j’aime.

Ils s’avancèrent dans une suite de salles et de cours à péristyle, aux murs couverts de peintures où se retrouvaient tous les grands paysages qu’aimait la jeune femme, soit qu’elle les ait connus, comme les marais avec leur dense végétation verdoyante et leurs oiseaux aux vives couleurs, soit qu’ils lui fussent un moyen de partir en imagination vers ces rivages lointains où s’étalaient des mers écumeuses au pied de falaises blanches, où le soleil se levait sur des montagnes couronnées de neige, où des arbres inconnus en Égypte se penchaient sur des rivières au clair courant.

Ils trouvèrent Djéhoutimès dans l’une de ces salles où il dirigeait le travail de ses ouvriers, leur indiquait les couleurs à utiliser pour donner vie et relief aux dessins qu’il avait lui-même tracés sur les murs blancs. En voyant paraître la reine, le maître sculpteur vint s’agenouiller devant elle et les disciples se jetèrent le ventre au sol.

— Djéhoutimès, lui dit Néfertiti tandis qu’il se relevait, je vois avec plaisir que le travail avance vite et comme il convient à mon cœur. Dans ce palais je vivrai dans la vue de belles choses selon mon désir. Dis-moi combien de temps encore devrons-nous attendre avant de pouvoir prendre possession de tous ces trésors ?

— Nous travaillons tous avec ardeur, ma reine. Je pense qu’avant la fin de l’hiver, le palais sera prêt à te recevoir.

— Je m’en réjouis ! il y a si longtemps que j’attends ce jour.

Elle porta ses regards sur les peintures de la salle puis, soudain, resta en suspens : elle s’était arrêtée sur un jeune garçon qui broyait les couleurs avec une touchante maladresse ; ce qui avait retenu son attention était plus encore que la grâce de l’adolescent, la ressemblance qu’il présentait avec elle-même. Celui-ci tenait les yeux fixés sur elle, ce qui pouvait expliquer sa gaucherie dans son travail ; leurs regards se croisèrent et il baissa la tête en rougissant.

— Djéhoutimès, dit Néfertiti, viens me présenter les autres salles récemment peintes afin de m'expliquer ce que tu as voulu montrer.

— Tout de suite, ma reine.

Le sculpteur suivit en hâte Néfertiti qui, dès qu'ils eurent quitté la pièce, se tourna vers lui :

— Dis-moi, qui est ce jeune garçon qui écrasait les couleurs ? Je ne crois pas l'avoir encore jamais vu.

— Il travaille pour moi depuis quelque temps déjà, mais il est vrai que tu n'as pas eu l'occasion de le rencontrer. Son nom est Smenkhkarê. Il est venu se présenter à l'atelier avec son père, voici environ un an. J'ai vu que le père était un peintre expérimenté et je l'ai pris, un peu par pitié car il m'a dit avoir perdu sa femme et se trouver sans travail avec son fils à nourrir. J'ai aussi engagé l'enfant pour accomplir de menues tâches, mais je ne sais si je pourrais en faire quelque chose. Il est rêveur, maladroit, il ne comprend rien de ce que je lui dis et fait tout à l'envers. Je l'aurais bien renvoyé, mais vois : son père est allé vers la ville du Seigneur du Silence, brusquement, le laissant orphelin, il y a de cela trois mois. Je l'ai alors gardé dans l'atelier pour lui permettre de manger, car il aurait été réduit à la mendicité si je l'avais mis dehors.

— C'est un acte louable de ta part, Djéhoutimès. N'as-tu pas remarqué qu'il a avec moi un étrange air de ressemblance.

— J'en ai été étonné, et pour tout t'avouer, c'est pour cela que je l'ai embauché avec son père. Celui-ci m'a dit être originaire de Khent-min et il a prétendu que son épouse était apparentée au Père divin Aÿ et à ta famille. C'est un malheureux enfant, sans plus personne dans la vie. Peut-être Ta Majesté lui trouvera-t-elle un emploi car je ne pense pas qu'il ait quelque avenir dans les arts que j'enseigne.

— Je vais y réfléchir, Djéhoutimès. Pour l'instant garde-le auprès de toi.

Le huitième jour du deuxième mois de l'an XII du règne d'Akhenaton débutèrent les cérémonies du grand Jubilé du roi. Jamais encore la Cité de l'Horizon n'avait vu une telle affluence de monde, jamais non plus on n'y avait vu défiler autant de richesses, car de toutes les parties de l'empire et des pays voisins furent apportés des tributs et des dons. Pour la réception des ambassadeurs des rois des nations et des envoyés des provinces porteurs de tributs, avait été construit spécialement un bâtiment formé de quatre

salles séparées par deux larges galeries qui se coupaient en forme de croix, à cheval sur l'enceinte nord du grand temple d'Aton.

Les cérémonies avaient débuté dès l'aube. Dans la fraîcheur du petit matin, le roi vêtu d'un pagne long immaculé et coiffé de la couronne bleue, la seule qu'il daignât porter, et Néfertiti coiffée de son mortier devenu le signe vivant de sa royauté, montèrent dans le char de cérémonie tout revêtu de plaques d'or ciselé. Suivis par les six princesses dont les dernières âgées de seize et vingt-huit mois étaient étroitement surveillées par leurs nourrices, et tous les grands du royaume en tête desquels allaient le vizir Nakht, Aÿ, Horemheb, Ramosé, Amon-Hotpé, tous avec leurs épouses ils se rendirent vers le grand temple, au milieu d'une haie mouvante d'un peuple contenu à grand-peine par une multitude de gardes, un peuple toujours plein d'espoir qui pensait qu'en cette journée toutes les difficultés de l'Égypte seraient résolues par la grâce d'Aton et qu'allait s'ouvrir une ère d'un bonheur sans fin. Cette délirante illusion était par ailleurs nourrie par la promesse que ce jour allaient couler à flots le vin et la bière, que grâce aux victuailles accumulées sur les trois mille tables d'offrandes du grand temple, le peuple allait pouvoir faire ripaille et que les habitants de la cité recevraient chacun leur part des tributs apportés par les étrangers et les vassaux.

Ces tables d'offrandes étaient réparties dans trois immenses cours rectangulaires séparées par des pylônes, cet ensemble portant le nom de Gem-Aton. Les souverains ayant quitté leurs véhicules, le cortège royal pénétra dans la grande salle à colonnes, la « Maison de la jubilation » qui servait de hall d'accès au Gem-Aton dans lequel il s'avança ensuite accompagné des hymnes que chantaient les prêtresses, rythmés par les coups des cymbales, les claquements des sistres et des crotales et la musique grave des harpes et des cithares.

Les chefs des délégations étrangères furent introduits dans l'enceinte sacrée pour assister aux rites de salutations du Soleil. Ainsi purent-ils voir le couple royal s'élever sur l'autel avec leurs enfants, chanter le grand hymne à Aton et procéder aux offrandes, spectacle auquel n'avait encore jamais participé officiellement un étranger. Et tous furent surpris par ce mélange de solennité et de familiarité, grâce à la présence des princesses qui secouaient les sistres dans leurs petites mains qui tremblaient légèrement de froid, et aux témoignages de tendresse qu'échangeaient le roi et la reine.

Une fois accomplis ces rites, les souverains se rendirent dans le hall des Tributs Étrangers. Ils passèrent avec les princesses dans la salle des lustrations où ils furent lavés à l'eau tiède par des serviteurs, puis se rendirent dans une salle voisine pour y prendre une collation avant d'aller s'installer sous le grand dais aménagé sur un haut podium construit à l'extrémité nord de la galerie en croix. Les grands et les courtisans avec les flabellifères qui s'étaient répartis selon une stricte étiquette le long de la galerie depuis le bas de l'estrade royale, s'agenouillèrent pour saluer l'apparition du couple royal. Aménophis s'assit au côté de Néfertiti dont il prit la main comme aux premiers jours de leur mariage tandis que les six princesses se plaçaient derrière eux. Chacun put alors découvrir combien les caprices des petites princesses primaient la rigueur du décorum. Néferneferouaton et Néferneferourê tenaient chacune dans leurs bras un faon de gazelle que Setepenrê s'amusait à taquiner d'un doigt, indifférentes au cérémonial grandiose qui se déroulait autour d'elles. D'ailleurs, après plus de deux heures que défilaient les porteurs d'offrandes, malgré le spectacle distrayant dans sa nouveauté et sa variété que présentaient ces hommes aux visages si drôles parfois, vêtus d'habits si divers et aux couleurs si chatoyantes, elles manifestaient leur lassitude par une agitation accrue accompagnée de rires et de petits cris ; pendant un moment tous les étranges animaux, destinés avait-on dit au parc du palais de leur mère : guépards élancés, panthères et lions à la puissante musculature, multiples bêtes à cornes comme on n'en voyait guère en Égypte, curieux chevaux au poil fait de grandes raies alternées noires et blanches, singes de toutes tailles, oiseaux aux plumages éclatants, avaient retenu leur attention. Mais elles se fatiguaient d'en voir autant en si peu de temps, si bien qu'on dut appeler les nourrices pour venir les reprendre et les ramener au palais, excepté les deux aînées, Méritaton et Maketaton, devenues des adolescentes qui ne portaient plus la mèche de côté et les cheveux taillés, mais laissaient pousser leur chevelure sans la couvrir d'une perruque.

Les fêtes durèrent plusieurs jours au cours desquels alternèrent banquets, cérémonies religieuses, réceptions des ambassadeurs qui venaient apporter au pharaon l'assurance de l'amitié de leur roi, spectacles de lutte entre jeunes gens et de danses. Pendant tous ces jours les présents et les tributs affluèrent car souverains indépendants et vassaux trouvaient là une occasion de manifester à peu de prix des sentiments qu'ils n'éprouvaient d'aucune manière mais qui rassuraient le roi quant au pacifisme de leurs intentions et

à la réalité de leur soumission, ce qui leur permettrait ensuite d'agir en toute sécurité pour leurs propres intérêts et en conséquence au détriment de ceux de l'Égypte. Et Akhenaton se trouva d'autant plus satisfait que les étrangers venaient chaque jour porter des offrandes sur les autels d'Aton, participer en spectateurs aux cérémonies du culte et louer le dieu à grands cris, en foi de quoi le roi eut la conviction, qu'ils étaient acquis à la nouvelle religion et qu'Aton avait éclairé leur cœur de sa lumière, raison pour laquelle ils n'avaient aux lèvres que les mots paix et amour du roi des Deux-Terres, bien qu'au fond d'eux-mêmes ils ne songeaient qu'à la guerre et ne rêvaient que de se rendre indépendants ou de s'emparer de quelques provinces de l'empire.

Le dernier jour fut consacré à l'inauguration du palais de Néfertiti, auquel on venait de donner les derniers coups de pinceau tandis qu'on y installait tentures, portières, tapis, meubles, que la nombreuse domesticité prenait possession de ses quartiers et de ses fonctions, qu'on y enfermait les animaux amenés par les tributaires.

La reine y vint tout d'abord avec le roi et les princesses afin que Sa Majesté eût la primeur de la découverte de la merveille d'élégance et de grâce qu'était le palais nord. Les grands et les ambassadeurs devaient ensuite être autorisés à visiter les salles de réception et les jardins. Djéhoutimès et Mérirê, le chambellan de la reine, vinrent recevoir le couple royal afin de conduire et commenter la visite. Il apparaissait que la reine avait voulu se faire construire non seulement une résidence de plaisance mais un complexe monumental qui puisse être un centre administratif car nombre de salles étaient aménagées, afin de servir de bureaux à de hauts fonctionnaires. Cette destination aurait pu être confirmée au roi si jamais il avait porté quelque intérêt aux desseins de son épouse, lorsque, voyant que les travaux se poursuivaient à l'ouest de l'enceinte, du côté du Nil, Néfertiti elle-même lui fit savoir que là allait s'élever « la maison des gardes » qui devait se déployer en terrasses successives jusqu'au fleuve où seraient aménagés des docks ; cet ensemble d'édifices était conçu pour abriter non seulement la garde personnelle de la reine sous les ordres d'Hanis, mais encore des entrepôts et des offices administratifs. Elle annonça, en outre, qu'au sud du palais, elle avait décidé de faire bâtir un plus petit palais, autre résidence d'agrément enfermée aussi dans une épaisse enceinte et centrée sur une immense double cour rectangulaire dont la cour au levant devait être occupée dans sa plus grande partie par un gigantesque bassin, véritable

petit lac intérieur ; tout autour seraient disposées les salles d'apparat, salle du trône, salles et galeries aux multiples colonnes, dont seule une partie minime devait être consacrée à l'usage d'habitation.

Akhenaton prêta d'autant moins attention à tout ce que lui expliquaient la reine et son grand chambellan qu'il avait eu l'esprit soudainement occupé ailleurs : parmi les serviteurs et servantes aussi nombreux que les abeilles d'un essaim, son regard avait distingué un adolescent dont la beauté l'avait soudainement troublé, comme jamais encore cela ne lui était arrivé ; peut-être cela venait-il du fait qu'il présentait une étrange ressemblance avec Néfertiti, pensa-t-il. Il voulut repasser par la salle où il le revit et à nouveau s'étonna que son cœur se dilatât dans sa poitrine. Lorsqu'ils quittèrent la pièce, il interrogea Néfertiti en s'efforçant de prendre un air indifférent. Elle lui expliqua que c'était un lointain parent, orphelin, qu'elle avait pris dans ce palais comme échanson.

— Il se nomme Smenkhkarê, conclut-elle.

— Smenkhkarê ?

— Il paraît qu'il a avec moi un certain air de ressemblance.

— Frappant, frappant et c'est sans doute ce qui m'a… surpris. Mais allons. Qu'on introduise les grands, les nobles et les ambassadeurs des nations.

Quelques mois après ces fêtes du grand Jubilé qui avaient sanctionné la gloire d'Akhenaton parvenue à son apogée, un malheur aussi brutal que cruel frappa le couple royal et tous leurs proches : la petite Maketaton fut en quelques jours emportée dans le pays d'où l'on ne revient pas, par un mal qui s'abattit sur elle comme un faucon sur la gerboise, comme le grand vent du désert sur une fraîche oasis.

Immense fut la douleur de Néfertiti qui, malgré les exhortations de son époux qui l'assurait que la petite âme tendre était prête à revenir animer un autre corps sans doute destiné à une vie plus pleine et glorieuse, ne pouvait se consoler d'une perte que la présence des cinq autres filles ne pouvait en aucune manière compenser. Pendant plusieurs jours, elle demeura prostrée, entourée des soins et de l'affection de Moutnedjemet et de May, à un moindre degré de Ti qui pleurait si fort et avec une telle abondance de larmes qu'elle ravivait le chagrin de Néfertiti lorsque celui-ci commençait à s'apaiser.

Ainsi passa le temps de l'inondation, dans le deuil et l'affliction.

Chapitre XXVI

Depuis qu'il était arrivé à Ikhoutaton à l'appel d'Aménophis, Osarsouf n'avait plus quitté la Cité. Il y était retenu par cette passion qui l'avait d'autant plus solidement attaché à Néfertiti qu'elle avait trouvé son accomplissement charnel. Cependant il se sentait déchiré entre l'assouvissement de cette même passion et les scrupules que provoquaient en lui cet assouvissement, le sentiment d'une véritable trahison d'une amitié indéfectible malgré le consentement tacite d'Aménophis ; il ne savait s'il devait se mépriser pour sa complaisance envers son royal ami, ou au contraire se féliciter d'un concours de circonstances qui lui permettait de satisfaire son désir tout en servant les intérêts de son roi qui se déclarait inconsolable de n'avoir toujours pas d'héritier, que nul enfant né de la Grande Épouse Royale, nourri dès sa plus tendre enfance de ses royales pensées, élevé dans le culte d'Aton, ne lui succéderait sur le trône des Deux-Terres pour y poursuivre son œuvre grandiose dans la lumière du Soleil.

Les naissances successives de deux nouvelles filles engendrées par lui avaient en son âme alourdi la part de remords et de honte dans les plateaux mal équilibrés de la balance de Maât. La mort de Maketaton déclencha en lui une véritable crise durant laquelle il s'enferma dans sa demeure pendant plusieurs mois sans plus vouloir en sortir, voir ni le soleil, ni Akhenaton, ni Néfertiti, qui tous trois représentaient les trois pôles de son existence.

Enfin, par une chaude journée d'arrière-été, il se fit annoncer à la reine qui le reçut aussitôt tant étaient grands son anxiété et son déplaisir de ne plus le voir depuis si longtemps.

Dès qu'il apparut, elle courut se jeter dans ses bras.

— Mosaton ! Oh vie de mon âme ! s'exclama-t-elle avec exaltation, pourquoi avoir ainsi disparu à ma vue, pourquoi avoir refusé de me recevoir, moi ta reine et ton amante, lorsque je me suis déplacée jusque chez toi afin de te voir.

Il la tint contre sa poitrine un instant, puis la repoussant légèrement, et maintenant les mains posées sur ses épaules, il regarda un instant son visage

bouleversé qui lui parut plus beau que jamais dans la gravité que lui avaient apporté le chagrin et les atteintes de la vie.

— Kiya, dit-il enfin, Soleil de mon cœur, il faut que tu m'écoutes, sans parler, sans crier, sans pleurer.

Ce préambule l'inquiéta si fortement qu'elle voulut protester, mais il posa une main sur ses lèvres et poursuivit :

— Écoute-moi, écoute les paroles de mon cœur. Par amour pour toi et pour Améni, j'ai accepté d'agir comme jamais je ne l'aurais fait en d'autres circonstances, mais sache que je ne puis plus continuer de t'aimer ainsi, à l'insu de tous, comme un voleur qui dérobe un bien à un propriétaire consentant. Non, Kiya, tu aurais été libre, je t'aurais fait entrer dans ma maison comme la maîtresse de mes biens et grande aurait été ma joie ; mais voilà, non seulement tu n'es pas libre, mais tu es reine et de plus je sais qu'au fond de ton cœur tu aimes toujours Améni…

— Non, non ! Comment aurais-je pu me donner à toi si je l'aimais encore…

— Ne dis rien, tes paroles ne sont pas le miroir de ton cœur et tu peux me désirer, m'avoir aimé même, sans que cependant Améni n'ait quitté ton âme. Tu es une femme ardente et sensuelle et sa défection qui n'était pas désaffection t'a laissé croire qu'il ne t'aimait plus et qu'il en allait de même pour toi, et tu as songé que tu pouvais m'aimer, d'autant plus volontiers que j'ai su, moi, t'aimer avec toute la passion que tu pouvais souhaiter et cela sans risque d'être accusée d'adultère et de perdre une couronne qui t'est chère au fond de ton cœur.

— Mosaton, je suis prête à l'abandonner pour te conserver.

— Tu le regretterais bien trop vite, et aussi tu n'en as pas le droit. Améni a besoin de toi, l'Égypte a besoin de toi, ce serait un crime de les abandonner, que de leur être infidèle. Car même si ton corps, simple demeure transitoire de l'âme, a pu être infidèle à Améni, vos âmes sont toujours unies, unies qu'elles sont pour l'éternité. Il le sait bien lui qui te laisse agir selon ta fantaisie, en son nom, lui qui continue non seulement à t'associer à toutes les manifestations de sa vie publique et du culte d'Aton, mais te laisse t'arroger des pouvoirs que nulle femme encore n'a possédés dans ce pays, à l'exception de la reine Hatshepsout, peut-être. Pourquoi le dieu ne lui a-t-il accordé que des filles, pourquoi lui a-t-il retiré le pouvoir de créer dans la chair ? C'est tout autant un insondable mystère qu'un drame qui déchire son existence. J'ai bien souvent eu des entretiens avec lui

à ce propos. Vois : il est maintenant convaincu qu'Aton lui a retiré cette faculté de procréer parce qu'il le veut mâle et femelle, parce que seul son esprit doit être créateur et non plus sa chair. Il invente mille raisons pour justifier les malheurs dont le dieu le frappe, pour en faire des signes qu'il voudrait heureux et favorables. Mais pour moi ce sont des présages funestes. Aton n'a pas voulu que tu aies de garçon, même avec moi et notre dernière fille a failli te coûter la vie. Depuis lors tu es devenue à ton tour stérile et comme pour nous punir d'avoir cru pouvoir transgresser sa volonté de ne pas t'accorder d'enfant mâle, il t'a pris l'une de tes filles, celle que peut-être tu aimais le plus. Tout cela aurait dû éclairer notre âme, toutes ces déceptions auraient dû nous faire comprendre que nous suivons une voie qui déplaît au dieu.

— Non, que veux-tu dire par là ?

— Rien, sinon que je ne puis plus continuer de vivre ainsi. Tu m'as dit que c'est par un rêve qu'Aton t'a indiqué le lieu où devrait se construire ta capitale et que c'est lui qui t'a donné la couronne qu'en tout lieu tu portes. Or, il m'a aussi envoyé un rêve, un rêve dans lequel je me trouvais parmi les Khabirou du pays de Gessem et ils m'indiquaient la grande piste qui se perd dans le désert de la soif, dans les solitudes de Pharan. C'est là que j'ai décidé de me rendre pour trouver la voie qui doit être la mienne, la voie que m'indique le dieu avec ses mains de lumière.

— Mosaton ! Tu ne vas pas me quitter ! Non, tu ne vas pas m'abandonner alors que j'ai tant besoin de toi ! s'exclama-t-elle en se jetant dans ses bras.

— Je dois te quitter, mais je ne t'abandonne pas. Mon cœur demeurera près de toi et près d'Améni. Je lui ai déjà parlé, et il a trouvé bonne ma décision, il m'a exhorté à chercher le dieu dans les solitudes rayonnantes du désert. Toi, tu dois te rapprocher d'Améni, l'aimer plus que jamais, car vous avez tous deux besoin de l'amour de l'un et de l'autre.

— Non ! Je ne te laisserai pas partir !

Elle s'enlaçait à lui avec plus de force, couvrait de ses baisers brûlants son cou qu'elle inondait dans le même temps de ses larmes. Il la repoussa avec douceur mais détermination.

— Kiya, sois forte. Tu es reine, ne l'oublie pas, tu es la souveraine des Deux-Terres et non la première femme venue. Le dieu t'a élue avec Akhenaton : sache te montrer digne d'eux, digne de la grandeur de l'âme qui habite ton corps. Et un jour, tu me rendras grâce pour t'avoir délivrée de

moi, de toi-même, d'un amour qui n'élève pas nos âmes, qui nous fait prisonniers de nos sens, d'une passion sans grandeur. Kiya, sois forte, sois noble, sois grande et qu'Aton te garde dans sa lumière, qu'il te conserve ton nom pour les siècles des siècles, éternellement.

Il la quitta brusquement car il sentait faiblir sa détermination devant le chagrin de la jeune femme. Lorsqu'il referma la porte, elle s'effondra en larmes sur son lit, comme l'enfant qu'elle était demeurée encore, et que chacun continue de porter en soi, jusqu'au seuil de la vieillesse.

Ce même jour, abandonnant tous ses biens, n'emportant qu'un peu d'or, quelques pagnes de rechange dans une sacoche, un poignard à lame de fer, don d'un marchand hittite, glissé dans son pagne court, un carquois de peau sur l'épaule avec un arc tyrien et un javelot à la main, il s'embarqua pour le nord. Le nautonier, qui avait reconnu le grand ami du roi, voulut se prosterner devant lui, mais il le lui interdit et il tint à payer son passage. Moins de dix jours plus tard il était revenu dans la terre de Gessem.

Au cours des nombreuses années qu'il avait passées en cette contrée, il avait eu tout loisir de se lier avec les Asiatiques, Khabirou, Shasou et autres nomades qui s'étaient fixés près de Pi-Aton pour y construire la ville. Parmi eux il s'était fait des amis et il était plus particulièrement entré dans l'amitié d'Aaron avec qui il avait appris à parler la langue des gens de Canaan qui était celle qu'employaient entre eux les bédouins établis à l'est du delta. En le voyant venir vers lui aussi pauvrement vêtu mais armé comme un pasteur du désert, Aaron hésita à reconnaître le grand prêtre d'Aton, l'homme dont on savait qu'il avait l'amitié du pharaon en personne qui l'avait délégué dans la terre du Nord pour y prêcher l'amour d'Aton et lui faire bâtir villes et temples.

— Mosaton, mon Seigneur ! s'exclama Aaron en se courbant et élevant les bras. Dans quel équipage apparais-tu à mes yeux ! Mon cœur se réjouit tant de te revoir après ces longues années d'absence !

— Aaron, dit Mosaton en le relevant, je ne suis plus ton Seigneur, mais tu peux m'appeler ton frère !

— Quoi, aurais-tu perdu la faveur de pharaon ?

— Je ne cherche pas la faveur d'Akhenaton, mais la véritable connaissance de dieu. Il m'a envoyé un rêve pour m'indiquer sa volonté et j'ai compris que je devais aller dans le désert, chez les bédouins, vers les contrées que parcourent les Shasou, afin d'y chercher ce que je n'ai trouvé

ni dans le temple de Rê à Héliopolis, ni dans les mystères d'Osiris à Busiris, ni dans les secrets d'Amon le caché, ni dans la lumière d'Aton, dans la grande cité que lui a consacrée le roi.

— Mosaton, ce que tu me dis là ne m'étonne pas car je savais que le dieu, le Seigneur qui règne sur le monde t'avait désigné pour une tâche plus grande que celle de lui construire des temples. S'il s'est manifesté à toi dans ton sommeil, après t'avoir parlé dans l'obscurité de ses sanctuaires, va vers le désert, vers les pays où se lève le soleil car c'est sans doute là que doit aboutir l'itinéraire qu'il t'a fait suivre, c'est là que doit s'accomplir sa suprême révélation.

Ayant ainsi parlé il laissa échapper un profond soupir avant de reprendre.

— Crois pourtant que je te regretterai comme j'ai regretté ta si longue absence. Il faut que tu saches qu'après ton départ un homme t'a remplacé : il est arrogant, plein de sa puissance et il a déclaré que nous n'étions que des paresseux, tous les ouvriers qui travaillent pour la gloire d'Aton en cette cité, et il a aussi dit qu'il n'y avait rien d'étonnant que les travaux avançaient si lentement et sans doute tu favorisais notre paresse, tu n'avais pris aucune mesure pour que progressent les travaux et que pharaon avait eu bien raison de se plaindre de ton incapacité, de ton impéritie. Alors il nous a obligés à travailler plus vite, plus longtemps, jusqu'à l'épuisement, et il a voulu qu'on emploie le fouet et le bâton pour dégourdir les pieds et les bras des fainéants qu'étaient tous les ouvriers. Voilà maintenant le maître que nous a donné pharaon pour te remplacer.

— Aaron, tu aurais dû m'écrire dans la cité de l'Horizon, et sois assuré que j'aurais fait châtier ce fonctionnaire indigne. Or, je crois que j'ai encore du crédit auprès du roi, et je veux aller parler à cet homme.

— Tu le pourras, tu le pourras. Il doit venir, demain ou ces jours prochains, car il ne demeure pas ici, mais à Bubastis.

Mosaton s'installa dans la demeure d'Aaron, car il voulait voir ce nouveau directeur des travaux. Et en attendant, il se promenait à travers la ville qui chaque jour s'accroissait car y affluaient des gens venus d'Asie qui fuyaient l'anarchie qui s'était établie en Canaan et dans le pays des Fenkhou. Or, il était à Pi-Aton depuis déjà quelques jours, lorsqu'un matin il vit un homme venir sur un char. Il en descendit et s'avança parmi les ouvriers, des gens de la tribu d'Aaron qui foulaient la terre mêlée à la paille pour en faire des briques. Or, bien qu'ils n'aient pas cessé de travailler, il les interpella, s'écria qu'ils simulaient une grande ardeur à la tâche lorsqu'il se

montrait, mais dormaient dès qu'ils le savaient au loin ; de cela, il en avait l'assurance car le travail ne progressait qu'avec une lenteur qui témoignait de leur paresse. L'un des hommes voulut protester, il montra la masse de terre transformée en briques moulées qui séchaient au soleil ; au lieu d'apaiser l'Égyptien, cette remarque ne fit qu'attiser sa colère et, levant sa canne, il en frappa l'imprudent en le traitant de menteur, de fils de Seth à la langue fourchue. Alors intervint Mosaton, indigné par tant de hargne mise au service de l'injustice.

— Est-ce ainsi que tu enseignes l'amour d'Aton ! s'exclama-t-il en prenant le bras de l'Égyptien. Cesse de frapper cet homme si tu ne veux pas subir les effets de ma colère !

L'homme se dégagea brutalement et tourna vers lui un regard furieux :

— Quoi, que dis-tu ? Qui es-tu pour oser me parler ainsi ? Ne sais-tu pas que je suis le directeur des travaux de cette ville. Que j'ai de par Sa Majesté tout pouvoir sur les gens d'ici.

— Tu n'as pas pouvoir de les frapper injustement. Et si tu veux le savoir, sache que mon nom est Mosaton.

— Je ne te connais pas et je te conseille de t'éloigner d'ici au plus vite si tu ne veux pas aussi recevoir du bâton.

— Je ne m'éloignerai pas avant de…

Il n'en put dire plus : d'un geste brusque l'homme avait brandi sa canne et en avait frappé Mosaton en plein visage ; celui-ci, qui ne s'attendait pas à une telle violence, tomba à terre en voyant mille soleils, et aussitôt après d'autres coups tombèrent sur ses épaules et ses reins tandis que l'homme l'injuriait et criait qu'il allait s'éloigner en vitesse sous de bons coups de bâton.

Mosaton parvint à se relever : jamais encore nul ne l'avait ainsi frappé et humilié, et une immense colère s'empara de son cœur qu'il avait jusqu'à ce jour su maîtriser. En le voyant marcher vers lui, les traits contractés, les poings serrés, l'homme recula d'un pas et leva son bâton. Mais avant qu'il ne l'ait abattu, Mosaton se jetait sur lui avec la force d'un taureau et ils roulèrent tous deux dans la poussière. Mosaton était parvenu à saisir son adversaire à la gorge et il la broyait entre ses doigts puissants tout en heurtant sa tête avec force contre la terre dure. Soudain il sentit l'homme mollir sous lui et il le relâcha ; il s'aperçut alors qu'il avait cessé de vivre, que déjà il avait rejoint son âme. Cependant, il ne fut pas saisi de regrets pour avoir tué cet homme, lui qui jusqu'à ce jour n'avait jamais infligé la

mort. Aaron, qui se tenait auprès de lui, regardait d'un air consterné le corps qui gisait dans la poussière, les yeux exorbités, le visage empourpré.

— Aaron, lui dit Mosaton, après avoir retrouvé son calme, tu diras que c'est moi, l'ancien Grand Voyant d'Aton, le compagnon de Sa Majesté, qui ai tué cet homme et je suis parti pour le pays de Pharan et d'Édom. S'ils l'osent, qu'ils viennent m'y chercher mais qu'ils n'oublient pas que je suis toujours dans la faveur de pharaon et que j'ai fait là un acte de justice.

Mosaton reprit ses armes et son maigre bagage, et il se mit en route vers le désert, vers les pays où se lève le Soleil. Or personne ne semblait avoir cherché à le poursuivre, et pendant des jours il suivit les pistes des caravanes, celles que parcouraient les bédouins shasou et qui conduisaient vers le pays des Kénites et au-delà, tout au sud, vers ces régions fabuleuses que les Égyptiens appelaient le Tonoutir, le « Pays du dieu » où chaque matin renaissait le soleil, éternel Phénix. Il s'était muni d'une outre d'eau qu'il veillait à remplir à chaque trou d'eau, à chaque mare dans des oasis habitées par des pasteurs pacifiques qui vivaient de l'élevage des chèvres et des moutons, et de la cueillette des dattes, à chaque puits. Sa connaissance de la langue des Cananéens lui permettait de se faire comprendre par les bédouins qui voyaient sans crainte ni méfiance errer cet homme solitaire.

Or, après une longue marche de plusieurs jours sur des pistes rocailleuses, dans un paysage tourmenté de montagnes dénudées, rongées par les vents brûlants du désert, de rocs gigantesques qui semblaient avoir été abandonnés à la suite d'un combat de géants, sous un ciel pareil au bronze lorsque la chaleur le transforme en un liquide ardent, il parvint dans une haute plaine pierreuse émaillée d'herbes drues et de touffes d'épineux, piquetée de bosquets de palmiers. Au loin s'étageaient des collines jusqu'à l'horizon fermé par des montagnes abruptes.

La vie semblait renaître à l'orée au monde désolé d'où il venait. Dans l'ombre d'un groupe d'acacias paissait une famille d'ibex qui, à son approche, prit la fuite précipitamment, s'arrêta à bonne distance pour surveiller l'importun et juger de ses intentions, prête à revenir à son festin lorsqu'il serait éloigné.

Il s'avança jusqu'aux premières hauteurs où se multipliaient les palmiers bas, munis de feuilles en éventail, semblables à d'immenses mains ouvertes. Des bêlements et des cris attirèrent son attention et il hâta le pas en cette direction. Il découvrit au-delà d'une haute butte de pierre nue des bédouins avec leurs moutons ; ils repoussaient sans ménagement des jeunes filles qui

accompagnaient un troupeau de chèvres, et l'un des bédouins disait aux filles :

— Dégagez, dégagez ! Nos bêtes ont soif, d'abord pour elles et aussi pour nous l'eau de ce puits.

L'une d'elle, l'aînée sans doute, voulut protester :

— Ce puits, il est sur notre territoire, il est à nous, tu nous fais violence pour t'en emparer. Notre dieu te châtiera car il règne sur ce pays et il ne souffre pas que les siens soient lésés.

— Laisse tranquille ton dieu, le nôtre le vaut bien, et il n'en a pas peur. Et sois heureuse que nous ne fassions pas de violence à vous-mêmes.

Le puits était aménagé dans une cavité profonde, creusée dans le roc qui formait au-dessus une voûte tandis que les côtés étaient clos par des murs en pierres sèches, élevés à main d'homme, de manière que l'eau était protégée des vents chargés de sable. L'un des bédouins s'y était introduit suivi par un autre, tous deux chargés d'outres et deux autres attendaient au-dehors pour vider les outres dans un bassin de pierre où pouvaient se désaltérer les animaux. À leur chevelure courte serrée dans un bandeau de cuir, à leur pagne bordé d'une frange et orné de glands, à l'amulette circulaire pendue à leur cou, à la ceinture nouée sur l'estomac où était glissé un court sabre, Mosaton reconnut ces bédouins shasou qui nomadisaient au sud de Canaan, vers Édom et Séir.

Mosaton s'approcha et jetant son outre à terre, il frappa le chef des bédouins avec la hampe de sa lance, en lui criant :

— Tu as parlé avec tant d'insolence parce que tu n'as devant toi que des filles pareilles à des gazelles craintives. Moi, je te dis, va-t'en d'ici et laisse ces filles abreuver leurs bêtes.

Le bédouin voulut se défendre, mais à nouveau Mosaton le frappa avec le bois dur et comme son compagnon empoignait son épée, Mosaton lui perça le bras et le jeta à terre. Alertés par les cris, les deux autres Shasou sortirent du puits et ils s'apprêtaient à se jeter sur Mosaton, mais il leur fit face et se jeta vers eux en criant si fort qu'ils prirent peur et s'enfuirent en entraînant leurs moutons.

Alors Mosaton se tourna vers l'aînée des filles. Elle était grande et il lui trouva un visage agréable ; elle portait une robe qui laissait nue une épaule et descendait sur les genoux ; sa tête était enserrée dans des bandelettes ornées de coquillages et son cou et ses poignets étaient parés de colliers et de bracelets en pierres de couleur et en cuivre aux reflets de feu.

— Fais boire tes bêtes, lui dit Mosaton, ces bergers ne t’importuneront pas, je saurai les éloigner s’ils reviennent par ici.

Il avait employé le langage de Canaan, et elle lui répondit dans une langue si voisine, qu’il comprit ses paroles.

— Sois le bienvenu au pays de Madian. Je m’appelle Séphora et celles-ci sont mes sœurs, toutes plus jeunes que moi.

Il les aida à puiser l’eau au puits et à transporter les cruches qu’elles allaient vider dans l’abreuvoir. Une fois que les bêtes eurent bu, elles s’éloignèrent après l’avoir encore remercié. Mosaton trouva le lieu favorable à un repos et il se coucha dans l’ombre d’un groupe de palmiers. Il y demeura immobile à regarder le soleil qui lentement descendait vers l’horizon du couchant, et son âme prit son vol vers Ikhoutaton, et il pensa à Néfertiti et aux deux petites filles issues de sa chair.

Il rêvait ainsi lorsqu’un crissement de pas lui fit tendre l’oreille car il avait appris dans le désert à se méfier des agresseurs semblables aux chacals, qui se glissent dans la pénombre, pour surprendre le voyageur solitaire et le dépouiller de ses biens. Il se saisit de sa lance et il se redressa avec un air si déterminé et farouche que Séphora, qui revenait avec l’une de ses sœurs qu’elle tenait par la main, eut un mouvement de recul.

— Étranger, lui dit-elle, notre père nous envoie vers toi. Je lui ai dit ce que tu avais fait pour nous et il nous a demandé : Où est-il ? Pourquoi ne l’avez-vous pas ramené ? Et moi je lui ai répondu que nous n’étions que des filles et qu’il n’était pas bien que nous amenions chez nous un étranger de passage. Or, voici, notre père Jethro nous a envoyées auprès de toi pour te dire de venir sous sa tente afin de partager son repas.

Mosaton accepta l’invitation avec joie, et il suivit les jeunes filles. Jethro avait établi son camp à peu de distance de là, à l’abri d’un pan de falaise et dans l’ombre de palmiers, en un lieu où poussaient en quantité des herbes pour les chèvres et les sept ânes qui représentaient l’essentiel de ses richesses. Trois tentes faites de peaux et de toiles grossièrement cousues ensemble, tendues sur des pieux à l’aide de boyaux, servaient d’abri à Jethro et à ses sept filles, car il avait perdu sa femme et vivait à l’écart de sa tribu, près du sanctuaire de la divinité ancestrale dont il était le prêtre. Son caractère sacré lui permettait de vivre en ce désert en toute sécurité car nul bédouin, nul brigand n’aurait osé lui faire de violence par crainte de ses pouvoirs et de la colère du dieu dont il était le serviteur. C’était déjà un homme vénérable, aux traits burinés par les vents de ces solitudes et le

soleil, dont la barbe touffue était devenue blanche comme le poil de ses chèvres.

Il accueillit Mosaton avec chaleur. Il lui offrit le chevreau du sacrifice et tandis que tombait la nuit et que le ciel revêtait son manteau d'étoiles, ils parlèrent du dieu qui habite dans le monde et hors du monde, du dieu dont le nom ne peut être prononcé. Le lendemain, Jethro proposa à son hôte de demeurer quelque temps auprès de lui ; Mosaton accepta car il sentait confusément qu'il était parvenu au but de sa course, au havre qu'il espérait lors de sa fuite dans le désert.

Mosaton aida les filles de Jethro à garder les chèvres et à les soigner, et à quelque temps de là, il accompagna son hôte vers le sanctuaire des Madianites. Il consistait en un vaste cercle de pierres, dressé au pied de la plus haute montagne de la région, qui était le mont Horeb.

— Vois, dit Jethro à Mosaton, après avoir enduit les pierres du sanctuaire d'huile parfumée ; ici s'est manifesté le dieu, sa demeure est sur cette montagne. Plusieurs fois par an, à la nouvelle lune, viennent les tribus voisines qui adorent le dieu que je sers, et ils m'apportent des présents en même temps que les offrandes destinées au dieu ; ce sont les Kénites qui vivent au nord et à l'est, et le territoire voisin au sud est celui de Yahwe en terre de Shasou, et Yahwe est aussi le nom que ces gens donnent au dieu qui réside sur la montagne d'Horeb ; mais nous ne lui donnons pas de nom car il est l'innommable, et lorsque nous voulons le désigner nous l'appelons Adon qui dans la langue des Cananéens et des gens du désert de Sin signifie « Seigneur ».

— Jethro, Adon est le nom révélé du dieu, et sache qu'en Égypte nous lui donnons le même nom qui est Aton, et le Soleil qui brille dans le ciel est sa manifestation sensible.

— Il est lumière et feu, vie et chaleur, tout ce pourquoi nous existons, renchérit Jethro.

— Mais dis-moi encore, tu viens de dire que ce désert est celui de Sin : est-ce un dieu ?

— Sin est le dieu lune, le dieu qui se manifeste dans la lune, mais il n'est jamais que le reflet du Soleil, la substance lumineuse des ténèbres, et tous les déserts alentour lui sont consacrés, mais le dieu de lumière se lève sur le mont Horeb.

Avant la fin de l'année, Mosaton épousa Séphora et encore avant qu'une autre année ne fût écoulée elle lui donna un fils qui reçut le nom de Gersam.

Il y avait plus de trois ans que Mosaton était arrivé au pays de Madian, lorsqu'il mena paître vers le pied du mont Horeb le troupeau de son beau-père. Il laissa les chèvres blanches et noires courir au pied de la montagne sacrée au-dessus de laquelle se levait le soleil, et lui-même se coucha à l'ombre d'un rocher et il s'assoupit dans la chaleur de midi. Or voici : il vit sur le flanc de la montagne une lumière, des flammes qui semblaient sortir d'un buisson d'épineux, mais le bois ne se consumait pas et ne faisait pas de fumée. Il voulut aller voir de plus près cet étrange phénomène, mais lorsqu'il entreprit de gravir la pente pierreuse, une voix lui dit : « Avant de t'approcher, ôte tes sandales, n'avance que pieds nus car ce lieu est saint. » Mosaton obéit et il monta vers le buisson ardent et s'arrêta à distance car la chaleur était forte, la lumière éblouissante comme empruntée au soleil. « Qui es-tu, toi qui me parles et que mes yeux ne voient pas ? » demanda-t-il alors. « Mosaton, déjà tu me connais, et tu sais que je ne puis être appréhendé par les sens car je ne suis pas matière mais esprit, force et rayonnement. Et je n'ai pas de nom, car je suis celui qui suis, l'essence de la vie. Celui par qui existe tout ce qui est. Maintenant écoute, car je veux me révéler à toi, car par moi tu es né, tu es mon fils, le fils que j'ai choisi pour que soit accomplie ma volonté. »

Mosaton écouta la voix qui venait du buisson ou d'ailleurs, il ne savait, car il ne voyait personne, que la lumière qui inondait le buisson.

Lorsqu'il retourna vers les tentes de Jethro, il se sentait un autre homme, mais il était incapable de savoir s'il avait vécu ce qui s'était passé en rêve ou dans la réalité.

Il vint au-devant de Jethro et lui dit :

— Je dois rentrer en Égypte car le dieu s'est manifesté à moi et je dois accomplir sa volonté ; mais je reviendrai car ici est ma famille, ici est ma vie.

— Mosaton, répliqua son beau-père, il ne m'appartient pas de m'opposer aux volontés du dieu. Va et reçois ma bénédiction.

— Je te rends grâce, mon père. Mais désormais, sache que mon nom est simplement Mosé, car je ne suis pas né d'Aton, je suis le fils de personne, mais désormais je suis né à la vie du dieu qui ne peut être nommé, du dieu caché au fond de notre cœur, et nous ne pouvons le trouver hors de nous-mêmes car il est en nous.

Chapitre XXVII

Lorsque Mosé foula le sol de la Cité de l'Horizon, il réalisa qu'il y avait quatre ans qu'il l'avait quittée, le cœur lourd de chagrins et agité de pensées amères. Si son visage n'avait que peu changé, le soleil et l'air du désert n'ayant fait que marquer un peu plus profondément ses traits, une autre âme semblait l'animer, si bien que sous la même apparence c'était un autre personnage qui s'avançait dans la grande rue royale d'Ikhoutaton.

Il s'arrêta devant la double porte du grand palais et demanda aux gardes qu'on appelât l'officier de service car il voulait être introduit auprès de Sa Majesté. Le chef des gardiens de la porte toisa d'un regard où le dédain le disputait à la commisération cet homme vêtu d'un pagne usé, sans perruque, visiblement l'un de ces miséreux qui, de plus en plus nombreux, traînaient dans la ville, puis :

— Par la faveur d'Aton ! s'exclama-t-il, va-t'en d'ici avant que je ne fasse bleuir ton front à coups de bâton.

Mosé redressa fièrement la tête et insista avec un ton dont l'autorité correspondait mal à son aspect. Le garde en fut plus piqué qu'impressionné et mettant à exécution sa menace, il leva sa lance et en frappa de la hampe le visage de l'impudent ; et comme Mosé tenta de se défendre et de lui arracher son arme, il fut roué de coups par les gardes qui l'abandonnèrent pantelant au milieu de la voie. Il se releva lorsqu'il eut rassemblé ses esprits et revint vers la berge du fleuve pour s'y laver le visage maculé de sang qui avait coulé de la peau éclatée de son front. Des femmes se trouvaient là, qui lavaient leur linge en chantant une chanson où étaient évoqués Hapy le dieu du fleuve et Sébek le dieu crocodile, ce qui laissa penser à Mosé qu'Aton était loin d'avoir détrôné les autres dieux dans les âmes populaires.

Il remonta vers le nord, le long de la berge, jusqu'à ce qu'il fût arrêté par une suite de docks et de bâtiments qui s'étageaient vers l'intérieur. En les suivant, il découvrit qu'il se trouvait près du palais de Néfertiti : ainsi avait-elle fait ériger tous les magasins et les bâtiments administratifs qui devaient prolonger sa résidence personnelle. Il s'arrêta devant la porte monumentale dont le double vantail était ouvert. Mais là aussi il y avait de nombreux gardes, non pas des Égyptiens, mais des mercenaires étrangers, munis de

casques d'airain et armés de lances et d'épées. Mosé hésita : allait-il demander à être reçu par la reine, car il pensait qu'elle devait se trouver dans son palais ? Mais s'il désirait la revoir, il redoutait cette rencontre car il savait que sa passion refoulée au fond de sa poitrine couvait toujours, braises cachées sous la cendre tiède. Il s'éloigna à pas lents vers l'autre palais qui dressait à peu de distance la masse de ses murs blancs. Devant la porte il s'arrêta pour admirer la magnificence du monument. Sur un côté avait été aménagé une grande baie encadrée par deux colonnes, qui devait servir de balcon lors des apparitions royales. Et toute la paroi sous le balcon était couverte de reliefs peints où l'on voyait, non pas le pharaon comme à l'accoutumée, mais Néfertiti elle-même, coiffée de son mortier bleu, parfois rehaussé des cornes et des plumes d'Amon, qui, debout sur un char, frappait à coups de flèches les ennemis de l'Égypte ; un peu plus loin elle était représentée debout, à pied, vêtue du pagne royal, brandissant de la main droite une massue dont elle menaçait un Nubien agenouillé qu'elle maintenait de l'autre main par les cheveux. Dans d'autres scènes, on la voyait chasser le lion à la lance, depuis un char magnifiquement décoré. Mais nulle part n'apparaissait le roi.

— Si tu es étranger à cette ville, je peux te conduire, je peux t'indiquer de bonnes auberges, tout ce que peut désirer ton cœur.

Mosé se tourna vers l'homme qui lui avait ainsi parlé ; les reins ceints d'un haillon crasseux, ce devait être un miséreux qui espérait quelque aumône pour sa complaisance. Comme la réponse qu'il attendait ne venait pas, l'homme poursuivit :

— Vois, c'est Sa Majesté, la Grande Épouse Royale, et elle est comme un roi. Le dieu lui a donné la beauté dans une enveloppe de femme et le cœur ferme d'un homme. Ici, elle règne de son côté, le pharaon règne du sien dans le grand palais. Mais garde-toi de lever les yeux vers elle car elle est comme Sekhmet, comme la déesse lionne. Encore récemment, elle faisait une belle fête, une maison de bière avec les grands, avec ses courtisans. Et voici, le maître de cérémonie qui avait trop bu de bière et de vin de Syrie, il est venu auprès d'elle, il a voulu la séduire, lui faire violence, le malheureux ! Il se vantait pourtant d'être aimé de la reine, de remplacer auprès d'elle son époux, et vois : il a été saisi par les gardes, attaché à un chariot rempli de pierres et abandonné ainsi dans le désert. Il devait ramener le chariot dans la cité, mais il était trop lourd, il n'y parvint pas et au bout de dix jours, il est allé rejoindre son âme.

— N’a-t-il pas reçu la punition que son audace méritait ? lui demanda Mosé sur un ton dont son interlocuteur ne savait s’il raillait ou s’il parlait sérieusement.

Cependant il ne trouva pas l’occasion de répondre : une petite troupe s’approchait, d’hommes armés qui encadraient un char de guerre sur lequel se tenait Néfertiti.

Sur son passage, les gens s’inclinaient profondément ou encore se jetaient à plat ventre dans la poussière. Mosé admira qu’au cours de ces quatre années, elle semblait n’avoir pas pris une ride, pas vieilli d’un mois, il lui parut qu’elle s’était donné un air altier qu’elle n’avait pas dans le passé. Il la dévisagea avec tant d’insistance qu’elle porta vers lui son regard ; à son tour il courba le torse et leva les bras. Elle n’avait pas paru le reconnaître car elle se détourna bien vite et passa, superbe, indifférente. Mosé se dit qu’il en était mieux ainsi. Le cortège s’engouffra dans la haute porte du palais dont se refermèrent les lourds vantaux.

— Quelle femme ! soupira l’interlocuteur de Mosé.

Sans lui répondre, ce dernier lui tourna le dos ; il avait décidé de revenir vers le palais et d’attendre qu’en sortît le roi pour se jeter au-devant de lui et se faire reconnaître. Il s’éloignait lorsqu’un homme armé sortit du palais et courut après lui.

— Attends, arrête-toi ! s’écria l’homme vers qui fit face Mosé.

Il s’arrêta devant lui, haletant :

— N’es-tu pas Mosaton ? lui demanda-t-il.

— Et toi tu es Hanis, répliqua Mosé.

— Veuille me suivre, Sa Majesté désire te voir.

— Est-ce utile Hanis ? Je crois préférable de ne pas la revoir.

— Mosaton, elle en serait très fâchée.

Mosé hésita un court instant puis :

— Je te suis, dit-il en soupirant.

Ils s’éloignèrent sous le regard stupéfait de l’homme qui s’était entretenu avec Mosaton et s’était prudemment éloigné lorsqu’il avait vu que l’interpellait le chef des gardes du palais. Mosé suivit Hanis dans la vaste cour de réception d’où ils passèrent dans la cour du grand bassin entouré d’arbres et de buissons fleuris.

Néfertiti se tenait dans une salle contiguë, seule, assise sur un siège pourvu d’un haut dossier carré entièrement marqueté d’or, d’ivoire, de lapis-lazuli, de corail et d’ébène. Lorsqu’entra Mosé, elle se leva et vint

vers lui, et lorsqu'il leva les mains en s'inclinant, elle les prit entre les siennes.

— Mosaton ! s'exclama-t-elle avec chaleur, c'est bien toi. Tu es revenu !

— Kiya, c'est moi, mais je ne suis plus ce que j'étais et je ne suis pas revenu pour demeurer ici. Je te demande ton aide, je voudrais que tu m'introduises auprès d'Akhenaton.

Elle relâcha ses mains et, se détournant, revint s'asseoir sur son fauteuil puis elle lui désigna un siège d'un geste las :

— Je te comprends, notre amour n'a jamais été qu'un rêve impossible, même lorsqu'il s'accomplissait.

— Tout autant que le triomphe d'Aton dans l'amour des hommes, répondit-il en s'asseyant.

— Toi aussi, tu penses ainsi ?

— Kiya, il n'en pouvait être autrement, parce que l'Égypte est un trop vieux pays, parce que les dieux y sont trop solidement établis, parce qu'Amon y est trop puissant et y jouit d'un trop grand prestige dans le cœur du peuple.

— En vain Akhenaton tente de le briser. Sais-tu qu'il a fait saisir les biens du clergé, qu'il a chassé les prêtres du temple d'Amon, fait marteler les noms d'Amon et de Mout partout où on les trouve inscrits, sur les murs des sanctuaires, dans les palais, jusque dans les tombes. Une véritable folie a saisi le roi mais en vain il persécute Amon. Car celui-ci continue de vivre d'une vie secrète.

— De cela je suis convaincu et je sais aussi maintenant que jamais Akhenaton n'aurait dû dévoiler au grand jour ce qui devait demeurer un enseignement secret.

— Ainsi, en vain Akhenaton aura-t-il lutté pour que triomphe son dieu, pour que la vérité soit révélée à tous les hommes ! Car les hommes sont aveugles et la vérité ne peut être vue dans tout son éclat, car elle est comme le soleil, insoutenable aux regards. Vois, Mosaton, j'ai recueilli dans mon palais le petit Toutankhaton : sa mère, à la mort de Tiyi, il y a trois ans de cela, était venue s'installer auprès de moi avec son fils, car elle ne pouvait plus supporter la vie dans le palais de Thèbes. Elle s'en est bientôt allée vers le Bel Occident rejoindre ses ancêtres, les dieux bons justifiés et je me suis occupée de Toutankhaton, car c'est lui l'héritier légitime, le seul héritier du trône. Et sache que je me suis en secret tournée vers les prêtres

d’Amon afin de restituer Amon dans sa splendeur, car Aton n’a apporté que la misère dans le pays.

— Kiya, tu es seule à pouvoir sauver l’Égypte et c’est ainsi que tu dois continuer d’agir. Vois, je viens de la terre du Nord et sur toute ma route, je n’ai rencontré que la misère, la maladie, la mort et la colère du peuple. Akhenaton n’a pas su défendre son dieu comme il convenait. Et moi, je veux le voir. Écoute : toutes ces années, je les ai passées dans les déserts à l’orient de la terre du Nord, près de la montagne où se lève le Soleil, et le dieu s’est révélé à moi. Or, voici : dans le pays de Gessem vivent des tribus d’Asiatiques, Khabirou, Shasou, et aussi Israëlou qui travaillent pour la gloire d’Aton : or, je veux les emmener hors d’Égypte, vers le désert, vers Canaan et je leur révélerai la nature du dieu, la vraie nature de celui qu’ici on appelle Aton, et alors qu’Amon aura triomphé et qu’on aura oublié le nom d’Aton, le dieu caché survivra dans les âmes de ces hommes venus d’Asie, et il sera leur seul dieu.

— Sans doute est-ce là une grande espérance, mais ces hommes entendront-ils mieux le message que les Égyptiens ? Et Akhenaton lui-même, te permettra-t-il de le conserver pour ces seuls hommes ? Car Akhenaton n’est plus l’homme que tu as connu. Vois : j’ai nourri un serpent dans mon sein, un jeune garçon que j’avais distingué, qui est à ce qu’il prétendait, un lointain parent de mon père Aÿ. Il s’appelle Smenkhkarê, et Akhenaton l’a vu, car je l’emmenais dans la résidence royale où je vivais encore. Or mon époux s’est pris pour lui d’une folle passion. De cela je n’aurais pas pris ombrage, si je n’avais eu un dangereux rival à redouter en lui. Sache que la passion d’Akhenaton pour Smenkhkarê est telle que finalement il en a fait son corégent, il lui a donné ma titulature et l’a déclaré « aimé d’Akhenaton ». Ainsi déjà règnent-ils tous deux dans le grand palais et c’est Smenkhkarê qui l’accompagne partout et qui procède avec lui au culte d’Aton dans les temples du dieu. Mais cela n’a pas suffi à Akhenaton : il a donné Méritaton en mariage à ce Smenkhkarê après l’avoir fait couronner. Viens voir la vérité de mes paroles.

Mosé la suivit dans une salle voisine où elle lui montra une stèle en pierre :

— Vois, Hanis l’a saisie dans l’atelier de Bek, c’est pourquoi elle n’est pas terminée et les noms royaux ne sont pas inscrits dans leurs cercles.

Gravés dans la pierre, on distinguait deux personnages assis côte à côte sur des sièges, devant une table chargée d’offrandes. Ils étaient tous les

deux entièrement nus et on ne savait s'il s'agissait d'hommes ou de femmes car leurs poitrines formaient de légères protubérances pareilles à des seins naissants ; l'un d'eux était coiffé de la couronne bleue, celle qu'affectionnait particulièrement Akhenaton, l'autre portait la double couronne blanc et rouge des pharaons, que jamais Akhenaton n'avait ceinte sauf au jour de son couronnement. Et ce dernier personnage se tournait à demi vers son voisin et lui caressait le menton, tandis que le premier posait familièrement sa main sur son épaule. Au-dessus d'eux planait le disque solaire aux mains rayonnantes.

— Voilà comment Akhenaton ose se faire représenter avec son corégent coiffé de la double couronne.

— Mais toi, tu règnes de ton côté en ce palais et tu as aussi pris les attributs royaux.

— Devais-je me laisser dépouiller, ridiculiser ? C'est vrai, je continue de gouverner, mais souvent d'une manière illusoire. Cependant, les prêtres d'Amon se sont tournés vers moi et je réussirai à faire monter Toutankhaton sur le trône et je lui donnerai pour épouse Ankhsenpaaton, et je régnerai en son nom, car je ne crains pas que cette femelle de Smenkhkarê fasse jamais un enfant à Méritaton. Mes partisans sont nombreux et j'ai pour moi mon père Aÿ, Ramosé, mon frère Nakhtmin qui est maître des armées de Nubie, et Horemheb. Avec le soutien du clergé d'Amon, ma position est forte.

— Sans doute, mais tu ne peux entrer en lutte ouverte contre Akhenaton parce qu'il est le roi légitime, et parce qu'il est ton mari, et que tu l'aimes toujours, même le nierais-tu.

— Mosaton, je ne le nie pas et c'est parce que tes paroles viennent de peindre la réalité que les choses en demeurent où elles sont.

— Introduis-moi auprès d'Akhenaton. Je lui parlerai.

Elle quitta la pièce, suivie par Mosé, et s'arrêta devant le grand bassin dont l'eau était si claire qu'on y voyait évoluer les poissons du Nil qu'on y avait introduits.

— Horemheb te conduira, il reste le seul lien entre Améni et moi.

À la prière de Mosé qui voulait éviter de demeurer auprès de Néfertiti, Horemheb qu'on était allé quérir dans sa résidence l'amena au grand palais.

— Osarsouf, lui disait-il tout en dirigeant le char sur lequel ils avaient tous deux pris place, tu es envoyé par quelque dieu car je te crois le seul homme capable de conjurer la folie d'Aménophis, de lui faire comprendre que l'empire va à l'abandon, que le peuple meurt de faim et les vassaux se

rendent indépendants. Il doit abdiquer en faveur de Néfertiti qui détient déjà de grands pouvoirs et de Toutankhaton. Après tout, rien ne sera changé pour lui puisque la seule chose qui lui importe est de pouvoir passer ses jours à adorer Aton et à composer des hymnes à sa gloire. Qu'il continue, mais qu'il remette le sceau royal à sa Grande Épouse.

— Horemheb, lui répondit Mosé, je parlerai dans ce sens à Améni, mais je crains qu'il ne veuille m'écouter, surtout s'il a conféré la puissance royale à ce garçon qu'il semble aimer avec tant de passion.

— Il a cru trouver en lui une autre Kiya, mais il en reviendra, car Kiya ne peut être remplacée dans son cœur.

— Et dans le tien ?

Horemheb arrêta son véhicule devant la porte du palais et se tourna vers son compagnon.

— Moutnedjemet a su s'emparer complètement du mien. Moi, je sais faire la part des choses et rejeter loin de mon cœur tout ce qui pourrait troubler sa sérénité.

Les mêmes gardes qui avaient frappé Mosé s'inclinèrent devant le directeur des armées de Sa Majesté qui se dirigea jusqu'à la salle où il savait devoir rencontrer le chambellan qui les conduirait jusqu'au pharaon. Or ils le trouvèrent dans la plus vive affliction.

— Je ne sais si Sa Majesté voudra vous recevoir, elle ne veut voir personne, car un immense chagrin l'a saisie.

— Dis-nous donc ce qui s'est passé, la raison de ce chagrin, l'interrogea Horemheb.

— Ce matin, le jeune roi Smenkhkarê avait disparu du palais et tantôt, il y a peu de temps, on a retrouvé son corps parmi les roseaux, sur les bords du fleuve, en aval : il s'y est jeté volontairement.

— Alors, conduis-nous au roi, intervint Mosé. Je suis Mosaton, le grand ami de Sa Majesté, son premier compagnon.

— Mosaton, je n'avais pas osé te reconnaître ! Sans doute est-ce Aton qui t'envoie. Viens, je te mène auprès de Sa Majesté.

Akhenaton se tenait sur une terrasse du palais, auprès d'un autel d'Aton, sur lequel étaient disposées des offrandes de fleurs. Le chambellan lui avait annoncé le retour de Mosaton et aussitôt il avait ordonné qu'on l'introduisit.

— Mosaton, mon bon compagnon, mon frère ! s'exclama Akhenaton en tombant dans les bras de son ancien ami. Le dieu qui m'a pris un être si

cher, veut-il dans sa miséricorde m'en rendre un plus cher encore, peut-être ?

— Akhenaton, nous ne savons quelle est la volonté du dieu, car secrets sont ses desseins. Tu me vois navré de te trouver dans un tel deuil alors que je souhaitais te revoir dans la joie, dans la lumière d'Aton.

— La lumière d'Aton brille toujours mais toute joie s'en est allée de mon cœur et mon âme est triste jusqu'à la mort. Vois : en croyant accomplir la volonté du dieu, j'ai fait le malheur de l'Égypte, le malheur aussi des deux êtres qu'avec toi j'aimais le plus au monde, ma Kiya et ce petit Smenkhkarê. Vois, je l'ai aimé et j'ai cru qu'il me rendait cet amour, mais en réalité, il en allait différemment.

Il prit auprès de lui un rouleau de papyrus qu'il tendit à Mosé et celui-ci le déroula et lut :

« Le Souverain des Deux-Terres Néferneferouaton Smenkhkarê, par la grâce de son roi et maître, celui qui l'aime, Akhenaton, à Sa Majesté, le roi de la Haute et de la Basse-Égypte, le fils aimé d'Aton, Néferkheperourê, le fils de Rê qui vit dans Maât, le Maître des Couronnes, Akhenaton, qu'il vive pour l'éternité. Ta Majesté m'a vue et Aton a jeté un grand amour dans le cœur de Sa Majesté pour Smenkhkarê. Et moi, je t'ai aimé, mais plus encore je respectais le pharaon, car je n'étais que son esclave. Il a fait de moi un grand, m'a élevé jusqu'à sa hauteur, jusqu'à son trône et j'ai accepté d'épouser ta fille aînée Méritaton qui est très belle. Mais vois, celle que mon cœur aimait plus que ma propre vie, celle qui est devenue sans le savoir la souveraine de mon âme dès que mon regard a été embrasé par sa vue, c'est la Grande Épouse Royale, Néfertiti. Mais elle a ignoré mon amour et alors que mon seul désir était de demeurer auprès d'elle, dans la lumière de sa présence, de l'adorer en silence, sans que jamais elle en sût rien, tu m'as vu et tu m'as éloigné d'elle, et je n'osais rien dire car tu étais mon maître, tu étais le roi. Alors j'ai commencé à souffrir de me trouver loin de sa vue, mais j'ai plus souffert encore en voyant que chaque fois que tu m'élevais, chaque fois que tu me donnais un titre ou un pouvoir, j'étais cause d'une blessure au cœur de celle que j'aimais en secret. J'ai voulu l'aimer à travers sa fille, ma chère épouse Méritaton, mais encore j'ai vu que par là aussi je la frappais car je lui avais aussi pris l'affection de Méritaton. Chacun de mes actes qui aurait dû lui apporter la joie ne lui était qu'un nouveau sujet d'affliction et mon cœur en souffrait doublement. Et maintenant j'ai compris que la vie ne m'était plus supportable et que le seul

moyen qui me restait pour apporter quelque joie à celle que j'aime, de lui rendre un bonheur que je lui ai pris, malgré moi, en lui enlevant sa fille et son époux, c'est de quitter ce monde où je ne respirais que le parfum de la mort. Akhenaton, mon Seigneur, mon père, si tu as jamais eu de l'amour pour moi, oublie-moi et reviens vers celle que tu n'as jamais cessé d'aimer, au fond de ton cœur et qui, je crois, t'aime toujours, car vous êtes l'un à l'autre pour l'éternité. Réjouis-toi et demeure dans la faveur de Rê, dans la lumière d'Aton. »

Mosé roula le papyrus et le déposa sur une tablette. Il songea qu'en de telles occurrences vaine est toute parole, insignifiant le sens des mots, que seul le silence convenait.

Pendant tout ce jour et la nuit suivante, il demeura auprès d'Akhenaton, sans oser lui toucher mot de la raison qui lui avait fait quitter son désert pour venir en sa présence.

— Mosaton, mon frère, lui disait le roi, c'est le dieu qui t'a ramené auprès de moi, au moment où j'avais le plus besoin de toi. Je ne veux plus que tu me quittes, je veux que désormais tu vives dans mon ombre, que nous soyons comme dans le passé, des amis que rien ne peut séparer, comme l'âme et son double.

Il ne cessait de lui tenir des propos semblables, avec une telle exaltation dans la voix que Mosé comprit qu'il serait aussi vain qu'insensé de lui dire que son intention était tout au contraire de repartir vers le pays de Madian en emmenant les gens qui travaillaient pour le roi dans la terre de Gessem afin qu'ils conservent l'enseignement que le dieu avait révélé à son fils Akhenaton.

Aussi, Mosé se décida-t-il à aller trouver Néfertiti qu'il avait déjà renseignée sur la raison du suicide de Smenkhkarê, lui révélant cet amour désespéré qui avait complètement modifié l'opinion de la reine au sujet du jeune homme qu'elle avait plaint sincèrement.

— Jamais Akhenaton ne te permettra de partir, assura-t-elle. Il suffit de te passer de son autorisation et pour ce qui concerne ces gens que tu veux emmener avec toi au désert pour leur révéler la vraie nature d'Aton afin qu'ils conservent son message, voici : je vais te donner un ordre qui fera autorité grâce à mon sceau, et tu pourras partir avec tous ceux qui voudront te suivre.

Ainsi parlait Néfertiti car elle savait que Mosaton ne pourrait plus l'aimer comme il l'avait fait, et que Smenkhkarê ne se trouvant plus entre

elle et Akhenaton, elle gardait l'espoir de retrouver cette intimité d'antan, ce partage amoureux des choses de l'existence avec son époux.

Mosaton partit le lendemain, sans revoir Akhenaton afin de ne pas avoir à lui mentir. Lorsque le roi apprit le départ de Mosé, plusieurs jours plus tard, car il le croyait auprès de la reine, il entra dans une colère comme jamais cela ne lui était arrivé, comme nul ne s'y serait attendu de la part du roi. Il criait que Mosé avait trahi son amitié et sa confiance, qu'il fallait le ramener devant Sa Majesté afin qu'elle décidât si elle devait lui accorder son pardon. Il convoqua Horemheb pour lui ordonner de s'embarquer pour le nord avec une bonne troupe afin d'arrêter le fugitif.

— Il doit être déjà loin, peut-être même dans le désert fit remarquer le général qui ne se souciait guère de ramener à la cour un homme dont l'autorité pouvait lui porter ombrage.

— Il me le faut, ramène-le moi, répliqua Akhenaton.

— Je ferai tout mon possible, mais il faudrait toute l'inspiration d'Aton pour retrouver un homme dans ces déserts où il se sera sans doute réfugié.

Akhenaton fixa sur lui un regard aigu et ferma à demi les paupières :

— C'est moi qu'Aton éclairera, dit-il alors. Fais préparer tes hommes, je viendrai avec toi et je marcherai en tête de cette troupe. Ainsi Paatonemheb, serai-je sûr que tu mèneras la poursuite jusqu'au bout.

— Ta Majesté oublie-t-elle le serment qu'elle a prêté de ne pas sortir du domaine d'Aton ?

— Mon serment, je ne le romprai pas car le domaine d'Aton, c'est le monde entier, les mers, les plaines, les montagnes, les déserts et les forêts. Va donner des ordres, nous partirons demain, après que j'aurai fait les offrandes à Aton, mon père.

Le vaisseau sur lequel s'embarquèrent Akhenaton et Horemheb était mû à la rame car il avait fallu carguer la voile, le vent du nord soufflant avec une violence inaccoutumée. Néfertiti avait été avertie par Horemheb de la décision du roi de l'accompagner, et elle lui avait demandé de faire tout ce qui était en son pouvoir pour entraver la poursuite de manière qu'on ne parvînt pas à retrouver Mosaton.

Horemheb avait promis d'agir dans ce sens, mais Akhenaton ne cessait de presser les rameurs, leur promettant des récompenses s'ils se dépensaient sans compter. Ainsi parvinrent-ils à Per-Sopdou plus rapidement que ne l'avait prévu Horemheb. Suivant les ordres d'Akhenaton qui avait entre-temps appris les intentions réelles de Mosaton, Horemheb convoqua le chef

des recrues et le commandement des chars de la région et leur commanda de se mettre à la disposition du roi avec toutes leurs forces.

Lorsque Akhenaton parvint dans la terre de Gessem avec son armée, il apprit que Mosaton était parti en emmenant la plupart des ouvriers et des nomades de la région, avec leurs familles et leurs biens. Montant lui-même sur un char dont il prit les rênes, il s'élança sur la trace des fugitifs à la tête de la troupe de chars, laissant à Horemheb le soin de le suivre avec les hommes à pied. Après une longue et pénible marche, Horemheb parvint à la mer des Roseaux ; on donnait ce nom aux étangs profonds aux rives couvertes de roseaux qui s'étendaient jusqu'à la mer Rouge et séparaient le delta du désert de Pharan. Car c'est vers là que s'était dirigé Mosé à la tête du peuple qu'il emmenait dans sa fuite et qui était parti à la hâte ; car Mosé se doutait que lorsqu'il apprendrait son départ, Akhenaton enverrait des gens à sa poursuite, mais il n'avait pas pensé qu'il se déplacerait en personne.

Horemheb aperçut au bord de ces rives désolées où venaient mourir les sables du désert quelques-uns des hommes des chars qui restaient là, comme hébétées, et dans le lointain, par-delà la rive opposée, il distinguait, à travers une épaisse poussière soulevée par le vent d'une extrême violence, les Khabirou et les autres tribus qui s'éloignaient avec leurs bêtes, leurs ânes et leurs troupeaux.

— Le roi, où est le roi avec sa bonne troupe de chars. Dis-moi, que s'est-il passé ?

Ainsi Horemheb interrogea-t-il l'un des officiers qui tomba à genoux sur le sol en disant :

— Seigneur, c'est une chose inouïe, encore jamais vue. Nous arrivions de toute la vitesse des chevaux et en tête venait Sa Majesté. Nous avions aperçu au loin les fugitifs, ceux que poursuivaient pharaon qui se mit à crier en prononçant le nom de Mosaton. Mais nous vîmes que ces Asiatiques hâtaient le pas, qu'ils fuyaient Sa Majesté et sa colère. Mais s'ils nous avaient vus ils ne pouvaient nous entendre car le vent soufflait plus fort encore qu'à présent. Alors Sa Majesté a poussé son char vers les eaux qui étaient très basses car on voyait les derniers de ces vils fuyards qui n'en avaient pas même au genou. Cependant notre commandant avait mis en garde pharaon, il lui avait dit qu'il y avait dans le lac des trous perfides et que les chars risquaient de s'embourber. Mais Sa Majesté n'a pas voulu l'écouter et s'est engagée dans l'eau et les autres chars l'ont suivie. Or,

voici le vent qui soufflait vers le sud a soudain tourné et il s’est mis à souffler au nord et dans le même temps les eaux du lac, poussées par celles de la mer, se sont gonflées comme jamais encore nul ne l’a vu. Nous avons crié au roi et à ceux qui le suivaient de revenir, mais ils ne nous entendirent pas et soudain la vague immense est arrivée et elle a tout englouti, Sa Majesté et ses officiers avec les chars et les chevaux ; nous seuls qui avions eu la prudence de faire demi-tour et de retrouver la terre ferme avons eu la vie sauve.

Horemheb se surprit à n’éprouver ni chagrin ni tristesse à cette nouvelle, tout au contraire et il songea qu’Akhenaton avait trouvé la même mort que celui qu’il avait aimé avec tant de folie et de passion, dans le sein de l’onde, mère primitive d’où était issue toute vie et d’où s’était élancé le soleil dans les jours anciens de la création, au temps où seul existait le dieu créateur dont l’esprit flottait sur les eaux.

Épilogue

Chacun sait ce qu'est devenu Mosé, nom traduit chez nous par Moïse. Un peu plus d'un siècle plus tard, vers 1230 avant notre ère, un pharaon, Mineptah, le fils du célèbre Ramsès II, effectua une campagne vers le sud de Canaan, plus tard appelé « Palestine », et nous savons par une inscription triomphale qu'il y détruisit « la semence d'Israëlou » ; les hébreux (ou khabirou) étaient donc bien parvenus au but de leur exode.

On ne sait ni quand ni comment mourut Néfertiti. Elle exécuta ce qu'elle avait conçu : Toutankhaton épousa Ankhsenpaaton et monta sur le trône des Deux-Terres. Peu après, sans doute à l'instigation de Néfertiti, il se réconciliait avec le clergé d'Amon à qui furent rendus ses biens. Le jeune roi prit alors le nom de Toutankhamon et la cour revint s'installer à Thèbes. Ikhoutaton fut abandonnée précipitamment et les palais et les belles demeures des grands furent occupés par les pauvres laissés sur place qui connurent l'illusion de la magnificence dans des palais qui se délabrèrent d'autant plus rapidement qu'en partant leurs propriétaires avaient emporté non seulement le mobilier mais même les bois ciselés des portes, les colonnes, les ornements qu'ils pouvaient ôter. Éphémère fut la vie de Toutankhamon qui mourut à dix-neuf ans après neuf ans de règne. Il n'y avait plus d'héritier légitime à la belle lignée des rois de la XVIIIe dynastie qui avaient fait la grandeur de l'Égypte. Ce fut Aÿ qui, destin bien inattendu, succéda à Toutankhamon. Règne bref et transitoire. Il mourut peu d'années plus tard. Vint enfin l'heure d'Horemheb. Sans doute à l'instigation de Néfertiti, sous les deux précédents règnes il avait conduit de glorieuses campagnes, réalisant son rêve de jeunesse de rétablissement du prestige de l'Égypte en Syrie et en Canaan. Moutnedjemet légitima son accession au trône. On ne sait si Néfertiti vivait encore, mais il semble qu'on puisse répondre par l'affirmative. Certainement sans doute mourut-elle peu après : c'est à ce moment qu'ayant enfin les mains libres, Horemheb laissa éclater sa haine refoulée contre Akhenaton qu'il appelait « Scélérat ». Partout il fit chercher son nom pour le marteler afin que sa

mémoire disparût, qu'il mourût une seconde fois dans l'au-delà. Néanmoins il rendit à l'Égypte toute sa puissance et sa prospérité et laissa un État revenu à l'ordre ancien à son successeur sans doute désigné par lui, un certain Ramsès. Ce dernier, fondateur de la XIXe dynastie, ne régna que deux ans. Lui succéda son fils Séthi qui fut le père de Ramsès II.

La chronologie de l'époque d'Aménophis IV ou Akhenaton est discutée. Il semble être né vers 1397 avant notre ère, associé au trône en 1378, à l'âge de dix-neuf ans. Il régna dix-sept ans et mourut donc vers 1362.

Dès avant la mort d'Horemheb, vers 1320, Ikhoutaton était tombée en ruine et lentement le sable commençait à recouvrir les restes abandonnés de la cité d'Aton née du rêve fou d'un homme illuminé. Mais vains sont demeurés les efforts d'Horemheb pour faire définitivement disparaître de la mémoire des hommes le nom d'Akhenaton. Trente-deux siècles plus tard la cité inspirée a été retrouvée près des villages d'Et-Till et d'Amarna. Ce dernier a donné son nom, par un de ces anachronismes commis volontairement par les archéologues, à cette période amarnienne qui représente l'un des épisodes les plus brillants et les plus originaux de l'histoire non seulement de l'Égypte mais du monde. Et lorsque le voyageur moderne se rend dans le site d'Amarna toujours éclatant de la lumière d'Aton, il pourrait, s'il voulait rêver, y voir l'ombre d'Akhenaton passant sur son char, enlacé à Néfertiti, dont il avait fait par la puissance de son amour la reine du Nil.

Et l'on est en droit de penser que c'est Néfertiti qui fit inscrire, à moins qu'elle ne l'ait fait de sa propre main, dans la tombe demeurée vide d'Akhenaton, ce poème qu'il lui avait fait porter par Horemheb pour lui déclarer son amour :

Je voudrais respirer le parfum de tes lèvres,
Je désire contempler ta beauté.
Entendre le son de ta voix semblable à la douce brise du nord
Par ton amour mes membres retrouvent leur vigueur.
Donne-moi ta main :
par elle je recevrai ton esprit, par lui je vivrai.
Appelle-moi par mon nom afin qu'il vive dans l'éternité.

POSTFACE

Il n'est pas dans l'histoire de personnages plus illustres et cependant plus mal connus que Néfertiti et Akhenaton. Qui n'a vu, tout au moins en photographie, le beau torse en calcaire de la reine, trouvé dans l'atelier de Djéhoutimès à Amarna, maintenant exposé au Musée d'État de Berlin-Est ? Qui n'a entendu parler de ce roi réformateur ou hérétique, qui instaura un culte du Soleil, préfiguration du monothéisme judéo-chrétien et islamique ? Il n'est pas de pharaon ni de reine d'Égypte dont on possède plus de portraits, reliefs, statues. La vie intime de la famille nous est connue par un nombre considérable de bas-reliefs. Et pourtant ils demeurent tous deux baignés de mystère, et plus particulièrement Néfertiti. On ignore même son origine réelle. Certains ont voulu en faire une princesse mitannienne et l'identifier à cette Tadukhipa qui entra dans le harem d'Aménophis III ; d'autres l'ont dite fille d'Aménophis III et de son épouse principale Tiyi. Cependant nombreuses sont les présomptions pour qu'elle soit la fille d'Aÿ, son « père divin », et l'on sait avec certitude que Ti, l'épouse d'Aÿ, fut sa nourrice, mais non sa mère.

Aussi, tout en écrivant le roman de cette reine, j'ai serré au plus près la documentation iconographique dont dispose l'historien et j'ai été conduit souvent à l'interpréter d'une manière nouvelle et hypothétique. L'origine en partie étrangère de Néfertiti me paraît ressortir de la morphologie de son visage, mais aussi de ce surnom de Kiya. Il nous est connu par des hiéroglyphes parfois entourés du cartouche royal. Il est acquis que ce surnom est d'origine asiatique ; il paraît donc invraisemblable qu'il ait pu être donné à une femme purement égyptienne. On peut aussi être assuré qu'il a été porté par Néfertiti ; sinon il faudrait admettre qu'Akhenaton a eu une autre épouse royale que Néfertiti, mais en revanche elle n'aurait jamais figuré sur des bas-reliefs. Par ailleurs, on a remarqué que ce nom, très court, semble avoir été mis à la place de celui, plus long, de Néfertiti, dans des inscriptions où l'on manquait de place. Ainsi a-t-on là l'une des preuves les plus sûres de l'origine en partie asiatique de la reine. Et comme il

semble acquis que son père était Aÿ, c'est par sa mère qu'elle avait du sang asiatique. Ce ne pouvait être l'une des deux princesses mitanniennes devenues reines par leur mariage avec Aménophis III (*Gilukhipa et Tadukhipa*)*, sinon Néfertiti aurait été dite « fille royale » dans les inscriptions, ce qui n'est pas le cas. C'est pourquoi j'ai imaginé de chercher sa mère parmi les femmes nobles qui ont suivi Gilukhipa, et connues par une inscription sur scarabée d'Aménophis III. La parenté d'Aÿ avec la famille de la reine Tiyi semble aussi établie. Il est cependant difficile d'admettre, comme on l'a soutenu, qu'il ait été le fils de Youya et Thouya, ce qui en aurait fait le frère de Tiyi ; or seul Aanen est désigné comme le frère de la reine.*

Les scènes de l'adolescence de Néfertiti dans le sud du Delta sont fondées sur les peintures de chasse dans les papyrus, datées du Nouvel Empire et surtout de cette XVIIIe dynastie dont Aménophis III est l'un des derniers pharaons. La vie des bouviers nous est aussi connue par nombre de représentations. Il apparaît ainsi que souvent on ôtait son léger vêtement pour se baigner, naturellement (*les cuillères à fard aux « nageuses » nous en sont témoins*)*, mais aussi pour naviguer dans les marais, comme on le voit, par exemple, sur une peinture de poterie recueillie dans les fouilles du palais de Malgata* (*nom moderne du village près duquel se trouvent les restes du palais de Djaroukha, près de Médinet Habou*) *: on y voit une jeune fille nue, debout sur une nacelle en papyrus qu'elle dirige à l'aide d'une gaffe ; elle est entourée de feuillages et de canards qui s'envolent ; sur l'autre partie de la jarre on voit aussi des veaux bondissant parmi des lotus. Ce vase se trouve au Brooklyn Museum, à New York. Il apparaît que cette tendance au naturalisme dans l'art apparaît sous le règne d'Aménophis III, peut-être sous l'influence de la Crète minoenne, pour atteindre son apogée à l'époque amarnienne. La mode voulait encore que les femmes portent des robes si légères qu'on distinguait au travers les formes de leur corps. Néfertiti elle-même ne semble avoir porté que des robes semblables, souvent entièrement ouvertes sur le devant. Akhenaton encourageait aussi cette tendance vers non plus un naturalisme mais un naturisme. Il est le seul pharaon qui se soit fait représenter nu dans la statuaire officielle. Lors de la remise de l'or à Aÿ et Ti, depuis le balcon des apparitions, ni le roi, ni la reine, ni leurs filles, représentés sur un relief célèbre de la tombe d'Aÿ à Amarna, ne portent de vêtement.*

Nombre de scènes où je montre le couple royal enlacé sur un char, la cour de Tiyi avec sa fille Satamon portant le pagne des jeunes filles, les repas de la famille royale, les offrandes à Aton, la visite de Tiyi avec sa dernière fille Paketaton à Ikhoutaton, etc., sont fondées sur des représentations figurées à l'époque. L'une d'entre elles, montrant une scène d'offrande à Aton, dans laquelle Néfertiti apparaît portant la coiffe d'Amon avec les deux hautes plumes et les cornes de bélier, m'ont fait avancer l'hypothèse d'une mainmise de la reine sur le clergé d'Amon. Il est d'ailleurs curieux qu'aucun égyptologue, à ma connaissance, ne se soit penché sur ce remarquable relief gravé sur un roc de la montagne Arabique pour en tirer des conclusions qui s'imposaient.

Pareillement la plupart des personnages décrits le sont d'après des statues ou des bas-reliefs.

Thoutmès, le fils aîné d'Aménophis III, « jeune capitaine » comme l'appelle une inscription hiéroglyphique, ne nous est connu que par l'allusion qu'y fait ce même texte. Il semble assuré que c'était le prince héritier. Selon la coutume il a donc dû être élevé et formé à Memphis. Il est mort avant de monter sur le trône, on ne sait dans quelles circonstances. Horemheb, originaire de Hatnoub, habitait aussi Memphis ou la région, comme en témoigne en particulier la tombe qu'il se fit élever à Saqqara.

Nous ignorons comment Aménophis IV a connu Néfertiti et l'a prise pour épouse royale. Ce dont on peut être sûr, c'est qu'elle même possédait une personnalité singulière pour avoir séduit cet homme au point qu'il lui a accordé ce qu'aucune reine n'avait jamais obtenu, excepté Hatshepsout ; mais celle-ci avait confisqué le pouvoir à son profit.

Les fêtes d'Osiris à Busiris sont restituées d'après des dessins sur papyrus de l'époque et la relation qu'en a faite Hérodote. Quant à l'initiation d'Aménophis dans le temple d'Héliopolis, elle est reconstituée à partir de textes du Livre des Morts et fondée sur les recherches de Max Guilmot (Les Initiés et les rites initiatiques en Égypte ancienne, *Laffont 1977*).

Nous ignorons les causes de la disgrâce de Maï qu'Akhenaton avait tiré de la pauvreté, ainsi que le dit Maï lui-même dans des inscriptions de la tombe qu'il avait commencé à se faire aménager dans la montagne voisine d'Amarna.

La rupture entre Néfertiti et Akhenaton, vers l'an 14 du règne, reste inexpliquée. J'ai tenté d'en donner des raisons plausibles, fondées sur des

éléments souvent historiquement peu discernables. Il est pourtant assuré qu'elle continua de régner dans son palais au nord de la ville. Un relief montrant Néfertiti vêtue du pagne, brandissant une massue avec laquelle elle menace un ennemi agenouillé qu'elle tient par les cheveux, est unique dans les annales de l'Égypte (*ce relief se trouve sur un bloc provenant d'Héliopolis*). *La reine a là tous les attributs d'un pharaon guerrier. Cette représentation permet de penser qu'elle jouissait alors d'un pouvoir régalien. Nous savons aussi que c'est auprès d'elle que s'était réfugié Toutankhamon.*

Parallèlement apparaît Smenkhkarê à qui Akhenaton a conféré les titres royaux féminins de Néfertiti. On ignore l'origine de Smenkhkarê, mais il semble invraisemblable qu'il ait été un frère d'Akhenaton, comme on l'a supposé. Il apparaît à l'évidence qu'il a eu des relations très intimes avec le roi. Une stèle où l'on voit les deux hommes assis côte à côte, tous deux nus, Akhenaton appuyant son bras gauche sur l'épaule de son compagnon, ce dernier caressant le menton du roi, paraît parfaitement explicite. Smenkhkarê, n'en déplaise à ceux qui voient dans l'homosexualité une tare rédhibitoire, a totalement remplacé Néfertiti auprès du roi, sans que cependant ce dernier se soit franchement séparé de la reine par une répudiation qui l'aurait renvoyée chez son père. On ignore comment est mort Smenkhkarê après deux ou trois ans de corégence.

Tous les personnages mis en scène dans ce livre ont existé. Il n'en est qu'un seul pour qui nous n'avons pas de documents contemporains de cette époque. Il s'agit d'Osarsouf, alias Moïse. L'hypothèse de l'origine amarnienne du monothéisme hébraïque n'est pas nouvelle puisqu'elle fut formulée par Freud (Moïse et le monothéisme). *Mais les historiens ne l'ont pas pris au sérieux. Parce qu'il n'était pas historien lui-même, mais aussi parce qu'une telle hypothèse gênait aussi bien les juifs rigoristes que les chrétiens qui voyaient avec inquiétude menacé le dogme de la révélation. Voire !*

Flavius Josèphe, qui vivait au Ier siècle de notre ère et s'est illustré comme historien des Guerres Juives contre les Romains à l'époque de Néron et de Vespasien, nous a laissé un traité dirigé contre l'historien Alexandrin Appion. Dans ce Contre Appion, *Josèphe se fait l'écho d'une tradition conservée par Manéthon, un prêtre égyptien qui vivait à Sebennytos au IIIe siècle avant notre ère. Dans une* Histoire de l'Égypte *dont quelques fragments nous ont été conservés, en partie grâce à Josèphe,*

Manéthon nous apprend que Moïse était un prêtre égyptien d'Héliopolis appelé Osarsyph. Il aurait « changé » de religion et pris le nom de Moïse puis fait sortir d'Égypte des Asiatiques lépreux. Cela fut fait contre la volonté d'un pharaon qu'il appelle Aménophis. Cette tradition est confirmée par deux autres historiens de l'époque alexandrine, cités aussi par Josèphe, Chérémon et Lysimaque, sauf que ces derniers font d'Aménophis le père de Ramsès.

Or, est-ce une position scientifique que de ne tenir aucun compte de témoignages qui, bien que divergeant de la tradition biblique, peuvent par un autre côté la compléter ? Tous les spécialistes s'accordent pour reconnaître que Moïse, écrit en hébreu Moshé, *est un nom égyptien signifiant « né de »* (*ou fils de*) *qu'on trouve par exemple dans les noms d'Ahmose* (*ou Ahmès*), *le premier roi de la XVIIIe dynastie, Ramosé* (*ou Ramsès*). *Ainsi, dans la Bible, Moïse est le seul Hébreu qui porterait un nom égyptien ! Par ailleurs, Osarsyph* (*prononcé en grec Osarsouf*), *pourrait être traduit par « Osiris est miséricordieux ». Hors la Bible, nous ne disposons que de cette seule tradition sur Moïse et elle date d'une époque où les textes bibliques n'étaient connus que des Juifs, bien qu'un récit légendaire fasse remonter au début du IIIe siècle av. J.-C. la première traduction en grec de l'Ancien Testament sous le nom de Septante. Une comparaison entre la légende mosaïque telle qu'elle est rapportée dans le livre de l'Exode* (*le deuxième des livres composant le Pentateuque, c'est-à-dire les cinq premiers livres de l'Ancien Testament*) *et le récit gréco-égyptien de Manéthon permet d'acquérir la certitude que Manéthon n'a pas connu le texte biblique. Il faut chercher ailleurs sa documentation, peut-être à Héliopolis. Il paraît en tout cas impensable que Manéthon ait inventé de toutes pièces une telle histoire, surtout à une époque où les Grecs et les Égyptiens n'avaient que peu de rapports avec les Juifs et n'avaient contre eux aucune animosité. Ainsi semblent bien légers les historiens qui refusent de tenir compte de cette tradition.*

N'est-il pas remarquable que cet Osarsouf ait été prêtre d'Héliopolis, c'est-à-dire de la cité où Rê, le Soleil, était la divinité suprême et que le pharaon de l'Exode soit nommé Aménophis ? Or, lorsqu'on connaît le conservatisme profond des prêtres égyptiens, comment imaginer qu'un prêtre d'Héliopolis, appartenant à l'un des clergés les plus anciens et les plus prestigieux de l'Égypte, ait pu soudainement « changer » de religion ? À moins que ce ne soit à une époque révolutionnaire. Il n'y en a jamais eu

qu'une en Égypte, vers cette époque, c'est celle d'Akhenaton. Et quels pharaons ont porté le nom d'Aménophis ? Nous connaissons suffisamment les tombes et l'histoire des trois premiers Aménophis pour être assurés qu'il ne peut s'agir d'eux. Il ne peut s'agir que d'Aménophis IV, non seulement à cause de son action religieuse, mais encore parce qu'il est le seul dont la tombe dans la montagne Arabique, près d'Amarna, soit demeurée inachevée et vide. On ignore aussi totalement quelle fut sa fin. Il ne faut pas non plus négliger les témoignages de Chérémon et de Lysimaque qui le mettent en relation directe avec Ramsès. Or, si l'on excepte Toutankhamon dont le règne fut aussi bref que peu caractérisé, Aménophis IV est le dernier souverain légitime de la XVIIIe dynastie à laquelle succède la XIXe qui s'ouvre avec Ramsès Ier, sans doute confondu avec le grand Ramsès (*II*), *son petit-fils.*

Osarsouf, prêtre du Soleil, ami et disciple d'Aménophis IV, recueillant la tradition atonienne qu'il transmet aux Hébreux après avoir changé son nom, ainsi que le firent la plupart des fidèles d'Aton, voilà l'hypothèse la plus vraisemblable parmi toutes celles qui ont jamais été proposées. Par ailleurs, est-ce aussi un hasard si le tétragramme sacré, c'est-à-dire le nom de YaHWeH, écrit dans les textes bibliques, n'est jamais prononcé par les juifs lorsqu'ils le lisent, mais remplacé par « Seigneur », c'est-à-dire Adonaï *dont la forme ancienne était* Adon ?

Se pose alors la question des rapports d'Osarsouf avec Néfertiti. Certains auteurs sont allés jusqu'à refuser à Akhenaton la paternité des six filles de Néfertiti. Il y a là un excès. Mais ce qui paraît troublant, c'est que les quatre premières ont un nom atonien (*qui se termine en* -aton,) *tandis que les deux dernières portent un nom en* -rê, *dieu d'Héliopolis. Certains auteurs ont voulu faire de Djéhoutimès l'amant de Néfertiti et le père des deux dernières princesses. Mais cela n'explique pas le détachement d'Aton au profit de Rê. Au contraire, si Néfertiti avait eu ses deux dernières filles d'un amant secret, elle aurait plutôt eu tendance à ne pas marquer cette infidélité par la substitution du nom de Rê à celui d'Aton. Il m'a semblé que mon hypothèse de relations entre Néfertiti et Osarsouf, au su d'Akhenaton, rendait le mieux compte de la réalité.*

Pour ce qui concerne le séjour d'Osarsouf/Moïse dans le désert et la sortie d'Égypte des Hébreux, j'ai utilisé la tradition conservée dans le livre de l'Exode, une fois dépouillée de ses aspects légendaires et édifiants. Car il ne faut pas s'arrêter à la lettre de la tradition manéthonienne, selon

laquelle Moïse fit sortir d'Égypte des « lépreux » asiatiques. Il semble que Manéthon n'ait fait que traduire en grec une expression courante chez les Égyptiens. En effet, dans les textes les Asiatiques sont souvent qualifiés par les Égyptiens d'impurs, et on trouve un terme qu'on traduit généralement par « la peste » des Asiatiques. Cela signifie dans la bouche d'un Égyptien que ce sont des gens détestables, parce que ennemis, alors qu'une interprétation littérale pourrait être comprise comme des gens malades de la peste ou de la lèpre.

Dans mon texte j'appelle ces Asiatiques des Khabirou ou des Shasou. Or les Khabirou, nomades bien connus par les textes mésopotamiens et désignés par le terme « ibr » dans les textes égyptiens, semblent bien être les mêmes que les Hébreux. Néanmoins les Hébreux des textes bibliques semblent n'avoir représenté qu'une fraction de ces Khabirou qu'on retrouve de la Babylonie à l'Égypte en passant par la Palestine. Quant aux Shasou, ils nous sont bien connus par les inscriptions égyptiennes et nous savons que c'étaient des bédouins qui nomadisaient à l'est du Sinaï. Parmi ces textes, l'un d'eux, daté du règne d'Aménophis III, mentionne « ta shsw yhw » qu'on peut traduire par « Yahvé en terre de Shasou » ou « la terre des Shasou de Yahvé » ; cette région est à situer vers Séir, à l'est du Sinaï, ce qui correspond au voisinage du pays de Jethro où Moïse va connaître Yahvé. Mais ce Yahvé n'est encore qu'une divinité, soit tribale, soit territoriale, parmi bien d'autres. Moïse lui conféra quelques-uns de ces caractères qu'il a empruntés à ce dieu qu'il connaissait si bien, révélé à Aménophis IV sous le nom d'Aton.

---

[1] L'actuelle Akhmin en Haute-Égypte.

[2] Il s'agit du temple de Louxor.

[3] Porteur d'éventail.

[4] Ville appelée Hermopolis par les Grecs, l'actuelle Achmounein.

[5] Le khet était la mesure de surface. Le temple possédait près de 2 500 km2 de champs.